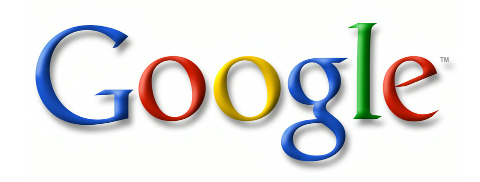
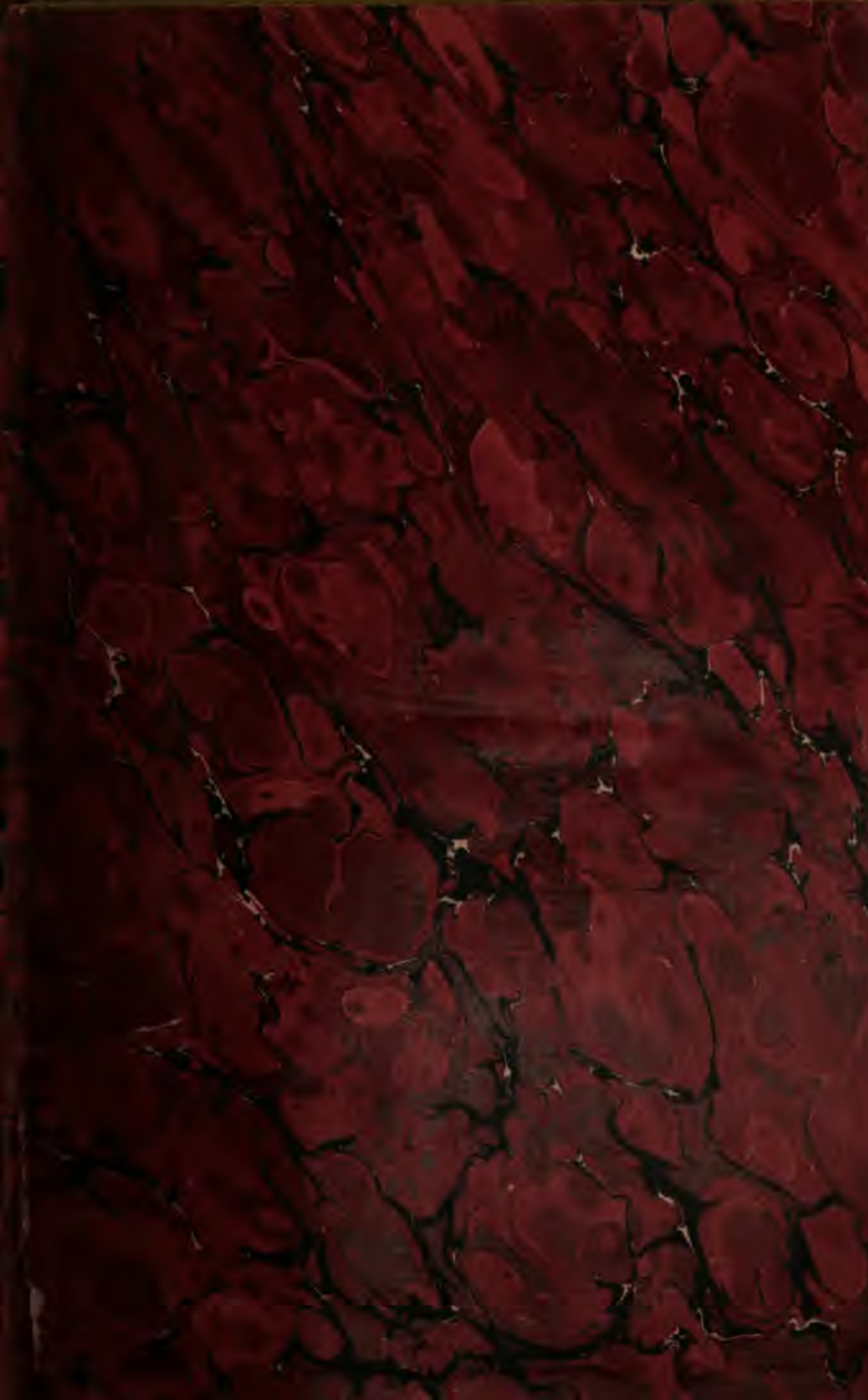
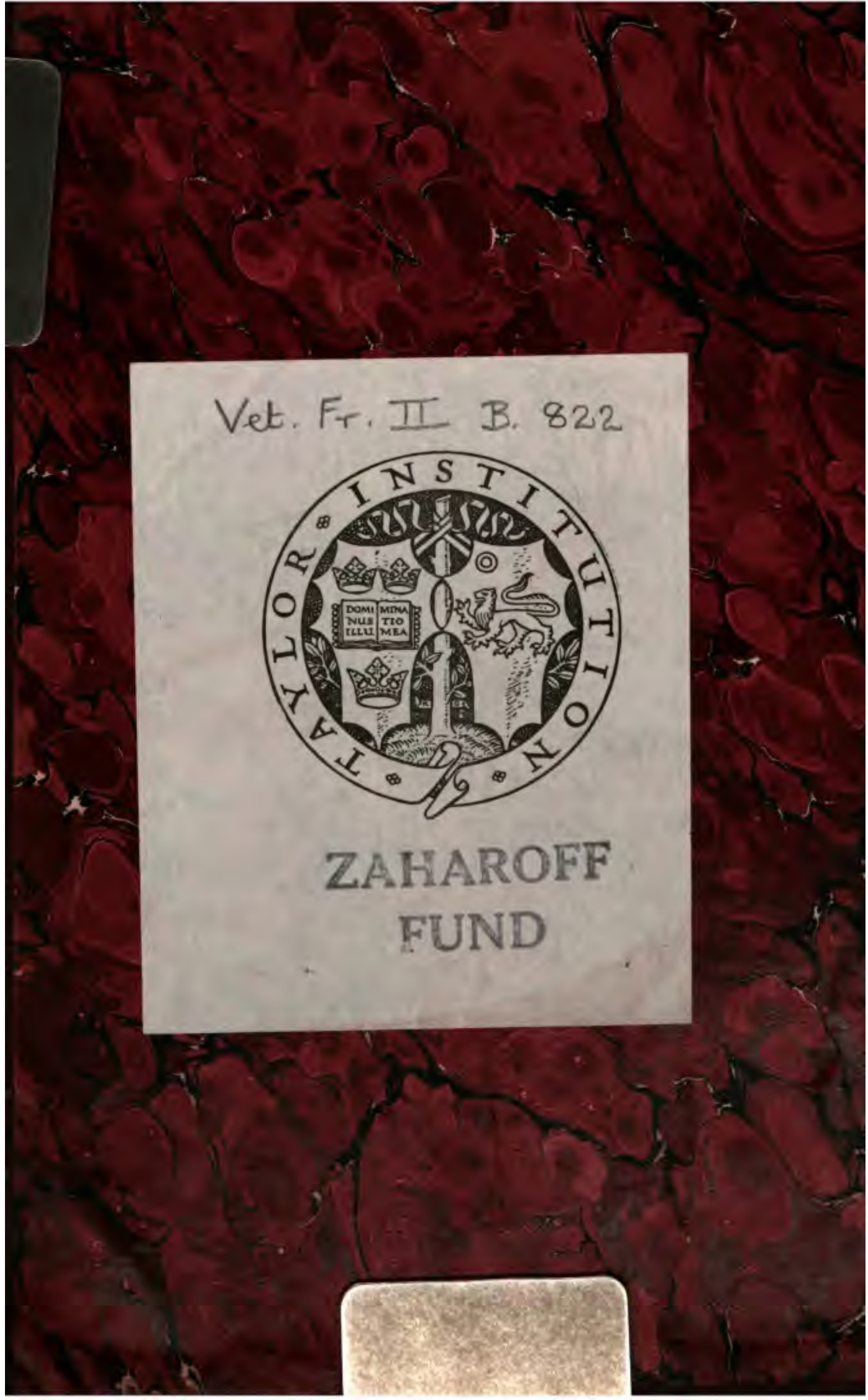





Vet. Fr. II B. 822
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
ZAHAROFF
FUND




Vet. Fr. II B. 822
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ZAHAROFF
FUND



ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL.

TOME SECOND.


CONTES
MORAUX
par
Mr MARMONTEL
de l'Académie Françoise.

CONTES MORAUX,

PAR M. MARMONTEL,
de l'Académie Françoise.

TOME SECOND.

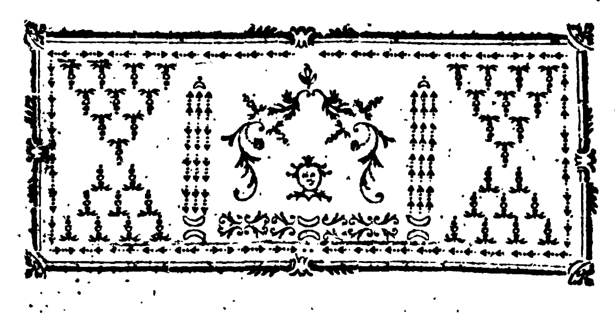


A LIEGE,
Chez BASSOMPIERRE, fils, Libraire.

M. DCC. LXXVII.



L ECOLE DES PERES



CONTES MORAUX.

L'ECOLE DES PERES.

Le malheur d'un pere occupé de la fortune de ses enfans, est de ne pouvoir veiller lui-même à leur éducation, plus intéressante que leur fortune. Le jeune Timante, appellé M. de Volny, avoit reçu de la nature une figure aimable, un esprit facile, un bon cœur; mais graces aux soins de Madame sa mere, cet heureux naturel fut bientôt gâté, & le plus joli enfant du monde à six ans, devint un petit fat à quinze. On lui donna tous les talens frivoles, mais pas un des talens utiles; & qu'en eût-il fait? c'étoit bon pour son pere

qui avoit été obligé de travailler pour s'enrichir; mais lui qui trouvoit sa fortune faite, ne devoit savoir qu'en jouir noblement. On lui avoit donné pour maxime, qu'il ne falloit jamais vivre avec ses égaux; aussi ne voyoit-il que des jeunes gens qui au-dessus de lui par leur naissance, lui pardonnoient d'être plus riche qu'eux, pourvu qu'il payât leurs plaisirs. Son pere n'eût pas eu la complaisance de fournir à ses libéralités; mais sa mere faisoit honneur à tout. Elle n'ignoroit pas que dès l'âge de dix-neuf ans, il avoit, selon le bel usage, une petite maison & une jolie maîtresse: il falloit bien lui passer quelque chose: elle exigeoit seulement qu'il y mît un peu de mystere, de peur que Timante, qui ne savoit pas son monde, ne trouvât mauvais que son fils s'amusât. Si dans les intervalles de son travail, le pere marquoit de l'inquiétude sur la vie dissipée que menoit ce jeune homme, la mere étoit là pour le justifier, & les mensonges complaisans ne lui manquoient jamais au besoin. Timante avoit le plaisir d'entendre dire que personne au bal n'avoit dansé comme son fils. Il est bien consolant, disoit le bon homme, de s'être donné tant de peine pour un fils qui danse bien. Il ne concevoit pas pourquoi il falloit que ce petit Seigneur eût des laquais si galamment vêtus, & un si brillant équipage; mais Madame

son épouse lui représentoit que la considération y étoit attachée, & que pour réussir dans le monde il falloit y être sur un certain pied. S'il demandoit pourquoi son fils rentroit si tard, c'est, lui disoit-on, que les femmes de qualité ne se couchent pas plutôt. Il ne trouvoit pas ces raisons bien bonnes; mais pour avoir la paix, il falloit bien qu'il s'en contentât. Cependant son fils donnoit tête baissée dans les égaremens de son âge, lorsque l'amour parut avoir pitié de lui, & entreprendre de le ramener.

Lucile sa sœur avoit depuis peu dans son couvent une camarade charmante. Angélique avoit perdu sa mere, & trop jeune pour tenir une maison; elle avoit obtenu de son pere qu'il voulût bien se passer d'elle jusqu'au moment qu'il disposeroit de sa main.

La conformité d'âge & d'état, & plus encore celle des caracteres, unit bientôt Angélique & Lucile. Celle-ci en essuyant les larmes de sa compagne, parut si sensible à la perte qu'elle avoit faite, qu'Angélique ne mit plus de réserve à l'effusion de sa douleur. J'ai perdu, lui disoit-elle, une mere comme il n'y en eut jamais. Dès que j'ai fait usage de ma raison, j'ai vu en elle une amie, mais une amie si intime que si mon cœur & ses vertus ne m'avoient pas rappellé sans cesse

le respect que je lui devois, sa familiarité me l'eût fait oublier. C'étoit toujours sous l'air du badinage qu'elle déguisoit ses leçons, & quelles leçons, ma chere Lucie! celles de la sagesse même. Avec quels traits ce monde où je devois vivre étoit peint à mes yeux surpris! quel charme elle donnoit aux mœurs pures & modestes dont elle étoit un exemple vivant! Ah! sous ses crayons enchanteurs toutes les vertus devenoient des graces. Ainsi cette aimable fille en parlant de sa mere, mêloit sans cesse aux plus tendres regrets les éloges les plus touchans, mais son esprit & son ame louoient encore plus dignement celle qui les avoit formés. Si autour d'elle quelqu'un manquoit des agrémens que donne l'aisance, Angélique s'en privoit avec joie; les sacrifices ne lui coûtoient que la peine de les cacher, & le besoin d'obliger étoit le seul qu'elle connût. Penses-tu comme moi, disoit-elle quelquefois à Lucie? Plus heureuse que nos compagnes, cette inégalité m'humilie, & je rougis pour la fortune qui a si mal distribué ses dons. Si quelque chose dédommage les malheureux, c'est qu'on les plaint & qu'on les aime, au lieu que nous qu'on doit envier, on nous fait grace de ne pas nous haïr. Aussi faut-il être bien attentives à faire oublier par la bienfaisance & la modestie, cet avantage si dangereux que nous avons sur nos pareilles.

Lucie enchantée du caractere d'Angélique, eût voulu se l'attacher par tous les liens du sentiment. Ma chere amie, lui dit-elle un jour, nous touchons peut-être au moment d'être séparées pour jamais! cette idée fait le malheur de ma vie; mais j'en ai une, si tu l'approuvois.... Je veux te faire voir mon frere: il est beau comme le jour, fait à peindre, & plein de talens. Il est bien jeune, dit Angélique; & bien répandu pour son âge! je crains que ta mere ne l'ait trop aimé.

Volny étant venu voir Lucie, elle engagea son amie à l'accompagner au parloir. Ah, ma sœur, que de charmes! s'écria le jeune fat. Mais on n'est pas de cette beauté: quels traits, quelle taille, quels yeux! Vous au couvent, Mademoiselle! c'est un larcin; une trahison. Je l'avois bien prévû, dit Lucie, que tu serois enchanté; hé bien, son ame est mille fois plus belle. — Ma sœur, elle a le regard de la Marquise d'Alcine à qui je donnai hier la main au sortir de l'opéra. L'on vante la taille de la Comtesse de Flavel chez qui je dois souper ce soir; mais il n'y a pas de comparaison avec la taille de Mademoiselle; & quoique ami intime de la jeune Madame de Blanc qui passe pour la beauté du jour, je parie mille contre un que ton amie l'éclipsera en paroissant dans le monde.

Tandis que Volny parloit ainſi, Angélique le regardoit avec les yeux de la pitié. Monſieur, lui dit-elle, vous ne vous doutez pas que vos éloges ſont des inſultes. Hé bien, ſachez que le premier ſentiment que doit inſpirer une honnête femme, c'eſt la crainte de bleſſer ſa modeſtie, & qu'il n'eſt permis de louer ſans ménagement que des perſonnes ſans pudeur. Il eſt des mouvemens de ſurpriſe dont on n'eſt pas le maître, reprit Volny un peu interdit. — Quand le reſpect les accompagne il les empêche d'éclater. Mais je vois que j'afflige mon amie en paroiſſant offenſée de votre début avec moi : je vais la conſoler & vous mettre à votre aiſe. Belle ou non, je fais ſi peu de cas d'un don avec lequel on eſt ſouvent très-mépriſable, que je vous permets d'en dire devant moi tout ce qu'il vous plaira ; je n'aurai pas la vanité de rougir de vos éloges. Il faut être, dit Volny, bien accoutumée à être belle, & bien au-deſſus de cet avantage, pour en parler ſi négligemment. Pour moi je ne puis me perſuader que la beauté ſoit ſi peu de choſe ; mais puiſque vous recevez ſi mal les hommages qu'on lui rend, il faut l'adorer en ſilence. Dès ce moment il ne parla plus que de lui-même, de ſes chevaux, de ſes amis, de ſes ſoupers & de ſes aventures. Lucie qui avoit les yeux ſur Angélique, voyoit avec douleur que tout cela faiſoit tort à Volny.

C'eſt bien dommage, dit Angélique, lorſqu'il ſe fut retiré, c'eſt bien dommage qu'on l'ait gâté de ſi bonne heure! Avoue cependant, dit Lucie, qu'il eſt paîtri de graces. Et de ridicules, ma chere amie. Il s'en corrigera. — Non, car cela réuſſit à ſon âge, & l'on n'eſt pas diſpoſé à ſe corriger d'un défaut qui plaît. — Mais il t'a vue, il t'aimera; & s'il t'aime il deviendra ſage. — Tu ne doutes pas que je ne le deſire; mais je ſuis bien loin de l'eſpérer.

Volny n'héſita point à croire qu'il avoit eu un ſuccès complet. Ma ſœur avoit raiſon, dit-il, ſon amie eſt belle! un peu ſinguliere; mais ſon caractere n'en eſt que plus piquant. Ce qui lui manque c'eſt la naiſſance: ma mere veut que j'épouſe une fille de qualité. Voyons-la toujours; cela ne reſſemble à rien de ce que nous avons dans le monde, & il y a du moins de quoi s'amuſer.

Il alla donc revoir ſa ſœur, & avec elle il revit Angélique. Que t'ai-je fait, dit-il à Lucie, pour avoir troublé mon repos? j'étois ſi tranquille! je m'amuſois ſi bien avant que d'avoir vu ta dangereuſe amie! Ah Mademoiſelle, que le monde eſt inſipide, & que ſes amuſemens ſont froids pour un cœur occupé de vous! Qui m'eût dit que je ſerois jaloux de ma ſœur? Répandu dans les ſociétés les plus brillantes, ſollicité par tous les plai-

firs, qui le croiroit? Oui, je voudrois être à sa place: elle vous voit sans cesse, vous dit qu'elle vous aime, vous entend dire que vous l'aimez. — Tu as raison d'envier mon bonheur; mais Volny, si tu voulois, le tien seroit encore plus digne d'envie (à ces mots Angélique rougit.) — O ciel! ma sœur! que viens-je d'entendre? — J'en ai trop dit. — Non, ma chere Lucie: dans les sentimens honnêtes il n'y a rien à dissimuler. Votre sœur desire que le ciel nous ait destinés l'un à l'autre, & je ne puis que lui en savoir gré. Je vous dirai plus: je me flatte d'être née pour rendre heureux un homme de bien, & rien n'empêche que par vos mœurs vous ne soyez tel que mon époux doit être, vous n'avez pour réussir qu'à ressembler à votre sœur. — S'il ne tient qu'à cela je suis heureux; car on me flatte que je lui ressemble. — Vous dites bien, l'on vous flatte; mais moi qui ne flatte jamais, je vous assure qu'il n'en est rien. Ma Lucie ne tire vanité ni des graces de son esprit ni de celles de sa figure. — Ah je vous proteste que personne au monde n'est moins avantageux que moi, & si je suis bien, c'est sans le savoir. — Rien n'est plus simple que les mœurs de Lucie, c'est la nature dans toute sa candeur. Voyez si dans son maintien, dans son langage, dans son action, il n'y a rien d'affecté, d'étu-

dié. — C'eſt comme moi : pour éviter l'affectation je tombe ſouvent dans la négligence ; c'eſt un reproche qu'on me fait tous les jours. — Lucie n'a de pretentions ſur rien : toute occupée à faire valoir ſes égales, elle eſt la ſeule qu'elle oublie. — Et moi, quelques talens que m'ait donnés la nature, me voit-on m'en glorifier, m'en prévaloir ? Tout le monde dit que j'excelle dans toutes les choſes d'agrément ; moi ſeul je n'en parle jamais. Ah ! ſi c'eſt la modeſtie & la ſimplicité que vous aimez dans ma ſœur, je ſuis bien ſûr que vous m'aimerez : ce ſont mes vertus favorites. Je le ſouhaite, dit Angélique : cependant ſi vous avez jamais deſſein de me plaire, je vous conſeille de vous examiner de plus près.

Tu lui as donné là, dit Lucie, une leçon qu'il n'oubliera pas. — Non, car il l'a déja oubliée. Angélique avoit raiſon. Tout ce qu'il avoit retenu de leur entretien, c'eſt qu'il étoit à ſon gré, & qu'elle feroit bien aiſe d'être ſa femme. Avec quelle naïveté, diſoit-il, elle m'en a fait l'aveu ! que cette candeur ſied bien à la beauté ! Soit vanité ou ſentiment, il en étoit réellement ému ; mais ce goût naiſſant, ſi c'en étoit un, ne prit rien ſur ſes habitudes. Enivré de l'encens de ſes flatteurs, agréablement trompé par une jeune enchantereſſe, il oublioit qu'on lui vendoit les

soins qu'on prenoit de lui plaire, & sa vanité caressée par les plaisirs, leur sourioit nonchalamment. Cette mollesse voluptueuse est la langueur la plus funeste où un jeune homme puisse être plongé. Hors delà, tout lui est pénible; les plus légers devoirs sont pour lui fatigans; les bienséances les moins austeres sont importunes & ennuyeuses; il n'est à son aise que dans cet état d'indolence & de liberté où tout lui obéit, où rien ne le gêne.

Quelquefois l'image d'Angélique venoit s'offrir à lui comme un songe. Elle est charmante, disoit-il; mais qu'en ferois-je? Rien n'est plus incommode qu'une femme délicate & fidele pour un mari qui ne l'est pas. Mon pere exigeroit de moi que je ne vécusse que pour ma femme. Ce seroit de l'amour, de la jalousie, des reproches, des pleurs; tout cela m'effraie : je veux pourtant la revoir encore.

Lucie vint seule cette fois. Hé bien, comment me trouve-t-elle? — Beaucoup trop bien. — Je m'en doutois. — Trop bien du côté de la figure. Cet avantage vous fait négliger, dit-elle, des qualités plus estimables dont vous auriez besoin sans cela, — elle moralise un peu ton Angélique, & c'est dommage. Dis-lui donc que rien n'est plus triste, & qu'une aussi belle bouche que la

sienne n'est pas faite pour parler raison. Ce n'est pas elle, dit Lucie, c'est vous que je voudrois corriger. — Et de quoi donc ? d'aimer le plaisir & tout ce qui l'inspire ? — Le plaisir ! en est-il un plus pur que de posséder le cœur d'une femme vertueuse & belle, de l'aimer & d'en être aimé ? Je vous crois tendre, Angélique est sensible, tout ce qui me touche lui est cher ; mais... — Mais elle est bien difficile ! & qu'exige-t-elle ? — Des mœurs. — Des mœurs à mon âge ! & qui lui a dit que je n'en ai pas ? — Je ne sais ; mais elle a contre vous une prévention qui m'afflige. — Ah ! je l'en ferai revenir. Amenez-la, ma sœur, entendez-vous, amenez-la-moi, la premiere fois que je viendrai vous voir. Les hommes ont beau être discrets, disoit-il en s'en allant, les femmes ne peuvent se taire ; & avec quelque soin que je cache mes aventures, le secret en est divulgué. Mais quel tort cela me fait-il ? si Angélique veut un mari qui ait toujours été sage, elle n'a qu'à épouser un imbécille ou un enfant. Suis-je obligé d'être fidele à une femme que je n'ai point ? Oh je lui ferai sentir le ridicule de ses idées. Elle parut, & il fut lui-même bien humilié, bien confondu, quand il l'entendit parler avec l'éloquence de la vertu & de la raison, sur la honte & le danger du vice.

Pensez-vous, Monsieur, lui dit-elle, après lui avoir laissé traiter aussi légerement qu'il voulut les principes des bonnes mœurs, pensez-vous sans rougir à l'union d'une ame pure & chaste avec une ame flétrie & profanée par le plus indigne de tous les penchans? De quel prix seroit à vos yeux un cœur avili par les vices dont vous vous glorifiez? & nous croyez-vous moins sensibles que vous aux charmes de l'honnêteté, de la pudeur & de l'innocence? Vous vous êtes dispensés des loix que vous nous avez imposées, mais la nature & la raison sont plus équitables que vous. Pour moi je ne croirai jamais qu'un homme ose m'aimer tant qu'il aimera des choses honteuses, & s'il a eu le malheur d'être indigne de moi avant de me connoître, c'est au soin qu'il prendra d'effacer cette tache que je verrai si je dois l'oublier. Volny voulut lui faire entendre qu'en changeant d'état on changeoit de conduite, que l'amour, la vertu, la beauté avoient bien des droits sur une ame, & que les goûts frivoles & passagers qui avoient occupé cette ame oisive, disparoissoient devant un objet plus cher & plus digne de la remplir. Avez-vous foi, lui dit-elle, Monsieur, à ces révolutions subites? savez-vous qu'elles supposent une ame naturellement délicate & noble? qu'il en est peu de cette trempe? &

que ce n'eſt pas un bon préſage du changement que vous m'annoncez, que d'attendre au ſein même du vice, le moment d'être vertueux tout-d'un-coup?

Volny ſurpris & confus du ſérieux de ce langage, ſe contenta de lui dire, que dans tout cela il ſe flattoit qu'il n'y avoit rien de perſonnel. Pardonnez-moi, lui dit Angélique, j'ai beaucoup oui parler de vous. Je ſuis de plus aſſez bien inſtruite de la façon de vivre des jeunes gens à la mode : vous êtes riche, fort répandu, & à moins d'une eſpece de prodige, il faut que vous ſoyez plus dérangé qu'un autre. Mais l'opinion que j'ai de vous ne doit point vous décourager. Vous croyez m'aimer, je le ſouhaite : cela vous donnera peut-être la réſolution & la force de devenir un homme eſtimable. Vous avez pour cela un bel exemple, c'eſt celui d'un pere, qui ſans tous les agrémens dont vous vous parez, s'eſt acquis par des talens utiles à ſa patrie & à lui-même, la plus haute réputation. Voilà ce que j'appelle un homme rare; & quand vous ſerez digne de lui, je m'applaudirai d'être digne de vous.

Ce diſcours avoit jetté Volny dans des réflexions ſérieuſes, mais ſes amis vinrent l'en tirer. Il étoit attendu à un ſoupé délicieux, dont Fatmé,

Doris & Cloé devoient être. La joie y fut vive & brillante, & si le cœur de Volny ne s'y livra point, du moins ses sens s'y abandonnerent.

On juge bien que dans ce joli cercle, un engagement sérieux passoit pour la plus haute extravagance. Quand il y va de sa fortune, disoit-on, à la bonne heure, on s'y résout; mais un jeune homme, né avec beaucoup de bien, peut-il être assez sot ou assez fou pour se donner une chaîne? S'il n'aime point la femme qu'il épouse, c'est un fardeau qu'il s'impose à plaisir; & s'il l'aime, quel triste moyen pour lui plaire que celui d'être son mari! Y a-t-il dans le monde un plus ridicule personnage que celui d'un époux amant? Supposez même que cela réussisse, qu'arrive-t-il? on se plaît six mois pour s'ennuyer toute sa vie. Ah, mon cher Volny, point de mariage : tu serois un homme perdu. Si tu as fantaisie de quelque fille honnête, attends qu'un autre l'épouse, cela nous revient tôt ou tard, & tu seras heureux à ton tour. Croiroit-on que ce jeune insensé trouvoit ces réflexions très-sages? Voyez cependant, disoit-il, quel empire la vertu & la beauté ont sur une ame, puisqu'elles lui font oublier le soin de son repos & le prix de sa liberté.

Il eût voulu ne pas revoir Angélique; mais

il n'étoit pas bien avec lui-même quand il avoit passé quelques jours sans la voir. Tel est cependant l'attrait du libertinage, qu'en quittant cette fille adorable, pénétré, ravi, enchanté de sa sagesse & de ses charmes, il se replongeoit dans les égaremens dont elle l'avoit fait rougir.

Est-il possible que ce soit pour un fils un bonheur de perdre sa mere ? Volny à la mort de la sienne crut voir tarir la source de ses folles dépenses ; mais il ne lui vint pas même dans l'idée de renoncer à ce qui l'y avoit engagé, & l'unique soin dont il fut occupé, fut de suppléer aux moyens qu'il n'avoit plus de les soutenir. Fils unique d'un pere si riche, il ne pouvoit manquer d'être riche à son tour, & un jeune homme trouve à Paris la pernicieuse facilité d'anticiper sur sa fortune. Ce fut alors que Timante, sur son déclin, voulut se reposer de ses longues fatigues, & engager son fils à le remplacer. Mon pere, lui dit le jeune homme, je ne me crois pas né pour cela. — Hé bien, mon fils, aimez-vous mieux prendre le parti des armes ? — Mon inclination n'y est pas décidée, & ma naissance ne m'y oblige point. — La robe sans doute vous convient mieux ? — Oh, point du tout, j'ai pour la robe une répugnance invincible. — Que voulez-vous donc devenir ? — Ma mere avoit en vue une charge qui

donne la noblesse, qui n'oblige à rien, & qui peut s'exercer à Paris. — J'entends, mon fils, j'y penserai : la vocation est excellente. Oh, je vois, dit en lui-même le bon-homme, que tu veux vivre en fainéant ; mais je t'en empêcherai si je puis. Une charge qui donne la noblesse & qui n'oblige à rien ! cela est fort commode. Et pourquoi me consumerois-je encore de travail & d'inquiétude ? reposons-nous, n'ayons plus d'autre soin que celui que j'aurai pris trop tard, celui d'éclairer la conduite d'un fils qui ne m'annonce que des chagrins ; car celui qui aime l'oisiveté aime les vices dont elle est la mere.

Mais quelle fut l'affliction de Timante lorsqu'il apprit qu'enivré d'orgueil, & plongé dans le libertinage, son fils donnoit dans tous les travers ; qu'il avoit des maîtresses & des complaisans ; qu'il donnoit des spectacles & des fêtes, & qu'il jouoit un jeu à se ruiner ? C'est ma faute, dit Timante, & c'est à moi de la réparer ; mais le moyen ? L'habitude est prise : le goût du vice a fait des progrès. Contraindre ce jeune fou ? il m'échappera. Désavouer ses dépenses & ses dettes ? c'est le déshonorer moi-même, c'est étouffer dans son ame avilie les germes de l'honnêteté. Le faire enfermer est encore pis : grace au ciel, il n'en est pas au point de mériter que les loix le privent du droit

naturel

naturel d'être libre, & il n'y a que des parens dénaturés qui soient envers leurs enfans plus séveres que les loix. Cependant il court à sa perte; que ferai-je pout le tirer du précipice où je le vois? Remontons à la source du mal. Ce sont mes richesses qui lui ont tourné la tête; né d'un pere sans fortune, il eût été comme un autre, modeste, laborieux & sage; le remede est simple & mon parti est pris.

Timante commença dès-lors par arranger son bien de maniere qu'il fût isolé, indépendant & libre. Excepté la terre de Volny & sa maison de ville, sa fortune étoit toute dans son porte-feuille, & il eut soin de se mettre en regle avec tous ses correspondans. Les choses ainsi disposées, il rentre un jour chez lui consterné. Son fils & ses amis qui l'attendoient pour se mettre à table, furent frappés de son abattement. L'un d'eux ne put s'empêcher de lui en demander la cause; vous le sçaurez, dit-il; dînons un peu vîte, si vous le voulez bien; je suis occupé de choses sérieuses. On dîna dans un profond silence, & Timante au sortir de table ayant pris congé de son monde, s'enferma seul avec son fils. Volny, lui dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mais il faut soutenir votre malheur avec courage. Mon enfant, je suis ruiné. Les deux tiers de mon

bien viennent d'être pris ſur deux vaiſſeaux, & la mauvaiſe foi d'un homme en qui j'avois confiance m'enleve la moitié du reſte. Le deſir de vous laiſſer une grande fortune m'a perdu ; heureuſement je dois peu de choſe, & des débris de mon naufrage je ſauverai la terre de Volny qui vaut vingt mille livres de rente : avec cela nous pourrons ſubſiſter. C'eſt un coup terrible, mais vous êtes jeune, & vous pouvez vous en relever. Je ne me ſuis point rendu indigne de la confiance de mes correſpondans ; mon nom aura peut-être encore quelque crédit dans l'Europe ; mais je ſuis trop vieux pour recommencer, & c'eſt à vous à réparer les malheurs de votre pere. Je ſuis parti de plus loin que vous ; & avec de la probité, du travail & mes leçons, il vous eſt facile d'aller plus loin que moi.

La ſituation d'un voyageur aux pieds duquel vient de tomber la foudre, n'eſt pas comparable à celle de Volny. Quoi, mon pere ! ruiné ſans reſſource ! — Vous êtes, mon fils, la ſeule qui me reſte, & je n'ai plus d'eſpérance qu'en vous. Allez, conſultez-vous vous-même, & laiſſez-moi prendre des arrangemens conformes à notre malheur.

La nouvelle en fut bientôt publique. La maiſon de Paris fut louée ; les équipages furent vendus ;

un simple carrosse, un logement modeste, une table frugale, un domestique réglé sur les besoins d'une vie honnête, tout annonce ce revers de fortune; & il n'est pas besoin de dire que le nombre des amis de Timante diminua considérablement.

Ceux de Volny furent touchés de son accident. Qu'est-ce donc, lui dit l'un d'eux? ton pere est ruiné, m'a-t-on dit? — Il est trop vrai. — Quelle folie! tu n'as donc plus ta petire maison? Hélas non. — J'en suis désespéré, je comptois y aller souper demain. Un autre l'aborda & lui dit: Conte-moi donc un peu tout cela: ta fortune est culbutée! — Elle est du moins réduite à peu de chose. — Tu as là un pere bien mal adroit! de quoi diable va-t-il se mêler? tu te serois bien ruiné sans lui. Je suis désolé, lui dit un troisieme: on dit que tu as vendu tes jolis chevaux? — Hélas oui. — Si je l'avois sçu, je te les aurois achetés. Voilà comme tu es, tu ne te souviens jamais de tes amis dans l'occasion. — J'étois occupé de choses plus sérieuses. — De ta petite, n'est-ce pas? tu ne l'auras plus sur ton compte; mais vous serez toujours bons amis: console-toi, je sai qu'elle t'aime, elle aura de bons procédés. Quelques-uns lui dirent en passant, Adieu Volny; & tous les autres l'éviterent.

Pour sa maîtresse qu'il avoit enrichie, elle fut si affligée qu'elle n'eut pas le courage de le revoir. Epargnez-moi, lui écrivit-elle ; vous connoissez ma sensibilité ; votre vûe me feroit une impression trop douloureuse. Je ne me sens pas la force de la soutenir. Ce fut alors que l'ame pénétrée & de la froide légéreté de ses amis, & de l'indigne abandon de sa maîtresse, Volny pour la premiere fois vit tomber le voile qu'il avoit sur les yeux. Ou étois-je, dit-il ? qu'ai-je fait ? Comment allois-je passer ma vie ? Ah ! quels reproches ne méritai-je pas ? Quels torts n'ai-je pas à réparer ? Allons voir ma sœur, ajoute-t-il, car il n'osoit se dire, allons voir Angélique.

Lucie fut accablée de la nouvelle que son pere vint lui annoncer. Ce n'est pas pour moi, disoit-elle : je suis bien ; & pour être heureuse loin du monde, il faut peu de chose, mais vous, mon pere, mais Volny ! — Que veux-tu, ma fille ? je n'étois pas né dans l'opulence où je me suis vu. Si mon fils est sage, il aura encore assez de bien ; s'il ne l'est pas, il en aura trop. La douleur de Lucie redoubla en voyant son frere. Je n'ai pas le courage de te consoler, lui dit-elle, mais je vais appeller à mon secours notre sage & tendre Angélique. — Oh non, ma sœur, je n'ai pas mérité qu'elle s'intéresse à ma peine ; c'est dans le tems

que j'avois à l'honorer par des sacrifices, qu'il falloit me rendre digne de son estime & de sa pitié : aujourd'hui que tout m'abandonne, mon retour, humiliant pour moi, n'a plus rien de flatteur pour elle. Comme il parloit ainsi, Angélique vint d'elle-même, & avec l'air le plus touchant, elle lui témoigna toute sa sensibilité à la perte qu'il avoit faite. C'est un grand malheur pour votre pere, ajouta-t-elle, c'en est un pour cette chere enfant ; mas c'est peut-être un bien pour vous. Il y auroit de la dureté à vous affliger par des reproches, quand on vous doit des consolations ; mais vous pouvez tirer de la perte de vos biens un fruit plus précieux que ces biens mêmes. — J'en abusois, le ciel m'en punit ; mais il m'en punit trop cruellement en m'ôtant l'espoir d'être à ce que j'aime. J'étois jeune, & j'ose croire que sans cette leçon désespérante, le temps, l'amour & la raison m'auroient rendu moins indigne de vous. — Je vous vois abattu, lui dit-elle ; ce n'est plus de la présomption, c'est du découragement qu'il faut vous préserver, & ce qu'il eût été dangereux de vous avouer dans la prospérité, vous avez besoin de le savoir dans l'infortune. Soit qu'il ne me fût pas possible de penser mal du frere de mon amie, soit que vous m'eussiez inspiré vous-même cette prévention qu'on ne raisonne pas, j'ai cru

démêler en vous, à travers les erreurs & les vices de votre âge, le fond d'un bon naturel. Heureusement, vos ereurs passées n'ont rien de honteux aux yeux du monde : le chemin de l'honneur & de la vertu est ouvert pour vous, & il vous est plus aisé que jamais de devenir tel que je souhaite. Du coté de la fortune, le revers que vous éprouvez est accablant ; je ne vous ferai point l'éloge de la médiocrité : quand on s'est vu riche, il est humiliant, il est dur de cesser de l'être ? mais le mal n'est pas sans remede. Conformez-vous à votre situation présente ; sortez de l'oisive mollesse où vous avez été plongé ; que l'amour du travail prenne la place du goût de la dissipation : faites tout ce qui dépend de vous, si vous m'aimez, pour rétablir entre nous cette égalité de fortune qu'on exige dans les mariages. Mon pere qui m'aime, & qui ne veut pas que je sois malheureuse, me laissera, je l'espere, la liberté de vous attendre. Si dans six ans votre fortune est rétablie ou sur le point de se rétablir, tous les obstacles seront applanis ; si avec de la sagesse, de l'économie, & du travail, vous avez le malheur de ne pas réussir, je n'exige de vous alors pour tout bien, que d'avoir la considération de votre état ; je suis fille unique, très-riche moi-même ; je me jetterai aux pieds de mon pere ; & j'obtiendrai qu'il me

permette de dédommager un homme estimable de l'injustice du sort. Lucie alors ne put s'empêcher d'embrasser Angélique : Ah que tu es bien nommée, lui dit-elle ! Il n'y a qu'un esprit céleste qui soit capable de tant de vertus. Volny de son côté, dans l'attendrissement & le respect dont il étoit saisi, appliqua sa bouche, en se prosternant, sur le barreau de la grille où la main d'Angélique avoit touché. Mademoiselle, lui dit-il, vous me rendez chere mon infortune, & je vais employer ma vie à mériter, s'il est possible, les bontés dont vous m'accablez. Permettez-moi de venir souvent puiser auprès de vous le courage, la sagesse & la vertu dont j'ai besoin pour vous mériter.

Il se retira non pas tel qu'autrefois, glorieux & content de lui-même, mais humilié, confondu d'avoir si peu connu le prix du cœur le plus noble que le Ciel eût formé. Il entre dans le cabinet de son pere. Votre fortune est changée, lui dit-il, mais votre fils l'est encore plus ; & j'espere qu'un jour vous bénirez le Ciel du revers qui me rend à mes devoirs & à moi-même. Daignez m'instruire & me guider : appliqué, laborieux, docile, je vais être le soutien & la consolation de votre vieillesse, & vous pouvez disposer de moi. Le bon-homme enchanté dissimula sa joie, & se con-

tenta de louer de si bonnes dispositions. Il présenta son fils à ses correspondans, & leur demanda pour lui leur amitié & leur confiance. On plaint sur-tout les infortunés qu'on estime, & chacun touché du malheur de ce galant homme, se fit un honneur de le consoler.

Volny qui reprit le nom de Timante, eut toutes les facilités possibles dans ses premieres opérations : son habileté qui d'abord n'étoit que celle de son pere, & qui dans peu fut réellement la sienne, fit croître à vue d'œil son crédit. Les momens de repos que son pere l'obligeoit de prendre, il les passoit auprès d'Angélique, & il avoit un plaisir sensible à lui raconter ses progrès. Angélique qui s'attribuoit en partie le changement prodigieux qui s'étoit fait dans son amant, jouissoit de son ouvrage avec la double satisfaction de l'amour & de l'amitié. Lucie étoit en adoration devant elle, & ne cessoit de lui rendre grace du bien qu'elle leur avoit fait.

Un jour que son pere vint la voir, & qu'il se louoit avec elle des consolations que lui donnoit son fils. Savez-vous, lui dit Lucie, à qui nous devons ce retour ? à la plus belle, à la plus vertueuse personne qui respire, à la fille unique d'Alcimon, ma camarade & mon amie. Alors elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé. Tu

m'attendris, dit le bon-homme : je veux connoître cette fille charmante. Angélique vint, & reçut les éloges de Timante avec une modestie qui relevoit encore sa beauté. Monsieur, lui dit-elle, je dépends d'un pere; mais il est vrai que s'il a la bonté de me laisser disposer de moi, & que vous soyez content de votre fils, je ferai gloire de devenir votre fille. Mon amitié pour Lucie m'en a inspiré le premier desir, mon respect pour vous y ajoute encore, vos malheurs même n'ont fait que m'intéresser davantage à tout ce qui peut vous en dédommager; & si la conduite de votre fils est telle que vous le souhaitez & que je le desire, qu'il soit riche ou qu'il ne le soit pas, l'usage le plus honorable & le plus doux que je puisse faire de ma fortune, c'est de la partager avec lui. Peu s'en fallut qu'à ce discours le bon homme ne laissât échapper son secret, mais il eut la prudence de se retenir. Je ne croyois pas, lui dit-il, Mademoiselle, qu'on pût augmenter dans l'ame d'un pere le desir de voir dans son fils un homme sage & vertueux; mais vous ajoutez un nouvel intérêt à celui de l'amour paternel. Je ne sais ce que le Ciel ordonnera de nous, mais dans toutes les situations de la vie & jusqu'à mon dernier soupir, soyez bien sure de ma reconnoissance.

Que tu ne m'aies pas confié, dit-il à son fils en le revoyant, les folies de ta jeunesse, j'en suis peu surpris & je te le pardonne; mais pourquoi me cacher un penchant vertueux? Pourquoi ne pas avouer à ton pere l'amour que tu avois pour Angélique, la fille de mon ancien ami? Hélas, dit le jeune homme, n'avez-vous pas assez de vos malheurs sans vous affliger de mes peines? & qui vous a révélé mon secret? — Ta sœur, Angélique elle-même: j'en suis enchanté, j'en suis amoureux, & je veux qu'elle soit ma fille. — Ah je le veux bien aussi! mais que sa fortune est au-dessus de la mienne! — Avec le temps tu peux en approcher. Vois assidument cette fille aimable. — Je ne vois qu'elle, & je n'ai plus d'autre ambition dans le monde que d'être digne d'elle & de vous.

Timante goûtoit une satisfaction inexprimable à voir tous les jours le succès de l'épreuve où il l'avoit mis. Il eut la constance de le laisser pendant cinq ans s'appliquer sans relâche à retablir sa fortune, détaché du monde & partageant sa vie entre son cabinet & le parloir d'Angélique. Enfin voyant l'habitude bien prise, & tous les anciens germes du vice étouffés, il alla voir Alcimon. Mon ancien ami, lui dit-il, vous avez, dit-on, une fille charmante; je viens vous proposer pour

elle un parti convenable du côté de l'état, & avantageux du côté de la fortune. Je vous suis obligé, dit Alcimon, mais je vous préviens que je veux un homme du même état que moi, & qui s'honore de m'appeller son pere : je n'ai pas travaillé toute ma vie pour donner à ma fille un époux qui rougisse de moi. Précisément, reprit Timante, celui que je propose est ce qui vous convient. Il est riche, il est honnête, il vous respectera toujours. — Quel est-il? Je ne puis vous le dire que chez moi, où je vous invite à venir renouveller, le verre à la main, une amitié de quarante ans. Faites-moi la grace d'y amener Angélique. Ma fille qui est sa camarade de couvent aura l'honneur de l'accompagner vous verrez l'un & l'autre le jeune homme qui la demande, & pour vous mettre plus à votre aise, il ne saura pas lui-même que je vous ai parlé de lui. Le jour pris, Alcimon & Timante vont chercher Angélique & Lucie; on arrive, on va se mettre à table; on fait avertir le fils de la maison, qui occupé dans son cabinet, ne s'attendoit à rien moins qu'au bonheur qu'on lui préparoit. Il entre, quelle est sa surprise! Angélique chez lui! Angélique avec son pere! Que croire, qu'espérer de ce rendez-vous imprévû? pourquoi lui en a-t-on fait un mystere, tout sem-

ble lui annoncer son bonheur ; mais son bonheur n'est pas vraisemblable. Dans cette confusion de pensées il perdit l'usage de ses sens. Un étourdissement soudain répandit sur ses yeux un nuage ; il voulut lui parler, la voix lui manqua, & une inclination profonde exprima seule au pere & à la fille, combien il étoit pénétré de l'honneur que son pere & lui recevoient. Sa sœur qui vint se jetter dans ses bras, lui donna le temps de revenir de son trouble. Jamais embrassement ne fut si tendre. Il croyoit tenir dans son sein Angélique avec Lucie, & il ne pouvoit s'en détacher.

A table, Timante fut d'une joie dont tout le monde étoit surpris. Alcimon préoccupé de la demande qu'il lui avoit faite, & impatient de voir arriver le jeune homme qu'il lui proposoit, ne laissa pas de se livrer au plaisir de se retrouver avec son ami : il eut même la bonté de causer avec le jeune Timante. Je vois, lui dit-il, que vous faites la consolation de votre pere. On parle de votre application au travail & de vos talens avec éloge ; & tel est l'avantage de votre état, qu'un habile & honnête homme ne peut manquer d'y réussir. Ah, mon ami, reprit le vieux Timante ! il faut bien du temps pour y faire sa fortune & bien peu pour la ruiner ! Quel dommage de n'avoir

plus la mienne à vous offrir ! au lieu de vous proposer un étranger pour époux de cette aimable fille, j'aurois sollicité ce bonheur pour mon fils. Je l'aurois préféré à tout autre, dit Alcimon. — En vérité ! — Rien n'est plus sincere. Mais vous savez que quand on s'expose à avoir une nombreuse famille, il faut avoir de quoi la soutenir. S'il ne tient qu'à cela, dit Timante, la chose n'est pas désespérée, & il y a moyen de nous accorder. En disant ces mots il se leva de table, & revenant l'instant d'après, Tenez, dit-il; voilà mon porte-feuille : il est encore assez bien garni ; & voyant la surprise d'Alcimon, apprenez, ajouta-t-il, que ma ruine est une fable. Ce jeune homme avoit été gâté par l'idée qu'il étoit né riche, pour le corriger je n'ai su autre chose que de faire croire que j'avois tout perdu. Cetre feinte m'a réussi : le voilà dans le bon chemin ; je suis même sûr qu'il n'a pas envie de retomber dans les erreurs de sa jeunesse ; il est temps de se fier à lui. Oui, mon fils, j'ai le bien que j'avois, augmenté de cinq ans d'épargnes & du fruit de votre travail. C'est donc pour lui, dit-il à son ami, que je vous demande Angélique, & s'il falloit quelque nouveau motif pour vous engager à me l'accorder, je vous avouerai qu'il l'a vue au couvent, qu'il a conçu pour elle

l'amour le plus tendre, & que cet amour a plus fait que le malheur même pour l'attacher à ses devoirs. Tant que Timante n'avoit fait que sonder les dispositions du pere d'Angélique, elle, son amie & son amant n'avoient éprouvé que l'émotion & le trouble de l'espérance & de la crainte; mais à la vue du porte-feuille, à la nouvelle que la ruine de Timante étoit une feinte, à la demande qu'il fit lui-même de la main d'Angélique pour son fils, Lucie égarée & hors d'elle-même vola dans les bras de son pere, le jeune Timante encore plus éperdu tomba aux genoux d'Alcimon; & Angélique, la pâleur sur le visage, n'eut pas la force de lever les yeux. Alcimon releva le jeune homme en l'embrassant, & se tournant vers le vieux Timante : Mon ami, lui dit-il, quand on voudra ménager des surprises agréables, c'est de vous qu'il faut prendre leçon. Allons, vous êtes un bon pere, & votre fils mérite d'être heureux.





ANNETTE ET LUBIN



ANNETE ET LUBIN,

HISTOIRE VÉRITABLE.

S'IL est dangereux de tout dire aux enfans, il est plus dangereux encore de leur laisser tout ignorer. Il y a des fautes graves selon les loix, qui ne sont point telles aux yeux de la nature ; & l'on va voir dans quel abyme celle-ci conduit l'innocence qui a le bandeau sur les yeux.

Annete & Lubin étoient enfans de deux sœurs. Ces liens étroits du sang devoient être incompatibles avec ceux du mariage. Mais Annete & Lubin ne se doutoient pas qu'il y eût au monde d'autres loix, que les loix simples de la nature. Depuis l'âge de huit ans ils gardoient les moutons ensemble, sur les bords rians de la Seine. Ils touchoient à leur seizieme année ; mais leur jeunesse ne différoit guere de l'enfance que par un sentiment plus vif de leur mutuelle amitié.

Annete sous un simple bavolet, relevoit négligemment sa chevelure d'un noir d'ébene. Deux grands yeux bleus pétilloient à travers ses longues paupieres, & disoient très-innocemment tout ce

que tâchent d'exprimer les yeux éteints de nos froides coquettes. Ses levres de rose appelloient le baiser. Son teint bruni par le soleil, étoit animé de cette légere nuance de pourpre qui colore le duvet de la pêche. Tout ce que les voiles de la pudeur déroboient aux rayons du jour, effaçoient la blancheur des lys : on croyoit voir la tête d'une brune piquante sur les épaules d'une belle blonde.

Lubin avoit cet air décidé, ouvert & joyeux, qui annonce un cœur libre & content. Son regard étoit celui du desir, son rire celui de la joie. En éclatant il laissoit voir des dents plus blanches que l'ivoire. La fraîcheur de ses joues arrondies invitoit la main à les flatter. Ajoutez à cela un nez en l'air, une fossette au menton, des cheveux blonds argentins, bouclés des mains de la nature ; une taille leste, une démarche délibérée, l'ingénuité de l'âge d'or qui ne doute & ne rougit de rien. C'est le portrait du cousin d'Annete.

La Philosophie rapproche l'homme de la nature, & c'est pour cela que l'instinct lui ressemble quelquefois. Je ne serois donc pas surpris que l'on trouvât mes Bergers un peu Philosophes ; mais j'avertis que c'est sans le savoir.

Comme ils alloient souvent l'un & l'autre vendre des fruits & du lait à la ville, & qu'on se plaisoit à les voir, ils avoient occasion d'observer ce

qui

qui se passoit dans le monde, & se rendoient compte l'un à l'autre de leurs petites réflexions. Ils comparoient leur sort à celui des citoyens les plus opulens, & se trouvoient plus heureux & plus sages. Les insensés, disoit Lubin! pendant les plus beaux jours de l'année ils s'enferment dans des carrieres! N'est-il pas vrai, Annete, que notre cabane est préférable à ces prisons magnifiques qu'ils appellent des Palais? Quand ce feuillage qui nous couvre est brûlé par le soleil, je vais dans la forêt voisine, & je te fais dans moins d'une heure, une nouvelle maison plus riante que la premiere. L'air & la lumiere sont à nous. Une branche de moins nous donne la fraîcheur du levant ou du nord; une branche de plus nous garantit des ardeurs du midi & des pluies du couchant; cela n'est pas bien cher, Annete?

Non, vraiment, disoit-elle; & je ne sçai pas pourquoi dans la belle saison ils ne viennent pas tous, deux-à-deux, habiter une jolie cabane. As-tu vu, Lubin, ces tapis dont ils sont si glorieux? quelle comparaison avec nos lits de verdure! comme on y dort! comme on s'y réveille! Et toi, Annete, as-tu remarqué quel soin ils prennent pour donner un air de campagne aux murailles qui les enferment? ces paysages qu'ils tâchent

d'imiter, la nature les a faits pour nous ; c'eſt pour nous que le ſoleil les éclaire ; c'eſt pour nous que les ſaiſons ſe plaiſent à les varier. Tu as bien raiſon, diſoit Annete. Je portai l'autre jour des fraiſes à une Dame de qualité ; on lui faiſoit de la muſique. Ah, Lubin, quel bruit terrible ! Je diſois en moi-même : que ne vient-elle quelque matin entendre nos roſſignols ? La malheureuſe femme étoit couchée ſur des couſſins ; elle bâilloit à faire pitié. Je demandai qu'avoit Madame. On me répondit qu'elle avoit des vapeurs. Sçais-tu, Lubin, ce que c'eſt que des vapeurs ? — Hélas, non ; mais je me doute que c'eſt quelqu'une de ces maladies que l'on gagne à la ville, & qui ôtent l'uſage des jambes aux perſonnes de qualité. Cela eſt bien triſte, n'eſt-ce pas, Annete ? Et ſi l'on t'empêchoit de courir ſur le gazon, tu ferois, je crois, bien fâchée ! — Oh très-fâchée ; car j'aime à courir, ſur-tout, Lubin, quand je cours après toi.

Telle étoit-à-peu-près la Philoſophie de Lubin & d'Annete. Exempts d'envie & d'ambition, leur état n'avoit pour eux rien d'humiliant, rien de pénible. Ils paſſoient les belles ſaiſons dans cette cabane verdoyante, chef-d'œuvre de l'art de Lubin. Le ſoir il falloit ramener les troupeaux au village ; mais la fatigue & les plaiſirs du jour leur préparoient un repos tranquille. L'aurore les rap-

pelloit dans les champs plus empressés de se revoir. Le sommeil n'effaçoit de leur vie que les momens de l'absence : il les déroboit à l'ennui. Cependant un bonheur si pur ne fut pas inaltérable. La taille légere d'Annete s'arrondissoit insensiblement. Elle n'en sçavoit pas la cause ; Lubin lui-même ne s'en doutoit pas.

Le Bailli du village fut le premier qui s'en apperçut. Dieu vous garde, Annete, lui dit-il un jour : vous me semblez bien rondelette ! Il est vrai, dit-elle en faisant la révérence. — Mais Annete, quel accident est-il donc arrivé à ce joli corsage ? auriez-vous eu quelque amoureux ? Quelque amoureux ? non pas que je sçache. Ah, ma fille ! rien n'est plus certain ; vous avez écouté quelqu'un de nos jeunes garçons. — Vraiment oui, je les écoute : est-ce que cela gâte la taille ? Non pas cela ; mais quelqu'un deux vous aura fait des amitiés. — Des amitiés ? assurément, Lubin & moi nous nous en faisons tant que le jour dure. — Et vous lui avez tout accordé, n'est-ce pas ? Oh, mon Dieu, oui : Lubin & moi nous n'avons rien à nous refuser. — Comment donc, rien à vous refuser ! — Oh, rien du tout ; je serois bien fâchée qu'il se réservât quelque chose, & plus fâchée encore de lui laisser croire que j'ai quelque chose qui n'est pas à lui. Ne sommes-nous pas cousins ? — Cousins ? — Cou-

sins-germains, vous dis-je : O ciel ! s'écria le Bailli, voici bien une autre aventure ! — Sans cela, croyez-vous que nous fussions tout le jour ensemble ? que nous n'eussions qu'une même cabane ? J'ai bien oui dire que les Bergers sont à craindre ; mais un cousin n'est pas dangereux. Le Juge continua d'interroger ; Annete continua de répondre ; si bien qu'il fut plus clair que le jour qu'elle seroit bientôt mere. Devenir mere avant le mariage ! c'étoit une énigme pour Annette. Le Bailli la lui expliqua. Hé quoi, lui dit-il ! la premiere fois que ce malheur est arrivé, le soleil ne s'est pas obscurci ? le ciel n'a pas tonné sur vous ? Non répondit Annete, il m'en souvient : il faisoit le plus beau temps du monde. — La terre n'a pas tremblé ! — elle ne s'est pas entr'ouverte ! — Hélas, non, dit encore Annete, je la revis couverte de fleurs. — Et savez-vous quel crime vous avez commis ? — Je ne sais pas ce que c'est qu'un crime ; mais tout ce que nous avons fait, je vous jure que c'est de bonne amitié & sans aucune malice. Vous croyez que je suis grosse ; je ne l'aurois jamais deviné ; mais si cela est, j'en suis bien aise : je ferai peut-être un petit Lubin. Non, reprit l'homme de Loix, vous mettrez au monde un enfant qui ne reconnoîtra ni son pere ni sa mere, qui rougira de sa naissance, & qui vous la repro-

chera. Qu'avez-vous fait, malheureuse fille, q'uavez-vous fait ! Que je vous plains ! & que je plains cet innocent ! Ces dernieres paroles firent pâlir & frissonner Annete. Lubin la trouva toute en larmes. Ecoute, lui dit-elle avec effroi, sais-tu ce qui nous arrive ? Je suis grosse. — Tu es gosse ? & de qui ? — De toi. — Tu badines. Et comment cela est-il arrivé ? — Le Bailli vient de me l'expliquer. — Hé bien ? — Hé bien, quand nous croyions ne nous faire que des amitiés, c'étoit l'amour que nous faisions. Cela est drôle, dit Lubin ! voyez un peu comme on vient au monde. Mais tu pleures ; ma chere Annete ! est-ce que cela te fâche ? — Oui, le Bailli me fait trembler : mon enfant, dit-il, ne reconnoîtra ni pere ni mere ; il nous reprochera sa naissance. — A cause. — A cause que nous sommes cousins, & que nous avons fait un crime. Sais-tu, Lubin, ce que c'est qu'un crime ? — Oui : c'est une vilaine chose ! Par exemple, c'est un crime que d'ôter la vie à quelqu'un ; mais ce n'en est pas un que de la donner. Le Bailli ne sait ce qu'il dit. — Ah, mon cher Lubin ! va le trouver, je t'en conjure ; je suis toute tremblante. Il m'a mis je ne sais quoi dans l'ame, qui empoisonne tout le plaisir que j'avois à t'aimer.

Lubin courut chez le Balli. Parlez donc, lui

dit-il en l'abordant, Monſieur le Juge : vous voulez que je ne ſois pas le pere de mon enfant, & qu'Annete ne ſoit pas ſa mere ? — Ah, malheureux ! oſes-tu te montrer, dit le Bailli, après avoir perdu cette jeune innocente ; Malheureux vous-même, répliqua Lubin. Je n'ai point perdu Annete : elle m'attend dans notre cabane. Mais c'eſt vous méchant, qui lui avez mis, dit-elle, dans l'ame je ne ſais quoi qui l'afflige ; & c'eſt fort mal fait que d'affliger Annete. Petit ſcélérat, c'eſt bien toi qui lui as ravi ce qu'elle avoit de plus cher au monde. — Et quoi ? — L'innocence & l'honneur. — Je l'aime plus que ma vie, dit le Berger ; & ſi je lui ai fait quelque tort, je ſuis ici pour le réparer. Mariez-nous, qui vous en empêche ? nous ne demandons pas mieux. — Cela eſt impoſſible. — Impoſſible ! Et pourquoi ? le plus difficile eſt fait, ce me ſemble, puiſque nous voilà pere & mere. Et c'eſt-là le crime, s'écrioit le Juge, il faut vous ſéparer, vous fuir. — Nous fuir ? avez-vous bien le cœur de me le propoſer, Monſieur le Bailli ? & qui auroit ſoin d'Annete & de ſon enfant ? Moi, les quitter ! j'aimerois mieux mourir. La loi t'y oblige, dit le Bailli. Il n'y a pas de loi qui tienne, répondit Lubin en enfonçant ſon cha-

peau : nous avons fait un enfant ſans vous, s'il plaît au Ciel nous en ferons d'autres, & nous nous aimerons toujours. Ah, le hardi petit coquin qui ſe révolte contre la loi! Ah, le méchant homme, le mauvais cœur, qui veut que j'abandonne Annete! Allons trouver notre Paſteur, ſe dit-il à lui-même : c'eſt un homme de bien qui aura pitié de nous. Le Paſteur fut plus ſévere que le Juge, & Lubin ſe retira confondu d'avoir offenſé le Ciel ſans le ſavoir. Car enfin, diſoit-il toujours; nous n'avons fait du mal à perſonne.

Ma chere Annete, s'écria Lubin en la revoyant, tout le monde nous condamne; mais tout le monde a beau dire : je ne t'abandonnerai jamais. Je ſuis groſſe, dit Annete, le viſage appuyé ſur ſes deux mains qu'elle baignoit de ſes larmes; je ſuis groſſe & je ne puis être ta femme! Laiſſe-moi, je ſuis déſolée; je n'ai plus de plaiſir à te voir. Hélas! j'ai honte de moi-même, & je me reproche tous les momens que j'ai paſſé avec toi. Ah le maudit Bailli, diſoit Lubin, ſans lui nous étions ſi heureux!

Dès ce moment, Annete en proie à ſa douleur, ne pouvoit ſouffrir la lumiere. Si Lubin vouloit la conſoler, il voyoit redoubler ſes larmes : elle ne répondoit à ſes careſſes qu'en le repouſſant avec

que tâchent d'exprimer les yeux éteints de nos froides coquettes. Ses levres de rose appelloient le baiser. Son teint bruni par le soleil, étoit animé de cette légere nuance de pourpre qui colore le duvet de la pêche. Tout ce que les voiles de la pudeur déroboient aux rayons du jour, effaçoient la blancheur des lys : on croyoit voir la tête d'une brune piquante sur les épaules d'une belle blonde.

Lubin avoit cet air décidé, ouvert & joyeux, qui annonce un cœur libre & content. Son regard étoit celui du desir, son rire celui de la joie. En éclatant il laissoit voir des dents plus blanches que l'ivoire. La fraîcheur de ses joues arrondies invitoit la main à les flatter. Ajoutez à cela un nez en l'air, une fossette au menton, des cheveux blonds argentins, bouclés des mains de la nature; une taille leste, une démarche délibérée, l'ingénuité de l'âge d'or qui ne doute & ne rougit de rien. C'est le portrait du cousin d'Annete.

La Philosophie rapproche l'homme de la nature, & c'est pour cela que l'instinct lui ressemble quelquefois. Je ne serois donc pas surpris que l'on trouvât mes Bergers un peu Philosophes; mais j'avertis que c'est sans le savoir.

Comme ils alloient souvent l'un & l'autre vendre des fruits & du lait à la ville, & qu'on se plaisoit à les voir, ils avoient occasion d'observer ce qui

qui se passoit dans le monde, & se rendoient compte l'un à l'autre de leurs petites réflexions. Ils comparoient leur sort à celui des citoyens les plus opulens, & se trouvoient plus heureux & plus sages. Les insensés, disoit Lubin! pendant les plus beaux jours de l'année ils s'enferment dans des carrieres! N'est-il pas vrai, Annete, que notre cabane est préférable à ces prisons magnifiques qu'ils appellent des Palais? Quand ce feuillage qui nous couvre est brûlé par le soleil, je vais dans la forêt voisine, & je te fais dans moins d'une heure, une nouvelle maison plus riante que la premiere. L'air & la lumiere sont à nous. Une branche de moins nous donne la fraîcheur du levant ou du nord; une branche de plus nous garantit des ardeurs du midi & des pluies du couchant; cela n'est pas bien cher, Annete?

Non, vraiment, disoit-elle; & je ne sçai pas pourquoi dans la belle saison ils ne viennent pas tous, deux-à-deux, habiter une jolie cabane. As-tu vu, Lubin, ces tapis dont ils sont si glorieux? quelle comparaison avec nos lits de verdure! comme on y dort! comme on s'y réveille! Et toi, Annete, as-tu remarqué quel soin ils prennent pour donner un air de campagne aux murailles qui les enferment? ces paysages qu'ils tâchent

que tâchent d'exprimer les yeux éteints de nos froides coquettes. Ses levres de rose appelloient le baiser. Son teint bruni par le soleil, étoit animé de cette légere nuance de pourpre qui colore le duvet de la pêche. Tout ce que les voiles de la pudeur déroboient aux rayons du jour, effaçoient la blancheur des lys : on croyoit voir la tête d'une brune piquante sur les épaules d'une belle blonde.

Lubin avoit cet air décidé, ouvert & joyeux, qui annonce un cœur libre & content. Son regard étoit celui du desir, son rire celui de la joie. En éclatant il laissoit voir des dents plus blanches que l'ivoire. La fraîcheur de ses joues arrondies invitoit la main à les flatter. Ajoutez à cela un nez en l'air, une fossette au menton, des cheveux blonds argentins, bouclés des mains de la nature; une taille leste, une démarche délibérée, l'ingénuité de l'âge d'or qui ne doute & ne rougit de rien. C'est le portrait du cousin d'Annete.

La Philosophie rapproche l'homme de la nature, & c'est pour cela que l'instinct lui ressemble quelquefois. Je ne serois donc pas surpris que l'on trouvât mes Bergers un peu Philosophes; mais j'avertis que c'est sans le savoir.

Comme ils alloient souvent l'un & l'autre vendre des fruits & du lait à la ville, & qu'on se plaisoit à les voir, ils avoient occasion d'observer ce

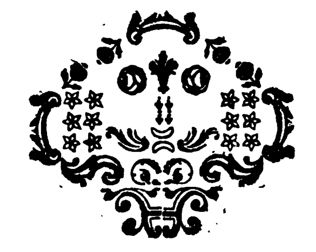
qui se passoit dans le monde, & se rendoient compte l'un à l'autre de leurs petites réflexions. Ils comparoient leur sort à celui des citoyens les plus opulens, & se trouvoient plus heureux & plus sages. Les insensés, disoit Lubin! pendant les plus beaux jours de l'année ils s'enferment dans des carrieres! N'est-il pas vrai, Annete, que notre cabane est préférable à ces prisons magnifiques qu'ils appellent des Palais? Quand ce feuillage qui nous couvre est brûlé par le soleil, je vais dans la forêt voisine, & je te fais dans moins d'une heure, une nouvelle maison plus riante que la premiere. L'air & la lumiere sont à nous. Une branche de moins nous donne la fraîcheur du levant ou du nord; une branche de plus nous garantit des ardeurs du midi & des pluies du couchant; cela n'est pas bien cher, Annete?

Non, vraiment, disoit-elle; & je ne sçai pas pourquoi dans la belle saison ils ne viennent pas tous, deux-à-deux, habiter une jolie cabane. As-tu vu, Lubin, ces tapis dont ils sont si glorieux? quelle comparaison avec nos lits de verdure! comme on y dort! comme on s'y réveille! Et toi, Annete, as-tu remarqué quel soin ils prennent pour donner un air de campagne aux murailles qui les enferment? ces paysages qu'ils tâchent

disois-je, qui nous aimera? Lubin disoit la même chose. Le loisir, la curiosité, je ne sais quoi encore nous a fait essayer toutes les façons de nous témoigner que nous nous aimions; & vous voyez ce qui nous arrive. Si j'ai mal fait, j'en mourrai de douleur. Tout ce que je desire, c'est de mettre son enfant au monde, pour le consoler quand je ne serai plus. Ah, Monseigneur! dit Lubin en fondant en larmes, empêchez qu'Annete ne meure : je mourrois aussi, & ce seroit dommage. Si vous saviez comme nous vivions ensemble! Il falloit nous voir avant que ce vieux Bailli nous eût mis la frayeur dans l'ame : c'étoit à qui étoit le plus gai. Voyez à présent comme elle est pâle & triste, elle dont le teint pouvoit défier toutes les fleurs du printemps. Ce qui la désespere le plus; c'est qu'on la menace que son enfant lui reprochera sa naissance. A ces dernieres paroles Annete ne put tenir ses sanglots. Il viendra donc, dit-elle, me la reprocher sur ma tombe. Je ne demande au ciel que de vivre assez pour lui donner mon lait, & que j'expire dans le moment qu'il n'aura plus besoin de sa mere. A ces mots, elle se couvrit le visage de son tablier, pour cacher les pleurs qui l'inondoient.

Le sage & vertueux mortel dont ils imploroient

le secours, étoit trop sensible lui-même pour n'être pas touché de cette scene attendrissante. Allez, mes enfans, leur dit-il; votre innocence & votre amour sont également respectables. Si vous étiez riches vous obtiendriez la permission de vous aimer & d'être unis. Il n'est pas juste que l'infortune vous tienne lieu de crime. Il ne dédaigna pas d'écrire à Rome en leur faveur, & Benoît XIV. consentit avec joie que ces amans fussent époux.





LES MARIAGES SAMNITES,

ANECDOTE ANCIENNE.

QUE tout Législateur qui veut s'assurer du cœur des hommes, commence par ranger les femmes du parti des loix & des mœurs ; qu'il mette la vertu & la gloire sous la garde de la beauté, sous la tutelle de l'amour : sans cet accord il n'est sûr de rien.

Telle fut la politique des Samnites, cette République guerriere qui fit passer Rome sous le joug, & qui fut long-tems sa rivale. Ce qui faisoit d'un Samnite un guerrier, un patriote, un homme vertueux à toute épreuve, c'étoit le soin qu'on avoit eu d'attacher à toutes ces qualités le plus digne prix de l'amour.

La cérémonie des mariages se célébroit tous les ans dans une place immense, destinée aux exercices militaires. Toute la jeunesse en état de donner des citoyens à la République, s'assembloit au jour solemnel. Là, les garçons choisissoient leurs épouses selon le rang que leurs vertus & leurs ex-



LES MARIAGES SAMNITES

ploits leur avoient donné dans les fastes de la patrie. On conçoit aisément quel triomphe ce devoit être pour celles qui avoient la gloire d'être choisies par les vainqueurs, & combien l'orgueil & l'amour, ces deux ressorts des passions humaines, donnoient de force à des vertus, d'où dépendoient tout leur succès. On attendoit tous les ans la cérémonie des mariages avec une timide impatience : jusques-là les garçons & les filles Samnites ne se voyoient gueres qu'au temple sous les yeux des meres & des sages vieillards, avec une modestie également inviolable pour les deux sexes. A la vérité, cette gêne austere n'en étoit pas une pour les desirs : les yeux & le cœur faisoient un choix ; mais c'étoit pour les enfans un devoir religieux & sacré, de ne confier leur inclination qu'aux auteurs de leurs jours : un pareil secret divulgué étoit la honte d'une famille. Cette confidence intime du sentiment le plus cher à leur ame, ce tendre épanchement qu'il n'étoit permis de donner à ses desirs, à ses regrets, à son espoir & à ses craintes, que dans le sein respectable de la nature, rendoit un pere & une mere les amis, les consolateurs, les soutiens de leurs enfans. La gloire des uns, le bonheur des autres, joignoient tous les membres d'une famille par les plus vifs intérêts du cœur humain ; & cette société de plaisir &

de peine cimentée par l'habitude & consacrée par le devoir, se perpétuoit jusqu'au tombeau. Si le succès trompoit leurs vœux, une inclination qui ne s'étoit point manifestée, abandonnoit son objet d'autant plus aisément, qu'elle se fût en vain obstinée à le poursuivre, & qu'il falloit qu'elle fît place à l'objet d'un nouveau choix : car le mariage étoit un acte de citoyen. Le Législateur avoit pensé sagement que celui qui ne veut point de femme à lui, compte un peu sur celles des autres, & en faisant un crime de l'adultere, il avoit fait un devoir de l'hymen. Il falloit donc se présenter à l'assemblée, dès qu'on avoit atteint l'âge marqué par les loix, & faire un choix selon son rang, ne fût-il pas même selon ses desirs.

Parmi les peuples belliqueux, la beauté, dans le sexe même le plus foible, a quelque chose de fier & de noble qui se ressent de leurs mœurs. La chasse étoit l'amusement le plus familier des filles Samnites ; leur adresse à tirer de l'arc, leur légereté à la course, sont des talens inconnus parmi nous. Ces exercices donnoient à leur taille une souplesse merveilleuse, & à leur action une liberté pleine de graces. Désarmées, la modestie étoit peinte sur leur front ; dès qu'elles attachoient leur carquois, leur tête se plaçoit avec une assurance guerriere, & le courage brilloit dans leurs yeux.

La

La beauté des hommes avoit un caractere majestueux & sombre ; & l'image des combats, sans cesse présente, donnoit à leurs regards une fierté grave, imposante & farouche. Pami cette jeunesse guerriere, on distinguoit, à la délicatesse de ses traits, à son air sensible & tendre, le fils du brave Télespon, l'un des vieux Samnites qui avoient le mieux combattu pour la liberté. Ce vieillard, en remettant ses armes aux mains du jeune homme, lui avoit dit : Mon fils, j'entends quelquefois nos vieillards, mauvais plaisans, me dire que je devrois vous habiller en femme, & que vous auriez fait une jolie chasseresse. Ces railleries affligent votre pere ; mais il s'en console, dans l'espoir qu'au-moins la Nature ne se sera pas méprise au cœur qu'elle vous a donné. Rassurez-vous, mon pere, lui répondit le jeune homme piqué d'émulation ; ces vieillards seront peut-être bien-aises quelque jour que leurs enfans suivent mon exemple : peu m'importe du reste qu'on me prenne ici pour une fille ; les Romains ne s'y tromperont pas. Agatis tint parole à son pere, & fit éclater dans ses premieres campagnes une intrépidité, une ardeur qui changea les railleries en éloges. Ses compagnons se disoient avec étonnement : qui croiroit que ce corps efféminé fût rempli d'un si mâle courage ? Le froid, la faim, les

fatigues, rien ne l'étonne ; avec son air touchant & modeste, il brave la mort tout comme nous.

Un jour en présence de l'ennemi, Agatis voyant de sang froid tomber autour de lui une grêle de fléches : vous qui êtes si beau, comment êtes-vous si brave ? lui dit un de ses compagnons remarquable par sa laideur. A ces mots, on donna le signal de l'attaque. Et vous qui êtes si laid, répondit Agatis, voulez-vous voir qui de nous deux enlevera l'étendard du bataillon que nous allons charger ? Il dit ; l'un & l'autre s'élancent ; & au milieu du carnage, Agatis paroît l'étendard à la main.

Cependant il approchoit de l'âge où il devoit être au nombre des époux, & par la qualité de pere, obtenir celle de citoyen. Les jeunes filles qui entendoient parler de sa valeur avec estime, & qui voyoient sa beauté avec une douce émotion, s'envioient mutuellement ses regards. Une seule enfin les attira ; ce fut la belle Céphalide.

Elle réunissoit au plus haut point cette modestie & cette fierté, ces graces nobles & touchantes qui caractérisoient les beautés Samnites. Les loix, comme je l'ai dit, n'avoient pu défendre aux yeux de se parler ; & les yeux de l'amour sont bien éloquens, lorsqu'il n'a pas d'autre langage. Si vous avez vu quelquefois des Amans con-

traints par la préfence d'un témoin févere, n'admirez-vous pas avec quelle rapidité toute l'ame fe développe dans l'éclair d'un coup d'œil échappé ? Un regard d'Agatis déclara fon trouble, fes defirs, fes craintes, fon efpoir, & l'émulation de vertu & de gloire dont l'Amour venoit d'enflammer fon cœur. Céphalide fembloit défendre à fes yeux de rencontrer ceux d'Agatis ; mais fes yeux étoient quelquefois un peu lents à lui obéir, & ne fe baiffoient qu'après leur réponfe. Un jour furtout, & ce fut celui qui décida le triomphe de fon Amant, un jour fes regards attachés fur lui, après avoir été quelque temps immobiles, fe tournerent vers le ciel avec l'expreffion la plus tendre. Ah ! j'entends ce vœu, dit le jeune homme en lui-même, je l'entends & je l'accomplirai. Fille charmante, me fuis-je trop flatté ? Vos yeux levés au ciel ne lui demandoient-ils pas de me rendre digne de vous choifir ? Hé bien, le ciel vous a écoutée ; je le fens aux mouvemens de mon ame. Mais hélas ! tous mes rivaux (& j'en aurai fans nombre) vont me difputer cette gloire : une action d'éclat dépend des circonftances ; qu'un plus heureux que moi la faififfe, il a l'honneur du premier choix ; & le premier choix, belle Céphalide, ne peut manquer de tomber fur vous.

Ces idées l'occupoient ſans ceſſe : elles occupoient auſſi ſon Amante. Si Agatis avoit à choiſir, diſoit-elle, il me nommeroit ; j'oſe le croire : je l'ai bien obſervé ; j'ai bien lu dans ſon ame. Soit qu'il ſe préſente à mes compagnes, ſoit qu'il leur adreſſe la parole, il n'a point avec elles cette complaiſance, ce doux empreſſement qu'il témoigne à me voir. Je m'apperçois même que ſa voix, naturellement douce & tendre, a quelque choſe encore de plus ſenſible en me parlant. Ses yeux ſur-tout.... Oh ! ſes yeux m'ont dit ce qu'ils ne diſent à perſonne ; & plût aux Dieux qu'il fût le ſeul qui me diſtinguât de la foule ! Oui, mon cher Agatis, ce ſeroit un malheur d'être belle pour un autre que pour toi. Quelle comparaiſon avec toute cette jeuneſſe qui m'effraie en me cherchant des yeux ! Leur air meurtrier m'épouvante. Agatis eſt vaillant, mais il n'a rien de féroce, même ſous les armes, on voit en lui je ne ſais quoi d'attendriſſant. Il fera des prodiges de valeur, j'en ſuis sûre ; mais enfin ſi la fortune trahit l'amour, & ſi quelque autre a l'avantage.... cette penſée me glace d'effroi.

Céphalide ne diſſimula point ſes alarmes à ſa mere. Faites des vœux, lui dit-elle, faites des vœux pour la gloire d'Agatis ; vous en ferez pour

le bonheur de votre fille. Je crois, je suis sûre qu'il m'aime ; & puis-je ne pas l'adorer ? Vous savez qu'il a l'estime de nos vieillards ; il est l'idole de toutes mes compagnes : je vois leur trouble, leur rougeur, leur émotion à son approche : un mot de sa bouche les remplit d'orgueil. Hé bien, dit la mere en souriant, s'il vous aime il vous choisira. — il me choisiroit sans doute, s'il avoit le droit de choisir ; mais ma mere... — Mais ma fille, il aura son tour. — Son tour, hélas ! il sera bien temps, reprit Céphalide en baissant les yeux. — Comment, ma fille ! il semble, à vous entendre, que c'est à qui vous possédera ! vous vous flattez un peu légerement. — Je ne me flatte point ; je tremble : heureuse si je n'ai su plaire qu'à celui que j'aimerai toujours !

Agatis de son côté, la veille du jour qu'on entroit en campagne, dit à son pere en l'embrassant : Adieu, cher auteur de ma vie : ou vous me voyez pour la derniere fois, ou vous me reverrez le plus glorieux de tous les enfans des Samnites. — C'est fort bien dit, mon enfant : voilà comme un fils bien né doit prendre congé de son pere. Effectivement je te vois animé d'une ardeur qui m'étonne moi-même ; quels Dieux favorables te l'inspirent ? — Quels Dieux, mon pere ! La Nature & l'Amour, le desir de

vous imiter & de mériter Céphalide. — Oh! j'entends, l'amour s'en mêle : il n'y a pas de mal à cela. Eh! dis-moi un peu : il me semble avoir distingué quelquefois ta Céphalide entre ses compagnes. — Oui, mon pere, on la distingue aisément. — Mais sais-tu bien qu'elle est fort belle? — Belle! belle comme la gloire. — Je crois la voir, poursuivit le vieillard qui se plaisoit à l'animer; je lui trouve une taille de Nymphe. Ah! mon pere, s'écrie Agatis, vous faites bien de l'honneur aux Nymphes. — Une démarche leste? — Et plus noble encore. — Un teint frais? — C'est la rose même. — De longs cheveux noués avec grace? — Et ses yeux, mon pere; & ses yeux? Oh! c'étoit là ce qu'il falloit voir, lorsque s'élevant au ciel après s'être fixés sur moi, ils lui demandoient la victoire. — Tu as raison, elle est toute charmante? mais tu dois avoir des rivaux. — Des rivaux, j'en ai mille sans doute. — Ils te l'enleveront. — Ils me l'enleveront? — A te parler vrai, j'en ai peur; c'est une bien brave jeunesse que cette jeunesse Samnite! — Oh! brave tant qu'il vous plaira : ce n'est pas là ce qui m'inquiete. Qu'on nous donne occasion de mériter Céphalide, vous entendrez parler de moi. Télespon qui jusqu'alors s'étoit plu à l'aiguillonner, ne put retenir plus

long-temps ses larmes. Ah ! le beau présent que nous fait le ciel, dit-il en l'embrassant, lorsqu'il nous donne un cœur sensible ! C'est le principe de toutes les vertus. Mon cher enfant, tu me combles de joie. Il me reste encore dans les veines de quoi faire une campagne ; & tu me promets de si belles choses, que je veux faire celle-ci avec toi.

Le jour du départ, selon l'usage, toute l'armée défila devant les jeunes filles rangées sur la place, pour animer les guerriers. Le bon vieillard Télespon marchoit à côté de son fils. Ah, ah, disoient les autres vieillards, voilà Télespon rajeuni : où va-t-il donc à son âge ? A la nôce, répondit le bon-homme, à la nôce. Agatis lui fit remarquer de loin Céphalide qui s'élevoit au-dessus de ses compagnes avec une grace toute céleste. Son pere qui avoit les yeux sur lui, s'apperçut qu'en passant devant elle, ce visage doux & serein s'enflamma d'une ardeur guerriere, & devint terrible comme celui de Mars. Courage, mon fils, lui dit-il, sois amoureux, cela te sied bien.

Une partie de la campagne se passa entre les Samnites & les Romains à observer, sans en venir à une action décisive. Les forces des deux états consistoient dans leur armée ; & les Géné-

raux de part & d'autre les ménageoient en habiles gens. Cependant les jeunes Samnites à marier brûloient d'impatience d'en venir aux mains. Je n'ai rien fait encore, disoit l'un, qui mérite d'être inscrit dans les fastes de la République; j'aurai la honte de m'entendre nommer sans aucun éloge qui me distingue. Quel dommage, disoit l'autre, qu'on ne daigne pas nous offrir l'occasion de nous signaler! j'aurois fait des prodiges dans cette campagne. Notre général, disoit le plus grand nombre, veut nous déshonorer aux yeux de nos vieillards & de nos épouses. S'il nous ramene sans combattre, on aura lieu de croire qu'il s'est défié de notre valeur.

Mais le sage guerrier qui étoit à leur tête, les entendoit sans s'émouvoir. De sa lenteur & de ses délais, il se promettoit deux avantages; l'un, de persuader à l'ennemi qu'il étoit foible ou timide, & de l'engager dans cette confiance à l'attaquer imprudemment; l'autre, de laisser croître l'impatience de ses guerriers, & de porter leur ardeur à l'excès avant de risquer la bataille. L'un & l'autre lui réussit. Le général Romain haranguant ses troupes, leur fit voir les Samnites chancelans, & tout prêts à fuir devant eux. Le génie de Rome l'emporte, leur dit-il; celui de nos ennemis tremble & n'en peut soutenir l'approche. Allons, braves Romains, si nous

n'avons pas l'avantage du lieu, celui de la valeur y supplée : il est à nous ; marchons. Les voilà, dit le Général Samnite à sa jeunesse impatiente ; laissons-les approcher jusqu'à la portée de l'arc, & vous aurez alors toute liberté de mériter vos épouses.

Les Romains s'avancent, les Samnites les attendent de pied ferme. Fondons sur eux, dit le Général Romain ; un corps immobile ne peut soutenir l'impétuosité de celui qui le heurte. Tout-à-coup les Samnites s'élancent eux-mêmes avec la rapidité des coursiers quand on leur ouvre la barriere. Les Romains s'arrêtent ; ils reçoivent le choc sans se rompre & sans s'ébranler ; & l'habileté de leur chef change tout-à-coup l'attaque en défense. On combattit long-temps avec une opiniâtreté incroyable : pour le concevoir, il faut s'imaginer que des hommes, qui n'avoient d'autres passions que l'amour, la nature, la patrie, la liberté, la gloire, défendoient dans ces momens décisifs tous ces intérêts à-la-fois. Dans l'une des attaques redoublées de Samnites, le vieux Télespon fut dangereusement blessé en combattant à côté de son fils. Cet enfant, plein d'amour pour son pere, voyant les Romains plier de toutes parts, & croyant la bataille gagnée, suivit le mouvement invincible de la nature, & tirant son pere

de la mêlée, l'aida à se traîner à quelque distance du lieu du combat. Là, au pied d'un arbre, il pansoit en pleurant la profonde blessure de ce vénérable vieillard. Comme il en arrachoit le trait, il entendit auprès de lui le bruit d'une troupe de Samnites qu'on avoit repoussée. Où allez-vous, mes amis, leur dit-il en abandonnant son pere? Vous fuyez! voici votre chemin; & appercevant l'aîle gauche des Romains à découvert, venez, dit-il, attaquons leur flanc: ils sont vaincus si vous daignez me suivre. Cette évolution rapide jetta l'effroi dans cette aîle de l'armée Romaine; & Agatis la voyant en déroute: Poursuivez, dit-il, mes amis, le chemin est ouvert: je vous quitte un instant, pour aller secourir mon pere. La victoire enfin se décida pour les Samnites; & les Romains trop affoiblis par leurs pertes, furent obligés de rentrer dans leurs murs.

Télespon s'étoit évanoui de douleur; les soins de son fils le ranimerent. Sont-ils abattus, demanda le vieillard? On acheve, dit le jeune homme; les choses sont en bon état. S'il est ainsi, dit le pere en souriant, tâche de me rappeller à la vie; elle est douce pour les vainqueurs; & je veux te voir marier. Le bon-homme n'eut de long-temps la force d'en dire davantage; car le sang qui avoit coulé de sa plaie l'avoit réduit à l'extrémité.

Les Samnites, après leur victoire, s'empresserent toute la nuit à secourir les blessés : on n'épargna rien pour sauver le digne pere d'Agatis ; & il se remit, quoique avec peine, de son extrême épuisement.

Le retour de la campagne étoit le temps des mariages, pour deux raisons : l'une, afin que la récompense des services rendus à la patrie les suivît de près, & que l'exemple en eût plus de force ; l'autre, afin que pendant l'hiver les jeunes époux eussent le tems de donner la vie à de nouveaux citoyens, avant que d'aller exposer la leur. Comme les actions de cette ardente jeunesse avoient été plus brillantes que jamais, on crut devoir donner plus de pompe & de splendeur à la fête qui en devoit être le triomphe.

Il y avoit peu de filles dans la République qui n'eussent, comme Céphalide, quelque intelligence de sentimens & de desirs avec quelqu'un des jeunes gens : & chacune d'elles faisoit des vœux pour celui dont elle espéroit fixer le choix s'il avoit à choisir.

La place où l'on devoit s'assembler étoit un vaste amphithéâtre ouvert par des arcs de triomphe, où l'on voyoit suspendues les dépouilles des Romains. Les jeunes guerriers devoient s'y rendre couverts de leurs armes ; les jeunes filles avec l'arc

& le carquois, & aussi bien vêtues que le permettoit la simplicité d'une République où le luxe étoit inconnu. Allons, mes filles, disoient les meres empressées à les parer; il faut vous présenter à cette fête auguste avec tous les agrémens qu'a bien voulu vous accorder le ciel. La gloire des hommes est de vaincre, celle des femmes est de plaire. Heureuses celles qui mériteront les vœux de ces jeunes & vaillans citoyens, qui vont être jugés les plus dignes de donner des défenseurs à l'état! la palme du mérite ombragera leur demeure, l'estime publique l'environnera; leurs enfans seront les fils aînés de la patrie, & sa plus précieuse espérance. En parlant ainsi, ces meres tendres entrelaçoient de pampre & de myrthe les beaux cheveux de ces jeunes vierges, & donnoient aux plis de leur voile le jeu le plus favorable au caractere de leur beauté. Des nœuds de leur ceinture placée au-dessous du sein, elles faisoient naître les ondes d'une draperie élégante, attachoient le carquois sur leurs épaules, les instruisoient à se présenter avec grace, appuyées sur leur arc, & relevoient négligemment leur robe légere au-dessus de l'un des genoux, pour donner à leur démarche plus d'aisance & plus de noblesse. Cette industrie des meres Samnites étoit un acte de piété; & la galanterie elle-même employée au triomphe de la vertu, en prenoit le sacré carac-

rere. Les filles, en se mirant dans le cryſtal d'une onde pure, ne ſe trouvoient jamais aſſez belles; chacune d'elles s'exagéroit les avantages de ſes rivales, & n'oſoit plus compter ſur les ſiens.

Mais de tous les vœux formés dans ce grand jour, il n'y en eut point de plus ardens que ceux de la belle Céphalide. Puiſſent les Dieux nous exaucer, lui dit ſa mere en l'embraſſant! mais, ma fille, attendez leur volonté avec la docilité d'un cœur humble: s'ils vous ont donné quelques charmes, ils ſavent quel en doit être le prix. C'eſt à vous de couronner leurs dons par les graces de la modeſtie. Sans la modeſtie, la beauté peut éblouir, mais elle ne touchera jamais: c'eſt par-là qu'elle inſpire une tendre vénération, & qu'elle obtient une eſpece de coulpe. Que cette modeſtie aimable ſerve de voile à des deſirs qui, peut-être, doivent s'éteindre avant la fin du jour, & faire place à un nouveau penchant. Céphalide ne put ſoutenir cette idée ſans laiſſer échapper quelques larmes. Ces larmes, lui dit la mere, ſont indignes d'une fille Samnite. Sachez que de tous les jeunes guerriers qui vont concourir, il n'en eſt aucun qui n'ait prodigué ſon ſang pour notre défenſe & notre liberté; qu'il n'en eſt aucun qui ne vous mérite, & envers lequel vous ne duſſiez être glorieuſe d'acquiter votre patrie.

Occupez-vous de cette pensée, séchez vos pleurs, & suivez-moi.

De son côté, le bon-homme Télespon conduisoit son fils à l'assemblée. Hé-bien, lui disoit-il, comment va le cœur ? J'ai été assez content de toi dans cette campagne, & j'espere qu'on en dira du bien. Hélas! dit le tendre & modeste Agatis, je n'ai eu qu'un moment pour moi. J'aurois peut-être fait quelque chose; mais vous étiez blessé, je vous devois mes soins. Je ne me reproche pas de vous avoir sacrifié ma gloire. Je serois inconsolable d'avoir trahi ma patrie; mais je ne le serois pas moins d'avoir abandonné mon pere. Grace au ciel, mes devoirs n'ont pas été incompatibles; le reste est dans la main des Dieux. J'admire comme on est religieux quand on a peur, dit le vieillard en souriant: avoue que tu étois plus résolu en allant charger les Romains; mais prends courage, tout ira bien: je t'en promets une jolie.

Ils se rendent à l'assemblée, où plusieurs générations de citoyens rangées en amphithéâtre, formoient le coup d'œil le plus imposant. L'enceinte s'arrondissoit en ovale. On voyoit d'un côté les filles aux pieds des meres; de l'autre, les peres au-dessus des garçons; à l'un des bouts, le conseil des vieillards; à l'autre la jeunesse,

qui n'étoit pas encore nubile, placée selon les degrés de l'âge. Les nouveaux mariés des années précédentes environnoient l'enceinte. Le respect, la modestie, & le silence régnoient par-tout. Ce silence fut tout-à-coup interrompu par le bruit des fanfares guerrieres, & l'on vit s'avancer le général Samnite, environné des héros qui commandoient sous lui. Sa présence fit baisser les yeux à tous les concurrens. Il traverse l'enceinte, & va se placer avec son cortége au milieu des Sages.

On ouvre les fastes de la République, & un héraut lit à haute voix, selon l'ordre des temps, le témoignage que les Magistrats & les Généraux ont rendu de la conduite des jeunes guerriers. Celui qui par quelque lâcheté ou quelque bassesse, auroit imprimé une tache à son nom, étoit condamné par les loix à la peine infamante du célibat, jusqu'à ce qu'il eût racheté son honneur par quelque action généreuse; mais rien n'étoit plus rare que ces exemples. Une probité simple, une bravoure irréprochable, étoit le moindre éloge qu'on pût donner à un jeune Samnite; & c'étoit une espece de honte que de n'avoir fait que son devoir. La plûpart d'entre eux avoient donné des preuves d'un courage, d'une vertu, qui par-tout ailleurs seroient héroïques, & qui, dans les mœurs de ce peuple, se distinguoient à peine, tant ils étoient familiers.

Quelques-uns s'élevoient au-dessus de leurs rivaux par des actions plus éclatantes; mais le jugement des spectateurs devenoit plus sévere à mesure qu'ils entendoient publier des vertus plus dignes d'éloge; & celles qui les avoient d'abord frappés, rentroient dans la foule des choses louables, effacées par de plus beaux traits. Les premieres campagnes d'Agatis étoient de ce nombre; mais quand on en vint au récit de la derniere bataille, & qu'on raconta comment il avoit abandonné son pere pour rallier ses compagnons & les ramener au combat; ce sacrifice de la nature à la patrie enleva tous les suffrages: les larmes coulerent des yeux des vieillards; ceux qui environnoient Télepson l'embrassoient de joie, les plus éloignés le félicitoient du geste & du regard; le bonhomme rioit & fondoit en larmes; les rivaux même de son fils le regardoient avec respect; & les meres pressant leurs filles dans leurs bras, leur souhaitoient Agatis pour époux. Céphalide, pâle & tremblante, n'ose lever les yeux: son cœur saisi de joie & de crainte, a suspendu son mouvement; sa mere qui la soutient sur ses genoux, n'ose lui parler de peur de la trahir & croit voir tous les yeux attachés sur elle.

Dès

Dès que le murmure de l'applaudissement universel fût appaisé, le héraut nomme Parménon, & raconte de ce jeune homme, que dans la derniere bataille, le coursier du Général Samnite s'étant abbattu sous lui, percé d'une fleche mortelle, & le héros dans sa chûte s'étant trouvé un moment sans défense, un soldat Romain étoit prêt à le percer de son javelot ; que Parménon, pour sauver la vie au chef, avoit exposé la sienne en se précipitant au-devant du coup, dont il avoit reçu la profonde blessure. Il est certain, dit le Général en prenant la parole, que ce généreux citoyen me fit un bouclier de son corps, & si mes jours sont utiles à la patrie, c'est un bienfait de Parménon. A ces mots l'assemblée moins attendrie, mais non moins étonnée de la vertu de Parménon que de celle d'Agatis, lui donna les mêmes éloges ; & l'on vit les suffrages & les vœux se partager entre ces deux rivaux. Le héraut par ordre des vieillards, impose silence ; & ces Juges vénérables se levent pour délibérer. Les opinions se combattent long-temps avec même avantage : quelques-uns prétendoient qu'Agatis n'avoit pas dû quitter son poste pour secourir son pere, & qu'il n'avoit fait que réparer cette faute en abandonnant son pere pour rallier ses compagnons ; mais

ce ſentiment dénaturé fut celui du plus petit nombre. Le plus ancien des vieillards prit enfin la parole, & dit : n'eſt-ce pas la vertu que nous devons récompenſer ? Il ne s'agit donc que de ſavoir lequel de ces deux mouvemens eſt le plus vertueux, ou d'abandonner un pere expirant, ou d'expoſer ſa propre vie. Nos jeunes gens ont fait tous les deux une action déciſive pour la victoire : c'eſt à vous de juger, vertueux citoyens, laquelle des deux a dû le plus coûter. De deux exemples également utiles, le plus pénible eſt celui qu'il faut le plus encourager.

Le croira-t-on des mœurs de ce peuple ? Il fut décidé d'une voix, qu'il étoit plus généreux de s'arracher des bras d'un pere expirant que l'on peut ſecourir, que de s'expoſer ſoi-même à la mort, fût-elle inévitable ; & tous les ſuffrages ſe réunirent pour décerner à Agatis l'honneur du premier choix. Mais le combat qui va s'élever paroîtra moins vraiſemblable encore. On avoit délibéré à haute voix ; & Agatis avoit entendu que le principe de généroſité avoit ſeul fait pencher la balance. Il s'éleva dans ſon ame un reproche qui le fit rougir : Non, dit-il en lui-même, c'eſt une ſurpriſe, je ne dois point en abuſer. Il demande à parler ; on lui prête ſilence. « Un triomphe que je n'aurois pas mé-

» rité, dit-il, feroit le fupplice de ma vie; & » dans les bras de ma vertueufe époufe, mon » bonheur feroit empoifonné par le crime de » l'avoir obtenue injuftement. Vous croyez » couronner en moi celui qui a le plus fait pour » fa patrie; fages Samnites, je dois l'avouer, » je n'ai pas tout fait pour elle feule. J'aime, » j'ai voulu mériter ce que j'aime; & s'il me » revient quelque gloire d'une conduite que » vous daignez louer, l'amour la partage avec » la vertu. Que mon rival fe juge lui-même, » & qu'il reçoive le prix que je lui cede, s'il » s'il a été plus généreux que moi ». Comment exprimer l'émotion que cet aveu caufa dans tous les cœurs? D'un côté il terniffoit l'éclat des actions de ce jeune homme; & de l'autre il donnoit au caractere de fa vertu quelque chofe de plus héroïque, de plus étonnant, de plus rare, que le dévouement le plus généreux. Ce trait de franchife & de candeur produifit fur fes jeunes rivaux deux effets tout oppofés. Les uns l'admirant avec une joie ouverte, fembloient témoigner, par une noble affûrance, que cet exemple les élevoit au-deffus d'eux-mêmes; les autres, interdits & confus, paroiffoient en être accablés comme d'un poids au-deffus de leurs forces. Les meres & les filles donnoient toutes

en secret le prix de la vertu à celui qui avoit eu la magnanimité de déclarer qu'il n'en étoit pas digne ; & les vieillards avoient les yeux attachés sur Parménon, qui d'un visage tranquille, attendoit qu'on daignât l'entendre. « Je » ne sais, dit-il enfin en s'adressant à Agatis, » je ne sais à quel degré les actions des hommes » doivent être désintéressées pour être ver- » tueuses. Il n'est rien, à le bien prendre, que » l'on ne fasse pour sa propre satisfaction ; mais » ce que je n'aurois pas fait pour la mienne, » c'est l'aveu que je viens d'entendre ; & quand » il y auroit eu jusqu'ici dans ma conduite, » quelque chose de plus généreux que dans la » vôtre, ce qui n'est pas bien décidé, la sévérité » avec laquelle vous venez de vous juger, vous » éleve au-dessus de moi ».

Ce fut alors que les vieillards confondus ne furent plus quel parti prendre : on n'alla pas même aux voix pour délibérer à qui donner le prix. Il fut décidé par acclamation que tous les deux le méritoient, & que l'honneur du second choix n'étoit plus digne de l'un ni de l'autre. Le plus ancien des Juges reprit la parole : Pourquoi retarder, dit-il, par nos irrésolutions, le bonheur de ces jeunes gens ? Leur choix est fait au fond de leur cœur ; qu'on leur permette de

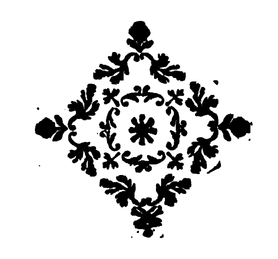
ſe communiquer l'un à l'autre le ſecret de leurs deſirs : ſi l'objet en eſt différent, chacun d'eux, ſans primauté, obtiendra l'épouſe qu'il aime, s'il arrive qu'ils ſoient rivaux, la loi du ſort en décidera ; & il n'eſt point de fille Samnite qui ne faſſe gloire de conſoler le moins heureux de ces deux guerriers. Ainſi parla le vénérable Androgée, & toute l'aſſemblée applaudit.

On fait avancer Agatis & Parménon au milieu de l'enceinte. Ils commencent par s'embraſſer, & tous les yeux ſe mouillent de larmes. Tremblans l'un & l'autre, ils héſitent ; ils n'oſent nommer l'épouſe qu'ils ont deſirée : aucun d'eux ne croit poſſible que l'autre ait fait un choix différent du ſien. J'aime, dit Parménon ce que le Ciel a formé de plus accompli ; c'eſt la grace, la beauté même. Hélas ! répondit Agatis, vous aimez celle que j'adore : c'eſt la nommer que de la peindre ainſi ; la nobleſſe de ſes traits, la douce fierté de ſes regards, je ne ſais quoi de divin dans ſa taille & dans ſa démarche, la diſtinguent aſſez de la foule des filles Samnites. Que l'un de nous ſera malheureux d'être réduit à un autre choix ! Vous dites vrai, reprit Parménon ; il n'eſt point de bonheur ſans Eliane.—Sans Eliane, dites-

vous ? Quoi ! s'écrie Agatis, c'eſt la fille du ſage Androgée, Eliane, que vous aimez ! — Et qui donc aimerois-je ? dit Parménon étonné de la joie de ſon rival. — C'eſt Eliane ! ce n'eſt pas Céphalide ! reprit Agatis avec tranſport. Ah ! s'il eſt ainſi, nous ſommes heureux : embraſſez-moi, vous me rendez la vie. A leurs embraſſemens redoublés l'on jugea ſans peine que l'amour les avoit mis d'accord. Les vieillards leur ordonnerent d'approcher, &, ſi leur choix n'étoit pas le même, de le déclarer à haute voix. Au nom d'Eliane & de Céphalide tout retentit d'applaudiſſemens. Androgée & Téleſpon, le brave Eumene, pere de Céphalide, celui de Parménon appellé Mélente, ſe félicitoient l'un l'autre avec cet attendriſſement qui ſe mêle à la joie des vieillards. Mes amis, dit Téleſpon, nous avons-là de braves enfans : avec quel zele ils en vont faire d'autres ! Quand j'y penſe, je crois être encore à la fleur de mon âge. Foibleſſe paternelle à part, le jour des mariages eſt ma fête à moi : il me ſemble que c'eſt moi qui épouſe toutes les filles de la République. En parlant ainſi, le bon-homme ſautoit d'allégreſſe ; & comme il étoit veuf, l'on lui conſeilloit de ſe remettre ſur les rangs. Ne plaiſantez pas, diſoit-il ; ſi tous les jours j'étois

aussi jeune, je pourrois bien encore faire parler de moi.

On se rendit au Temple pour consacrer au pied des autels la cérémonie des mariages. Parménon & Agatis furent conduits chez eux en triomphe; & l'on ordonna un sacrifice solemnel pour rendre grace aux Dieux, d'avoir donné à la République deux si vertueux citoyens.





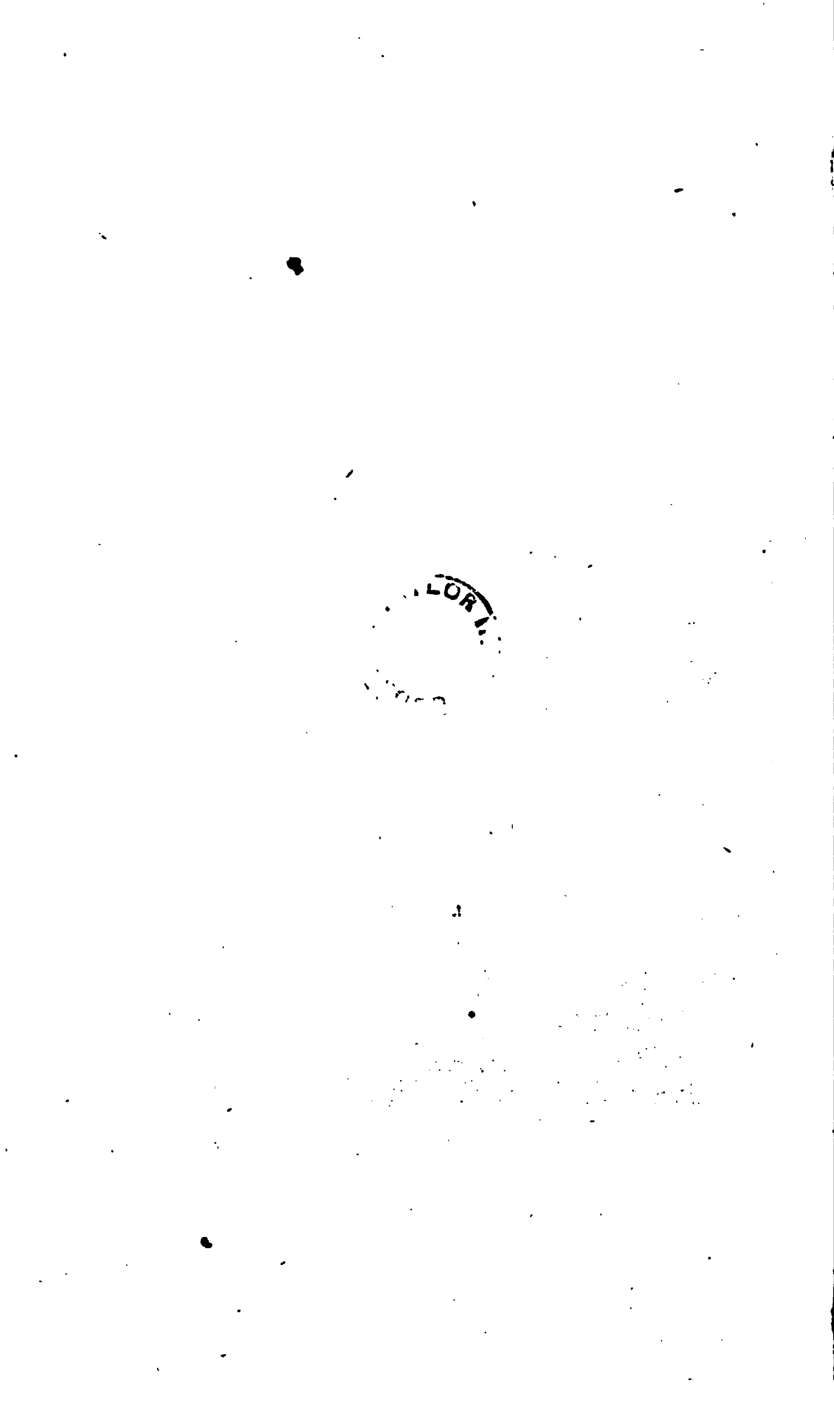
LAURETTE,

C'ÉTOIT le jour de la fête du village de Coulange. Les Marquis de Clancé, dont le château n'étoit pas loin de là, étoit venu avec sa compagnie voir ce spectacle champêtre, & se mêler aux danses des villageois, comme il arrive assez souvent à ceux que l'ennui chasse du sein du luxe, & qui sont ramenés en dépit d'eux-mêmes à des plaisirs simples & purs.

Parmi les jeunes paysannes qu'animoit la joie, & qui dansoient sous l'ormeau, qui n'eût pas distingué Laurette, à l'élégance de sa taille, à la régularité de ses traits, à cette grace naturelle qui est plus touchante que la beauté ? On ne vit qu'elle dans la fête. Des femmes de qualité qui se piquoient d'être jolies, ne laisserent pas d'avouer qu'elles n'avoient rien vu de si ravissant. On la fit approcher, on l'examina, comme un Peintre examine un modele. Levez les yeux, petite, lui disoient ces Dames. Quelle vivacité, quelle douceur, quelle volupté dans ses regards! Si elle savoit ce qu'ils expriment ! quel ravage une coquette habile feroit avec ces yeux-là ! Et



LAURETTE



cette bouche ? y a-t-il rien de plus frais ? Comme ses levres sont vermeilles ! comme l'émail de ses dents est pur ! son teint brun se ressent du hale ; mais c'est le teint de la santé. Voyez un peu ce cou d'ivoire s'arrondir sur ces belles épaules. Qu'elle seroit bien en habit de cour ! Et ces petits charmes naissans que l'amour semble avoir placés lui-même ? En vérité, cela est plaisant ! A qui la nature va-t-elle prodiguer ses dons ? Où la beauté va-t-elle se cacher ? Laurette, quel âge avez-vous ? — J'ai eu quinze ans le mois passé. — On va bientôt vous marier sans doute, — Mon pere dit que rien ne presse. — Et vous, Laurette, n'avez-vous pas quelque petit amour dans le cœur ? — Je ne sais pas ce que c'est qu'un petit amour. — Quoi ! pas un garçon ne vous fait desirer qu'on vous le donne pour mari ? — Je ne me mêle pas de cela : c'est mon pere que ce soin regarde. — Que fait votre pere ? Il cultive son bien ? Est-il riche ? — Non, mais il dit qu'il est heureux si je suis sage. — Et à quoi vous occupez-vous ? — J'aide mon pere ; je travaille avec lui. — Avec lui ! Quoi ! vous cultivez la terre ? — Oui, mais les soins que la vigne demande ne sont pour moi qu'un amusement. Sarcler, planter les échalats, y attacher la pampre, en élaguer les feuilles pour faire mûrir le raisin, le recueil-

lir quand il eſt mûr, tout cela n'eſt pas bien pénible. — Malheureuſe enfant! je ne m'étonne pas ſi ſes jolies mains ſont ternies. Quel dommage que cela ſoit né dans un état vil & obſcur!

Laurette qui dans ſon village n'avoit jamais excité que l'envie, fut un peu ſurpriſe d'inſpirer la pitié. Comme ſon pere lui cachoit avec ſoin ce qui auroit pu lui cauſer des regrets, il ne lui étoit jamais venu dans la penſée qu'elle fût à plaindre. Mais jettant les yeux ſur la parure de ces femmes elle vit bien qu'elles avoient raiſon. Quelle différence de leurs vêtemens aux ſiens! Quelle fraîcheur & quel éclat dans l'étoffe ſoyeuſe & légere qui flottoit à longs plis autour d'elles! que de délicateſſe dans leur chauſſure! Avec quelle grace & quelle élégance leurs cheveux étoient arrangés! Quel nouveau luſtre ce beau linge, ces rubans, ces dantélles donnoient à des charmes à demi-voilés! A la vérité ces femmes n'avoient pas l'air vif d'une ſanté brillante; mais Laurette pouvoit-elle croire que le luxe qui l'éblouiſſoit, fût la cauſe de cette langueur, que le rouge même ne pouvoit déguiſer? Comme elle rêvoit à tout cela, le Comte de Luzy s'approche, & l'invite à danſer avec lui. Il étoit jeune, leſte, bien-fait, & trop ſéduiſant pour Laurette.

Quoiqu'elle n'eût pas le goût bien délicat en fait de danse, elle ne laissa pas de remarquer dans la noblesse, la précision & la légéreté des mouvemens du Comte, un agrément que n'avoient pas les sauts des jeunes Villageois. Elle s'étoit quelquefois senti presser la main, mais jamais par une main si douce. Le Comte en dansant la suivoit des yeux; Laurette trouva que ses regards donnoient de la vie & de l'ame à sa danse; & soit qu'elle voulût par émulation donner le même agrément à la sienne, soit que la premiere étincelle de l'amour se communiquât de son cœur à ses yeux, ils répondirent à ceux du Comte par l'expression la plus naïve de la joie & du sentiment.

La danse finie, Laurette alla s'asseoir au pied de l'ormeau, & le Comte aux genoux de Laurette. Ne nous quittons plus, lui dit-il, ma belle enfant: je ne veux danser qu'avec vous. C'est bien de l'honneur à moi, lui dit-elle, mais cela fâcheroit mes compagnes; & dans ce village on est jaloux. — On doit l'être sans doute de vous voir si jolie; & à la ville on le seroit de même: c'est un malheur qui vous suivra par-tout. Ah Laurette! si dans Paris, au milieu de ces femmes si vaines d'une beauté qui n'est qu'artifice, on vous voyoit tout-à-coup paroître avec ces charmes si

naturels dont vous ne vous doutez pas. — Moi, Monſieur! à Paris! hélas, & qu'y ferois-je? — Les délices de tous les yeux, la conquête de tous les cœurs. Ecoutez, Laurette, nous n'avons pas ici la liberté de cauſer enſemble. Mais, en deux mots, il ne tient qu'à vous d'avoir, au lieu d'une cabane obſcure, & d'une vigne à cultiver, il ne tient qu'à vous d'avoir à Paris, un petit palais brillant d'or & de ſoye, une table ſervie ſelon vos deſirs, les meubles les plus voluptueux, le plus élégant équipage, des robes de toutes les ſaiſons, de toutes les couleurs, enfin tout ce qui fait l'agrément d'une vie aiſée, tranquille, délicieuſe, ſans autre ſoin que de jouir & de m'aimer comme je vous aime. Vous y penſerez à loiſir. Dimanche l'on danſe au Château; toute la jeuneſſe du village y eſt invitée. Vous y ſerez, belle Laurette, & là vous me direz ſi mon amour vous touche, ſi vous acceptez mes bienfaits. Je ne vous demande aujourd'hui que le ſecret; mais le ſecret le plus inviolable. Gardez-le bien: s'il vous échappoit, tout le bonheur qui vous attend s'évanouiroit comme un ſonge.

Laurette en effet crut avoir rêvé. Le ſort brillant qu'on lui avoit peint étoit ſi éloigné de l'humble état où elle étoit réduite, qu'un paſſage ſi facile & ſi prompt de l'un à l'autre, n'étoit pas

concevable. Le beau jeune homme qui lui avoit fait ces offres n'avoit pourtant pas l'air d'un trompeur. Il lui avoit parlé si sérieusement ! elle avoit vu tant de bonne foi dans ses yeux & dans son langage !

Je me serois bien apperçue, disoit-elle, s'il eût voulu se moquer de moi. Cependant, pourquoi ce mystere qu'il m'a tant recommandé ? En me rendant heureuse, il veut que je l'aime : rien n'est plus juste ; mais sans doute il consent que mon pere partage avec moi ses bienfaits ; pourquoi donc nous cacher de mon pere ? Si Laurette avoit eu l'idée de la séduction & du vice, elle eût compris facilement pourquoi Luzy demandoit le secret ; mais la sagesse qu'on lui avoit inspirée se bornoit à se refuser aux brusques libertés des garçons du village ; & dans l'air honnête & respectueux du Comte elle ne voyoit rien dont elle dût se défier & se garantir.

Toute occupée de ces réflexions, la tête remplie de l'image du luxe & de l'abondance, elle retourne à son humble demeure ; tout sembloit y avoir changé. Laurette, pour la premiere fois, fut humiliée d'habiter sous le chaume. Ces meubles simples que le besoin lui rendoit précieux, s'avilirent ; les soins domestiques dont elle étoit chargée commencerent à la rebuter ; elle ne

trouva plus la même saveur à ce pain que la sueur arrose ; & sur cette paille fraîche où elle dormoit si bien, elle soupira pour des lambris dorés & pour un lit voluptueux & riche.

Ce fut bien pis le lendemain, quand il fallut retourner au travail, & aller sur un côteau brûlant, soutenir la chaleur du jour. A Paris, disoit-elle, je ne m'éveillerois que pour jouir tranquillement ; sans autre soin que d'aimer & de plaire. Monsieur le Comte me l'a bien dit. Qu'il est aimable Monsieur le Comte ! De toutes celles du village il n'a vu que moi ; il a même quitté les Dames du Château pour ne s'occuper que d'une paysanne. Il n'est pas fier celui-là : & cependant il a bien de quoi l'être ! Il sembloit que je lui faisois grace en le préférant à des gens du village : il m'en remercioit avec des yeux si tendres ! d'un air si humble & si touchant ! & dans son langage, quelle aimable douceur ! quand il auroit parlé à la Dame du lieu, il n'auroit pas été plus honnête. Heureusement j'étois assez bien mise ; mais aujourd'hui s'il me voyoit ! quel vêtement ! quel état que le mien.

Le dégoût de sa situation ne fit que redoubler, pendant trois jours de fatigue & d'ennui qu'elle eut encore à soutenir avant de revoir le Comte.

Le moment qu'ils attendoient tous deux avec im-

patience arrive. Toute la jeunesse du village est assemblée au Château voisin ; & dans une salle de tilleuls, bien-tôt le son des instrumens donne le signal de la danse. Laurette s'avance avec ses compagnes, non plus de cet air délibéré qu'elle avoit à la fête du village, mais d'un air modeste & craintif. Ce fut pour Luzy une beauté nouvelle, une grace timide & décente au lieu d'une Nymphe vive & légere. Il la salua avec distinction, mais sans aucun signe d'intelligence. Il s'abstint même de l'approcher, & attendit, pour danser avec elle, qu'un autre lui donnât l'exemple. Ce fut le Chevalier de Soligny, qui depuis la fête du village, n'avoit cessé de parler de Laurette avec une espece de ravissement. Luzy crut voir en lui un rival, & le suivit des yeux avec inquiétude ; mais Laurette n'eut pas besoin pour le tranquilliser, de s'appercevoir de sa jalousie. En dansant avec Soligny, son regard fut vague, son air indifférent, son maintien froid & négligé. Vint le tour de Luzy de danser avec elle, & il crut voir en la saluant toutes les graces s'animer, tous les charmes éclore sur son visage. Le précieux coloris de la pudeur s'y répandit, un sourire furtif & presque imperceptible remua ses levres de rose ; & la faveur d'un regard touchant le ravit de joie & d'amour. Son premier mouvement,

s'ils étoient seuls, seroit de tomber aux genoux de Laurette, de lui rendre grace & de l'adorer; mais il commande à ses yeux mêmes de retenir le feu de leurs regards; sa main seule, en pressant la main de celle que son cœur appelle son amante, lui exprime en tremblant ses transports.

Belle Laurette, lui dit-il après la danse, éloignez-vous un peu de vos compagnes. Je suis impatient de savoir ce que vous avez résolu. — De ne pas faire un pas sans l'aveu de mon pere; & de suivre en tout ses avis. Si vous me faites du bien, je veux qu'il le partage; si je vous suis, je veux qu'il y consente. — Ah, gardez-vous de le consulter : c'est lui sur-tout que je dois craindre. Il y a parmi vous, pour s'aimer & s'unir, des formalités que mon nom, mon état me défend de suivre. Votre pere voudroit m'y assujettir; il exigeroit de moi l'impossible; & sur mon refus, il m'accuseroit d'avoir voulu vous abuser. Il ne sait pas combien je vous aime; mais vous, Laurette, me croyez-vous capable de vouloir vous nuire? — Hélas, non, je vous crois la bonté même. — Vous seriez bien trompeur si vous étiez méchant! — Osez donc vous fier à moi. — Ce n'est pas que je m'en défie; mais je ne puis me cacher de mon pere : je lui appartiens, je dépends de lui. Si ce que vous

me propoſez me convient, il y conſentira. — Il n'y conſentira jamais. Vous m'aurez perdu, vous en ſerez fâchée; hélas! il ne ſera plus temps, & pour toute la vie vous ſerez condamnée à ces vils travaux que vous aimez ſans doute; puiſque vous n'oſez les quitter. Ah! Laurette! ces mains délicates ſont-elles faites pour cultiver la terre? Faut-il que le hâle dévore les couleurs de ce joli teint? Vous, le charme de la nature, toutes les Graces, tous les Amours, vous Laurette, vous conſumer dans une vie obſcure & pénible! finir par être la ménagere de quelque groſſier villageois! vieillir peut-être dans l'indigence! ſans avoir goûté aucun de ces plaiſirs qui devoient vous ſuivre ſans ceſſe! voilà ce que vous préférez aux délices de l'abondance & du loiſir que je vous promets. Et à quoi tient votre réſolution? à la peur de cauſer quelques momens d'inquiétude à votre pere? Oui, votre fuite l'affligera; après, quelle ſera ſa joie, en vous voyant riche de mes bienfaits, dont il ſera comblé lui-même? Quelle douce violence ne lui ferez-vous pas, en l'obligeant à quitter ſa cabane, & à ſe donner du repos? car dès-lors je n'ai plus ſes refus à craindre: mon bonheur, le vôtre & le ſien ſeront aſſurés pour jamais.

Laurette eut bien de la peine à la réſiſter

à la séduction, mais enfin elle y résista ; & sans le fatal incident qui la rejetta dans le piége, le seul instinct de l'innocence auroit suffi pour l'en garantir.

Dans un orage qui fondit autour du village de Coulange, le plus terrible fléau des campagnes, la grêle anéantit l'espoir des vendanges & des moissons. La désolation fut générale. Pendant l'orage mille cris douloureux se mêloient au bruit des vents & du tonnerre ; mais quand le ravage fut consommé, & qu'une clarté plus affreuse que les ténébres qui l'avoient précédée, fit voir les rameaux de la vigne dépouillés & & rompus, les épis pendans sur leur tige brisée, les fruits des arbres abattus ou meurtris ; ce ne fut par-tout, dans la campagne désolée, qu'un vaste & lugubre silence : les chemins étoient couverts d'une foule de malheureux, pâles, consternés, immobiles, qui d'un œil morne contemplant leur ruine, pleuroient la perte de l'année, & ne voyoient dans l'avenir que l'abandon, la misere, & la mort. Sur le seuil des cabanes, les meres éplorées pressoient contre leur sein leurs tendres nourrissons, & leur disoient les yeux en larmes : qui vous alaitera si nous manquons de pain ?

A la vue de cette calamité, la premiere idée

qui vint à Luzy fut celle de la douleur où Laurette & son pere devoient être plongés. Impatient de voler à leurs secours, il cacha ce tendre intérêt sous le voile d'une pitié commune à cette foule de malheureux. Allons au village, dit-il à sa compagnie; portons-y la consolation. Il en coûtera peu de chose à chacun de nous, pour sauver vingt familles du désespoir où ce désastre les a réduites. Nous avons partagé leur joie, allons partager leur douleur.

Ces mots firent leur impression sur les cœurs, déja émus par la pitié. Le Marquis de Clancé donna l'exemple. Il se présenta à ses paysans, leur offrit des secours, leur promit des soulagemens, & leur rendit l'espoir & le courage. Tandis que des larmes de reconnoissance couloient autour de lui, sa compagnie, hommes & femmes, se répandoient dans le village, entroient dans les chaumieres, y répandoient leurs dons, & goûtoient le plaisir sensible & rare de se voir adorer par un peuple attendri. Cependant Luzy couroit en insensé, cherchant la demeure de Laurette. On la lui indique; il y vole, & voit sur la porte un villageois assis, la tête penchée sur ses genoux, & se couvrant le visage de ses deux mains comme s'il eût craint de revoir la lumiere. C'étoit le pere de Lau-

rette. Mon ami, lui dit le comte, je vous vois consterné; mais ne vous déſeſpérez pas: le Ciel eſt juſte, & parmi les hommes il y a des cœurs compatiſſans. Hé, Monſieur, lui répondit le villageois en ſoulevant ſa tête, eſt-ce à un homme qui a ſervi vingt-ans ſa patrie, qui s'eſt retiré couvert de bleſſures, & qui depuis n'a ceſſé de travailler ſans relâche, eſt-ce à lui de tendre la main? La terre arroſée de ma ſueur ne devroit-elle pas me donner de quoi vivre? finirai-je par mendier mon pain! Une ame ſi fiere & ſi noble dans un homme obſcur, étonna le Comte. Vous avez donc ſervi, lui demanda-t-il? — Oui, Monſieur. J'ai pris les armes ſous Berwick, j'ai fait les campagnes de Maurice. Mon pere, avant qu'un procès funeſte l'eût dépouillé de ſon bien, avoit de quoi me ſoutenir dans le grade où j'étois parvenu. Mais en même temps que je fus réformé, il fut ruiné ſans reſſource. Nous vinmes ici nous cacher; & des débris de notre fortune nous acquîmes un petit fonds que je cultivai de mes mains. Notre premier état n'étoit pas connu, & celui-ci, où je ſemblois né, ne me faiſoit aucune honte. Je nourriſſois, je conſolois mon pere. Je me mariai, ce fut-là mon malheur; & c'eſt aujourd'hui que je le ſens. — Votre pere n'eſt plus? — Hélas non. —

Votre femme? — Elle eſt trop heureuſe de n'avoir pas vu ce funeſte jour. — Etes-vous chargé de famille? — Je n'ai qu'une fille, & l'infortunée!.... N'entendez-vous pas ſes ſanglots? elle ſe cache & ſe tient loin de moi, pour ne pas me déchirer l'ame. Luzy eût voulu ſe précipiter dans la cabane où gémiſſoit Laurette, mais il ſe retint de peur de ſe trahir.

Tenez, dit-il au pere en lui donnant ſa bourſe: ce ſecours eſt bien peu de choſe, mais au beſoin ſouvenez-vous du Comte de Luzy. C'eſt à Paris que je fais ma demeure. En diſant ces mots il s'éloigna, ſans donner au pere de Laurette le temps de le remercier.

Quel fut l'étonnement du bon-homme Bazile, en trouvant dans la bourſe une ſomme ſi conſidérable! cinquante louis, plus que le triple du revenu de ſon petit côteau! Viens ma fille, s'écria-t-il; regarde celui qui s'éloigne; ce n'eſt pas un homme, c'eſt un ange du ciel. Mais que vais je croire? Il n'eſt pas poſſible qu'il ait voulu me donner tout cela. Va, Laurette, cours après lui, & fais lui voir qu'il s'eſt trompé. Laurette vole ſur les pas de Luzy, & l'ayant atteint, Mon pere, lui dit-elle, ne peut croire que vous ayez voulu nous faire ce don-là. Il m'envoye pour vous le rendre. — Ah Laurette,

tout ce que j'ai n'eſt-il pas à vous & à votre pere? puis-je trop le payer de vous avoir fait n'aître? Rapportez-lui ce foible don: ce n'eſt qu'un eſſai de ma bienveillance; mais cachez-lui-en bien le motif: dites-lui ſeulement que je ſuis trop heureux d'obliger un homme de bien. Laurette voulut lui rendre grace. Demain, lui dit-il, au point du jour, en paſſant au bout du village, je recevrai, ſi vous voulez, vos remercimens avec vos adieux. — Quoi! c'eſt demain que vous vous en allez! — Oui, je m'en vais le plus amoureux, & le plus malheureux des hommes. — Au point du jour.... c'eſt à-peu-près l'heure où mon pere & moi nous allons au travail. — Enſemble? — Non, il y va le premier: c'eſt moi qui ai le ſoin du ménage, & cela me retarde un peu. — Et paſſez-vous ſur mon chemin? — Je le traverſe au-deſſus du village; mais fallût-il me détourner, c'eſt bien le moins que je vous doive pour tant de marques d'amitié. — Adieu donc Laurette, à demain. Que je vous voye, ne fût-ce qu'un inſtant; ce plaiſir ſera le dernier de ma vie.

Bazile au retour de Laurette ne douta plus des bienfaits de Luzy. Ah le bon jeune homme! Ah l'excellent cœur! s'écrioit-il à chaque inſtant. Ne

négligeons pourtant pas, ma fille, ce que la grêle nous a laissé. Moins il y en a, plus il faut prendre soin de mener à bien ce qui reste.

Laurette étoit si touchée des bontés du Comte, si affligée de faire son malheur, qu'elle pleura toute la nuit. Ah, sans mon pere, disoit-elle, quel plaisir j'aurois eu à le suivre! Le lendemain elle ne mit pas son habit de fêtes; mais dans l'extrême simplicité de son vêtement elle ne laissa pas de mêler un peu de la coquetterie naturelle à son âge. Je ne le verrai plus: qu'importe que je sois plus ou moins jolie à ses yeux? Pour un moment ce n'est pas la peine. En disant ces mots, elle ajustoit son bavolet & sa colerette. Elle imagina de lui porter des fruits dans la corbeille de son déjeuner. Il ne les méprisera pas, disoit-elle: je lui dirai que je les ai cueillis; & en arrangeant ces fruits sur un lit de pampre, elle les arrosoit de larmes. Son pere étoit déja parti; & à la blancheur de l'aube du jour se mêloit déja cette légere teinte d'or & de pourpre que répand l'aurore, lorsque la pauvre enfant le cœur tout saisi, arriva seule au bout du village. L'instant d'après elle vit paroître la diligence du Comte, & à cette vue elle se troubla. Du plus loin que Luzy l'apperçut, il s'élança de sa voiture; & venant au-devant d'elle avec l'air de la douleur; je suis pénétré, lui dit-il, belle Lau-

rette, de la grace que vous m'accordez. J'ai du moins la consolation de vous voir sensible à ma peine, & je puis croire que vous êtes fâchée de m'avoir rendu malheureux. J'en suis désolée, répondit Laurette, & je donnerois tout le bien que vous nous avez fait, pour ne vous avoir jamais vu. — Et moi Laurette, je donnerois tout celui que j'ai pour ne vous quitter de ma vie. — Hélas, il me semble qu'il ne tenoit qu'à vous : mon pere n'avoit rien à vous refuser ; il vous chérit, il vous révere. — Les peres sont cruels ; ils veulent qu'on s'épouse, & je ne puis vous épouser : n'y pensons plus ; nous allons nous quitter, nous dire un éternel adieu, nous qui jamais, si vous l'aviez voulu, n'aurions cessé de vivre l'un pour l'autre, de nous aimer, de jouir ensemble de tous les dons que m'a faits la fortune, & de tous ceux que vous a faits l'amour. Ah! vous ne les concevez pas ces plaisirs qui nous attendoient. Si vous en aviez quelque idée! si vous sçaviez à quoi vous renoncez! — Mais, sans le sçavoir je le sens. Tenez, depuis que je vous ai vu, tout ce qui n'est pas vous ne m'est rien. D'abord mon esprit s'occupoit des belles choses que vous m'aviez promises ; & puis tout cela s'est évanoui : je n'y ai plus pensé, je n'ai pensé qu'à vous. Ah, si mon pere le vouloit! — Qu'avez-vous besoin qu'il le veuille? Atten-

dez-vous son aveu pour m'aimer ! notre bonheur n'est-il pas en nous-mêmes ? L'amour, la bonne foi, Laurette, voilà vos titres & mes garans. En est-il de plus saints, de plus inviolables ? Ah ! croyez-moi, quand le cœur s'est donné, tout est dit, & la main n'a plus qu'à le suive. Livrez-la moi donc cette main, que je la baise mille fois, que je l'arrose de mes larmes. La voilà, dit-elle en pleurant. Elle est à moi, s'écria t-il, cette main si chere, elle est à moi, je la tiens de l'amour : pour me l'ôter il faut m'ôter la vie. Oui, Laurette, je meurs à vos pieds s'il faut me séparer de vous. Laurette croyoit bonnement qu'en cessant de la voir il cesseroit de vivre. Hélas ! disoit-elle, & c'est moi qui serai cause de ce malheur ! — Oui, cruelle, vous en serez la cause. Vous voulez ma mort, vous la voulez. — Hé ! mon Dieu, non : je donnerois pour vous ma vie. Prouvez-le-moi, dit-il en lui faisant une espece de violence, & suivez-moi si vous m'aimez. Non, dit-elle, je ne le puis, je ne le puis sans l'aveu de mon pere. — Hé-bien, laissez-moi donc me livrer à mon désespoir. A ces mots, Laurette, pâle & tremblante, le cœur pénétré de douleur & de crainte, n'osoit ni retenir ni lâcher la main de Luzy. Ses yeux pleins de larmes suivoient avec effroi les regards égarés du Comte. Daignez, lui dit-elle pour le cal-

mer, daignez me plaindre, & me voir sans colere. J'espérois vous faire agréer ce témoignage de ma reconnoissance; mais je n'ose plus vous l'offrir. Qu'est-ce, dit-il? des fruits, à moi! Ah, cruelle, vous m'insultez. C'est du poison que je demande; & jettant la corbeille avec emportement, il se retiroit furieux.

Laurette prit ce mouvement pour de la haine; & son cœur déja trop attendri, ne put soutenir cette derniere atteinte. A peine eut-elle la force de s'éloigner de quelques pas & d'aller tomber de défaillance au pied d'un arbre. Luzy qui la suivoit des yeux accourt & la trouve baignée de larmes, le sein suffoqué de sanglots, sans couleur, presque inanimée. Il se désole, il ne pense d'abord qu'à la rappeller à la vie; mais si-tôt qu'il lui voit reprendre ses esprits, il profite de sa foiblesse, & avant qu'elle soit revenue de son évanouissement, elle est déja loin du village, dans la diligence du Comte, dans les bras de son ravisseur. Où suis-je, dit-elle en ouvrant les yeux? Ah, Monsieur le Comte, est-ce vous! me ramenez-vous au village! Moitié de mon ame, dit-il en la pressant contre son sein, j'ai vu le moment où nos adieux nous coûtoient la vie à l'un & à l'autre. Ne mettons plus à cette épreuve deux cœurs trop foibles pour la soutenir.

Je me donne à toi, ma Laurette ; c'est sur tes levres que je fais le serment de vivre uniquement pour toi. Je ne demande pas mieux, lui dit-elle, que de vivre aussi pour vous seul. Mais mon pere ! laisserai-je mon pere ? N'est-ce pas à lui de disposer de moi ? — Ton pere, ma Laurette, sera comblé de biens. Il partagera le bonheur de sa fille : nous serons tous deux ses enfans. Repose-toi sur ma tendresse du soin de l'adoucir & de le consoler. Viens, laisse-moi recueillir tes larmes, laisse tomber les miennes dans ton sein : ce sont les larmes de la joie, les larmes de la volupté. Le dangereux Luzy mêloit à ce langage tous les charmes de la séduction, & Laurette n'y étoit pas insensible ; mais son pere inquiet, affligé, cherchant sa fille, l'appellant à grands cris, la demandant à tout le village, ne la revoyant pas le soir, & se retirant désolé, désespéré de l'avoir perdue, cette image présente à son esprit, l'occupoit, le troubloit sans cesse. Il fallut tromper sa douleur.

Luzy couroit avec ses chevaux, les stores de sa voiture étoient baissés, ses gens étoient sûrs & fideles, & Laurette ne laissoit après elle aucun vestige de sa fuite. Il étoit même essentiel à Luzy de bien cacher son enlevement. Mais il détacha l'un de ses domestiques, qui d'un village éloigné

de la route, fit tenir au Curé de Coulange ce billet où Luzy avoit déguisé sa main. » Dites au » pere de Laurette qu'il soit tranquille, qu'elle est » bien, & que la Dame qui l'a prise avec elle, en » aura soin comme de son enfant. Dans peu il » saura ce qu'elle est devenue ».

Ce billet qui n'étoit rien moins que consolant pour le pere, suffit pour étourdir la fille sur le malheur de son évasion. L'amour avoit pénétré dans son ame; il en ouvrit l'accès au plaisir; & dès-lors les nuages de la douleur se dissiperent, les pleurs tarirent, le regret s'appaisa, & un oubli passager, mais profond, de tout ce qui n'étoit pas son amant, lui laissa goûter sans alarmes le coupable bonheur d'être à lui.

L'espece de délire où elle tomba en arrivant à Paris, acheva d'égarer son ame. Sa maison étoit un palais de Fée; tout y avoit l'air de l'enchantement. Le bain, la toilette, le soupé, le repos délicieux que lui laissa l'amour, furent autant de formes variées que prit la volupté, pour la séduire par tous les sens. A son réveil elle croyoit encore être abusée par un songe. En se levant, elle se vit entourée de femmes attentives à la servir & jalouses de lui complaire. Elle qui jamais n'avoit sçu qu'obéir, n'eut qu'à désirer pour être obéie. Vous êtes reine ici, lui dit son amant, & j'y suis votre premier esclave.

Imaginez, s'il eſt poſſible, la ſurpriſe & le raviſſement d'une jeune & ſimple payſanne, en voyant ſes beaux cheveux noirs ſi négligemment noués juſqu'alors, & dont la nature ſeule avoit formé les ondes, s'arrondir en boucles ſous le pli de l'art, & s'élever en diadême, ſemé de fleurs & de diamans ; en voyant étalées à ſes yeux les parures les plus galantes, qui toutes ſembloient ſolliciter ſon choix, en voyant, dis-je, ſa beauté ſortir radieuſe comme d'un nuage, & ſe reproduire dans les brillans trumeaux qui l'environnoient pour la multiplier. La nature lui avoit prodigué tous ſes charmes ; mais quelques-uns de ſes dons avoient beſoin d'être cultivés, & les talens vinrent en foule ſe diſputer le ſoin de l'inſtruire & la gloire de l'embellir. Luzy poſſédoit, adoroit ſa conquête, enivré de joie & d'amour.

Cependant le bon-homme Bazile étoit le plus malheureux des peres. Fier, plein d'honneur, & ſur-tout jaloux de la réputation de ſa fille, il l'avoit cherchée, attendue en vain, ſans publier ſon inquiétude ; & perſonne dans le village n'étoit inſtruit de ſon malheur. Le Curé vint l'en aſſurer lui-même, en lui communiquant le billet qu'il avoit reçu. Bazile n'ajouta pas foi à ce billet ; mais diſſimulant avec le Paſteur : Ma fille eſt ſage, lui dit-il, mais elle eſt jeune, ſimple & crédule.

Quelque femme aura voulu l'avoir à son service, & lui aura persuadé de prévenir mes refus. Ne faisons pas un bruit scandaleux d'une imprudence de jeunesse, & laissons croire que ma fille ne m'a quitté qu'avec mon aveu. Le secret n'est sçu que de vous ; ménagez la fille & le pere. Le Curé prudent & homme de bien, promit & garda le silence. Mais Bazile dévoré de chagrin passoit les jours & les nuits dans les larmes. Qu'est-elle devenue ? disoit-il ? Est-ce une femme qu'elle a suivie ? y en a-t-il d'assez insensée pour dérober une fille à son pere, & se charger d'un enlevement ? Non, non, c'est quelque ravisseur qui l'aura séduite & qui l'aura perdue. Ah ! si je puis le découvrir, ou son sang ou le mien lavera mon injure. Il se rendit lui-même au village d'où l'on avoit apporté le billet. Avec les indices du Curé, il parvint à découvrir celui qui s'étoit chargé du message ; il l'interrogea ; mais il n'en put tirer que des détails confus & vagues. La position même du lieu ne servit qu'à lui donner le change. Il étoit éloigné de six lieues de la route que Luzy avoit prise, & sur un chemin opposé. Mais quand Bazile auroit combiné le départ du Comte avec l'évasion de sa fille, il n'auroit jamais soupçonné de ce crime un jeune homme si vertueux. Comme il ne confioit sa douleur à personne, personne

ne pouvoit l'éclairer. Il gémissoit donc au-dedans de lui-même, & dans l'attente de quelque lueur qui vînt décider ses soupçons. Mon Dieu, disoit-il, c'est dans votre colere que vous me l'avez donnée ! Et moi, insensé, je m'applaudissois en la voyant croître & s'embellir ! Ce qui faisoit mon orgueil fait ma honte. Que n'est-elle morte en naissant ?

Laurette tâchoit de se persuader que son pere étoit tranquille ; & le regret de l'avoir laissé ne la touchoit que foiblement. L'amour, la vanité, le goût des plaisirs, ce goût si vif dans sa naissance, le soin de cultiver ses talens, enfin mille amusemens variés sans cesse, partageoient sa vie & remplissoient son ame. Luzy qui l'aimoit à l'idolâtrie & qui avoit peur qu'on ne la lui enlevât, l'exposoit le moins qu'il lui étoit possible au grand jour ; mais il lui ménageoit tous les moyens que le mystere a inventés, pour être invisible au milieu du monde. C'en étoit assez pour Laurette : heureuse de plaire à celui qu'elle aimoit, elle ne sentoit pas ce desir inquiet, ce besoin d'être vue & d'être admirée, qui promene seul tant de jolies femmes dans nos spectacles & dans nos jardins. Quoique Luzy, par le choix d'un petit cercle d'hommes aimables, rendît ses soupés amusans, elle ne s'y occupoit que de lui ; & sans désobliger personne elle savoit le lui témoigner. L'art de

concilier les prédilections avec les bienséances est le secret des ames délicates : la coquetterie en fait une étude ; l'amour le fait sans l'avoir appris.

Six mois se passerent dans cette union, dans cette douce intelligence de deux cœurs remplis & charmés l'un de l'autre, sans ennui, sans inquiétude, sans autre jalousie que celle qui fait craindre de ne pas plaire autant qu'on aime, & qui fait desirer de réunir tout ce qui peut captiver un cœur.

Dans cet intervalle le pere de Laurette avoit reçu deux fois des nouvelles de sa fille, avec des présens de la Dame qui l'avoit prise en amitié. C'étoit au Curé que s'adressoit Luzy. Remis à la Poste voisine du village par un domestique affidé, les paquets arrivoient anonymes ; Bazile n'auroit su à qui les renvoyer, & puis ses refus auroient fait douter de ce qu'il vouloit laisser croire, & il trembloit que le Curé n'eût les mêmes soupçons que lui. Hélas ! disoit ce bon pere en lui-même, ma fille est peut-être encore honnête. Toutes les apparences l'accusent ; mais ce ne sont que des apparences ; & quand mes soupçons seroient justes, c'est à moi de gémir, mais ce n'est pas à moi de déshonorer mon enfant.

Le Ciel devoit quelque consolation à la vertu de ce digne pere ; & ce fut lui sans doute

donne qui fit naître l'incident dont je vais parler.

Le petit commerce de vin que faisoit Bazile, l'obligea de venir à Paris. Comme il traversoit cette ville immense, un embarras causé par des voitures qui se croisoient, l'arrêta. La voix d'une femme effrayée attira son attention. Il voit.... Il n'ose en croire ses yeux.... Laurette, sa fille, dans un char d'or & de glace, vêtue d'une robe éclatante & couronnée de diamans. Son pere l'auroit méconnue, si l'appercevant elle-même, la surprise & la confusion ne l'eussent fait reculer & se couvrir le visage. Au mouvement qu'elle fit pour se cacher, & plus encore au cri qui lui échappa, il ne put douter que ce ne fût elle. Pendant que les voitures qui s'étoient accrochées se dégageoient, Bazile se glisse entre le mur & le carrosse de sa fille, monte à la portiere, & d'un ton sévere dit à Laurette : où logez-vous ? Laurette saisie & tremblante lui dit sa demeure. Et sous quel nom êtes-vous connue, lui demanda-t-il ? On m'appelle *Coulange*, répondit-elle en baissant les yeux, du nom du lieu de ma naissance. — De votre naissance ! Ah, malheureuse !.... à ce soir, au déclin du jour : soyez chez vous, & soyez-y seule. A ces mots, il descend & poursuit son chemin.

L'étonnement stupide où tomba Laurette n'étoit pas encore dissipé, lorsqu'elle se trouva chez elle.

Luzy soupoit à la campagne. Elle se voyoit livrée à elle-même dans le moment où elle auroit eu le plus besoin de conseil & d'appui. Elle alloit paroître devant son pere qu'elle avoit trahi, délaissé, accablé de douleur & de honte : son crime alors s'offrit à elle sous les traits les plus odieux. L'humiliation de son état lui étoit connue. L'ivresse de l'amour, le charme des plaisirs en avoient éloigné l'idée ; mais dès que le voile fut tombé, elle se vit telle qu'elle étoit aux yeux du monde & aux yeux de son pere. Effrayée de l'examen & du jugement qu'elle alloit subir, malheureuse ! s'écrioit-elle en fondant en larmes, où fuir ! où me cacher ? Mon pere, l'honnêteté même, me retrouve égarée, abandonnée au vice, avec un homme qui ne m'est rien ! O mon pere ! ô juge terrible ! comment me montrer à vos yeux ? Il lui vint plus d'une fois dans la pensée de l'éviter & de disparoître ; mais le vice n'avoit pas encore effacé de son ame les saintes loix de la nature. Moi, le réduire au désespoir, dit-elle ; & après avoir mérité ses reproches, m'attirer sa malédiction ? Non, quoiqu'indigne du nom de sa fille, je révere ce nom sacré. Vînt-il me tuer

de sa main, je dois l'attendre & tomber à ses pieds. Mais, non, un pere est toujours pere. Le mien sera touché de mes pleurs. Mon âge, ma foiblesse, l'amour du Comte, ses bienfaits, tout m'excuse; & quand Lucy aura parlé, je ne serai plus si coupable.

Elle auroit été désolée que ses gens fussent témoins de l'humiliante scène qui s'alloit passer. Heureusement elle avoit annoncé qu'elle soupoit chez une amie, & ses femmes avoient pris pour elles cette soirée de liberté. Il lui fut facile d'éloigner de même les deux laquais qui l'avoient suivie, & lorsque son pere arriva ce fut elle qui le reçut.

Êtes-vous seule, lui dit-il? — Oui, mon pere. Il entre avec émotion, & après l'avoir regardée en face dans un triste & morne silence: Que faites-vous ici, lui demanda-t-il? La réponse de Laurette fut de se prosterner à ses pieds & de les arroser de ses larmes Je vois, dit le pere, en jettant les yeux autour de lui, dans cet appartement où tout annonçoit la richesse & le luxe, je vois que le vice est à son aise dans cette ville. Puis-je savoir qui a pris soin de vous enrichir en si peu de temps, & de qui vous viennent ces meubles, ces habits, ce bel équipage où je vous ai vue? — Laurette ne répondit encore que par

ses pleurs & ses sanglots. Parlez, lui dit-il; vous pleurerez après, vous en aurez tout le loisir.

Au récit de son aventure, dont elle ne déguisa rien, Bazile passa de l'étonnement à l'indignation. Luzy! disoit-il, cet honnête homme!.... Et voilà donc les vertus des Grands! Le lâche! en me donnant son or, croyoit-il me payer ma fille? Ils s'imaginent, ces riches superbes, que l'honneur des pauvres gens est une chose vile, & que la misere le met à prix. Il se flattoit de me consoler! il te l'avoit promis! Homme dénaturé! qu'il connoît peu l'ame d'un pere! Non, depuis que je t'ai perdue, je n'ai pas eu un moment sans douleur, pas un quart-d'heure de sommeil tranquille. Le jour, la terre que je cultivois étoit mouillée de mes larmes, la nuit, tandis que tu t'oubliois, que tu te perdois dans les plaisirs, ton pere étendu sur la paille s'arrachoit les cheveux, & te rappelloit à grands cris. Hé-quoi! jamais mes gémissements n'ont retenti jusqu'à ton ame! L'image d'un pere désolé ne s'est jamais offerte à ta pensée, n'a jamais troublé ton repos!

Ah! le Ciel m'est témoin, lui dit-elle, que si j'avois cru vous causer tant de peines, j'aurois tout quitté pour voler dans vos bras. Je vous révere, je vous aime, je vous aime plus que

jamais. Hélas ! quel pere j'ai affligé ! Dans ce moment même, où je m'attendois à trouver en vous un juge inexorable, je n'entends de votre bouche que des reproches pleins de douceur. Ah, mon pere ! en tombant à vos pieds je n'ai senti que la honte & la crainte ; mais à présent c'est de tendresse que vous me voyez pénétrée ; & aux larmes du repentir se joignent celles de l'amour. Ah ! je revis, je retrouve ma fille, s'écria Bazile en la relevant. Votre fille, hélas ! dit Laurette, elle n'est plus digne de vous. — Non, ne vas pas te décourager. L'honneur, Laurette, est sans doute un grand bien, l'innocence, un plus grand bien encore ; & si j'en avois eu le choix, j'aurois mieux aimé te voir ôter la vie. Mais quand l'innocence & l'honneur sont perdus, il reste encore un bien inestimable, c'est la vertu qui ne périt jamais, qu'on ne perd jamais sans retour. On n'a qu'à le vouloir, elle renaît dans l'ame ; & lorsqu'on la croit étouffée, un seul remords la reproduit. Voilà de quoi te consoler, ma fille, de la perte de l'innocence ; & si ton repentir est sincere, le Ciel & ton pere sont appaisés. Du reste, personne dans le village ne sait ton aventure ; tu peux reparoître sans honte. — Où, mon pere ? — A Coulange, où je vais te mener. (Ces mots accablerent Laurette.) Hâte-toi, poursuivit Bazile,

de dépouiller ces ornemens du vice. Du linge uni, un simple corset, un jupon blanc, voilà les vêtemens de ton état. Laisse ses dons empoisonnés, au malheureux qui t'a séduite, & suis-moi sans plus différer.

Il faudroit avoir en ce moment l'ame timide & tendre de Laurette, aimer comme elle un pere & un amant, pour concevoir, pour sentir le combat qui s'éleva dans son foible cœur, entre l'amour & la nature. Le trouble & l'étonnement de ses esprits la tenoit immobile & muette. Allons, disoit le pere, les momens nous sont chers. Pardonnez, s'écria Laurette, en retombant à genoux devant lui, pardonnez, mon pere, ne vous offensez pas si je tarde à vous obéir. Vous avez lu dans le fond de mon ame. Il manque à Luzy le nom de mon époux; mais tous les droits que peut donner l'amour le plus tendre, il les a sur moi. Je veux le fuir, m'en détacher, vous suivre, j'y suis résolue, fallût-il en mourir. Mais prendre la fuite en son absence, lui laisser croire que je l'ai trahi! — Que dis-tu, malheureuse? & que t'importe l'opinion d'un vil suborneur? & quels sont les droits d'un amour qui t'a perdue & déshonorée? Tu l'aimes! tu aimes donc ta honte? tu préferes donc ces indignes bienfaits à l'innocence qu'il t'a ravie? tu préferes donc à ton pere le plus cruel

de tes ennemis ? Tu n'oses le fuir en son absence, & le quitter sans son aveu ! Ah ! quand il a fallu quitter ton pere, l'accabler, le désespérer, tu n'as pas été si timide. Et qu'attends-tu de ton ravisseur ? Qu'il te défende ? qu'il te dérobe à l'autorité paternelle ? Ah ! qu'il vienne ; qu'il ose me faire chasser d'ici ; je suis seul, sans armes, affoibli par l'âge, mais l'on me verra étendu sur le seuil de ta porte, demander vengeance à Dieu & aux hommes. Ton amant lui-même, pour aller à toi, sera obligé de marcher sur mon corps, & les passans diront avec horreur : voilà son pere qu'elle désavoue, & que son amant foule aux pieds.

Ah ! mon pere, dit Laurette épouvantée de cette image, que vous connoissez peu celui que vous outragez si cruellement ! Rien de plus doux, rien de plus sensible. Vous lui serez respectable & sacré. — M'oses-tu parler du respect de celui qui me déshonore ? Esperes-tu qu'il me séduise avec sa perfide douceur ? Je ne veux pas le voir : si tu réponds de lui, je ne réponds pas de moi-même. — Hé bien, non, ne le voyez pas ; mais permettez que je le voie, un seul moment. — Qu'exiges-tu ? Moi, te laisser seule avec lui ! Ah, dût-il m'arracher la vie, je n'aurai pas cette complaisance. Tant qu'il a pu te dérober à moi, c'étoit

son crime, c'étoit le tien, je n'en étois pas responsable. Mais le Ciel te remet sous ma garde, & dès ce moment je lui réponds de toi. Allons, ma fille, il est déja nuit close; voici l'instant de nous éloigner. Décide-toi: renonce à ton pere, ou obéis. — Vous me percez le cœur. — Obéis, te dis-je, ou crains ma malédiction. A ces mots terribles, la tremblante Laurette n'eut pas la force de répliquer. Elle se déshabille sous les yeux de son pere, & met, non sans verser des larmes, le simple vêtement qu'il lui avoit prescrit. Mon pere, lui dit-elle au moment de le suivre, oserai-je pour prix de mon obéissance, vous demander une seule grace? Vous ne voulez pas la mort de celui que je vous sacrifie. Laissez-moi lui écrire deux mots, lui apprendre que c'est à vous que j'obéis, & que vous m'obligez à vous suivre. — Est-ce afin qu'il vienne encore vous enlever, vous dérober à moi? non, je ne veux laisser de vous aucune trace. Qu'il meure de honte, il se fera justice; mais d'amour! perdez cette crainte: les libertins n'en meurent pas. Alors prenant sa fille par la main, il sortit sans bruit avec elle, & le lendemain matin embarqués sur la Seine, ils retournerent dans leur pays.

Minuit passé, le Comte arrive dans cette maison, où il se flatte que le plaisir l'attend, & que

l'amour l'appelle. Tout y eſt dans l'alarme & la confuſion.

Les gens de Laurette lui annoncent avec effroi qu'on ne ſait ce qu'elle eſt devenue ; qu'on l'a cherchée inutilement ; qu'elle avoit pris ſoin de les éloigner, & qu'elle a ſaiſi ce moment pour échapper à leur vigilance ; qu'elle n'a point ſoupé chez ſon amie ; & qu'en partant elle a tout laiſſé juſqu'à ſes diamans, & juſqu'à la robe qu'elle avoit miſe.

Il faut l'attendre, dit Luzy après un long ſilence. Ne vous couchez pas : il y a dans cet événement quelque choſe d'incompréhenſible.

L'amour, qui cherche à ſe flatter, commença par les conjectures qui pouvoient excuſer Laurette, mais les trouvant toutes dénuées de vraiſemblance, il ſe livra aux plus cruels ſoupçons. Un accident involontaire avoit bien pu la retarder; mais à l'abſence de ſes gens ſe déshabiller elle-même, s'évader ſeule, au déclin du jour, laiſſer ſa maiſon dans l'inquiétude ! tout cela, diſoit-il, annonce clairement une fuite préméditée. Eſt-ce le Ciel qui l'a touchée ? eſt-ce un retour ſur elle-même qui l'a déterminée à me fuir ? Ah ! que ne puis-je au moins le croire ! mais ſi elle avoit pris un parti honnête, elle auroit eu pitié de moi, elle m'auroit écrit, ne fût-ce que deux mots, de

consolation & d'adieu. Sa lettre ne l'eût point trahie, & m'eût épargné des soupçons, accablans pour moi, déshonorans pour elle. Laurette, ô Ciel! la candeur même, l'innocence, la vérité! Laurette infidelle & perfide! elle qui ce matin encore.... Non, non, cela n'est pas croyable..... & cependant cela n'est que trop vrai. Chaque moment, chaque réflexion lui en étoit une preuve nouvelle; mais l'espoir & la confiance ne pouvoient sortir de son cœur. Il luttoit contre la persuasion comme un homme expirant lutte contre la mort. Si elle arrivoit, disoit-il, si elle arrivoit innocente & fidelle! Ah, ma fortune, ma vie, tout mon amour suffiroient-ils pour réparer l'injure que je lui fais! Quel plaisir j'aurois à m'avouer coupable! par quels transports, par quelles larmes, j'effacerois le crime de l'avoir accusée! Hélas! je n'ose me flatter d'être injuste; je ne suis pas assez heureux.

Il n'est personne qui dans l'inquiétude & l'ardeur de l'attente, n'ait quelquefois éprouvé dans Paris, le tourment d'écouter le bruit des carrosses, que l'on prend tous pour celui qu'on attend, & dont chacun tour-à-tour arrive & emporte en passant l'espoir qu'il vient de faire naître. Le malheureux Luzy fut jusqu'à trois heures dans cette cruelle perplexité. Chaque voiture qu'il entendoit étoit

peut-être celle qui ramenoit Laurette; enfin l'espérance tant de fois trompée fit place à la désolation. Je suis trahi, dit-il, je n'en puis plus douter. C'est une trame que l'on m'a cachée. Les caresses de la perfide ne servoient qu'à la mieux voiler. On a choisi prudemment le jour où je soupois à la campagne. Elle a tout laissé, pour me faire entendre qu'elle n'a plus besoin de mes dons. Sans doute un autre l'en accable. Elle eût rougi d'avoir quelque chose de moi. Le plus foible gage de mon amour lui eût sans cesse reproché sa trahison, son ingratitude. Elle veut m'oublier, pour se livrer en paix à celui qu'elle me préfere. Ah la parjure! espere-t-elle trouver quelqu'un qui l'aime comme moi? Je l'ai trop aimée, je m'y suis trop livré. Ses desirs sans cesse prévenus se sont éteints. Voilà les femmes. Elles s'ennuient de tout, & même d'être heureuses. Ah peux-tu l'être à présent, perfide! peux-tu l'être & penser à moi? A moi! que dis je? que lui importent & mon amour & ma douleur? Ah! tandis que j'ai peine à retenir mes cris, que je baigne son lit de mes larmes, un autre peut-être.... cette idée est affreuse & je ne puis la soutenir. Je le connoîtrai ce rival, & si le brasier qui brûle dans mon sein, ne m'a consumé avant le jour, je ne mourrai pas sans vengeance. C'est sans

doute quelqu'un de ces faux amis que j'ai imprudemment attirés chez elle. Soligny, peut-être.... Il en fut épris, quand nous la vîmes dans son village.... elle étoit simple & sincere alors. Qu'elle est changée!... Il l'a voulu revoir, & moi facile & confiant, me croyant aimé, ne croyant pas possible que Laurette fût infidelle, je lui amenai mon rival. Je ne puis me tromper; mais enfin c'est sur lui que tombent mes soupçons. Allons m'en éclaircir sur l'heure. Suis-moi, dit-il à l'un de ses gens; & le jour commençoit à peine à luire, lorsque frappant à la porte du Chevalier, Luzy demanda à le voir. Il n'y est pas, Monsieur, dit le Suisse. — Il n'y est pas! — Non, Monsieur, il est à la campagne. — Et depuis quand? — Depuis hier au soir. — A quelle heure? — Au déclin du jour. — Et quelle est la campagne où il est allé? C'est ce qu'on ne sait pas; il n'a emmené que son valet-de-chambre. — Et dans quelle voiture? — Dans son vis-à-vis. — Son absence doit-elle être longue? — Il ne revient que dans quinze jours; il m'a dit de garder ses lettres. A son retour vous lui direz que je suis venu, & que je demande à le voir.

Enfin, dit-il en s'en allant; me voilà convaincu. Tout s'accorde. Il ne reste plus qu'à découvrir en quel lieu ils se sont cachés. Je l'ar-

tacherai de ses bras, le perfide, & j'aurai le plaisir de laver dans son sang mon injure & sa trahison.

Ses recherches furent inutiles. Le voyage du Chevalier étoit un mystere qu'il ne put jamais éclaircir. Luzy fut donc quinze jours au supplice, & la pleine persuasion que Soligny étoit le ravisseur, le détourna de toute autre idée.

Dans son impatience, il envoyoit tous les matins savoir si son rival étoit de retour. Enfin on lui annonce qu'il vient d'arriver. Il vole chez lui enflammé de colere; & le bon accueil du Chevalier ne fit que l'irriter encore. Mon cher Comte, lui dit Soligny, vous m'avez demandé avec empressement; à quoi puis-je vous être utile? A me délivrer, lui répondit Luzy en pâlissant, ou d'une vie que je déteste, ou d'un rival qui m'est odieux. Vous m'avez enlevé ma maîtresse; il ne vous reste plus qu'à m'arracher le cœur. — Mon ami, lui dit le Chevalier, j'ai autant d'envie que vous de me couper la gorge, car je suis outré de dépit, mais ce ne sera pas avec vous s'il vous plaît. Commençons donc par nous entendre. On vous a enlevé Laurette, dites-vous; j'en suis désolé: elle étoit charmante; mais en honneur ce n'est pas moi. Non que je me pique de délicatesse

sur cet article, en amour je pardonne à mes amis, & je me permets à moi-même de petits larcins passagers; & quoique je t'aime de tout mon cœur, si Laurette eût voulu te tromper pour moi plutôt que pour un autre, je n'aurois pas été cruel. Mais pour les enlevemens je n'en suis plus: cela est trop grave; & si tu n'as pas d'autre raison de me tuer, je te conseille de me laisser vivre & de déjeûner avec moi. Quoique le langage du Chevalier eût bien l'air de la franchise, Luzy tenoit encore à ses soupçons. Vous avez disparu, lui disoit-il, le même soir, à la même heure, vous vous êtes tenu quinze jours caché; je sais d'ailleurs que vous l'avez aimée, & que vous en aviez envie dans le tems même que je la pris.

Tu es bien heureux, lui dit Soligny, qu'avec l'humeur qui me domine, je t'aime assez pour m'expliquer encore. Laurette est partie le même soir que moi; à cela je n'ai point de réponse: c'est une de ses rencontres fatales qui font l'intrigue des romans. J'ai trouvé Laurette belle comme un ange, & j'en ai eu envie assurément; mais si tu vas te couper la gorge avec tous ceux qui ont ce tort-là, je plains la moitié de Paris. L'article important c'est donc le mystere de mon voyage & de mon absence? Oh bien, je vais te l'expliquer.

J'aimois Madame de Blanson, ou plutôt j'aimois son bien, sa naissance, son crédit à la Cour; car cette femme a tout pour elle, hors elle. Tu sais que si elle n'est ni jeune ni jolie, en revanche elle est très-sensible, & très-facile à s'enflammer. J'avois donc réussi à lui plaire, & je ne voyois pas d'impossibilité à être ce qu'on appelle heureux, sans en venir au mariage. Mais le mariage étoit mon but; & au moyen de cette timidité respectueuse, inséparable d'un amour délicat, j'éludois toutes les occasions d'abuser de sa foiblesse. Tant de réserve la déconcertoit. Elle n'avoit jamais vu, disoit-elle d'homme si craintif, si novice. J'avois la pudeur d'une jeune fille: j'en étois impatientant. Je ne te dirai pas tout le manége que j'ai employé pendant trois mois, à me faire attaquer sans me rendre. Jamais coquette n'en a tant fait pour allumer d'inutiles desirs. Ma conduite a été un chef-d'œuvre de prudence & d'habileté. Hé bien, ma veuve a été plus habile. Je suis sa dupe: oui, mon ami, elle a surpris ma crédule innocence. Voyant qu'il falloit m'attaquer dans les regles, elle a parlé de mariage. Rien de plus avantageux que ses dispositions. Son bien étoit à moi sans réserve. Il n'y avoit plus qu'une difficulté. J'étois bien jeune, & mon caractere ne

lui étoit pas assez connu. Pour nous éprouver, elle m'a proposé d'aller passer quelques jours ensemble, & tête-à-tête à la campagne. Quinze jours de solitude & de liberté, disoit elle, valoient mieux pour se bien connoître, que deux ans de la vie de Paris. J'ai donné dans le piége, & elle a si bien fait que j'ai oublié ma résolution. Que l'homme est fragile & peu sûr de lui ! Engagé dans le rôle d'époux, il a fallu le soutenir, & je lui ai donné de moi la meilleure opinion qu'il m'a été possible ; mais bientôt elle a cru s'appercevoir que mon amour s'affoiblissoit. J'ai eu beau dire qu'il étoit le même ; elle m'a répondu qu'on ne l'abusoit point avec de vaines paroles, & qu'elle voyoit bien que j'étois changé. Enfin, ce matin à mon réveil, j'ai reçu le congé que voici : il est de sa main, & en bonne forme. « La légere épreuve que j'ai » faite de vos sentimens me suffit. Partez, Mon» sieur, quand il vous plaira. Je veux un mari » dont les soins ne se ralentissent jamais ; qui » m'aime toujours, & toujours de même ». Es-tu content ? Voilà mon aveuture. Tu vois qu'elle ne ressemble guere à celle que tu m'attribuois. On m'enlevoit ainsi que ta Laurette ; Dieu veuille, mon ami, qu'on n'ait pas fait d'elle ce qu'on a fait de moi ! Mais à présent que te voilà

détrompé

détrompé ſur mon compte, n'as-tu pas quelqu'autre ſoupçon ? Je m'y perds, dit Luzy : pardonne à ma douleur, à mon déſeſpoir, à mon amour, la démarche que je viens de faire. Tu te moques, reprit Soligny; rien n'étoit plus juſte. Si je t'avois pris ta maîtreſſe, il auroit bien fallu t'en faire raiſon. Il n'en eſt rien; tant mieux : nous voilà bons amis. Veux-tu déjeuner ? — Je veux mourir. — Cela ſeroit un peu trop violent : Il faut garder ce remede-là pour des diſgraces plus ſérieuſes. Ta Laurette eſt jolie, quoiqu'un peu fripponne : il faut tâcher de la ravoir ; mais ſi tu n'as plus celle là, je te conſeille d'en prendre une autre, & le plutôt ſera le mieux.

Pendant que Luzy ſe déſeſpéroit, & qu'il ſemoit l'argent à pleines mains pour découvrir les traces de Laurette, elle étoit auprès de ſon pere, pleurant ſa faute, ou plutôt ſon amant. Bazile avoit dit dans le village qu'il n'avoit pu ſe paſſer de ſa fille, & qu'il l'étoit allé chercher. On la trouvoit encore embellie. Ses graces s'étoient développées ; & aux yeux même des villageois, ce qu'on appelle l'air de Paris, lui avoit donné de nouveaux charmes. L'ardeur des garçons qui l'avoient recherchée ſe renouvella & n'en fut que plus vive. Mais ſon pere les refuſoit tous. Vous ne vous marierez jamais de mon vi-

vant, lui dit-il; je ne veux tromper personne. Travaillez & pleurez avec moi. Je viens de renvoyer à votre indigne amant tout ce qu'il m'avoit donné. Il ne nous reste plus de lui que la honte.

Laurette humble & soumise, obéissoit à son pere sans se plaindre & sans oser lever les yeux sur lui. Ce fut pour elle une peine incroyable de reprendre l'habitude de l'indigence & du travail. Ses pieds amollis étoient blessés, ses mains délicates étoient meurtries: mais ce n'étoient-là que des maux légers. Les peines du corps ne sont rien, disoit-elle en gémissant; celles de l'ame sont bien plus cruelles!

Quoique Luzy lui fût présent sans cesse, & que son cœur ne pût s'en détacher, elle n'avoit plus ni l'espoir ni la volonté de retourner à lui. Elle savoit quelle amertume avoit répandu son égarement sur la vie de son malheureux pere, & quand elle auroit été libre de le quitter encore, elle n'y auroit pas consenti. Mais l'image de la douleur où elle avoit laissé son amant, la poursuivoit & faisoit son supplice. Le droit qu'il avoit de l'accuser de perfidie & d'ingratitude, étoit pour elle un nouveau tourment. — Si du moins je pouvois lui écrire! mais on ne m'en laisse ni la liberté ni le moyen. C'est peu de l'abandonner;

on veut que je l'oublie. Je m'oublierois plutôt moi-même ; & il m'est aussi impossible de le haïr que de l'oublier. S'il fut coupable, son amour en est cause ; & ce n'est pas à moi de l'en punir. Dans tout ce qu'il a fait il n'a vu que mon bonheur & celui de mon pere. Il s'est trompé, il m'a égarée ; mais à son âge on ne sait qu'aimer. Oui, je lui dois, je me dois à moi-même de l'éclairer sur ma conduite ; & en cela seul mon pere ne sera point obéi. La difficulté n'étoit plus qu'à se procurer les moyens de lui écrire ; mais son pere, sans y penser, lui en avoit épargné le soin.

Un soir Luzy se retirant plus affligé que jamais, reçoit un paquet anonyme. La main qui avoit écrit l'adresse ne lui étoit pas connue ; mais le timbre lui en dit assez. Il l'ouvre avec précipitation, il reconnoît la bourse qu'il avoit donnée à Bazile, avec les cinquante louis qu'il y avoit laissés, & deux sommes pareilles qu'il lui avoit fait tenir. Je vois tout, dit-il : j'ai été découvert. Le pere indigné me renvoye mes dons. Fier & févere, comme je l'ai connu, dès qu'il a su où étoit sa fille, il sera venu la chercher, il l'aura forcée à le suivre. A l'instant même il assemble ceux de ces gens qui servoient Laurette. Il les interroge, il demande si quelqu'un d'eux n'a pas

vu chez elle un payſan qu'il leur dépeint. L'un d'eux ſe ſouvient qu'en effet le jour même qu'elle s'en eſt allée, un homme tout ſemblable à celui qu'il déſigne, eſt monté à la botte du carroſſe de Laurette, & lui a parlé un moment. Allons vîte, s'écria Luzy, des chevaux de poſte à ma chaiſe.

La ſeconde nuit étant arrivé à quelques lieues de Coulange, il fait déguiſer en payſan celui de ſes gens qui l'avoit ſuivi, l'envoye s'inſtruire, & en l'attendant tâche de prendre du repos. Il n'en eſt point pour l'ame d'un amant dans une ſituation ſi violente. Il compta les minutes, depuis le départ de ſon émiſſaire juſqu'à ſon retour.

Monſieur, lui dit ce domeſtique en arrivant, bonnes nouvelles! Laurette eſt à Coulange, auprès de ſon pere. — Ah je reſpire. — On parle même de la marier! . . . Il faut que je la voie. — Vous la trouverez dans ſa vigne : elle y travaille tout le jour. — Juſte ciel! quelle dureté! Allons, je me tiendrai caché, & toi, ſous ce déguiſement, tu guetteras le moment où elle ſera ſeule. N'en perdons pas un : mettons-nous en chemin.

L'émiſſaire de Luzy lui avoit dit vrai. Il ſe préſentoit pour Laurette un parti riche dans ſon

état; & le Curé avoit mandé Bazile pour le résoudre à l'accepter.

Cependant Laurette travailloit à la vigne, & pensoit au malheureux Luzy. Luzy arrive & l'apperçoit de loin. Il avance avec précaution, il la voit seule, il accourt, se précipite, & lui tend les bras. Au bruit qu'il a fait à travers les pampres, elle leve la tête, elle tourne les yeux; Dieu! s'écria-t-elle... La surprise & la joie lui ôterent l'usage de la voix. Tremblante, elle étoit dans ses bras sans avoir pu le nommer encore. Ah Luzy, lui dit-elle enfin, c'est vous! voilà ce que je demandois au Ciel. Je suis innocente à vos yeux: c'en est assez, je souffrirai le reste. Adieu, Luzy; adieu pour jamais. Eloignez-vous. Plaignez Laurette! Elle ne vous reproche rien. Vous lui serez cher jusqu'au dernier soupir. Moi, s'écria-t-il en la serrant contre son sein, comme si on eût voulu la lui arracher encore, moi te quitter, ô moitié de moi même; moi vivre sans toi, loin de toi! Non, il n'y a pas sur la terre de puissance qui nous sépare. — Il en est une sacrée pour moi: c'est la volonté de mon pere. Ah mon ami! si vous aviez su la douleur profonde où le plongeoit ma fuite, sensible & bon comme vous l'êtes, vous m'auriez rendue à ses pleurs. Me dérober à lui une

seconde fois, ou lui enfoncer le couteau dans le sein, ce seroit pour moi la même chose. Vous me connoissez trop bien pour me le demander; vous êtes trop humain pour le vouloir vous-même. Perdez un espoir que je n'ai plus. Adieu. Fasse le Ciel que j'expie ma faute! mais j'ai bien de la peine à me la reprocher. Adieu, vous dis-je : mon pere va venir : il seroit affreux qu'il nous trouvât ensemble. C'est ce que je veux ; dit Luzy : je l'attends. — Ah vous allez redoubler mes peines!

Dans l'instant même Bazile arrive, & Luzy s'avançant de quelque pas au-devant de lui, se jette à ses genoux. Qui êtes-vous ? Que demandez-vous ? lui dit Bazile étonné d'abord. Mais dès qu'il eut fixé ses regards sur lui, Malheureux! s'écria-t-il en reculant, éloignez-vous, ôtez-vous de mes yeux. — Non, je meurs à vos pieds, si vous ne daignez pas m'entendre. — Après avoir perdu, déshonoré la fille, vous osez vous présenter au pere! — Je suis criminel, je l'avoue; & voilà de quoi me punir; mais si vous m'écoutez, j'espere que vous aurez pitié de moi. Ah, dit Bazile en regardant l'épée, si j'étois aussi lâche, aussi cruel que vous!... Vois, dit-il à sa fille, combien le vice est bas, & quelle en est la honte, puisqu'il oblige l'homme à ramper aux pieds de son sembla-

ble, & à ſupporter ſes mépris. Si je n'étois que vicieux, reprit Luzy avec fierté, loin de vous implorer je vous braverois. N'attribuez mon humiliation qu'à ce qu'il y a de plus honnête & de plus noble dans la nature, à l'amour, à la vertu même, au deſir que j'ai d'expier une faute, excuſable peut-être, & que je ne me reproche ſi cruellement, que parce que j'ai le cœur bon. Alors, avec toute l'éloquence du ſentiment, il s'efforça de ſe juſtifier, en attribuant tout à la fougue de l'âge & à la l'ivreſſe de la paſſion.

Le monde eſt bien heureux, reprit Bazile, que votre paſſion n'ait pas été celle de l'argent! vous auriez été un Cartouche. (Luzy frémit à ce diſcours.) Oui, un Cartouche. Et pourquoi non? Auriez-vous la baſſeſſe de croire que l'innocence & l'honneur valent moins que les richeſſes & que la vie? N'avez-vous pas profité de la foibleſſe, de l'imbécillité de cette malheureuſe, pour lui ravir ces deux tréſors? Et à moi, ſon pere, croyez-vous m'avoir fait un moindre mal que de m'aſſaſſiner? Un Cartouche eſt roué, parce qu'il vole des biens dont on peut ſe paſſer pour vivre; & vous qui nous avez ravi ce qu'une fille bien née, ce qu'un pere honnête homme ne peuvent perdre ſans mourir, qu'avez-vous mérité? On vous dit noble, & vous croyez l'être. Voici

les traits de cette nobleſſe dont vous vous glorifiez. Dans un moment de déſolation, où le plus méchant des hommes auroit eu pitié de moi, vous m'abordez, vous feignez de me plaindre, & vous dites dans votre cœur : Voilà un malheureux qui n'a dans le monde de conſolation que ſa fille : c'eſt le ſeul bien que le Ciel lui laiſſe ; demain je veux la lui enlever. Oui, barbare, oui ſcélérat, voilà ce qui ſe paſſoit dans votre ame. Et moi crédule, je vous admirois, je vous comblois de bénédictions, je demandois au Ciel qu'il accomplît tous vos vœux ; & tous vos vœux tendoient à ſuborner ma fille ! Que dis-je, malheureux ! Je vous la livrois, je l'engageois à courir après vous, à la verité pour vous rendre cet or, ce poiſon, avec lequel vous croyiez me corrompre : il ſembloit que le Ciel m'avertît que c'étoit un don pernicieux & traître, je réſiſtai à ce mouvement, je m'obſtinai à vous croire compatiſſant & généreux ; vous n'étiez que perfide & impitoyable ; & la main que j'aurois baiſée, que j'aurois arroſée de larmes ſe préparoit à m'arracher le cœur. Voyez, pourſuivit-il en découvrant ſon ſein & en lui montrant ſes cicatrices, voyez quel homme vous avez déshonoré ! J'ai verſé pour l'Etat plus de ſang que vous n'en avez dans les veines, & vous, homme inutile, quels ſont vos

exploits ? De désoler un pere, de débaucher sa fille ! d'empoisonner mes jours & les siens ! La voilà cette malheureuse victime de vos séductions, la voilà qui trempe aujourd'hui dans ses pleurs le pain dont elle se nourrit. Elevée dans la simplicité d'une vie innocente & laborieuse, elle l'aimoit ; elle la déteste : vous lui avez rendu insupportables le travail & la pauvreté : elle a perdu sa joie avec son innocence, & il ne lui est plus permis de lever les yeux sans rougir. Mais ce qui me désespere, ce que je ne vous pardonnerai jamais, vous m'avez fermé le cœur de ma fille ; vous avez éteint dans son ame les sentimens de la nature ; vous lui avez fait un supplice de la société de son pere ; peut-être hélas ! ... je n'ose acchever .... peut-être lui suis-je odieux.

Ah mon pere ! s'écria Laurette, qui jusqu'alors étoit restée dans l'abattement & la confusion, ah mon pere ! c'est trop me punir. Je mérite tout, excepté le reproche d'avoir cessé de vous aimer. En disant ces mots, elle étoit à ses pieds dont elle baisoit la poussiere. Luzy s'y prosterna lui-même, & dans un excès d'attendrissement, Mon pere, dit-il, pardonnez-lui, pardonnez-moi, embrassez vos enfans, & si le ravisseur de Laurette n'est pas trop indigne du nom de son époux, je vous conjure de me l'accorder.

Ce retour auroit attendri un cœur plus dur que celui de Bazile. S'il y avoit, dit-il à Luzy, un autre moyen de me rendre l'honneur & de vous rendre à tous deux l'innocence, je refuserois celui-là. Mais il est le seul; je l'accepte, & bien plus pour vous que pour moi; car je ne veux, je n'attends rien de vous, & je mourrai en cultivant ma vigne.

L'amour de Luzy & de Laurette fut consacré au pied des autels. Bien des gens dirent qu'il avoit fait une bassesse, & il en convint: Mais ce n'est pas, dit-il, celle qu'on m'attribue. C'est à faire le mal qu'est la honte, & non pas à le réparer.

Il n'y eut pas moyen d'engager Bazile à quitter son humble demeure. Après avoir tout mis en usage pour l'attirer à Paris, Madame de Luzy obtint de son époux qu'il achetât une terre auprès de Coulange, & le bon pere consentit enfin à y aller passer ses vieux ans.

Deux cœurs faits pour la vertu furent ravis de l'avoir retrouvée. Cette image des plaisirs célestes, l'accord de l'amour & de l'innocence ne leur laissa plus rien à desirer, que de voir les fruits d'une union si douce. Le Ciel exauça le vœu de la nature, & Bazile avant de mourir, embrassa ses petits-enfans.



LE CONNOISSEUR



LE CONNOISSEUR.

CÉLICOUR, dès l'âge de quinze ans, avoit été dans le monde ce qu'on appelle un petit prodige. Il faisoit des vers les plus galans du monde. Il n'y avoit pas dans le voisinage une jolie femme qu'il n'eût célébrée & qui ne trouvât que ses yeux avoient encore plus d'esprit que ses vers. C'étoit dommage de laisser tant de talens enfouis dans une petite ville: Paris devoit en être le théâtre, & l'on fit si bien que son pere se résolut à l'y envoyer. Ce pere étoit un honnête homme, qui aimoit l'esprit sans en avoir, & qui admiroit, sans savoir pourquoi, tout ce qui venoit de la capitale; il y avoit même des relations littéraires, & du nombre de ses correspondans étoit un *Connoisseur* appellé M. de Fintac. Ce fut particuliérement à lui que Célicour fut recommandé.

Fintac reçut le fils de son ami avec cette bonté qui protége. Monsieur, lui dit-il, j'ai entendu parler de vous: je sçais que vous avez eu des succès en province; mais en province, croyez-moi, les Arts & les Lettres sont encore au berceau.

Sans le goût, l'esprit & le génie ne produisent rien que d'informe, & il n'y a du goût qu'à Paris. Commencez donc par vous persuader que vous ne faites que de naître, & par oublier tout ce que vous avez appris. Que n'oublierois-je pas, dit Célicour, en jettant les yeux sur une niéce de dix-huit ans que le Connoisseur avoit auprès de lui. Oui, Monsieur, c'est d'aujourd'hui que je commence à vivre. Je ne sçais quel charme on respire en ces lieux, mais il se développe en moi des facultés qui m'étoient inconnues : il me semble que je viens d'acquérir de nouveaux sens, une ame nouvelle. Bon ! s'écria Fintac, voilà de l'enthousiasme, il est né Poëte, & à ce seul trait je le garantis tel. Il n'y a point de poésie à cela, reprit Célicour, c'est la naïve & simple nature. — Tant mieux ! c'est-là le vrai talent. Et à quel âge vous êtes-vous senti animé de ce feu divin ? — Hélas, Monsieur, j'en ai eu quelques étincelles en province ; mais je n'y éprouvai jamais cette chaleur vive & soudaine qui me pénetre dans ce moment. C'est l'air de Paris, dit Fintac. C'est l'air de votre maison, dit Célicour : je suis dans le temple des Muses. Le Connoisseur trouva que ce jeune homme avoit d'heureuses dispositions.

Agathe, la plus jolie petite espiégle que l'amour

eût formée, ne perdit pas un mot de cet entretien, & certains regards en-dessous, certain sourire qui effleuroit ses levres, firent entendre à Célicour qu'elle ne se méprenoit pas au double sens de ses réponses. Je sais bon gré à votre pere, ajouta le Connoisseur de vous avoir envoyé dans l'âge où le naturel est assez docile pour recevoir les impressions du bien; mais gardez - vous de celles du mal. Vous trouverez à Paris de faux connoisseurs plus que de bons juges. N'allez pas consulter tout le monde, & tenez-vous-en aux lumieres d'un homme qui jamais ne s'est trompé sur rien. Célicour qui n'imaginoit pas que l'on pût se louer soi-même avec tant de franchise, eut la simplicité de demander quel étoit cet homme infaillible? C'est moi, Monsieur, lui répondit Fintac d'un ton de confidence, moi qui ai passé ma vie avec tout ce que les arts & les lettres ont de plus considérable; moi qui, depuis quarante ans, m'exerce à distinguer, dans les choses d'imagination & de goût, les beautés réelles & permanentes, des beautés de mode & de convention. Je le dis parce qu'on le sait, & qu'il n'y a point de vanité à convenir d'un fait connu.

Quelque singulier que fût ce langage, Célicour y fit à peine attention: un objet plus intéressant l'occupoit. Agathe avoit quelquefois daigné lever

les yeux ſur lui, & ſes yeux ſembloient lui dire les choſes du monde les plus obligeantes ; mais étoit-ce leur vivacité naturelle, ou le plaiſir de voir leur triomphe qui les animoit ? voilà ce qu'il falloit éclaircir. Célicour pria donc le Connoiſſeur de permettre qu'il eût l'honneur de le voir ſouvent, & Fintac l'y invita lui-même.

Dans la ſeconde viſite, le jeune homme fut obligé d'attendre que le connoiſſeur fût viſible, & de paſſer un quart d'heure tête-à-tête avec l'aimable niéce. On lui en fit bien des excuſes, & il répondit qu'il n'y avoit pas de quoi. Monſieur, lui dit Agathe, mon oncle eſt enchanté de vous.— C'eſt un ſuccès bien flatteur pour moi ; mais, Mademoiſelle, il en eſt un qui me toucheroit davantage. — Mon oncle aſſure que vous êtes fait pour réuſſir à tout.— Ah ! que ne penſez-vous de même ! — Je ſuis aſſez ſouvent de l'avis de mon oncle. — Aidez-moi donc à mériter ſes bontés. — Il me ſemble que vous n'avez pas beſoin d'aide. — Pardonnez-moi : je ſais que les grands hommes ont preſque tous des ſingularités, quelquefois même des foibleſſes. Pour flatter leurs goûts, leurs opinions, leur caractere, il faut les connoître ; pour les connoître il faut les étudier, & ſi vous vouliez, belle Agathe, vous m'abrégeriez cette étude. Après tout, de quoi

s'agit-il ? de gagner la bienveillance de votre oncle ? rien au monde n'eſt plus innocent. — Il eſt donc d'uſage en province de s'entendre avec les niéces pour réuſſir auprès des oncles ? cela n'eſt pas ſi mal-adroit. — Je n'y vois rien que de très-ſimple. — Mais ſi mon oncle avoit comme vous le dites, des ſingularités, des foibleſſes, faudroit-il vous en donner avis ? — Pourquoi non ? me ſoupçonneriez-vous d'en vouloir faire un mauvais uſage ? — Non ; mais ſa niéce ! — Hé bien, ſa niéce doit ſouhaiter qu'on cherche à lui complaire. Il a paſſé l'âge où l'on ſe corrige ; il n'y a donc plus qu'à le ménager. — On ne peut pas mieux lever les ſcrupules. — Ah, vous n'en auriez aucun ſi je vous étois mieux connu ; mais non, vous êtes diſſimulée. — En effet, je vois Monſieur pour la ſeconde fois ; comment puis-je avoir des ſecrets pour lui ? — Je ſuis indiſcret, je l'avoue, & je vous en demande pardon. — Non, c'eſt moi qui ai tort de vous laiſſer croire la choſe plus grave qu'elle n'eſt. Voici le fait, mon oncle eſt un bon-homme qui n'eût jamais été que cela, ſi on ne lui avoit pas mis dans la tête la prétention de ſe connoître à tout, de juger les arts & les lettres, d'être le guide, l'appréciateur & l'arbitre des talens. Cela ne fait du mal à perſonne ; mais cela nous attire une foule

de ſots que mon oncle protége, & avec leſquels il partage le ridicule du bel-eſprit. Il ſeroit bien à ſouhaiter pour ſon repos qu'il abandonnât cette chimere ; car le public ſemble avoir pris à tâche de n'être jamais de ſon avis, & c'eſt tous les jours quelque ſcene nouvelle. — Vous m'affligez. — Vous voilà au fait de tous nos ſecrets de famille, & nous n'avons plus rien de caché pour vous. Comme elle achevoit, on vint dire à Célicour que le Connoiſſeur étoit viſible.

Le cabinet où il fut introduit annonçoit la multiplicité des études & la foule des connoiſſances : on voyoit le plancher couvert d'*in-folio* pêle-mêle entaſſés, de rouleaux d'eſtampes, de cartes déployées, & de manuſcrits ſemés au hazard ; ſur une table, un Tacite ouvert à côté d'une lampe ſépulchrale entourée de médailles antiques ; plus loin, un téleſcope ſur ſon affut, l'eſquiſſe d'un tableau ſur le chevalet, un modele de bas-relief en cire, des morceaux d'hiſtoire naturelle ; & du parquet au plafond, des rayons de livres pitoreſquement renverſés. Le jeune homme ne ſavoit où mettre le pied, & ſon embarras fit au Connoiſſeur un plaiſir extrême. Pardonnez, lui dit-il, le dérangement où vous me trouvez : c'eſt ici mon cabinet d'études, j'ai beſoin d'avoir tout cela ſous ma main ; mais ne croyez pas que

le même désordre régne dans ma tête : chaque chose y est à sa place ; la variété, le nombre même n'y jette point de confusion. Cela est merveilleux, dit Célicour, qui ne savoit ce qu'il disoit, car il étoit encore occupé d'Agathe. Oh très-merveilleux ! reprit Fintac ; & souvent je m'étonne moi-même quand je réfléchis au méchanisme de la mémoire, à la maniere dont les idées se classent & s'arrangent à mesure qu'elles naissent. Il semble qu'il y ait des tiroirs pour chaque espece de connoissances. Par exemple, à travers cette foule de choses qui m'avoient passé par l'esprit, qui m'expliquera comment vint se retracer dans mon souvenir, à point nommé, ce que j'avois lû autrefois sur le retour de la comete ? car vous saurez que c'est moi qui donnai l'éveil à nos Astronomes. — Vous, Monsieur ? — Ils n'y pensoient pas, & sans moi la comete passoit *incognito* sur notre horison. Je ne m'en suis pas vanté comme vous croyez bien : je vous le dis en confidence. — Et pourquoi vous laisser dérober la gloire d'un avis aussi important ! — Bon ! je ne finirois pas si je réclamois tout ce qu'on me vole. En général, mon enfant, sachez qu'une solution, une découverte, un morceau de poésie, de peinture ou d'éloquence, n'appartient pas, autant qu'on l'imagine, à celui qui se

l'attribue. Mais quel est l'objet d'un connoisseur ? d'encourager les talens en même temps qu'il les éclaire. Que l'idée de ce bas-relief, que l'ordonnance de ce tableau, que les beautés de détail ou d'ensemble de cette piéce de théâtre soient de l'artiste ou de moi, cela est égal pour les progrès de l'art; or c'est-là tout ce qui m'intéresse. Ils viennent, je leur dis ma pensée; ils m'écoutent, ils en font leur profit; c'est à merveille: je suis récompensé quand ils ont réussi. Rien n'est plus beau, dit Célicour: les arts doivent vous regarder comme leur Apollon. Et Mademoiselle Agathe daigne-t-elle être aussi leur Muse? — Non, ma niéce est une étourdie que j'ai voulu élever avec soin; mais elle n'a aucun goût pour l'étude. Je l'avois engagée à jetter les yeux sur l'histoire; elle m'a rendu mes livres, en me disant que ce n'étoit pas la peine de lire, pour voir dans tous les siecles d'illustres fous & de hardis fripons se jouer d'une foule de sots. J'ai voulu essayer si elle goûteroit davantage l'éloquence, elle a prétendu que Cicéron, Démosthènes, *&c.* étoient d'habiles charlatans, & que quand on avoit de bonnes raisons, l'on n'avoit pas besoin de tant de paroles. Pour la Morale, elle soutient qu'elle la sait toute par cœur, & que Lucas, son pere nourricier, est aussi sage que Socrate. Il n'y

a donc que la Poésie qui l'amuse quelquefois ; encore préfére-t-elle des fables aux poëmes les plus sublimes, & vous dit bonnement qu'elle aime mieux entendre parler les animaux de la Fontaine que les héros de Virgile & d'Homère. En un mot, elle est à dix-huit ans aussi enfant qu'on l'est à douze ; & au milieu des entretiens les plus sérieux, les plus intéressans, vous serez surpris de la voir s'amuser d'une bagatelle, ou s'ennuyer dès que l'on veut captiver son attention. Célicour riant au-dedans de lui-même, prit congé de M. de Fintac, qui lui fit la grace de l'inviter à dîner pour le lendemain.

Le jeune homme étoit si aise, qu'il n'en dormit pas de la nuit. Dîner avec Agathe ! c'étoit le plus beau jour de sa vie. Il arrive, & à sa beauté, à sa jeunesse, à l'air de sérénité répandu sur son visage, on eût cru voir paroître Apollon, si le Parnasse de Fintac eût été mieux composé ; mais comme il ne vouloit que des protégés & des adulateurs, il n'attiroit chez lui que des gens faits pour l'être.

Il leur annonça Célicour comme un jeune Poëte de la plus belle espérance, & le fit placer à table à sa droite. Dès-lors voilà tous les yeux de l'envie attachés sur lui. Chacun des convives lui crut voir usurper sa place, & jura dans le

fond de son ame de se venger, en décriant le premier ouvrage qu'il donneroit. En attendant, Célicour fut accueilli, caressé par tous ces Messieurs, & les prit dès ce moment pour les plus honnêtes gens du monde. Un nouveau venu excitoit l'émulation; le bel-esprit mit toutes les voiles, on jugea la république des lettres; & comme il est juste de mêler la louange à la critique; on loua généreusement tous les morts & on déchira tous les vivans, bien entendu, tous les vivans qui n'étoient pas de ce dîné. Tous les ouvrages nouveaux qui avoient réussi sans passer sous les yeux de Fintac, ne pouvoient avoir qu'un succès éphémere; tous ceux qu'il avoit scellés du sceau de son approbation, devoient aller à l'immortalité, quoi qu'en dît le siecle présent. On parcourut tous les genres de Littérature, & pour donner plus d'essor à l'érudition & à la critique, on mit sur le tapis cette question toute neuve, savoir, lequel méritoit la préférence de Corneille ou de Racine. L'on disoit même là-dessus les plus belles choses du monde, lorsque la petite niece, qui n'avoit pas dit un mot, s'avisa de demander naïvement lequel des deux fruits, de l'orange ou de la pêche, avoit le goût le plus exquis & méritoit le plus d'éloges. Son oncle rougit de sa simplicité, & les convives baisserent tous les yeux sans daigner

répondre à cette bêtise. Ma niece, dit Fintac, à votre âge il faut savoir écouter & se taire. Agathe, avec un petit sourire imperceptible, regarda Célicour qui l'avoit très-bien entendue, & dont le coup-d'œil la consola du mépris de l'assemblée. J'ai oublié de dire qu'il étoit placé vis-à-vis d'elle, & vous jugez bien qu'il écoutoit peu ce qu'on disoit autour de lui. Mais le connoisseur qui examinoit sa physionomie, y trouvoit un feu singulier. Voyez, disoit-il à ses beaux-esprits, voyez comme le talent perce. Oui, répondit l'un d'eux, on le voit transpirer comme l'eau à travers les pores de l'éolypile. Fintac prenant Célicour par la main lui dit : Est-ce là une comparaison? est-ce là de la poésie & de la philosophie fondues ensemble? C'est ainsi que les talens se touchent, & que les Muses se tiennent par la main. Avouez, poursuivit-il, qu'on ne fait pas de pareils dinés dans vos villes de province. Hé bien, vous ne voyez rien; il y a des jours où ces Messieurs ont encore cent fois plus d'esprit. Il seroit difficile de n'en avoir pas, dit l'un d'eux: nous sommes à la source, & *purpureo bibimus ore nectar.* Ah! *purpureo!* reprit modestement Fintac, vous me faites bien de l'honneur. Écoutez, jeune homme, apprenez à citer. Le jeune homme étoit fort attentif à saisir

au paſſage les regards d'Agathe, qui de ſon côté le trouvoit fort joli.

Au ſortir de table on alla ſe promener dans un jardin, où le Connoiſſeur avoit pris ſoin de réunir les plantes rares qu'on voit par-tout. Il y avoit entre autres merveilles, un chou panaché qui faiſoit l'admiration des Naturaliſtes. Ses replis, ſon feſton, le mêlange de ſes couleurs étoient la choſe du monde la plus étonnante. Qu'on me faſſe voir, diſoit Fintac, une plante étrangere que la nature ait pris ſoin de former avec plus d'induſtrie & de délicateſſe. C'eſt pour venger l'Europe de la prévention de certains curieux pour tout ce qui nous vient des Indes & du nouveau monde, que j'ai conſervé ce beau chou.

Tandis qu'on admiroit ce prodige, Agathe & Célicour s'étoient joints, comme ſans y penſer, dans une allée voiſine. Belle Agathe, dit le jeune homme en lui montrant une roſe, laiſſerez-vous mourir cette fleur ſur ſa tige? — Où voulez-vous donc qu'elle meure? — Où je voudrois expirer moi-même. Agathe rougit de cette réponſe, & dans ce moment ſon oncle, avec deux beaux eſprits, vint s'aſſeoir dans un boſquet voiſin, d'où ſans être apperçu il pouvoit les entendre. S'il eſt vrai, pourſuivit Célicour, que les ames paſſent d'un corps à l'autre, je ſouhaite après

ma mort être une rose pareille à celle là. Si quelque main profane s'avance pour me cueillir, je me cacherai parmi les épines ; mais si une nymphe charmante daigne jetter les yeux sur moi, je me pencherai vers elle, j'épanouirai mon sein, j'exhalerai mes parfums, je les mêlerai avec son haleine, le desir de lui plaire animera mes couleurs. — Hé bien, vous serez tant que vous serez cueillie, & l'instant d'après vous ne serez plus. — Ah, Mademoiselle, ne comptez-vous pour rien le bonheur d'être un instant ?... Ses yeux acheverent de dire ce que sa bouche avoit commencé. Et moi, dit Agathe en déguisant son trouble, si j'avois le choix, je ferois des vœux pour être changée en colombe : c'est la douceur, l'innocence même. — Ajoutez la tendresse & la fidélité : Oui, belle Agathe, ce choix est digne de vous. La colombe est l'oiseau de Vénus ; Vénus vous distingueroit parmi vos pareilles : vous seriez l'ornement de son char ; l'Amour se reposeroit sur vos aîles, ou plutôt il vous échaufferoit dans son sein. Ce seroit sur sa bouche divine que votre bec prendroit l'ambroisie. Agathe l'interrompit en lui disant qu'il poussoit les fictions trop loin. Encore un mot, dit Célicour : une colombe a une compagne ; s'il dépendoit de vous de choisir la vôtre, quelle ame lui donneriez-vous ? Celle

d'une amie, répondit-elle. A ces mots Célicour attacha fur elle des yeux où étoient peints l'amour, le reproche & la douleur.

Fort bien dit l'oncle en fe levant, fort bien! voilà de la belle & bonne poésie. L'image de la la rose eft d'une fraîcheur digne de Van-huyfum, celle de la colombe eft un petit tableau de Boucher, le plus frais, le plus galant du monde, *ut pictura poësis*. Courage, mon enfant, courage! l'allégorie eft très-bien foutenue, nous ferons quelque chofe de vous. Agathe, j'ai été affez content de votre dialogue, & voilà M. de Lexergue qui en eft furpris comme moi. Il eft certain, dit M. de Lexergue, qu'il y a dans le langage de Mademoifelle quelque chofe d'anacréontique : c'eft l'empreinte du goût de fon oncle; il ne dit rien qui ne foit marqué au coin de la faine antiquité. M. Lucide trouva dans les fictions de Célicour le *molle atque facetum*. Il faut achever cette petite fcene, dit Fintac, il faut la mettre en vers, ce fera une des plus jolies chofes que nous ayons vûes. Célicour dit que pour l'achever il avoit befoin du fecours d'Agathe, & afin que le dialogue eût plus d'aifance & de naturel, on crut devoir les laiffer feuls. A la colombe votre compagne, *l'ame d'une amie* ! reprit Célicour : ah, belle Agathe, votre cœur n'eft-il fait que

pour l'amitié ? est-ce pour elle que l'amour a pris plaisir à réunir en vous tant de charmes ? Voilà, dit Agathe en souriant, le dialogue très-bien renoué. Je n'ai qu'à saisir la replique ; il y a de quoi nous mener loin. Si vous voulez, dit Célicour, il est facile de l'abréger. Parlons d'autre chose, interrompit-elle. Le diné vous a-t-il amusé ? — Je n'y ai entendu qu'un seul mot plein de sens & de finesse, qu'on a eu la sottise de prendre pour une question naïve ; tout le reste m'a échappé. Mon ame n'étoit pas à mon oreille. - Elle étoit bien-heureuse ! -- Ah ! très-heureuse, car elle étoit dans mes yeux. -- Si je voulois je ferois semblant de ne pas vous entendre ou de ne pas vous croire ; mais je ne fais jamais semblant. Je trouve donc tout simple, n'en déplaise à nos beaux-esprits, que vous ayéz plus de plaisir à me voir qu'à les écouter, & je vous avoue à mon tour que je ne suis pas fâchée d'avoir à qui parler, ne fût-ce que des yeux, pour me sauver de l'ennui qu'ils me donnent. Nous voilà donc d'intelligence & nous allons nous amuser, car nous avons là des originaux assez plaisans dans leur espece. Par exemple, ce M. Lucide croit toujours voir dans les choses ce que personne n'y a vû. Il semble que la nature lui ait dit son secret à l'oreille ; mais tous le monde n'est pas digne de savoir ce qu'il pense. Il choisit dans

un cercle un confident privilégié : c'est communément la personne la plus distinguée. Il se penche mystérieusement vers elle, & lui dit tout bas son avis. Pour M. de Lexergue, c'est un érudit de la premiere force : plein de mépris pour tout ce qui est moderne, il estime les choses par le nombre des siecles. Il veut même qu'une jeune femme ait l'air de l'antiquité, & il m'honore de son attention, parce qu'il me trouve le profil de l'Impératrice Popée. Dans le groupe que vous voyez là-bas, est un homme droit & pincé qui fait de petits riens charmans, mais ne les entend pas qui veut. Il demande un jour pour les lire ; il nomme lui-même son auditoire ; il exige que la porte soit fermée à tout profane ; il arrive sur la pointe du pied, se place devant une table entre deux flambeaux, tire mystérieusement de sa poche un porte-feuille couleur de rose, promene autour de lui un œil gracieux qui demande silence, annonce un petit roman de sa façon, qui a eu le bonheur de plaire à des personnes de considération, le lit posément pour être mieux goûté, & va jusqu'à la fin sans s'appercevoir que chacun bâille à bouche close. Ce petit homme remuant qui gesticule auprès de lui, me fait une pitié que je ne puis dire. L'esprit est pour lui comme ces éternuemens qui vont venir & qui ne viennent

jamais. On voit qu'il meurt d'envie de dire de jolies choſes, il les a au bout de la langue, mais il ſemble qu'elles lui échappent au moment qu'il va les ſaiſir. Ah, c'eſt un homme bien à plaindre! Ce perſonnage ſec & long qui ſe promene ſeul à l'écart, eſt l'eſprit le plus réfléchi & le plus creux que je connoiſſe : parce qu'il a une perruque ronde & des vapeurs noires, il ſe croit un Philoſophe Anglois : il s'appéſantit ſur une aîle de mouche, & il eſt ſi obſcur dans ſes idées, qu'on eſt quelquefois tenté de croire qu'il eſt profond.

Tandis que la malice d'Agathe s'exerçoit ſur ces caracteres, Célicour avoit les yeux attachés ſur les ſiens. Ah, dit-il, que votre oncle qui connoît tant de choſes, connoît peu l'eſprit de ſa niece! il vous annonce comme un enfant! — Vraiment ſans doute, & ces Meſſieurs me regardent bien comme telle. Auſſi ne ſe gênent-ils pas, & la ſotiſe du bel eſprit eſt avec moi tout à ſon aiſe. N'allez pas me trahir au moins. — N'ayez pas peur; mais il faut, belle Agathe, cimenter notre intelligence par des liens plus étroits que ceux de l'amitié. Vous faites injure à l'amitié, lui répondit Agathe : il y a peut-être quelque choſe de plus doux, mais il n'y a rien de plus ſolide.

A ces mots, on vint les interrompre, & le

Connoiſſeur ſe promenant ſeul avec Célicour, lui demanda, ſi le dialogue avoit bien repris. Ce n'eſt pas précisément ce que je voulois, dit le jeune homme, mais je tâcherai d'y ſuppléer. Je ſuis fâché, Fintac, de vous avoir interrompu. Rien n'eſt ſi difficile que de ratrapper le fil de la nature quand une fois on le laiſſe échapper. C'eſt apparemment cette étourdie qui n'a pas bien ſaiſi votre idée. Elle a quelquefois des lueurs, mais tout-à-coup cela ſe diſſipe. Il faut eſpérer que du moins le mariage la formera. — Vous penſez donc à la marier ? demanda Célicour d'une voix tremblante. Oui, répondit Fintac, & je compte ſur vous pour célébrer dignement cette fête. Vous avez vu ce M. de Lexergue, c'eſt un homme d'un grand ſens & d'une érudition profonde. C'eſt à lui que je donne ma niece. (Si Fintac eût obſervé le viſage de Célicour, il l'eût vû pâlir à cette nouvelle). Un homme auſſi ſérieux, auſſi appliqué que M. de Lexergue a beſoin, pourſuivit-il, de quelque choſe qui le diſſipe. Il eſt riche, il s'eſt pris d'inclination pour cette enfant, & dans huit jours il doit l'épouſer ; mais il exige le plus grand ſecret, & ma niece elle-même n'en ſait rien encore. Pour vous, il faut bien que vous ſoyez initié au myſtere d'une union que vous devez chanter. O hymen ! ô hyménée ! vous m'enten-

dez? C'eſt un Epithalame que je vous demande, & voici le moment de vous ſignaler. — Ah, Monſieur! — Point de modeſtie : elle étouffe tous les talens. — Diſpenſez-moi. — Vous l'exécuterez : c'eſt un morceau de votre genre & qui doit vous faire beaucoup d'honneur. Ma niece eſt jeune & jolie, & avec de l'imagination & de l'ame, on ne tarit point ſur un ſujet pareil. A l'égard de l'époux, je vous l'ai dit, c'eſt un homme rare. Perſonne ne ſe connoît comme lui en antiques. Il a un cabinet de médailles qu'il eſtime quarante mille écus. Il devoit même aller voir les ruines d'Herculanum, & peu s'en eſt fallu qu'il n'ait fait le voyage de Palmire. Vous voyez combien de tableaux tout cela préſente à la Poéſie. Mais que dis-je? vous y penſez déja : oui, je vois ſur votre viſage cette méditation profonde qui couve les germes du génie & les diſpoſe à la fécondité. Allez vîte, allez mettre à profit des momens ſi précieux. Je vais auſſi m'enfoncer dans l'étude.

Conſterné de tout ce qu'il venoit d'entendre, Célicour brûloit d'impatience de revoir Agathe. Le lendemain il prit le prétexte d'aller conſulter le Connoiſſeur, & avant d'entrer dans ſon cabinet, il demanda ſi elle étoit viſible. Ah, Mademoiſelle, lui dit-il, vous voyez un homme au dé-

fespoir. — Qu'avez-vous donc ? — Je suis perdu : vous époufez M. de Lexergue. — Qui vous a fait ce conte-là ? — Qui ? M. de Fintac lui-même. — Tout de bon ? — Il m'a chargé de composer votre Epithalame. — Hé bien, cela fera-t-il beau ? — Vous riez ! Vous trouvez plaisant d'avoir pour époux, M. de Lexergue ! — Oh très-plaisant ! — Ah, du moins, cruelle, par pitié pour moi qui vous adore & qui vous perds ! Agathe l'interrompit comme il tomboit à ses genoux. Avouez, lui dit-elle, que ces momens de trouble sont commodes pour une déclaration : comme celui qui la fait ne se possede pas, celle qui l'entend n'ose pas s'en plaindre, & à la faveur de ce désordre, l'amour croit pouvoir tout risquer. Mais doucement, modérez-vous, & voyons ce qui vous désespere. — Votre tranquillité, cruelle que vous êtes. — Vous voulez donc que je m'afflige d'un malheur que je ne crains pas ? — Je vous dis qu'il est décidé que vous épousez M. de Lexergue. — Comment voulez-vous qu'on décide sans moi, ce qui sans moi ne peut s'exécuter ? — Mais si votre oncle a donné sa parole. S'il l'a donnée, il la retirera. — Comment, vous auriez le courage ! — Le courage de ne pas dire *oui* ! Le bel effort de résolution ? — Ah, je suis au comble de la joie ! Et votre joie est

une folie aussi-bien que votre douleur. — Vous ne serez point à M. de Lexergue ! — Hé bien, après ? — Vous serez à moi. — Sans doute, il n'y a pas de milieu, & toute fille qui ne sera pas sa femme sera la vôtre : cela est clair. En vérité, vous raisonnez comme un Poëte de province. Allez, allez voir mon cher oncle, & tâchez qu'il ne se doute pas de l'avis que vous m'avez donné.

Hé bien, l'Epithalame est-il avancé, lui demanda le Connoisseur en venant au-devant de lui ? — J'en ai le dessein dans la tête. — Voyons ? — J'ai pris l'allégorie du Temps qui épouse la Vérité. — L'idée est belle, mais elle est triste, & puis le Temps est bien vieux ? -- M. de Lexergue est un antiquaire. -- Oui ; mais on n'aime pas à s'entendre dire qu'on est vieux comme le Temps — Aimeriez - vous mieux les nôces de Vénus & de Vulcain ? -- Vulcain, à cause des bronzes, des médailles? Non : l'aventure de Mars est affligeante à rappeller. Vous trouverez en y rêvant, quelque idée encore plus heureuse. Mais à propos de Vulcain, voulez - vous venir ce soir avec nous, voir le coup d'essai d'un Artificier que je protége? ce sont des fusées Chinoises dont je lui ai donné la composition ; j'y ai même ajouté quelque chose, car il faut toujours que je mette du mien. Célicour ne douta point qu'Agathe ne fût de la partie, & il s'y rendit avec empressement.

Les spectateurs étoient placés ; Fintac & sa niece occupoient une croisée, & il y restoit à côté d'Agathe un petit espace, qu'elle avoit ménagé sans affectation. Célicour s'y glissa timidement, & tressaillit de joie en se voyant si près d'Agathe. Les yeux de l'oncle étoient attentifs à suivre le vol des fusées ; ceux de Célicour étoient attachés sur la niece. Les étoiles seroient tombées du Ciel, qu'elles ne l'auroient pas distrait. Sa main rencontra au bord de sa fenêtre une main plus douce que le duvet des fleurs ; il lui prit un tremblement dont Agathe dut s'appercevoir. La main qu'il effleuroit à peine fit un mouvement pour se retirer ; la sienne en fit un pour la retenir ; les yeux d'Agathe se tournerent sur lui & rencontrerent les siens qui demandoient grace. Elle sentit qu'elle l'affligeroit en retirant cette main chérie ; & soit foiblesse ou pitié, elle voulut bien la laisser immobile. C'étoit beaucoup, ce n'étoit point assez : la main d'Agathe étoit fermée, & celle de Célicour ne pouvoit l'embrasser. L'amour lui inspira l'audace de l'ouvrir. Dieux ! quelle fut sa surprise & sa joie quand il la sentit céder insensiblement à cette douce violence ! Il tient la main d'Agathe déployée dans la sienne, il la presse amoureusement ; concevez - vous sa félicité ! Elle n'est pas encore parfaite : la main

qu'il

qu'il presse ne répond point ; il l'attire à lui, se penche vers elle, & l'ose appuyer à son cœur, qui s'avance pour la toucher. Elle veut lui échapper, il l'arrête, il la tient captive ; & l'amour sait avec quelle rapidité son cœur bat sous cette main timide. Ce fut comme un aimant pour elle. O triomphe ! ô ravissement ! Ce n'est plus Célicour qui la presse ; c'est elle qui répond aux battements du cœur de Célicour. Ceux qui n'ont point aimé n'ont jamais connu cette émotion, & ceux même qui ont aimé ne l'ont goûtée qu'une fois. Leurs regards se confondoient avec cette langueur si touchante, qui est le plus doux de tous les aveux, lorsque la girande du feu d'artifice se déploya dans l'air. Alors la main d'Agathe fit un nouvel effort pour s'imprimer sur le cœur de Célicour ; & tandis qu'autour d'eux on applaudissoit à l'éclatante beauté des fusées, nos amans occupés d'eux-mêmes, s'exprimoient par de brûlans soupirs le regret de se séparer. Telle fut cette scene muette, digne d'être citée pour exemple de silences éloquens.

Dès ce moment leurs cœurs d'intelligence n'eurent plus de secret l'un pour l'autre : tous deux goûtoient pour la premiere fois le plaisir d'aimer ; & cette fleur de sensibilité est la plus pure essence de l'ame. Mais l'amour qui prend la

couleur des caracteres, étoit timide & sérieux dans Célicour ; vif, enjoué, malin dans Agathe.

Cependant le jour pris pour lui annoncer son mariage avec M. de Lexergue, arrive. L'antiquaire vint la voir, la trouve seule, & il déclare son amour, fondé sur l'aveu de son oncle. Je sais, lui dit-elle en badinant, que vous m'aimez de profil, mais moi, je veux un mari que je puisse aimer en face, & tout franchement vous n'êtes pas mon fait. Vous avez, dites vous, l'aveu de mon oncle, vous ne m'épouserez pas sans le mien, & je crois pouvoir vous assurer que vous ne l'aurez de la vie. Lexergue eut beau lui protester qu'elle réunissoit à ses yeux plus de charmes que la Vénus de Médicis ; Agathe lui souhaita des Vénus antiques, & lui déclara qu'elle ne l'étoit point. Vous avez le choix, lui dit-elle, de m'exposer à déplaire à mon oncle, ou de m'en épargner le chagrin. Vous m'affligerez en me chargeant de la rupture, vous m'obligerez en la prenant sur vous ; & ce qu'on peut faire de mieux quand on n'est pas aimé, c'est de tâcher de n'être point haï. Je suis votre très-humble servante.

L'antiquaire fut mortellement offensé du refus d'Agathe ; mais par orgueil il l'eût dissimulé, si le reproche, qu'on lui fit de manquer à sa parole ne lui en eût arraché l'aveu. Fintac, dont l'autorité

& la considération étoient compromises, fut indigné de la résistance de sa niece, & fit l'impossible pour la vaincre ; mais il n'en tira jamais d'autre réponse, sinon qu'elle n'étoit pas une médaille, & il finit par lui déclarer dans sa colere qu'elle n'auroit jamais d'autre époux. Ce n'étoit pas le seul obstacle au bonheur de nos amans. Célicour n'avoit à espérer qu'une portion d'un modique héritage, & Agathe attendoit tout de son oncle, qui étoit moins que jamais disposé à se dépouiller de son bien pour elle. Dans des temps plus heureux il eût pû se charger de leur petit ménage, mais après le refus d'Agathe il falloit un miracle pour l'y engager, & ce fut l'amour qui l'opéra.

Flattez, mon oncle, disoit Agathe à Célicour ; enivrez-le de louanges, & cachez-lui bien que nous nous aimons. Pour cela évitons avec soin de nous trouver ensemble, & contentez-vous de m'instruire de votre conduite, en passant. Fintac ne dissimula point à Célicour son ressentiment contre sa niece. Auroit-elle, disoit-il, quelque inclination secrette ? Si je le savois... Mais non, c'est une petite sotte qui n'aime rien, qui ne sent rien. Ah ! si elle compte sur mon héritage, elle se trompe : je saurai mieux placer mes bienfaits. Le jeune homme effrayé des menaces de l'oncle, chercha le moment d'en instruire la niece. Elle

ne fit qu'en plaisanter. — Il est furieux contre vous, ma chere Agathe. — Cela est égal. — Il dit qu'il veut vous déshériter. — Dites comme lui, gagnez sa confiance, & laissez faire à l'amour & au temps. Célicour suivoit les conseils d'Agathe, & à chaque éloge qu'il donnoit à Fintac, Fintac croyoit découvrir en lui un nouveau degré de mérite. La justesse de l'esprit, la pénétration de ce jeune homme n'a pas d'exemple à son âge, disoit-il à ses amis. Enfin la confiance qu'il prit en lui fut telle, qu'il crut pouvoir lui confier ce qu'il appelloit le secret de sa vie : c'étoit une piece de théatre qu'il avoit faite & qu'il n'avoit osé lire à personne, de peur de risquer sa réputation. Après lui avoir demandé un silence inviolable, il lui donna rendez-vous pour la lire. A cette nouvelle Agathe fut saisie de joie. Cela va bien, dit-elle : courage ; redoublez la dose d'encens ; bonne ou mauvaise ; il faut qu'à vos yeux cette piece n'ait point d'égale.

Fintac tête-à-tête avec le jeune homme, après avoir fermé les portes du cabinet à double tour, tira d'une cassette ce manuscrit précieux, & lut avec enthousiasme la comédie la plus froide, la plus insipide qui fût jamais. Il en coûtoit cruellement au jeune homme d'applaudir à des platitudes ; mais Agathe le lui avoit recommandé.

Il applaudiſſoit donc, & le Connoiſſeur étoit tranſporté. Avouez, lui dit-il après ſa lecture, avouez que cela eſt beau. — Oui, fort beau. — Hé bien, il eſt temps de vous dire pourquoi je vous ai choiſi pour mon unique confident. Je brûle d'envie depuis long-temps de voir cette piece au théâtre, mais je ne veux pas que ce ſoit ſous mon nom. (Célicour frémit à ces mots.) Je n'ai voulu me fier à perſonne; mais enfin je vous crois digne de cette marque de mon amitié : vous donnerez mon ouvrage comme de vous; je ne veux que le plaiſir du ſuccès, & & je vous en laiſſe la gloire. L'idée d'en impoſer au public eût ſeul effrayé le jeune homme, mais celle de voir paroître & tomber ſous ſon nom un ouvrage auſſi pitoyable lui répugnoit encore plus. Confondu de la propoſition, il s'en défendit long-temps, mais ſa réſiſtance fut inutile. Mon ſecret confié, lui dit Fintac, vous engage d'honneur à m'accorder ce que j'exige. Il eſt égal au public qu'une piece ſoit de vous ou de moi, & ce menſonge officieux ne peut nuire à perſonne au monde. Ma piece eſt mon bien, je vous le donne; la poſtérité même la plus reculée n'en ſaura rien. Voilà donc votre délicateſſe ménagée de toutes façons : ſi après cela vous refuſez de préſenter cet ouvrage

comme de vous, je croirai que vous le trouvez mauvais, que vous venez de me tromper en le louant, & que vous êtes également indigne de mon amitié & de mon eſtime. A quoi ne ſe fût pas réſolu l'amant d'Agathe plutôt que d'en courir la haine de ſon oncle ? Il l'aſſura qu'il n'étoit retenu que par des motifs louables, & lui demanda vingt-quatre heures pour ſe déterminer. Il me l'a lue, dit-il à Agathe. — Hé bien ? — Hé bien ! elle eſt mauvaiſe. — Je m'en doutois. — Il veut que je la donne au théâtre ſous mon nom. — Que dites-vous ? Qu'il veut qu'elle paſſe pour être de moi. — Ah, Célicour ! louons le Ciel de cette aventure. Avez-vous accepté ? non pas encore, mais j'y ſerai forcé. — Tant mieux ! Je vous dis qu'elle eſt déteſtable. — Tant mieux encore. — Elle tombera. — Tant mieux vous dis-je, il faut ſouſcrire à tout. Célicour n'en dormit pas d'inquiétude & de douleur. Le lendemain il vint trouver l'oncle & lui dit, qu'il n'y avoit rien à quoi il ne ſe déterminât plutôt que de lui déplaire. Je ne veux pas, dit le Connoiſſeur, vous expoſer imprudemment : copiez la piece de votre main, vous en ferez une lecture à nos amis qui ſont d'excellens juges, & s'ils n'en croyent pas le ſuccès infaillible, vous n'êtes plus obligé à rien. Je

n'exige de vous qu'une chose, c'est de l'étudier afin de la bien lire. Cette précaution rendit l'espérance au jeune homme. Je dois, dit-il à Agathe, lire la piece à ses amis ; s'ils la trouvent mauvaise, il me dispense de la donner. — Ils la trouveront bonne & tant mieux : nous serions perdus s'ils la trouvoient mauvaise. Expliquez-vous donc. — Allez-vous-en, il ne faut pas qu'on nous voye ensemble. Ce qu'elle avoit prévu arriva. Les juges étant assemblés, le Connoisseur leur annonça cette piece comme un prodige, & sur-tout dans un jeune Poëte. Le jeune Poëte lut de son mieux, & à l'exemple de Fintac, on s'extasioit à chaque vers, on applaudissoit à toutes les scenes. A la fin ce furent des acclamations : on y trouvoit la délicatesse d'Aristophane, l'éloquence de Plaute, le comique de Térence, & l'on ne savoit quelle piece de Moliere mettre à côté de celle-ci. Après cette épreuve il n'y eut plus à balancer. Les Comédiens ne furent pas de l'avis des beaux-esprits, mais on savoit d'avance que ces gens-là n'avoient point de goût, & il y eut ordre de jouer la piece. Agathe qui avoit assisté à la lecture avoit applaudi de toutes ses forces ; il y avoit même des endroits pathétiques où elle avoit paru attendrie, & son enthousiasme pour l'ouvrage l'avoit un peu ré-

conciliée avec l'auteur. Seroit-il poſſible, lui dit Célicour, que vous euſſiez trouvé cela bon ? Excellent, dit-elle, excellent pour nous; & à ces mots elle s'éloigna ſans vouloir lui en dire davantage. Pendant qu'on répétoit la piece, Fintac couroit de maiſon en maiſon diſpoſer les eſprits en faveur d'un Poëte naiſſant qui donnoit de belles eſpérances. Enfin le grand jour arrive, & le connoiſſeur aſſemble à dîner ſes amis. Allons, Meſſieurs, dit-il, ſoutenez votre ouvrage. Vous avez trouvé la piece admirable, vous en avez garanti le ſuccès, & il y va de votre honneur. Pour moi, vous ſavez quelle eſt ma foibleſſe : j'ai des entrailles de pere pour tous les talens qui s'élevent, & je ſens auſſi vivement qu'eux-mêmes les inquiétudes qu'ils éprouvent dans ces terribles momens.

Après le dîné, les bons amis du Connoiſſeur embraſſerent tendrement Célicour, & lui dirent qu'ils alloient au parterre pour être les témoins plutôt que les inſtrumens de ſon triomphe. Ils s'y rendirent en effet ; on joua la piece ; elle ne fut point achevée, & le premier ſignal de l'impatience fut donné par ces bons amis.

Fintac étoit dans l'amphithéâtre, tremblant & pâle comme la mort ; mais pendant tout le temps

que le ſpectacle ſe ſoutint, ce pere malheureux & tendre fit des efforts incroyables pour encourager les ſpectateurs à ſecourir ſon enfant. Enfin il le vit expirer, & alors ſuccombant à ſa douleur, il ſe traîna dans ſon carroſſe, confondu, anéanti, & ſe plaignant au Ciel de l'avoir fait naître dans un ſiecle ſi barbare. Et où étoit le pauvre Célicour? Hélas, on lui avoit accordé les honneurs de la loge grillée; ou ſur un fagot d'épines, il avoit vu ce qu'on appelloit ſa piece, chanceler au premier acte, trébucher au ſecond, & tomber au troiſieme. Fintac lui avoit promis de l'aller prendre, & l'avoit oublié. Que devenir? comment s'échapper à travers cette multitude qui ne manqueroit pas de le reconnoître & de le montrer au doigt? Enfin voyant la ſalle vuide & les lumieres éteintes, il prit courage & deſcendit; mais les foyers, les coridors, l'eſcalier étoient encore pleins; ſa conſternation le fit remarquer; & il entendoit de tout côté: c'eſt lui ſans doute, oui le voilà, c'eſt lui. Le malheureux! c'eſt dommage! il fera mieux une autre fois. Il apperçut dans un coin une groupe d'auteurs ſifflés qui ſe moquoient de leur camarade. Il vit auſſi les bons amis de Fintac qui triomphoient de ſa chûte, & qui en le voyant lui tournerent le dos. Accablé de con-

fusion & de douleur, il se rendit chez l'auteur véritable, & son premier soin fut de demander Agathe : il eut toute la liberté de la voir, car l'oncle s'étoit enfermé dans son cabinet. Je vous l'avois prédit : elle est tombée & tombée honteusement, dit Célicour en se jettant dans un fauteuil. Tant mieux, dit Agathe. — Hé quoi tant mieux ! quand votre amant est couvert de honte & qu'il se rend pour vous complaire la fable & la risée de tout Paris ! Ah, c'en est trop. Non, Mademoiselle, il n'est pas temps de plaisanter. Je vous aime plus que ma vie ; mais dans l'état d'humiliation où je me vois, je suis capable de renoncer & à la vie & à vous-même. Je ne sais à quoi il a tenu que le secret ne m'ait échappé. C'est peu de m'exposer au mépris public, votre cruel oncle m'y abandonne ! Je le connois, il sera le premier à rougir de me revoir ; & ce que j'ai fait pour vous obtenir m'en interdit peut-être à jamais l'espérance. Qu'il se prépare cependant à reprendre sa piece ou à me donner votre main. Il n'y a que ce moyen de me consoler, & de m'obliger au silence. Le Ciel m'est témoin que si par impossible son ouvrage avoit réussi, je lui en aurois rendu la gloire ; il est tombé, j'en supporte la honte, mais c'est un effort de l'amour dont vous seule pouvez être

le prix. Il faut avouer, dit la maligne Agathe afin de l'irriter encore, qu'il est cruel de se voir sifflé pour un autre. — Cruel! au point que je ne voudrois pas jouer ce rôle pour mon pere. — Avec quel air de mépris on voit passer un malheureux dont la piece est tombée! — Le mépris est injuste; on s'en console; mais l'orgueilleuse pitié, c'est-là ce qui est humiliant. — Je crois que vous étiez bien confus en descendant l'escalier! avez-vous salué les Dames? J'aurois voulu m'anéantir. — Pauvre garçon! & comment oserez-vous reparoître dans le monde? — Je n'y paroîtrai, je vous jure, qu'avec le nom de votre époux, ou qu'après avoir jetté sur M. de Fintac l'humiliation de cette chûte. — Vous êtes donc bien résolu à mettre mon oncle au pied du mur? Très-résolu, n'en doutez pas. Qu'il se décide dès ce soir même. S'il me refuse votre main, tous les Journaux vont annoncer qu'il est l'auteur de la piece sifflée. Et voilà ce que je voulois, dit Agathe en triomphant; voilà l'objet de ces *tant mieux* qui vous impatientoient si fort. Allez voir mon oncle; tenez bon, & soyez assuré que nous serons heureux.

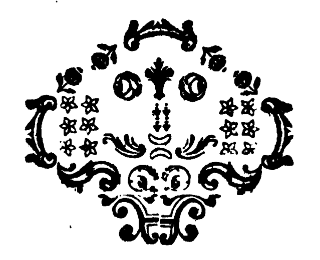
Hé bien, Monsieur, qu'en dites-vous, demanda Célicour au Connoisseur? — Je dis,

mon ami, que le public eſt un animal ſtupide, & qu'il faut renoncer à travailler pour lui. Mais conſolez vous : votre ouvrage vous fait honneur dans l'eſprit des gens de goût. — Qu'appellez-vous mon ouvrage ? c'eſt bien le vôtre. — Parlez plus bas, je vous conjure, mon cher enfant, parlez plus bas. — Il vous eſt bien facile de vous modérer, Monſieur, vous qui vous êtes ſauvé prudemment de la chûte de votre piece ; mais moi qu'elle écraſe. — Ah ne croyez point qu'une pareille chûte vous faſſe tort. Les gens éclairés ont vu dans cet ouvrage des choſes qui annoncent le talent. Non, Monſieur, je ne me flatte point, la piece eſt mauvaiſe : j'ai acquis le droit d'en parler avec franchiſe, & tout le monde eſt du même avis. Si elle avoit eu un plein ſuccès, j'aurois déclaré qu'elle étoit de vous ; ſi elle avoit eu un demi-revers, je l'aurois pris ſur mon compte ; mais un déſaſtre auſſi accablant eſt au-deſſus de mes forces, & je vous prie de vous en charger. — Moi, mon enfant ! moi ſur mon déclin, me donner ce ridicule ! perdre en un jour une conſidération qui eſt l'ouvrage de quarante ans, & qui fait l'eſpérance de ma vieilleſſe ! auriez-vous bien la cruauté de l'exiger ? — N'avez-vous pas celle de me rendre la victime de ma complaiſance ? vous

ſavez combien il m'en a coûté. -- Je ſais tout ce que je vous dois ; mais, mon cher Célicour, vous êtes jeune, vous avez le temps de prendre des revanches, & il ne faut qu'un ſuccès pour faire oublier ce malheur : au nom de l'amitié ſoutenez-le avec conſtance, je vous en conjure les larmes aux yeux. -- J'y conſens, Monſieur, mais je ſens trop les conſéquences d'un premier début pour m'expoſer au préjugé qu'il laiſſe. Je renonce au théâtre, à la Poéſie, aux Belles-Lettres. -- Oui, c'eſt bien fait : il y a pour un jeune homme de votre âge tant d'autres objets d'ambition. -- Il n'y en a qu'un pour moi, Monſieur, & il dépend de vous. -- Parlez, il n'eſt point de ſervice que je ne vous rende ; qu'exigez-vous ? -- La main de votre niece. -- La main d'Agathe ! -- Oui, je l'adore, & c'eſt elle qui, pour vous plaire, m'a fait conſentir à tout ce que vous avez voulu. -- Ma niece eſt de la confidence ? -- Oui, Monſieur. -- Ah ! ſon étourderie aura peut-être .... Holà ! quelqu'un : vîte, ma niece, qu'elle vienne. -- Raſſurez-vous : Agathe eſt moins enfant, moins étourdie qu'elle ne paroît l'être. -- Ah ! vous me faites trembler .... Ma chere Agathe, tu ſais ce qui ſe paſſe & le malheur qui vient d'arriver. -- Oui, mon oncle. -- As-tu révélé ce

fatal secret à personne ? -- A personne au monde. -- Y puis-je bien compter ? -- Oui, je vous jure. -- Hé bien, mes enfans, qu'il meure avec nous trois : je vous le demande comme la vie. Agathe, Célicour vous aime ; il renonce, par amitié pour moi, au théâtre, à la Poésie, aux Lettres, & je lui dois votre main pour prix d'un si grand sacrifice. Il est trop payé, s'écria Célicour en saisissant la main d'Agathe. J'épouse un auteur malheureux, dit-elle en souriant, mais je me charge de le consoler de son infortune : le pis aller est qu'on lui refuse de l'esprit, & tant d'honnêtes gens s'en passent ? Or çà, mon cher oncle, voilà Célicour qui renonce à la gloire d'être Poëte ; ne feriez-vous pas bien de renoncer à celle d'être Connoisseur ? vous en seriez bien plus tranquille. Agathe fut interrompue par l'arrivée de Clément, Valet-de-chambre affidé de son oncle. Ah Monsieur, dit-il tout essoufflé, vos amis ! vos bons amis ! Hé bien, Clément ? -- J'étois au parterre, ils y étoient tous. -- Je le sais bien. Ont-ils applaudi ? -- Applaudi ! les traîtres ! Si vous aviez vu avec quelle fureur ils ont déchiré ce malheureux jeune homme. Je vous demande mon congé si ces gens là rentrent chez vous. Ah, les lâches ! dit Fintac. Oui, c'en est fait, je brûle mes

livres & romps tout commerce avec les gens de Lettres. Gardez vos livres pour votre amusement, dit Agathe en embrassant son oncle; & à l'égard des gens de Lettres, n'en veuillez faire que vos amis, & vous en verrez d'estimables.





L'HEUREUX DIVORCE.

L'INQUIÉTUDE & l'inconſtance ne ſont, dans la plûpart des hommes, que la ſuite d'un faux calcul. Une prévention trop avantageuſe pour les biens qu'on deſire, fait qu'on éprouve, dès qu'on les poſſede, ce mal-aiſe & ce dégoût qui ne nous laiſſent jouir de rien. L'imagination détrompée & le cœur mécontent ſe portent à de nouveaux objets, dont la perſpective nous éblouit à ſon tour, & dont l'approche nous déſabuſe. Ainſi d'illuſion en illuſion, l'on paſſe ſa vie à changer de chimere: c'eſt la maladie des ames vives & délicates; la nature n'a rien d'aſſez parfait pour elles: de-là vient qu'on a mis tant de gloire à fixer le goût d'une jolie femme.

Lucile au Couvent, s'étoit peint les charmes de l'amour & les délices du mariage avec le coloris d'une imagination de quinze ans, dont rien encore n'avoit terni la fleur.

Elle n'avoit vu le monde que dans ces fictions ingénieuſes, qui ſont le roman de l'humanité. Il n'en coûte rien à un homme éloquent pour donner à l'amour & à l'hymen tous les charmes qu'il

imagine.



L'HEUREUX DIVORCE

imagine. Lucile, d'après ces tableaux, voyoit les amants & les époux comme ils ne sont que dans les fables, toujours tendres & passionnés, ne disant que des choses flatteuses, occupés uniquement du soin de plaire, ou par des hommages nouveaux, ou par des plaisirs variés sans cesse.

Telle étoit la prévention de Lucile, quand on vint la tirer du Couvent pour épouser le Marquis de Lisere. Sa figure intéressante & noble la prévint favorablement. Ses premiers entretiens acheverent de déterminer l'irrésolution de son ame. Elle ne voyoit point encore dans le Marquis l'ardeur d'un amour passionné; mais elle pensoit assez modestement d'elle-même pour ne pas prétendre à l'enflammer d'un premier coup-d'œil. Ce goût tranquille dans sa naissance, alloit faire des progrès rapides : il falloit lui en donner le temps. Cependant le mariage fut conclu & terminé avant que l'inclination du Marquis fût devenue une passion violente.

Rien de plus vrai, de plus solide que le caractere du Marquis de Lisere. En épousant une jeune personne, il se proposoit pour la rendre heureuse, de commencer par être son ami, persuadé qu'un honnête homme fait tout ce qu'il veut d'une femme bien née, quand il a gagné sa confiance; &

un époux qui se fait craindre, invite sa femme à se tromper & l'autorise à le haïr.

Pour suivre le plan qu'il s'étoit tracé, il étoit essentiel de n'être point amant passionné : la passion ne connoît point de regle. Il s'étoit bien consulté avant de s'engager, sur l'espece de goût que lui inspiroit Lucile, résolu de n'épouser jamais celle dont il seroit follement épris. Lucile ne trouva dans son mari que cette amitié vive & tendre, cette complaisance attentive & soutenue, cette volupté douce & pure, cet amour enfin qui n'a ni accès ni langueur. D'abord elle se flattoit que l'ivresse, l'enchantement, les transports auroient leur tour ; l'ame de Lisere fut inaltérable.

Cela est singulier, disoit-elle : je suis jeune, je suis belle, & mon mari ne m'aime pas ! Je lui appartiens, c'en est assez pour me posséder avec froideur. Mais aussi pourquoi le laisser tranquille ? Peut-il desirer ce qui est à lui sans réserve & sans trouble ? Il seroit passionné s'il étoit jaloux. Que les hommes sont injustes ! il faut les tourmenter pour leur plaire. Soyez tendre, fidelle, empressée, ils se négligent, ils vous dédaignent. L'égalité du bonheur les ennuie. Le caprice, la coquetterie, l'inconstance les réveillent, les excitent : ils n'attachent de prix au plaisir qu'autant qu'il leur

toute des peines. Lisere moins sûr d'être aimé, en seroit mille fois plus amoureux lui-même. Cela est aisé, soyons à la mode. Tout ce qui m'environne m'offre assez de quoi l'inquiéter, s'il est capable de jalousie.

D'après ce beau projet, Lucile joua la dissipation, la coquetterie; elle mit du mystère dans ses démarches, elle se fit des sociétés dont le Marquis n'étoit pas. Ne l'ai-je pas prévu, disoit-il en lui-même, que j'aurois une femme comme une autre? Au bout de six mois de mariage elle commence à s'en ennuyer. Je serois un joli homme si j'étois amoureux de ma femme! Heureusement mon goût & mon estime pour elle me laissent toute ma raison: il faut en faire usage, dissimuler, me vaincre, & n'employer pour la retenir que la douceur & les bons procédés: ils ne réussissent pas toujours; mais les reproches, les plaintes, la gêne & la violence réussissent encore moins. La modération, la complaisance, la tranquillité du Marquis, achevoient d'impatienter Lucile. Hélas! disoit-elle, j'ai beau faire, cet homme-là ne m'aimera jamais: c'est une de ces ames froides que rien n'émeut, que rien n'intéresse; & je suis condamnée à passer ma vie avec un marbre qui ne sait ni aimer ni haïr. O délices des ames sensibles! charme des cœurs passionnés! amour, qui

nous éleves au ciel sur tes aîles enflammées ! où sont ces traits brûlans dont tu blesses les amans heureux ? Où est l'ivresse où tu les plonges ? Où sont ces transports ravissans qu'ils s'inspirent tour-à-tour ? Où ils sont, poursuivoit-elle ? dans l'amour libre & indépendant, dans l'abandon de deux cœurs qui se donnent eux-mêmes. Et pourquoi le Marquis seroit-il passionné ? Quel sacrifice lui ai-je fait ? par quels traits courageux, par quel dévouement héroïque ai-je ému la sensibilité de son ame ? où est le mérite d'avoir obéi, d'avoir accepté pour époux un jeune homme aimable & riche qu'on a choisi sans mon aveu ? Est-ce à l'amour à se mêler d'un mariage de convenance ? Cependant est-ce là le sort d'une femme de seize ans, à qui, sans vanité, la nature a donné de quoi plaire, & plus encore de quoi aimer ? Car enfin je ne puis me dissimuler ni les graces de ma figure, ni la sensibilité de mon cœur. A seize ans languir sans espoir dans une froide indifférence, & voir s'écouler sans plaisir au moins une vingtaine d'années qui pourroient être délicieuses ! Je dis une vingtaine au moins, & ce n'est pas vouloir ennuyer le monde que d'y renoncer avant quarante ans. Cruelle famille ! est-ce pour toi que j'ai pris un époux ? Tu m'as choisi un honnête homme ; le rare présent que tu m'as fait ! S'ennuyer

avec un honnête homme & s'ennuyer toute sa vie!
En vérité, cela est bien dur.

Le mécontentement dégénéra bientôt en humeur du côté de Lucile, & Lisere crut enfin s'appercevoir qu'elle l'avoit pris en aversion. Ses amis lui déplaisoient, leur société lui étoit importune, elle les recevoit avec une froideur capable de les éloigner. Le Marquis ne put dissimuler plus longtemps. Madame, dit-il à Lucile, l'objet du mariage est de se rendre heureux; nous ne le sommes pas ensemble, & il est inutile de nous piquer d'une constance qui nous gêne. Notre fortune nous met en état de nous passer l'un de l'autre, & de reprendre cette liberté dont nous nous sommes fait imprudemment un mutuel sacrifice. Vivez chez vous, je vivrai chez moi; je ne vous demande pour moi que de la décence & les égards que vous vous devez à vous-même. Très-volontiers, Monsieur, lui répondit Lucile avec la froideur du dépit, & dès ce moment tout fut arrangé pour que Madame eût son équipage, sa table, ses gens, en un mot sa maison à elle.

Le souper de Lucile devint bientôt un des plus brillans de Paris. Sa société fut recherchée par ce qu'il y avoit de jolies femmes & d'hommes galans. Mais il falloit que Lucile eût quelqu'un, & c'étoit à qui l'engageroit dans ce premier pas,

le seul, dit-on, qui soit difficile. Cependant elle jouissoit des hommages d'une cour brillante, & son cœur irrésolu encore, sembloit ne suspendre son choix que pour le rendre plus flatteur. On crut voir enfin celui qui devoit le déterminer. A l'approche du Comte de Blamzé, tous les aspirans baisserent le ton. C'étoit l'homme de la Cour le plus redoutable pour une jeune femme. Il étoit décidé qu'on ne pouvoit lui résister, & l'on s'en épargnoit la peine. Il étoit beau comme le jour, se présentoit avec grace, parloit peu, mais très-bien; & s'il disoit des choses communes, il les rendoit intéressantes par le son de voix le plus flatteur, & le plus beau regard du monde. On n'osoit dire que Blamzé fût un fat, tant sa fatuité avoit de noblesse. Une hauteur modeste formoit son caractere; il décidoit de l'air du monde le plus doux, & du ton le plus laconique: il écoutoit les contradictions avec bonté, n'y répondoit que par un sourire; & si on le pressoit de s'expliquer, il sourioit encore & gardoit le silence, ou répétoit ce qu'il avoit dit. Jamais il n'avoit combattu l'avis d'un autre, jamais il n'avoit pris la peine de rendre raison du sien: c'étoit la politesse la plus attentive & la présomption la plus décidée qu'on eût encore vu réunies dans un jeune homme de qualité.

Cette assurance avoit quelque chose d'imposant qui le rendoit l'oracle du goût & le législateur de la mode. On n'étoit sûr d'avoir bien choisi le dessein d'un habit ou la couleur d'une voiture, qu'après que Blamzé avoit applaudi d'un coup-d'œil. *Elle est bien*, *elle est jolie*, étoient de sa bouche des mots précieux, & son silence un arrêt accablant. Le despotisme de son opinion s'étendoit jusques sur la beauté, les talens, l'esprit & les graces. Dans un cercle de femmes, celle qu'il avoit honorée d'une attention particuliere, étoit à la mode dès ce même instant.

Le réputation de Blamzé l'avoit précédé chez Lucile, mais les déférences que lui marquoient ses rivaux eux-mêmes, redoublerent l'estime qu'elle avoit pour lui. Elle fut éblouie de sa beauté, & plus surprise encore de sa modestie. Il se présenta de l'air le plus respectueux, s'assit à la derniere place; mais bientôt tous les regards se dirigerent sur lui. Sa parure étoit un modele de goût: tous les jeunes gens qui l'environnoient l'étudioient avec une attention scrupuleuse. Ses dentelles, sa broderie, sa coëffure, on examinoit tout: on écrivoit les noms de ses marchands & de ses ouvriers. Cela est singulier, disoit-on, je ne vois ces desseins, ces couleurs qu'à lui. Blamzé avouoit modestement qu'il lui en coûtoit peu de soin. L'in-

duſtrie, diſoit-il, eſt au plus haut point; il n'y a qu'à l'éclairer & à la conduire. Il prenoit du tabac en diſant ces mots, & ſa boëte excitoit une curioſité nouvelle; elle étoit cependant d'un jeune artiſte que Blamzé tiroit de l'oubli. On lui demandoit le prix de tout; il répondoit en ſouriant, qu'il ne ſavoit le prix de rien; & les femmes ſe diſoient à l'oreille le nom de celle qui étoit chargée de ce détail.

Je ſuis honteux, Madame, dit Blamzé à Lucile, que ces bagatelles occupent une attention qui devroit ſe réunir ſur un objet bien plus intéreſſant. Pardon ſi je me prête aux queſtions frivoles de cette jeuneſſe: jamais complaiſance ne m'a tant coûté. J'eſpere, ajouta-t-il tout bas, que vous voudrez bien me permettre de venir m'en dédommager dans quelque moment plus tranquille. J'en ſerai fort aiſe, répondit Lucile en rougiſſant; & à ſa rougeur & au ſourire tendre dont Blamzé accompagna une révérence reſpectueuſe, l'aſſemblée jugea que l'intrigue ne traîneroit pas en longueur. Lucile, qui ne ſentoit pas la conſéquence de quelques mots dits à l'oreille, & qui ne croyoit pas avoir donné un rendez-vous, fit à peine attention aux regards d'intelligence que les femmes ſe lançoient, & aux légeres plaiſanteries qui échappoient aux hommes. Elle ſe livra inſenſiblement

à ses réflexions, & fut réveuse toute la soirée. On ramena souvent le propos sur Blamzé ; tout le monde en dit du bien : ses rivaux en parloient avec estime ; les rivales de Lucile en parloient avec complaisance. Personne n'étoit plus honnête, plus galant, plus respectueux, & de vingt femmes dont il avoit eu à se louer, aucune n'avoit eu à s'en plaindre. Alors Lucile devenoit attentive : rien ne lui échappoit. Vingt femmes ! disoit-elle en elle-même, cela est bien fort ! mais faut-il en être surpris ? il en cherche une qui soit digne de le fixer, & capable de se fixer elle-même.

On espéroit le lendemain qu'il viendroit de bonne heure & avant la foule : on l'attendit, on fut inquiete ; il ne vint point, on eut de l'humeur ; il écrivit, on lut son billet, & l'humeur cessa. Il étoit désespéré de perdre les plus beaux momens de sa vie. Des importuns l'excédoient, il eût voulu pouvoir s'échapper ; mais ces importuns étoient des personnages. Il ne pouvoit être heureux que le jour suivant ; mais il conjuroit Lucile de le recevoir le matin, pour abréger, disoit-il, de quelques heures les ennuis cruels de l'absence. La société s'assembla comme de coutume, & Lucile reçut son monde avec une froideur dont on fut piqué. Nous n'aurons pas Blamzé ce soir, dit Clarice avec l'air affligé ; il va souper à la petite

maison d'Araminte. A ces mots, Lucile pâlit, & la gaieté qui régnoit autour d'elle, ne fit que redoubler la douleur qu'elle tâchoit de dissimuler. Son premier mouvement fut de ne plus revoir le perfide. Mais Clarice avoit voulu peut-être, ou par malice ou par jalousie, lui donner un tort qu'il n'avoit pas. Ce n'étoit après tout s'engager à rien, que de le voir encore une fois; & avant que de le condamner, il étoit juste de l'entendre.

Comme elle étoit à sa toilette, Blamzé arrive en polisson, mais le plus élégant polisson du monde. Lucile fut un peu surprise de voir paroître en négligé un homme qu'elle connoissoit à peine; & s'il lui en avoit donné le temps, peut-être se seroit-elle fâchée. Mais il lui dit tant de jolies choses sur la fraîcheur de son teint, sur la beauté de ses cheveux, sur l'éclat de son réveil, qu'elle n'eût pas le courage de se plaindre. Cependant Araminte ne lui sortoit pas de l'idée; mais il n'eût pas été décent de paroître si-tôt jalouse, & un reproche pouvoit la trahir. Elle se contenta de lui demander ce qu'il avoit fait la veille. — Ce que j'ai fait! & le sais-je moi-même? Ah que le monde est fatiguant! qu'on est heureux d'être oublié loin de la foule, d'être à soi, d'être à ce qu'on aime! Croyez-moi, Lucile, défendez-

vous de ce tourbillon qui vous environne : plus de repos, plus de liberté sitôt qu'on s'y laisse entraîner. A propos de tourbillon, que faites-vous de ces jeunes gens qui composent votre cour ? Ils se disputent votre conquête : avez-vous daigné faire un choix ? La tranquille familiarité de Blamzé avoit d'abord étonné Lucile ; cette question acheva de l'interdire. Je suis indiscret peut-être, reprit Blamzé qui s'en apperçut ! Point du tout, répondit Lucile avec douceur ; je n'ai rien à dissimuler, & je ne crains pas que l'on me devine. Je m'amuse de la légéreté de cette jeunesse évaporée, mais pas un d'eux ne me semble digne d'un attachement sérieux. Blamzé parla de ses rivaux avec indulgence, & trouva que Lucile les jugeoit trop sévérement. Cléon, par exemple, disoit-il, a de quoi être aimable ; il ne sait rien encore, c'est dommage, car il parle assez bien des choses qu'il ne sait pas ; & il me prouve qu'avec de l'esprit on se passe du sens commun. Clairsons est un étourdi, mais c'est le premier feu de l'âge, il n'a besoin que d'être discipliné par une femme qui ait vécu. Le caractere de Plombac annonce un homme à sentiment & cette naïveté qui ressemble à la bêtise, me plairoit assez si j'étois femme : quelque coquette en sera son profit. Le petit Linval est suffisant ; mais il

n'aura pas été supplanté cinq ou six fois, qu'on sera surpris de le voir modeste. Quant à présent, poursuivit Blamzé, rien de tout cela ne vous convient; cependant vous voilà libre : que faites-vous de cette liberté? Je tâche d'en jouir, répondit Lucile. C'est une enfance, reprit le Comte; on ne jouit de la liberté qu'au moment qu'on y renonce, & l'on ne doit la conserver avec soin, qu'afin de la perdre à propos. Vous êtes jeune, vous êtes belle, ne vous flattez pas d'être long-temps à vous-même : si vous ne donniez pas votre cœur, il se donneroit tout seul; mais parmi ceux qui peuvent y prétendre, il est important de choisir. Dès que vous aimerez, & quand vous n'aimeriez pas, vous serez aimée infailliblement, ce n'est point-là ce qui m'inquiete; mais à votre âge on a besoin de trouver dans un amant, un conseil, un guide, un ami, un homme formé par l'usage du monde, & en état de vous éclairer sur les dangers que vous y allez courir. Un homme, comme vous, par exemple, dit Lucile d'un ton ironique & avec un sourire moqueur. Vraiment oui, continua Blamzé, je serois assez votre fait, sans tout ce monde qui m'assiége, mais le moyen de m'en débarrasser? N'en faites rien, reprit Lucile, vous exciteriez trop de plaintes, & vous m'attireriez trop d'ennemis. Pour les plain-

tes, dit froidement le Comte, j'y ſuis accoutumé. A l'égard des ennemis, l'on ne s'en met guere en peine lorſqu'on a de quoi ſe ſuffire, & le bon ſens de vivre pour ſoi. A mon âge, dit Lucile en ſouriant, on eſt trop timide encore; & quand il n'y auroit à eſſuyer que le déſeſpoir d'une Araminte, cela ſeul me feroit trembler. Une Araminte, reprit Blamzé ſans s'émouvoir? une Araminte eſt une bonne femme qui entend raiſon, & qui ne ſe déſeſpere point: je vois qu'on vous en a parlé; voici mon hiſtoire avec elle. Araminte eſt une de ces beautés qui ſe voyant ſur leur déclin, pour ne pas tomber dans l'oubli, & pour ranimer leur conſidération expirante, ont beſoin de temps en temps de faire un éclat dans le monde. Elle m'a engagé à lui rendre quelques ſoins, & à lui marquer quelque empreſſement. Il n'eût pas été honnête de la refuſer; je me ſuis prêté à ſes vues. Pour donner plus de célébrité à notre aventure, elle a voulu prendre une petite maiſon. J'ai eu beau lui repréſenter que ce n'étoit pas la peine, pour un mois tout au plus que j'avois à lui donner. La petite maiſon a été meublée à mon inſçu, & le plus galamment du monde: on m'a fait promettre, & c'étoit-là le grand point, d'y ſouper avec l'air du myſtere: c'étoit hier le jour annoncé. Araminte, pour plus de ſecret, n'y

avoit invité que cinq de ses amies, & ne m'avoit permis d'y amener qu'un pareil nombre de mes amis. J'y allai donc : j'eus l'air du plaisir, je fus galant, empressé auprès d'elle : en un mot, je laissai partir les convives, & ne me retirai qu'une demi-heure après eux : c'est-là, je crois, tout ce qu'exigeoit la bienséance ; aussi Araminte fut-elle enchantée de moi. C'est assez pour lui attirer la vogue ; & je puis désormais prendre congé d'elle quand il me plaira, sans avoir aucun reproche à craindre. Voilà, Madame, quelle est ma façon de de me conduire. La réputation d'une femme m'est aussi chere que la mienne : je vous dirai plus ; il ne m'en coûte rien de faire à sa gloire le sacrifice de ma vanité. Le plus grand malheur pour une femme à prétention, c'est d'être quittée ; je ne quitte jamais, je me fais renvoyer, je fais semblant même d'en être inconsolable, & il m'est arrivé quelquefois de m'enfermer trois jours de suite sans voir personne, pour laisser à celle dont je me détachois tous les honneurs de la rupture. Vous voyez, belle Lucile, que les hommes ne sont pas tous aussi malhonnêtes qu'on le dit, & qu'il y a encore parmi nous des principes & des mœurs.

Lucile, qui n'avoit lu que les romans du temps passé, n'étoit point accoutumée à ce nouveau

style, & sa surprise redoubloit à chaque mot qu'elle entendoit. Quoi, Monsieur, dit-elle, c'est-là ce que vous appellez des mœurs & des principes! — Oui, Madame, mais cela est rare, & la considération singuliere que mes procédés m'ont acquise, ne fait pas l'éloge de nos jeunes gens. En honneur, plus j'y pense, & plus je voudrois, pour votre intérêt même, que vous eussiez quelqu'un comme moi. Je me flatte, dit Lucile, que je serois ménagée comme une autre, & qu'au moins n'aurois-je pas le désagrément d'être quittée. — C'est une plaisanterie, Madame; mais ce qui n'en est pas une, c'est que vous méritez un homme qui pense & qui sache développer les qualités de l'esprit & du cœur, que je crois démêler en vous. Lisere est un bon enfant; mais il n'auroit jamais su tirer parti de sa femme; & en général le desir de plaire à un mari n'est pas assez vif, pour qu'on se donne la peine d'être aimable avec lui jusqu'à un certain point. Heureusement qu'il vous laisse à votre aise; & vous ne seriez pas digne d'un procédé aussi raisonnable, si vous perdiez le temps le plus précieux de votre vie dans l'indolence ou dans la dissipation.

Je ne crains, dit Lucile, de tomber dans aucun de ces deux excès. — On ne voit pourtant que cela dans le monde. — Je le sais bien;

Monsieur ; & voilà pourquoi je serois difficile dans le choix, si j'avois dessein d'en faire un : car je ne pardonne un attachement qu'autant qu'il est solide & durable. — Quoi, Lucile ! à votre âge vous piqueriez-vous de constance ? En vérité si je le croyois ; je serois capable de faire une folie. — Et cette folie seroit ? — D'être sage & de m'attacher tout de bon. — Sérieusement, vous auriez ce courage — ? Ma foi, j'en ai peur, si vous voulez que je vous parle vrai. — Voilà une singuliere déclaration. — Elle est assez mal tournée ; mais je vous prie de me pardonner : c'est la premiere de ma vie. — La premiere, dites-vous ? — Oui, Madame : jusqu'ici on avoit eu la bonté de m'épargner les avances ; mais je vois bien que je vieillis. — Eh bien, Monsieur, pour la rareté du fait je vous pardonne ce coup d'essai. Je ferai plus encore ; je vous avouerai qu'il ne peut me déplaire. En vérité ? Cela est heureux ! Madame approuve que je l'aime ! & me fera-t-elle aussi l'honneur de m'aimer ? — Ah ! c'est autre chose ; le temps m'apprendra si vous le méritez. — Regardez-moi, Lucile. — Je vous regarde. — Et vous ne riez pas ? De quoi rirois-je ? — De votre réponse : me prenez-vous pour un enfant ? — Je vous parle raison, ce me semble. — Et c'est pour me parler raison que vous m'avez fait l'honneur de

m'accorder

m'accorder un tête-à-tête ? -- Je ne croyois pas que pour être raisonnables nous eussions besoin de témoins ; après tout, que vous ai-je dit à quoi n'ayez dû vous attendre ? Je vous trouve des graces, de l'esprit, un air intéressant & noble. -- Vous avez bien de la bonté. -- Mais ce n'est pas assez pour mériter ma confiance & pour déterminer mon inclination. -- Ce n'est pas assez, Madame ? Excusez du peu. Et que faut-il de plus, s'il vous plaît ? -- Une connoissance plus approfondie de votre caractere, une persuasion plus intime de vos sentimens pour moi. Je ne vous promets rien, je ne me défends de rien ; vous avez tout à espérer; mais rien à prétendre : c'est à vous de voir si cela vous convient. -- Rien ne doit coûter sans doute, belle Lucile, pour vous mériter & vous obtenir ; mais de bonne foi, voulez-vous que je renonce à tout ce que le monde a de charmes, pour faire dépendre mon bonheur d'un avenir incertain ? Je suis, vous le savez, & je ne m'en fais pas accroire, je suis l'homme de France le plus recherché : soit goût, soit caprice, il n'importe ; c'est à qui m'aura, ne fût-ce qu'en passant. Vous avez raison, dit Lucile, j'étois injuste, & vos momens sont trop précieux. -- Non, je l'avoue de bonne foi : je suis las d'être à la mode ; je cherchois un objet qui pût me fixer ; je l'ai trouvé, je m'y

attache : rien de plus heureux ; mais encore faut-il que ce ne ſoit pas en vain. Vous voulez le temps de la réflexion ; je vous donne vingt-quatre heures : je crois que cela eſt bien honnête , & je n'en ai jamais tant donné. J'ai la réflexion trop lente , reprit Lucile, & vous êtes trop preſſé pour nous accorder ſur ce point. Je ſuis jeune , peut-être ſenſible ; mais mon âge & ma ſenſibilité ne m'engageront jamais dans une démarche imprudente. Je vous l'ai dit : ſi mon cœur ſe donne, le temps, les épreuves , la réflexion, la douce habitude de la confiance & de l'eſtime, l'auront décidé dans ſon choix. — Mais, Madame, de bonne foi, croyez-vous, trouver un homme aimable aſſez déſœuvré pour perdre ſon temps à filer une intrigue ? & vous-même, prétendez-vous paſſer votre jeuneſſe à conſulter ſi vous aimerez ? Je ne ſais, répondit Lucile, ſi j'aimerai jamais, ni quel temps j'enploierai à m'y réſoudre ; mais ce temps ne ſera pas perdu s'il m'épargne des regrets. Je vous admire, Madame, je vous admire, dit Blamzé en prenant congé d'elle ; mais je n'ai pas l'honneur d'être de l'ancienne Chevalerie ; & je n'étois pas venu ſi matin pour compoſer avec vous un roman.

Lucile étourdie de la ſcene qu'elle venoit d'avoir avec Blamzé, paſſa bientôt de l'étonne-

ment à la réflexion. C'eſt donc là, dit-elle, l'homme à la mode; l'homme aimable par excellence? Il daigne me trouver jolie; & s'il me croyoit capable de conſtance, il feroit la folie de m'aimer tout de bon! Encore n'a-t-il pas le loiſir d'attendre que je me ſois conſultée: il falloit ſaiſir le moment de lui plaire, me décider dans les vingt-quatre heures: il n'en a jamais tant donné. Eſt-ce donc ainſi que les femmes s'aviliſſent & que les hommes leur font la loi! Heureuſement il s'eſt fait connoître. Sous cet air modeſte qui m'avoit ſéduite, quelle ſuffiſance, quelle préſomption! Ah! je vois que le malheur le plus humiliant pour une femme, eſt celui d'aimer un fat.

Le même jour, après l'opéra, la ſociété de Lucile étant aſſemblée, Pomblac vint lui dire avec l'air du myſtere, qu'elle n'auroit à ſouper ni Blamzé ni Clairfons. A la bonne heure, dit-elle. Je n'exige pas de mes amis une aſſiduité qui les gêne: il y a même telles gens dont l'aſſiduité me gêneroit. Si Blamzé étoit de ce nombre, reprit ingénument Pomblac, Clairfons vous en a délivrée au moins pour quelque temps. — Comment cela? — Ne vous effrayez point: tout s'eſt paſſé le mieux du monde. — Hé quoi, Monſieur, que s'eſt-il paſſé? — Après l'Opéra, la toile baiſſée, nous étions ſur le théatre, & ſelon notre uſage,

nous écoutions Blamzé décidant sur tout. Après nous avoir dit son avis sur la chant, la danse, les décorations, il nous a demandé si nous soupions chez la petite Marquise; (pardon, Madame, c'est de vous qu'il parloit): nous lui avons répondu qu'oui. Je n'en serai point, a-t-il dit; depuis ce matin nous nous boudons. J'ai demandé quel pouvoit être le sujet de cette bouderie. Blamzé nous a raconté que vous lui aviez donné un rendez-vous, qu'il y avoit manqué, que vous en aviez été piquée; qu'il avoit réparé cela ce matin; que vous faisiez l'enfant; qu'il s'étoit pressé de conclure; que vous aviez demandé le temps de la réflexion, & qu'ennuyé de vos *si* & de vos *mais*, il vous avoit plantée là. Il nous a dit que vous vouliez débuter par un engagement sérieux, qu'il en avoit eu quelque envie, mais qu'il n'avoit pas assez de momens à lui; qu'en calculant les forces de la place, il avoit jugé qu'elle pouvoit soutenir un siege, & qu'il n'étoit bon, lui, que pour les coups de main. C'est un exploit digne de quelqu'un de vous, a-t-il ajouté; vous êtes jeunes, c'est l'âge où l'on aime à trouver des difficultés pour les vaincre; mais je vous préviens que la vertu est son fort & que le sentiment est son foible: tout étoit dit, si j'avois pris la peine de jouer l'amant passionné. J'étois bien persuadé qu'il mentoit,

reprit le jeune homme, mais j'ai eu la prudence de me taire. Clairſons n'a pas été auſſi patient que moi; il lui a témoigné qu'il ne croyoit pas un mot de ſon hiſtoire; à ce propos ils ſont ſortis enſemble. Je les ai ſuivis, Clairſons a reçu un coup d'épée. — Et Blamzé? — Blamzé en tient deux dont il guérira difficilement. Tandis que je lui aidois à gagner ſon carroſſe. Si Clairſons, m'a-t-il dit, ſait tirer avantage de cette aventure, il aura Lucile. Une femme ſe défend mal contre un homme qui la défend ſi bien. Dis-lui que je le diſpenſe du ſecret avec elle; il eſt juſte qu'elle ſache ce qu'elle doit à ſon chevalier.

Lucile eut toutes les peines du monde à cacher le trouble & la frayeur dont ce récit l'avoit pénétrée. Elle feignit un mal de tête, & l'on ſait qu'un mal de tête pour une jolie femme eſt une maniere civile de congédier les importuns. On la laiſſa ſeule au ſortir de table.

Livrée à elle-même, Lucile ne ſe conſoloit pas d'être le ſujet d'un combat qui alloit la rendre la fable du monde. Elle étoit vivement touchée de la chaleur avec laquelle Clairſons avoit vengé ſon injure; mais quelle humiliation pour elle ſi cette aventure faiſoit un éclat, & ſi Liſere en étoit inſtruit! Heureuſement le ſecret fut gardé. Pomblac & Clairſons ſe firent un devoir de mé-

nager l'honneur de Lucile ; & Blamzé guéri de ses blessures n'eut garde de se vanter d'une imprudence dont il étoit si bien puni. On demandera peut-être comment un homme si discret jusques alors, avoit tout-à-coup cessé de l'être ? C'est qu'on est moins tenté de publier les faveurs qu'on obtient, que de se venger des rigueurs qu'on éprouve. Cette premiere indiscrétion faillit à lui coûter la vie, il fut un mois au bord du tombeau. Clairsons eut moins de peine à guérir de sa blessure, & Lucile le revit avec un attendrissement qui lui étoit inconnu. Si l'on s'attache à quelqu'un qui a exposé sa vie pour nous, on s'attache aussi naturellement à quelqu'un pour qui l'on a exposé sa vie ; & de tels services sont peut-être des liens plus forts pour celui qui les a rendus, que pour celui qui en est redevable. Clairsons devint donc éperdument amoureux de Lucile ; mais plus elle lui devoit de retour, moins il osoit en exiger. Il avoit un plaisir sensible à se trouver généreux, & il alloit cesser de l'être s'il se prévaloit des droits qu'il avoit acquis sur la reconnoissance de Lucile : aussi fut-il plus timide auprès d'elle que s'il n'avoit rien mérité ; mais Lucile lut dans son ame, & cette délicatesse de sentiment acheva de l'intéresser. Cependant la crainte de paroître manquer à la reconnoissance, ou celle de la porter trop

loin, lui fit dissimuler la confidence que Pomblac lui avoit faite : ainsi la bienveillance qu'elle témoignoit à Clairsons paroissoit libre & désintéressée, & il en étoit d'autant plus touché. Leur inclination mutuelle faisoit chaque jour des progrès sensibles. Ils se cherchoient des yeux, se parloient avec intimité, s'écoutoient avec complaisance, se rendoient compte de leurs démarches, à la vérité, sans affectation & comme pour dire quelque chose, mais avec tant d'exactitude qu'ils savoient, à une minute près, l'heure à laquelle ils devoient se revoir. Insensiblement Clairsons devint plus familier & Lucile moins réservée. Il n'y avoit plus qu'à s'expliquer, & pour cela il n'étoit pas besoin de ces incidens merveilleux que l'amour envoie quelquefois au secours des amans timides. Un jour qu'ils étoient seuls, Lucile laissa tomber son évantail ; Clairsons le releve & le lui présente ; elle le reçoit avec un doux sourire, ce sourire donne à son amant la hardiesse de lui baiser la main ; cette main étoit la plus belle du monde, & dès que la bouche de Clairsons s'y fut appliquée, elle ne put s'en détacher. Lucile dans son émotion fit un léger effort pour retirer sa main ; il lui opposa une douce violence, & ses yeux tendrement attachés sur les yeux de Lucile acheverent de la désarmer. Leurs regards s'étoient tout dit

avant que leur voix s'en fût mêlée ; & l'aveu mutuel de leur amour fut fait & rendu en deux mots. Je respire, nous nous aimons, dit Clairfons enivré de joie. Hélas, oui, nous nous aimons, répondit Lucile avec un profond soupir ; il n'est plus temps de s'en dédire. Mais souvenez-vous que je suis liée par des devoirs : ces devoirs sont inviolables, & si je vous suis chere ils vous seront sacrés.

Le penchant de Lucile n'étoit point de ces amours à la mode qui étouffent la pudeur en naissant, & Clairfons le respectoit trop pour s'en prévaloir comme d'une foiblesse. Enchanté d'être aimé, il borna long-temps ses desirs à la possession délicieuse d'un cœur pur, vertueux & fidele. Qu'on aime peu, disoit-il lui-même dans son délire, quand on n'est pas heureux du seul plaisir d'aimer ! Quel est le sauvage stupide qui le premier appella rigueur la résistance que la pudeur craintive oppose aux desirs insensés ? Et-il, belle Lucile, est-il un refus que n'adoucissent vos regards ? Puis-je me plaindre quand vous me souriez ? Et mon ame a-t-elle des vœux à former encore, quand mes yeux puisent dans les vôtres cette volupté céleste dont vous enivrez tous mes sens ? Loin de nous, j'y consens, tous ces plaisirs suivis de regrets, qui troubleroient la sérénité de votre

vie. Je respecte votre vertu autant que vous la chérissez, & je ne me pardonnerois jamais d'avoir fait naître le remords dans le sein de l'innocence même. Des sentimens si héroïques enchantoient Lucile; & Clairsons plus tendre chaque jour, étoit chaque jour plus aimé, plus heureux, plus digne de l'être. Mais enfin les plaisanteries de ses amis & les soupçons qu'on lui fit naître sur cette vertu qu'il adoroit, empoisonnerent son bonheur. Il devint sombre, inquiet, jaloux; tout l'importunoit, tout lui faisoit ombrage. Chaque jour Lucile sentoit resserrer & appésantir sa chaîne, chaque jour c'étoit de nouvelles plaintes à entendre, de nouveaux reproches à essuyer. Tout homme reçu avec bienveillance étoit un rival qu'il falloit bannir. Les premiers sacrifices qu'il exigea lui furent faits sans résistance, il en demanda de nouveaux, il les obtint; il en voulut encore, on se lassa de lui obéir. Clairsons crut voir dans l'impatience de Lucile un attachement invincible aux liaisons qu'il lui défendoit, & cet amour d'abord si délicat & si soumis, devint farouche & tyrannique. Lucile en fut effrayée; elle tâcha de l'appaiser; mais inutilement. Je ne croirai, lui dit l'impérieux Clairsons, je ne croirai que vous m'aimez, que lorsque vous vivrez pour moi seul, comme je vis pour vous seule. Hé! sije possede, si je remplis votre ame, que

vous fait ce monde importun? Doit-il vous en coûter d'éloigner de vous ce qui m'afflige? M'en coûteroit-il de renoncer à tout ce qui vous déplairoit? Que dis-je? n'est-ce pas une violence continuelle que je me fais, de voir tout ce qui n'est pas Lucile? Plût au ciel être délivré de cette foule qui vous assiege, & qui me dérobe à chaque instant ou vos regards ou vos pensées! La solitude qui vous effraie mettroit le comble à tous mes vœux. Nos ames ne sont-elles pas de la même nature? ou l'amour que vous croyez ressentir n'est-il pas le même que je ressens? Vous vous plaignez que je vous demande des sacrifices! Exigez, Lucile, exigez à votre tour; choisissez, parmi les épreuves, les plus pénibles, les plus douloureuses; vous verrez si je balance. Il n'est point de lien que je ne rompe, il n'est point d'effort que je ne fasse; ou plutôt je n'en ferai aucun. Le plaisir de vous complaire me dédommagera, me tiendra lieu de tout; & ce qu'on appelle des privations, seront pour moi des jouissances. Vous le croyez, Clairfons, lui répondit la tendre & naïve Lucile; mais vous vous faites illusion. Chacune de ces privations est peu de chose; mais toutes ensemble sont beaucoup. C'est la continuité qui en est fatigante: vous m'avez fait éprouver qu'il n'est point de complaisance inépuisable. Tandis qu'elle par-

loit ainſi, les yeux de Clariſons étincelans d'impatience, tantôt ſe tournoient vers le ciel, & tantôt s'attachoient ſur elle. Croyez-moi, pourſuivit Lucile, les ſacrifices du véritable amour ſe font dans le cœur & ſous le voile du myſtere ; l'amour propre ſeul en veut de ſolemnels : pour lui c'eſt peu de la victoire : il aſpire aux honneurs du triomphe : c'eſt-là ce que vous demande ?

Quelle froide analyſe, s'écria-t-il, & quelle vaine métaphyſique ! C'eſt bien ainſi que raiſonne l'amour ! Je vous aime, Madame, rien n'eſt plus vrai pour mon malheur ; je ſacrifierois mille vies pour vous plaire, & quel que ſoit ce ſentiment que vous appellez amour-propre, il me détache de l'univers entier pour me livrer uniquement à vous ; mais en m'abandonnant, ainſi je veux vous poſſéder de même. Cléon, Linval, Pomblac, tout cela peut m'inquiéter : je ne réponds pas de moi-même. Après cela ſi vous m'aimez, rien ne doit vous être plus précieux que mon repos ; & mon inquiétude, fût-elle une folie, c'eſt à vous de la diſſiper. Mais que dis-je, une folie ? Vous ne rendez que trop raiſonnables mes larmes & mes ſoupçons. Et comment ſerois-je tranquille, en voyant que tout ce qui vous approche vous intéreſſe plus que moi ?

Ah, Monſieur, que je vous dois de reconnoiſ-

fance ! dit Lucile avec un foupir : vous me faites voir la profondeur de l'abîme où l'amour alloit m'entraîner. Oui, je reconnois qu'il n'eft point d'efclavage comparable à celui qu'impofe un amant jaloux. — Moi, Madame, je vous rends efclave ! N'avez-vous pas vous-même un empire abfolu fur moi ? Ne difpofez-vous pas ? . . . — C'en eft affez, Monfieur, j'ai fouffert long-temps, je me fuis flattée ; vous me tirez de mon illufion, & rien ne peut m'y ramener. Soyez mon ami, fi vous pouvez l'être, c'eft le feul titre qui vous refte avec moi. — Ah cruelle, voulez-vous ma mort ? — Je veux votre repos & le mien. — Vous m'accablez. Quel eft mon crime ? — De vous aimer trop vous-même, & de ne m'eftimer pas affez. — Ah je vous jure. — Ne jurez de rien : votre jaloufie eft un vice de caractere, & le caractere ne fe corrige pas. Je vous connois. Clairfons, je commence à vous craindre, & je ceffe de vous aimer. Dans ce moment, je le vois, ma franchife vous défefpere ; mais de deux fupplices je choifis le plus court, & en vous ôtant le droit d'être jaloux, je vous fais une heureufe néceffité de ceffer de l'être. Je vous connois à mon tour, reprit Clairfons avec une fureur étouffée ; la délicateffe d'une ame fenfible s'accorde mal avec la légéreté de la vôtre ; c'eft un Blamzé qu'il vous

faut pour amant, & j'étois bien fou de trouver mauvais..... N'allez pas plus loin, interrompit Lucile : je sais tout ce que je vous dois ; mais je me retire pour vous épargner la honte de m'en avoir fait un réproche.

Clairfons s'en alla furieux, & bien résolu de ne plus revoir une femme qu'il avoit si tendrement aimée, & qui le congédioit avec tant d'inhumanité.

Lucile rendue à elle-même, se sentit comme soulagée d'un fardeau qui l'accabloit. Mais d'un côté les dangers de l'amour qu'elle venoit de connoître, de l'autre la triste perspective d'une éternelle indifférence, ne lui laisserent voir dans l'avenir que de cruelles inquiétudes, ou que des ennuis accablants. Hé quoi, disoit-elle, le Ciel ne m'a-t-il donné un cœur sensible que pour me rendre le jouet d'un fat, la victime d'un tyran, ou la triste compagne d'une espece de sage qui ne s'affecte & ne s'émeut de rien ? Ces réflexions la plongerent dans une langueur qu'elle ne put dissimuler : la société s'en ressentit & devint bientôt aussi triste qu'elle. Les femmes, dont sa maison étoit le rendez-vous, en furent alarmées. Elle est perdue, dirent-elles, si nous ne la retirons de cet état funeste ; la voilà dégoûtée du monde : elle n'aime plus que la solitude ; les symptômes

de sa mélancolie deviennent chaque jour plus terribles, & à moins de quelque passion violente qui la ranime, il est à craindre qu'elle ne retombe en puissance de mari. Ne connoissons-nous personne qui puisse tourner cette jeune tête ? Blamzé lui-même s'y est mal pris & n'en est pas venu à bout. Pour ce Clairsons sur lequel nous comptions, c'est un petit sot qui aime comme un fou, il n'est pas étonnant qu'elle en soit excédée. Attendez, dit Céphise après avoir rêvé quelque temps, Lucile a du romanesque dans l'esprit, il lui faut de la féerie, & le magnifique Dorimon est justement l'homme qui lui convient. Elle en rafolera, j'en suis sûre ; engageons-la seulement à lui aller demander à souper dans sa belle maison de campagne : je me charge de le prévenir & de lui faire sa leçon. La parti fut accepté & Dorimon en fut averti.

Dorimon étoit l'homme du monde qui savoit le mieux quels étoient les plus habiles artistes, qui les accueilloit avec le plus de graces, & qui les récompensoit le plus libéralement ; aussi avoit-il la réputation de connoisseur & d'homme de goût.

Si dans quelques siecles on lisoit ce conte, on le croiroit fait à plaisir, & le séjour que je vais décrire passeroit pour un château de Fée ; mais ce

n'est pas ma faute si le luxe de notre tems le dispute au merveilleux des fables, & si dans la peinture de nos folies la vraisemblance manque à la vérité.

Sur les riches bords de la Seine s'éleve en amphitéatre un côteau exposé aux premiers rayons de l'aurore, & aux feux ardents du midi. La forêt qui le couronne le défend du souffle glacé des vents du nord, de l'humide influence du couchant. Du sommet de la colline tombent en cascades trois sources abondantes d'une eau plus pure que le cryſtal; la main induſtrieuse de l'art les a conduites par mille détours sur des pentes de verdure. Tantôt ces eaux se divisent, & serpentent en ruisseau; tantôt elles se réunissent dans des bassins où le ciel se plaît à se mirer; tantôt elles se précipitent & vont se briser contre des rochers taillés en grottes, où le ciseau a imité les jeux variés de la nature. La Seine qui se courbe au pied de la colline, les reçoit dans son paisible sein, & leur chûte rappelle ce temps fabuleux, où les Nymphes des fontaines descendoient dans l'humide palais des fleuves, pour y tempérer les ardeurs de la jeunesse & de l'amour.

Un caprice ingénieux, semble avoir dessiné les jardins que les ondes arrosent. Toutes les parties de ce riant tableau sont d'accord sans monotonie:

la ſymétrie même en eſt piquante : la vue s'y promene ſans laſſitude & s'y repoſe ſans ennui. Une élégance noble, une richeſſe bien ménagée, un goût mâle & pourtant délicat ont pris ſoin d'embellir ces jardins. On n'y voit rien de négligé, rien de recherché avec trop d'art. Le concours des beautés ſimples en fait la magnificence, & l'équilibre des maſſes joint à la variété des formes, produit cette belle harmonie qui fait les délices des yeux.

Des boſquets ornés de ſtatues, des treillages façonnés en corbeilles & en berceaux décorent tous les jardins connus; mais le plus ſouvent ces richeſſes étalées ſans intelligence & ſans goût, ne cauſent qu'une admiration froide & triſte que ſuit de près la ſatiété. Ici l'ordonnance & l'enchaînement des parties ne fait de mille ſenſations diverſes qu'un enchantement continu. Le ſecond objet qu'on découvre ajoute au plaiſir que le premier a fait; & l'un & l'autre s'embelliſſent encore des charmes de l'objet nouveau qui leur ſuccede ſans les effacer.

Ce payſage délicieux eſt terminé par un palais d'une architecture aërienne : l'ordre corinthien lui-même a moins d'élégance & de légéreté. Ici les colones imitent les palmiers unis en berceaux. La naiſſance des palmes forme un chapiteau plus

naturel

naturel & aussi noble que le vase de Callimaque. Ces palmes s'entrelassent dans l'intervalle des colonnes, & leurs volutes naturelles dérobent aux yeux séduits la pesanteur de l'entablement. Comme les colonnes suffisent à la solidité de l'édifice, elles laissent aux murs une transparence continue, au moyen des vuides ménagés avec art. On n'y voit point de ces toîts redoublés qui écrasent notre architecture moderne ; & l'irrégularité choquante de nos cheminées gothiques se perd dans le couronnement.

Le luxe intérieur du palais répond à la magnificence des dehors. C'est le temple des arts & du goût. Le pinceau, le ciseau, le burin, tout ce que l'industrie a inventé pour les délices de la vie y est étalé avec une sage profusion, & les voluptés, filles de l'opulence y flattent l'ame par tous les sens.

Lucile fut éblouie de tant de magnificence ; la premiere soirée lui parut un songe : ce ne fut qu'un tissu de spectacles & de fêtes dont elle s'apperçut bien qu'elle étoit la divinité. L'empressement, la vivacité, la galanterie avec laquelle Dorimon fit les honneurs de ce beau séjour, les changemens de scene qu'il produisoit d'un seul regard, l'empire absolu qu'il sembloit exercer sur les arts & sur les plaisirs, rappelloit à Lucile tout

ce qu'elle avoit lu des plus célebres enchanteurs. Elle n'osoit se fier à ses yeux, & se croyoit enchantée elle-même. Si Dorimon eût profité de l'ivresse où elle étoit plongée, peut-être le songe eût-il fini comme finissent les romans nouveaux. Mais Dorimon ne fut que galant; & tout ce qu'il osa se permettre fut de demander à Lucile qu'elle vînt quelquefois embellir son hermitage : car c'est ainsi qu'il nommoit ce séjour.

Les compagnes de Lucile l'avoient observée avec soin. Les plus expérimentées jugerent que Dorimon s'étoit trop occupé de sa magnificence, & pas assez de son bonheur. Il falloit saisir, disoient-elles, le premier moment de la surprise : c'est une espece de ravissement que l'on n'éprouve pas deux fois.

Cependant Lucile, la tête remplie de tout ce qu'elle venoit de voir, se faisoit de Dorimon lui-même la plus merveilleuse idée. Tant de galanterie supposoit une imagination vive & brillante, un esprit cultivé, un goût délicat, & un amant, s'il l'étoit jamais, tout occupé du soin de plaire. Ce portrait, quoiqu'un peu flatté, ne manquoit pas de ressemblance. Dorimon étoit jeune encore, d'une figure intéressante, & du caractere le plus enjoué. Son esprit étoit tout en saillies; il avoit dans le sentiment peu de chaleur, mais beau-

coup de finesse. Personne ne disoit des choses plus galantes, mais il n'avoit pas le don de les persuader : on aimoit à l'entendre, on ne le croyoit pas. C'étoit l'homme du monde le plus séduisant pour une coquette, le moins dangereux pour une femme à sentiment.

Elle consentit à le revoir chez lui, & ce furent de nouvelles fêtes. Mais en vain la galanterie de Dorimon y avoit rassemblé tous les plaisirs qu'elle faisoit naître, en vain ces plaisirs furent variés à chaque instant avec autant d'art que de goût : Lucile en fut d'abord légérement émue, bientôt après rassasiée ; & avant la fin du jour elle conçut qu'on pouvoit s'ennuyer dans ce séjour délicieux. Dorimon qui ne la quittoit pas, mit en usage tous les talens de plaire ; il lui tint mille propos ingénieux, il y en mêla même de tendres ; mais ce n'étoit point encore ce qu'elle avoit imaginé. Elle croyoit trouver un dieu, & Dorimon n'étoit qu'un homme ; le faste de sa maison l'éclipsoit, les proportions n'étoient pas gardées ; & Dorimon en se surpassant fut toujours au-dessous de l'idée que donnoit de lui tout ce qui l'environnoit.

Il étoit bien loin de soupçonner le tort que lui faisoit cette comparaison dans l'esprit de Lucile, & il n'attendoit qu'un moment heureux pour pro-

fiter de ses avantages. Après le concert & avant le soupé, il l'amena, comme par hasard, dans un cabinet solitaire où elle iroit rêver, disoit-il, quand elle auroit des momens d'humeur. La porte s'ouvre & Lucile voit son image répétée mille fois dans des trumaux éblouissans ; les peintures voluptueuses dont les panneaux étoient couverts, se multiplioient autour d'elle. Lucile crut voir en se mirant la déesse des amours. A ce spectacle il lui échappa un cri de surprise & d'admiration, & Dorimon saisit l'instant de cette émotion soudaine. Régnez ici, voilà votre trône, lui dit-il, en lui montrant un sopha, que la main des Fées avoit semé de fleurs. Mon trône ! dit Lucile en s'asseyant, & sur le ton de la gaieté : mais, oui, je m'y trouve assez bien, & je suis reine d'un joli peuple. Elle parloit de la foule des amours qu'elle appercevoit dans les glaces. Parmi ces sujets daigneriez-vous m'admettre, dit Dorimon avec ardeur, en se jettant à ses genoux ? Ah ! pour vous, dit-elle d'un air sérieux, vous n'êtes pas un enfant ; à ces mots elle voulut se lever, mais il la retint d'une main hardie, & l'effort qu'elle fit pour s'échapper le rendit plus audacieux. Où suis-je donc, dit-elle avec frayeur ? Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je, ou mes cris..... Ces mots lui imposerent. Excusez, Madame, dit-il, une

imprudence dont vous êtes un peu la caufe. Venir ici tête-à-tête fe repofer fur ce fopha, comme vous avez fait, c'eft donner à entendre, felon l'ufage reçu, qu'on veut bien fouffrir un peu de violence. Avec vous je vois bien que cela ne veut rien dire ; nous nous fommes mal entendus. Oh ! très-mal, dit Lucile en fortant courroucée ; & Dorimon la fuivit, un peu confus de fa méprife. Heureufement leur abfence n'avoit pas été affez longue pour donner le temps d'en médire. Lucile diffimulant fon trouble, annonça qu'elle venôit de voir un cabinet très-bien décoré. On y courut en foule ; & les cris d'admiration ne furent interrompus que par l'arrivée du foupé.

La fomptuofité de ce feftin fembloit renchérir encore fur tous les plaifirs qu'on avoit goûtés. Mais Dorimon eut beau prendre fur lui-même, il n'eut point cette gaieté qui lui étoit fi naturelle ; & Lucile ne répondit aux galanteries qu'on lui adreffoit pour la tirer de fa rêverie, que par ce fourire forcé, avec lequel la politeffe tâche de déguifer la mauvaife humeur.

Voilà, lui dirent fes amies, en fe retirant avec elle, voilà l'homme qui vous convient : avec lui la vie eft un enchantement continuel ; il femble que tous les plaifirs reconnoiffent fa

voix ; dès qu'il commande, ils arrivent en foule.

Il en est, dit froidement Lucile, qui ne se commandent point : ils sont au-dessus des richesses ; on ne les trouve que dans son cœur. Ma foi, ma chere enfant, lui dit Céphise, vous êtes bien difficile. Oui, Madame, bien difficile, répondit-elle avec un soupir ; & pendant tout le reste du voyage elle garda un profond silence. Ce n'est-là qu'une jolie femme manquée, dirent ses amies en la quittant. Encore si ses caprices étoient enjoués, on s'en amuseroit ; mais rien au monde n'est plus triste. C'étoit bien la peine de se séparer de son mari pour être prude dans le monde.

Est-ce donc là ce monde si vanté, disoit de son côté Lucile ? J'ai parcouru rapidement tout ce qu'il y a de plus aimable ; qu'ai-je trouvé ? un fat, un jaloux, un homme avantageux qui s'attribue comme autant de charmes ses jardins, son palais & ses fêtes, & qui croit que la vertu la plus sévere ne demande pas mieux que de lui céder. Ah ! que je hais ces faiseurs de romans qui m'ont bercée de leurs fables ! L'imagination pleine de mille chimeres, j'ai trouvé mon mari insipide ; & il vaut mieux que tout ce que j'ai vu. Il est simple ; mais sa simplicité n'est-elle pas

mille fois préférable aux vaines prétentions d'un Blamzé ? il est tranquille dans ses goûts ; & que deviendrois-je s'il étoit violent & passionné comme Clairfons ? Il m'aimoit peu, mais il n'aimoit que moi ; & si j'avois été raisonnable, il m'aimoit assez pour me rendre heureuse. Je n'avois point avec lui de ces plaisirs fastueux & bruyans qui nous enivrent d'abord, & qui bientôt nous excedent ; mais sa complaisance, sa douceur, ses attentions délicates me ménageoient à chaque instant des plaisirs plus purs, plus solides, si j'avois bien su les goûter. Insensée que j'étois ! je courois après des illusions, & je fuyois le bonheur même : il est dans le silence des passions, dans l'équilibre & le repos de l'ame. Mais, hélas ! il est bien temps de reconnoître mes erreurs, quand elles m'ont fait perdre l'amitié, la confiance, peut-être l'estime de mon mari ! Grace au Ciel, je n'ai à me reprocher que les imprudences de mon âge. Mais Lisere est-il obligé de m'en croire, & daigneroit-il m'écouter ? Ah, qu'il est mal aisé de rentrer dans son devoir quand on en est une fois sorti ! Mal-aisé ! Pourquoi donc ? qui me retient ? La crainte d'être humiliée ? Mais Lisere est honnête homme ; & s'il m'a épargnée dans mes erreurs, m'accableroit-il dans mon retour ? Je n'ai qu'à me détacher d'une société

pernicieuse, à vivre chez moi avec celles de mes amies que mon époux respecte, & que je puis voir sans rougir. Tant qu'il m'a vue livrée au monde, il ne s'est pas rapproché de moi ; mais s'il me voit rendue à moi même, il daignera peut-être me rappeller à lui ; & si son cœur ne m'est pas rendu, la seule consolation qui me reste est celle de m'en rendre digne : je serai du moins réconciliée avec moi-même, si je ne puis l'être avec mon mari.

Lisere en gémissant l'avoit suivie des yeux dans le tourbillon du monde : il comptoit sur la justesse de son esprit & sur l'honnêteté de son ame. Elle sentira, disoit-il, la frivolité des plaisirs qu'elle cherche, la folie des femmes, la vanité des hommes, la fausseté des uns & des autres : & si elle revient vertueuse, sa vertu n'en sera que plus affermie par les dangers qu'elle aura courus. Mais aura-t-elle échappé à tous les écueils qui l'environnent, aux charmes de la louange, aux piéges de la séduction, aux attraits de la volupté ? L'on méprise le monde quand on le connoît bien ; mais on s'y livre avant de le connoître, & souvent le cœur est égaré avant que la raison l'éclaire. O Lucile ! s'écrioit-il en regardant le portrait de sa femme, qui étoit dans la solitude son unique entretien, ô Lucile !

vous étiez si digne d'être heureuse! & je me flattois que vous le seriez avec moi. Hélas! peut-être quelqu'un de ces jolis corrupteurs qui font l'ornement & les malheurs du monde, est-il actuellement occupé à séduire son innocence, & ne s'obstine à sa défaite que pour le plaisir de s'en glorifier. Quoi, la honte de ma femme éleveroit entre nous une éternelle barriere! Il ne me seroit plus permis de vivre avec celle dont la mort seule devoit me séparer! Je l'ai trahie en l'abandonnant. Le Ciel m'avoit choisi pour gardien de sa jeunesse imprudente & fragile. Je n'ai consulté que l'usage, & je n'ai été frappé que de l'idée affrayante d'être haï comme un tyran.

Tandis que Lisere flottoit ainsi dans cette cruelle incertitude, Lucile n'étoit pas moins agitée entre le desir de retourner à lui, & la crainte d'en être rebutée. Vingt-fois, après avoir passé la nuit à gémir & à pleurer, elle s'étoit levée dans la résolution d'aller attendre son réveil, de se jetter à ses pieds, & de lui demander pardon. Mais une honte qui est bien connue des ames sensibles & délicates, avoit toujours retenu ses pas. Si Lisere ne la méprisoit point, s'il conservoit encore pour elle quelque sensibilité, quelque estime; depuis le temps qu'elle avoit rompu avec ses sociétés, depuis qu'elle vivoit retirée &

solitaire, comment n'avoit-il pas daigné la voir une seule fois ? Tous les jours en passant il s'informoit de la santé de Madame ; elle l'entendoit, elle espéroit qu'à la fin il demanderoit à la voir ; chaque jour cet espoir renaissoit ; elle attendoit toute tremblante le moment du passage de Lisere ; elle s'approchoit le plus près qu'il lui étoit possible pour l'écouter, & se retiroit toute en larmes après avoir entendu demander en passant : *Comment se porte Madame ?* Elle auroit voulu que Lisere fût instruit de son repentir, de son retour à elle-même : Mais à qui se fier, disoit-elle ? à des amis ? En est-il d'assez sûrs, d'assez discrets, d'assez sages pour une entremise si délicate ? Les uns en auroient les talens, & n'en auroient pas le zele ; & les autres en auroient le zele & n'en auroient pas les talents : d'ailleurs il est si dur de confier aux autres ce qu'on n'ose s'avouer à soi-même ! Une lettre... Mais que lui écrirai-je ? des mots vagues ne le toucheroient pas, & les détails sont si humilians ! Enfin il lui vint une idée dont sa délicatesse & sa sensibilité furent également satisfaites. Lisere s'étoit absenté pour deux jours, & Lucile saisit le temps de son absence pour exécuter son dessein.

Lisere avoit un vieux domestique que Lucile

avoit vu s'attendrir au moment de leur séparation, & dont le zele, l'honnêteté, la discrétion, lui étoient connus. Ambroise, lui dit-elle, j'ai un service à vous demander. Ah! Madame, dit le bon-homme, ordonnez; je suis à vous de toute mon ame: plût à Dieu que vous & mon maître vous vous aimassiez comme je vous aime! Je ne sais qui de vous deux a tort, mais je vous plains tous les deux: c'étoit un charme de vous voir ensemble, & je ne vois plus rien ici qui ne m'afflige, depuis que vous faites mauvais ménage. C'est peut-être ma faute, dit Lucile humiliée; mais, mon enfant, le mal n'est pas sans remede; fais seulement ce que je te dirai. Tu sais que mon portrait est dans la chambre de ton maître? — Oh, oui Madame, il le fait bien aussi; car il s'enferme quelquefois avec lui des journées entieres: c'est toute sa consolation; il le regarde, il lui parle, il soupire à faire pitié, & je vois bien que le pauvre homme aimeroit encore mieux s'entretenir avec vous, qu'avec votre ressemblance. — Tu me dis là des choses fort consolantes, mon cher Ambroise; mais vas prendre ce portrait en cachette, & choisis, pour l'apporter chez moi, un moment où tu ne sois vu de personne. — Moi, Madame, priver mon maître de ce qu'il a de plus cher

au monde ? Demandez-moi plutôt ma vie. Raſſure-toi, reprit Lucile, mon deſſein n'eſt pas de l'en priver. Demain au ſoir tu viendras le reprendre & le remettre en place : je te demanderai ſeulement de n'en rien dire à mon mari. A la bonne heure, dit Ambroiſe. Je ſais que que vous êtes la bonté même, & vous ne voudriez pas me donner à la fin de mes jours le chagrin d'avoir affligé mon maître. Le fidele Ambroiſe exécuta l'ordre de Lucile. Elle avoit dans ſon portrait l'air tendre & languiſſant qui lui étoit naturel ; mais ſon regard étoit ſerein, & ſes cheveux étoient mêlés de fleurs. Elle fit venir ſon peintre, lui ordonna de la repréſenter échevelée, & de faire couler des larmes de ſes yeux. Dès que ſon idée fut remplie, le tableau fut replacé dans l'appartement de Liſere. Il arrive, & bientôt ſes yeux ſe levent ſur cet objet chéri. Il eſt aiſé de concevoir quel fut l'excès de ſa ſurpriſe. Les cheveux épars le frappent d'abord : il approche, & il voit couler des larmes. Ah ! s'écria-t-il, ah, Lucile ! ſont-ce les larmes du repentir ? Eſt-ce là la douleur de l'amour ? Il ſort tranſporté, il vole chez elle, il la cherche des yeux, il la trouve dans la même ſituation où le tableau la lui avoit préſentée. Immobile un inſtant, il la contemple avec attendriſſe-

ment ; & tout à-coup se précipitant à ses genoux, Est-il bien vrai, dit-il, que ma femme me soit rendue ? Oui, dit Lucile avec des sanglots, oui, si vous la trouvez encore digne de vous. Peut-elle avoir cessé de l'être, reprit Lisere en la serrant dans ses bras ? Non, mon enfant, rassure-toi : je connois ton ame, & je n'ai jamais cessé de te plaindre & de t'estimer. Tu ne reviendrois pas à moi si le monde avoit pu te séduire, & ce retour volontaire est la preuve de ta vertu. Oh ! grace au Ciel, dit-elle, (le cœur soulagé par les pleurs qui couloient en abondance de ses yeux) grace au ciel, je n'ai à rougir d'aucune foiblesse honteuse : j'ai été folle, mais j'ai été honnête. Si j'en doutois, serois tu dans mon sein, reprit Lisere ? & à ces mots... Mais qui peut rendre les transports de deux cœurs sensibles, qui après avoir gémi d'une séparation cruelle, se réunissent pour toujours ? En apprenant leur réconciliation, leurs gens furent saisis de joie, & le bon-homme Ambroise disoit, les yeux mouillés de larmes : Dieu soit loué, je mourrai content.

Depuis ce jour la tendre union de ces époux sert d'exemple à tous ceux de leur âge. Leur divorce les a convaincus que le monde n'avoit rien qui pût les dédommager l'un de l'autre ; & c'est ce que j'appelle un divorce heureux.



LE BON MARI.

L'Un de ces bons peres de famille qui nous rappellent l'âge d'or, Félisonde avoit marié Hortence sa fille unique au Baron de Valsain, & sa niece Amélie au Président de Lusane.

Valsain, galant sans assiduité, assez tendre sans jalousie, trop occupé de sa gloire & de son avancement pour s'établir le gardien de sa femme, la laissoit sur sa bonne foi, se livrer aux dissipations d'un monde où répandu lui-même, il se plaisoit à la voir briller. Lusane plus recueilli, plus assidu, ne respiroit que pour Amélie, qui de son côté ne vivoit que pour lui. Le soin mutuel de se complaire les occupoit sans cesse, & pour eux le plus saint des devoirs étoit le plus doux des plaisirs.

Le vieux Félisonde jouissoit de l'union de sa famille, quand la mort d'Amélie & celle de Valsain y répandirent la tristesse & le deuil. Lusane dans sa douleur n'avoit pas même la consolation d'être pere ; Valsain laissoit à Hortence deux enfants avec peu de bien. Les premiers regrets de la jeune veuve n'eurent pour objet que son époux ; mais on a beau s'oublier soi-même, on y revient



LE BON MARI

insensiblement. Le temps du deuil fût celui des réflexions.

A Paris, une jeune femme qui n'est que dissipée, est à l'abri de la censure tant qu'elle est au pouvoir d'un mari : l'on suppose que le plus intéressé doit être le plus difficile, & ce qu'il approuve on n'ose le blâmer ; mais livrée à elle-même ; elle rentre sous la tutelle d'un public févere & jaloux, & ce n'est pas à vingt-deux ans que le veuvage est un état libre. Hortence vit donc bien qu'elle étoit trop jeune pour ne dépendre que d'elle-même, & Félisonde le vit encore mieux. Un jour ce bon pere confia ses craintes à Lusane son neveu. Mon ami, lui dit-il, tu es bien à plaindre, mais je le suis beaucoup plus que toi. Je n'ai qu'une fille, tu sais si je l'aime, & tu vois les dangers qu'elle court. Ce monde qui l'a séduite la rappelle ; son deuil fini, elle va s'y livrer ; & je crains, tout vieux que je suis, de vivre assez pour avoir à rougir. Ma fille a un fond de vertu ; mais notre vertu est en nous, & notre honneur, cet honneur si cher est dans l'opinion des autres. — Je vous entends, Monsieur, & s'il faut l'avouer, je partage votre inquiétude. Mais ne peut-on pas déterminer Hortence à un nouvel engagement ? — Hé, mon ami, quelles raisons n'a-t-elle pas à m'opposer ! deux enfans,

deux enfans ſans fortune ; car tu ſais que je ne ſuis pas riche, & que leur pere étoit ruiné. — N'importe, Monſieur, conſultez Hortence : je connois un homme, s'il lui convenoit, qui penſe aſſez bien, qui a le cœur aſſez bon pour ſervir de pere à ſes enfans. Le vieux bon-homme crut l'entendre. O toi, lui dit-il, qui faiſois le bonheur de ma niece Amélie, toi que j'aime comme mon fils, Luſane ! le ciel lit dans mon cœur.... Mais, dis-moi, l'époux que tu propoſes connoît-il ma fille ? n'eſt-il point effrayé de ſa jeuneſſe, de ſa légéreté, de l'eſſor qu'elle a pris dans le monde ? — Il la connoît comme vous-même, & il ne l'en eſtime pas moins. Féliſonde ne tarda point à parler à ſa fille. Oui, mon pere, je conviens, lui dit-elle, que ma poſition eſt délicate. S'obſerver, ſe craindre ſans ceſſe, être dans le monde comme devant ſon juge, c'eſt le ſort d'une veuve à mon âge : il eſt pénible & dangereux. — Hé bien, ma fille, Luſane m'a parlé d'un époux qui te conviendroit. — Luſane, mon pere ! ah ! s'il étoit poſſible qu'il m'en donne un qui lui reſſemble : heureuſe moi-même avec Valſain, je ne laiſſois pas quelquefois d'envier le ſort de ſa femme. Le pere enchanté de ſa réponſe, vint la rendre à ſon neveu. Si vous ne me flattez pas, lui dit Luſane, demain nous ſerons tous contens. —

Quoi

Quoi, mon ami, c'eſt toi? — C'eſt moi-même. — Hélas! mon cœur me l'avoit dit. — Oui, c'eſt moi, Monſieur, qui veux faire la conſolation de votre vieilleſſe, en ramenant à ſes devoirs une fille digne de vous. Sans donner dans des travers indécents, je vois qu'Hortence a pris tous les airs, tous les ridicules d'une femme à la mode. La vivacité, le caprice, l'envie de plaire & de s'amuſer l'ont engagée dans le labyrinthe d'une ſociété bruyante & frivole; il s'agit de l'en retirer. J'ai beſoin pour cela d'un peu de courage & de réſolution: j'aurai peut-être des larmes à combattre, & c'eſt beaucoup pour un cœur auſſi ſenſible que le mien; cependant je vous réponds de moi. Mais vous, Monſieur, vous êtes pere; & ſi Hortence venoit ſe plaindre à vous... — Ne crains rien; diſpoſe de ma fille: je la confie à ta vertu, & ſi ce n'eſt pas aſſez de l'autorité d'un époux, je te remets celle d'un pere.

Luſane fut reçu d'Hortence avec les graces les plus touchantes. Croyez voir en moi, lui dit-elle, l'épouſe que vous avez perdu; ſi je la remplace dans votre cœur, je n'ai plus rien à regretter.

Quand il s'agit de dreſſer les articles, Monſieur, dit Luſane à Féliſonde, n'oublions pas que nous avons deux orphelins. L'état de leur pere ne

lui a pas permis de leur laiſſer un gros héritage ; ne les privons pas de celui de leur mere, & que la naiſſance de mes enfans ne ſoit pas un malheur pour eux. Le vieillard fut touché juſqu'aux larmes de la généroſité de ſon neveu, qu'il appella dès ce moment ſon fils. Hortence ne fut pas moins ſenſible aux procédés de ſon nouvel époux. Le plus élegant équipage, les plus riches habits, les bijoux les plus précieux, une maiſon où tout reſpiroit le goût, l'agrément, l'opulence, annoncerent à cette jeune femme un mari ſoigneux de tous ſes plaiſirs. Mais la joie qu'elle en reſſentit ne fut pas de longue durée.

Dès que le calme eut ſuccédé au tumulte des noces, Luſane crut devoir s'expliquer avec elle ſur le plan de vie qu'il vouloit lui tracer. Il prit pour cet entretien ſérieux le moment paiſible du réveil ; ce moment où le ſilence des ſens laiſſe à la raiſon toute ſa liberté, où l'ame elle-même appaiſée par l'évanouiſſement du ſommeil, ſemble renaître avec des idées pures, & ſe poſſédant toute entiere, ſe contemple & lit dans ſon ſein, comme on voit au fond d'une eau claire & tranquille.

Ma chere Hortence, lui dit-il, je veux que vous ſoyez heureuſe, & que vous le ſoyez toujours. Mais il vous en coûtera de légers ſacrifices, & j'aime mieux vous les demander de bonne foi,

que de vous y engager par des détours qui marqueroient de la défiance. Vous avez passé avec le Baron de Valsain quelques années agréables. Fait pour le monde & pour les plaisirs, jeune, brillant & dissipé lui-même, il vous inspiroit tous ses goûts. Mon caractere est plus sérieux, mon état plus modeste, mon humeur un peu plus sévere; il ne m'est pas possible de prendre ses mœurs, & je crois que c'est un bien pour vous. La route que vous avez suivie est semée de fleurs & de pieges; celle que nous allons tenir a moins d'attraits & moins de dangers. Le charme qui vous environnoit se fût dissipé avec la jeunesse; les jours sereins que je vous prépare seront les mêmes dans tous les temps. Ce n'est pas au milieu du monde qu'une honnête femme trouve le bonheur; c'est dans l'intérieur de son ménage, dans l'amour de ses devoirs, dans le soin de ses enfans, & dans le commerce intime d'une société composée de gens de bien.

Ce début causa quelque surprise à Hortence, sur-tout le *ménage* étonna son oreille; mais prenant le ton de la plaisanterie: Je serai peut-être quelque jour, lui dit-elle, une excellente ménagere; quant à présent je n'y entends rien. Mon devoir est de vous aimer; je le remplis: mes enfans n'ont pas encore besoin de moi: pour ma

société, vous savez bien que je ne vois que d'honnêtes gens. — Ne confondons pas, ma chere amie, les honnêtes gens avec les gens de bien. — Oui, j'entends votre distinction ; mais en fait de connoissances, l'on ne doit pas être si difficile. Le monde tel qu'il est m'amuse, & ma façon d'y vivre n'a rien d'incompatible avec la décence de votre état : ce n'est pas moi qui porte la robe, & je ne vois pas pourquoi Madame de Lusane seroit plus obligée de s'ennuyer que Madame de Valsain. Soyez donc, mon cher Président, aussi grave qu'il vous plaira; mais trouvez bon que votre femme soit étourdie encore quelques années : chaque âge amenera ses goûts. C'est dommage, reprit Lusane, de te ramener au sérieux, car tu es charmante quand tu badines. Il faut cependant te parler raison. Dans le monde aimes-tu sans choix tout ce qui le compose ? — Non pas en détail ; mais ensemble, tout ce mélange me plaît assez. — Quoi ! les méchans, par exemple ? — Les méchans ont leur agrément, ils ont celui de donner un tour ridicule aux choses les plus simples, un air criminel aux plus innocentes, & de publier, en les exagérant, les foiblesses ou les travers de ceux qu'ils viennent de flatter. Il est certain qu'au premier coup-d'œil on est effrayé de ces caracteres, mais dans le fond ils sont peu dangereux : depuis

qu'on médit de tout le monde, la médisance ne fais plus aucun mal : c'est une espece de contagion qui s'affoiblit à mesure qu'elle s'étend. — Et ces étourdis, dont les seuls regards insultent une honnête femme, & dont les propos la déshonorent ? qu'en dis-tu ? — On ne les croit pas. — Je ne veux pas les imiter en disant du mal de ton sexe : il y a beaucoup de femmes estimables, je le sais ; mais il y en a ! — C'est comme parmi vous, mélange de vertus & de vices. — Hé bien, dis-moi, dans ce mélange, qui nous empêche de faire un choix ? -- On en fait un pour l'intimité, mais dans le monde on vit avec le monde. — Moi, mon enfant, je ne veux vivre qu'avec des gens qui par leurs mœurs & leur caractere méritent d'être mes amis. — Vos amis, Monsieur, vos amis ! & combien en a-t-on dans la vie ? -- On en a beaucoup quand on en est digne & que l'on sait les cultiver. Je ne parle point de cette amitié généreuse dont le dévouement va jusqu'à l'héroïsme ; j'appelle amis ceux qui viennent chez moi avec le desir d'y trouver la joie & la paix, disposés à me pardonner des foiblesses, à les dissimuler aux yeux du public, à me traiter présent avec franchise, absent avec ménagement. De tels amis ne sont pas si rares, & j'ose espérer d'en avoir. -- A la bonne heure, nous en ferons notre société fami-

liere. — Je n'aurai point deux sociétés. — Quoi, Monsieur, votre porte ne sera pas ouverte ! — Ouverte à mes amis, toujours ; à tout venant, jamais, je te le jure. — Non, Monsieur, je ne souffrirai point que vous révoltiez le public par des distinctions offensantes. On peut ne pas aimer le monde ; mais on doit le craindre & le ménager. -- Oh, sois tranquille, ma chere amie : c'est moi seul que cela regarde. Ils diront que je suis un sauvage, peut-être un jaloux : peu m'importe. Il m'importe à moi. Je veux que mon époux soit considéré, & n'avoir pas à me reprocher d'en avoir fait la fable du monde. Composez votre société comme bon vous semblera ; mais laissez-moi cultiver mes anciennes connoissances, & empêcher que la cour & la ville ne se déchaînent contre vous.

Lusane admiroit l'adresse d'une jeune femme à défendre sa liberté. Ma chere Hortence, lui dit-il, ce n'est pas en étourdi que j'ai pris ma résolution : elle est bien méditée, tu peux m'en croire, & rien au monde ne peut la changer. Choisis parmi les gens que tu vois, tel nombre qu'il te plaira de femmes décentes & d'hommes honnêtes, ma maison sera la leur ; mais ce choix fait, prends congé du reste. Je joindrai mes amis aux tiens ; nos deux listes réunies seront déposées chez mon portier pour être sa regle de tous les jours ;

& s'il s'en écarte il sera renvoyé. Voilà le plan que je me propose, & que j'ai voulu te communiquer.

Hortence resta confondue de voir en un moment tous ses beaux projets s'évanouir. Elle ne pouvoit croire que ce fût Lusane, cet homme si doux, si complaisant qui venoit de lui parler. Après cela, dit-elle, que l'on se fie aux hommes: voyez le ton que prend celui-ci! avec quel sang froid il me dicte ses volontés! Ne voir que des femmes vertueuses, que des hommes accomplis! la bonne chimere! & puis l'amusante société que ce cercle d'amis respectables! Tel est mon plan, dit-il: comme s'il n'y avoit plus qu'à obéir quand il a parlé. Voilà comme on les gâte. Ma cousine étoit une bonne petite femme qui s'ennuyoit tant qu'on vouloit. Elle étoit contente comme une reine dès que son mari daignoit lui sourire, & enchantée d'une caresse, elle venoit me le vanter comme un homme divin. Il croit sans doute qu'à son exemple je vais n'avoir d'autre soin que de lui complaire; il se trompe, & s'il a prétendu me mener à la lisiere, je lui ferai voir que je ne suis plus un enfant.

Dès ce moment, à l'air enjoué, libre & caressant qu'elle avoit eu avec Lusane, succéda un air froid & réservé dont il s'apperçut à merveille; mai

il ne lui en témoigna rien. Elle n'avoit pas manqué de faire part de ſon mariage à cet eſſaim de connoiſſances légeres qu'on appelle des amis. On vint en foule la féliciter, & Luſane ne put s'empêcher de rendre avec elle ces viſites de bienſéance ; mais il mit dans ſa politeſſe des diſtinctions ſi frappantes, qu'il ne fut pas difficile à Hortence de remarquer ceux qu'il vouloit revoir.

De ce nombre n'étoit pas une Olympe, qui, pleine d'un mépris tranquille pour l'opinion du public, prétend que tout ce qui plaît eſt bien, & qui joint l'exemple au précepte ; ni une Climene, qui ne ſait pas pourquoi l'on fait ſcrupule de changer d'amant, quand on eſt laſſe de celui qu'on a pris, & qui trouve les timides précautions du myſtere trop au deſſous de ſa qualité. De ce nombre n'étoient pas non plus ces jolis coureurs de toilettes & de couliſſes, qui promenant dans Paris leur oiſive inutilité, *chenilles le matin & papillon le ſoir*, paſſent la moitié de leur vie à ne rien faire, & l'autre moitié à faire des riens ; ni ces complaiſantes de profeſſion, qui n'ayant plus dans le monde d'exiſtence perſonnelle, s'attachent à une jolie femme pour paſſer encore à ſa ſuite, & qui la perdent pour ſe ſoutenir.

Hortence rentra chez elle inquiete & rêveuſe. Elle ſe croyoit voir au moment d'être privée de

tout ce qui fait l'agrément de la vie : la vanité, le goût du plaisir, l'amour de la liberté, tout en elle se révoltoit contre l'empire que son époux vouloit prendre. Cependant, après s'être armée de résolution, elle crut devoir dissimuler encore, pour mieux choisir le moment d'éclater.

Le lendemain Lusane lui demanda si elle avoit fait sa liste. Non, Monsieur, dit-elle, je n'en ai point fait, & je n'en ferai point. Voici la mienne, poursuivit-il, sans s'émouvoir : voyez si dans le nombre de vos amis & des miens j'ai oublié quelqu'un qui vous plaise & qui nous convienne. — Je vous l'ai dit, Monsieur, je ne me mêle pas de vos arrangements, & je vous prie une fois pour toutes de ne pas vous mêler des miens. Si nos sociétés ne s'accordent pas, faisons ce que fait tout le monde, partageons-nous sans nous gêner. Ayez à dîner les personnes que vous aimez, j'inviterai à souper celles que j'aime. — Ah, ma chere Hortence ! que ce que vous me proposez est éloigné de mes principes ! n'y pensez point : jamais dans ma maison cet usage ne s'établira. Je la rendrai pour vous aussi agréable qu'il me sera possible ; mais point de distinction, s'il vous plaît, entre vos amis & les miens. Ce soir tous ceux que contient cette liste sont invités à souper avec vous. Recevez-les bien, je vous en conjure, &

arrangez-vous pour vivre avec eux. A ces mots il se retira, en laissant la liste sous les yeux d'Hortence. Voilà donc, dit-elle, sa loi tracée! & en la parcourant des yeux, elle s'encourageoit elle-même à ne pas s'y assujettir, lorsque la Comtesse de Fierville, tante de Valsain, vint la voir, & la trouva les larmes aux yeux. Cette femme hautaine avoit pris Hortence en amitié, & comme elle flattoit ses penchans elle avoit gagné sa confiance. La jeune femme, dont le cœur avoit besoin de se soulager, lui dit la cause de son dépit. Hé quoi, s'écria la Comtesse, après avoir eu la sottise de vous mésallier, auriez-vous celle de vous avilir? Vous, esclave! & de qui? d'un homme de robe! Souvenez-vous que vous avez eu l'honneur d'être Madame de Valsain. Hortence rougit d'avoir eu la foiblesse de compromettre son mari. Le tort qu'il peut avoir, dit-elle, ne m'empêche pas de le respecter: c'est le plus honnête homme du monde, & ce qu'il a fait pour mes enfans... — Honnête homme, & qui ne l'est pas? c'est un mérite qui court les rues. Qu'a-t-il donc fait, cet honnête homme, de si merveilleux pour vos enfans? Il ne leur a pas volé leur bien. Certes il eût mieux valu qu'il abusât de la foiblesse de votre pere! Non, Madame, il n'a point acquis le droit de vous parler en maître. Qu'il pré-

fide à ſon audience, mais qu'il vous laiſſe commander chez vous. A ces mots Luſane rentra. Chez moi, lui dit-il, Madame, ce n'eſt ni ma femme ni moi qui commande, c'eſt la raiſon, & vraiſemblablement ce n'eſt pas vous qu'elle choiſira pour arbitre. Non, Monſieur, répliqua la comteſſe du ton le plus impoſant, il ne vous appartient pas de faire des loix à Madame. Vous m'avez entendue & j'en ſuis bien aiſe : vous ſavez ce que je penſe du ridicule de vos procédés. Madame la Comteſſe, reprit Luſane, ſi j'avois les torts que vous me ſuppoſez, ce n'eſt pas avec des injures que l'on me corrigeroit. La douceur & la modeſtie ſont les armes de votre ſexe, & Hortence toute ſeule eſt bien plus forte qu'avec vous. Laiſſez-nous le ſoin de nous accorder, puiſque c'eſt nous qui devons vivre enſemble. Quand vous lui auriez rendu ſes devoirs odieux, vous ne la diſpenſeriez pas de les remplir ; quand vous lui auriez fait perdre la confiance & l'amitié de ſon mari, vous ne l'en dédommageriez pas. Epargnez-lui des conſeils qu'elle ne veut ni ne doit ſuivre. Pour un autre ils ſeroient dangereux ; grace au Ciel, pour elle ils ne ſont qu'inutiles. Hortence, ajouta-t-il en s'en allant, vous n'avez pas voulu me faire de la peine ; mais que ceci vous ſerve de leçon. Voilà donc comme vous vous

défendez ? dit Madame de Fierville à Hortence, qui n'avoit pas même osé lever les yeux. Obéissez, mon enfant, obéissez. C'est le partage des ames foibles. Juste Ciel ! disoit-elle en sortant, je suis la plus douce, la plus vertueuse femme qui soit sur la terre ; mais si un mari osoit me traiter ainsi, je me vengerois de la bonne façon. Hortence eut à peine la force de se lever pour accompagner Madame de Fierville, tant elle étoit confuse & tremblante. Elle sentoit l'avantage que son imprudence donnoit à son époux ; mais loin de s'en appercevoir, il ne lui en fit pas même un reproche, & sa délicatesse le punit mieux que n'eût fait son ressentiment.

Le soir les convives s'étant assemblés, Lusane saisit le moment où sa femme étoit encore chez elle. C'est ici, leur dit-il, le rendez-vous de l'amitié : s'il peut vous plaire, venez y souvent, & passons notre vie ensemble. Il n'y eut qu'une voix pour lui répondre que l'on ne demandoit pas mieux. Voilà, poursuivit-il, en leur présentant le bon-homme Félisonde, voilà notre digne & tendre pere qui sera l'ame de nos plaisirs. A son âge, la joie a quelque chose de plus sensible, de plus intéressant que dans la jeunesse, & rien n'est plus aimable qu'un aimable vieillard. Il a une fille que nous aimons & que nous voulons rendre heu-

reuſe. Aidez-nous, mes amis, à la retenir au milieu de nous, & que l'amour, la nature & l'amitié conſpirent à lui rendre ſa maiſon plus agréable chaque jour. Elle a pour le monde les préjugés de ſon âge ; mais quand elle aura goûté les charmes d'une ſociété vertueuſe, ce monde vain la touchera peu. Comme Luſane parloit ainſi, le vieux Féliſonde ne put s'empêcher de laiſſer échapper quelques larmes : O mon ami, lui dit-il en le ſerrant dans ſes bras, heureux le pere qui peut en mourant laiſſer ſa fille en de ſi bonnes mains !

L'inſtant d'après arriva Madame de Luſane. Tous les cœurs volerent au devant d'elle ; mais le ſien n'étoit pas content. Elle déguiſa ſon humeur ſous l'air réſervé de la cérémonie, & ſa politeſſe, quoique ſérieuſe, parut encore aimable & touchante, tant les graces naturelles ont le don de tout embellir.

On joua. Luſane fit remarquer à Hortence que tout ſon monde jouoit petit jeu. C'eſt, dit-il, le moyen d'entretenir l'union & la joie. Le gros jeu préoccupe & aliene les eſprits : il afflige ceux qui perdent, il impoſe à ceux qui gagnent le devoir d'être ſérieux, & je le crois incompatible avec une franche amitié. Le ſoupé fut délicieux : l'enjouement, la belle humeur ſe répandit autour de la table. L'eſprit & le cœur étoient à leur aiſe.

La galanterie fut telle que la pudeur pouvoit lui sourire, & ni la décence, ni la liberté ne se gênerent mutuellement. Hortence dans une autre situation auroit goûté ces plaisirs tranquilles; mais l'idée de contrainte qu'elle y attachoit, en empoisonnoit la douceur.

Le lendemain Lusane fut surpris de lui trouver un air plus libre & plus enjoué: il se douta bien qu'elle avoit pris quelque résolution nouvelle. Que faisons-nous aujourd'hui, lui demanda-t-il? Je vais au spectacle, lui dit-elle, & je reviens souper chez moi.— C'est fort bien fait, & quelles sont les femmes avec qui vous allez? — Deux amies de Valsain, Olympe & Artenice. Il est cruel pour moi, dit l'époux, d'avoir à vous affliger sans cesse; mais vous, Hortence, pourquoi m'y exposer? me croyez-vous assez inconséquent dans les principes que je me suis faits, pour consentir que l'on vous voie en public avec ces femmes? — Il faut bien que vous y consentiez, car la partie est arrangée, & certainement je n'y manquerai pas. — Pardonnez-moi, Madame, vous y manquerez, pour ne pas vous manquer à vous-même. — Est-ce me manquer que de voir des femmes que tout le monde voit? — Oui, c'est vous exposer à être confondue avec elles dans l'opinion du public. — Le public, Monsieur,

n'eſt pas injuſte, & dans le monde chacun répond de ſoi. Le public, Madame, ſuppoſe avec raiſon que celles qui ſont en ſociété de plaiſirs ſont en ſociété de mœurs, & vous ne devez avoir rien de commun avec Olympe & Artenice. Si vous voulez rompre avec ménagement, il y a moyen : diſpenſez-vous ſeulement du ſpectacle, & propoſez-leur de venir ſouper : ma porte ſera fermée à tous mes amis, & nous ſerons ſeuls avec elle. Non, Monſieur, non, lui dit-elle avec humeur, je n'abuſerai pas de votre complaiſance ; & elle écrivit pour ſe dégager. Rien ne lui avoit tant coûté que ce billet : les larmes de dépit l'arroſerent. Aſſurément, diſoit-elle, je me ſoucie fort peu de ces femmes ; la comédie m'intéreſſe encore moins ; mais ſe voir contrariée en tout ! n'avoir jamais de volonté à ſoi ! être ſoumiſe à celle d'un autre ! l'entendre me dicter ſes loix avec une tranquillité inſultante ! voilà ce qui me déſeſpere, ce qui me rendroit capable de tout.

Il s'en falloit cependant bien que la tranquillité de Luſane eût l'air de l'inſulte, & il étoit facile de voir qu'il ſe faiſoit violence à lui-même. Son beau-pere qui vint ſouper chez lui s'apperçut de la triſteſſe où il étoit plongé. Ah ! Monſieur, lui dit Luſane, je ſens que j'ai pris avec vous un

engagement bien pénible à remplir ! il lui raconta ce qui s'étoit passé. Courage, mon ami, lui dit ce bon pere : ne nous rebutons point : s'il plaît au Ciel, tu la rendras digne de tes soins & de ton amour. Par pitié pour moi, par pitié pour ma fille, soutiens ta résolution jusqu'au bout. Je vais la voir, & si elle se plaint.....— Si elle se plaint consolez-la, Monsieur, & paroissez sensible à sa peine : sa raison sera bien plus docile quand son cœur sera soulagé. Qu'elle me haïsse dans ce moment, je m'y attendois, je n'en suis point surpris ; mais, si l'amertume de son humeur altéroit dans son ame les sentimens de la nature, si sa confiance pour vous s'affoiblissoit, tout seroit perdu. La bonté de son cœur est ma seule ressource, & ce n'est que par une douceur inaltérable que nous pouvons l'empêcher de s'aigrir. Après tout, les épreuves où je la mets sont douloureuses à son âge, & c'est à vous d'être son soutien. . . . .

Ces précautions furent inutiles. Soit vanité, soit délicatesse, Hortence eut la force de dissimuler ses chagrins aux yeux de son pere. Bon, dit Lusane, elle sait se vaincre ; & il n'y a que les ames foibles dont on doive désespérer. Le jour suivant on dîna tête-à-tête & dans le plus profond silence. Au sortir de table Hortence ordonna

que

que l'on mit les chevaux. Où allez-vous, lui demanda son mari? M'excuser, Monsieur, de l'impolitesse que j'ai faite hier. — Allez, Hortence, puisque vous le voulez; mais si mon repos vous est cher, faites vos derniers adieux à ces femmes.

Artenice & Olympe, à qui Madame de Fierville avoit conté la scene qu'elle avoit eue avec Lusane, se douterent bien que c'étoit lui qui avoit empêché Hortence d'aller au spectacle avec elles. Oui, lui dirent elles, c'est lui-même : nous ne l'avons vu qu'un moment, mais nous l'avons jugé : c'est un homme dur, absolu, & qui vous rendra malheureuse. — Il ne m'a parlé jusqu'ici que sur le ton de l'amitié. Il est vrai qu'il a des principes à lui, & une façon de vivre peu compatible avec les usages du monde, mais..... Mais qu'il vive seul, reprit Olympe, & qu'il nous laisse nous amuser en paix. Exigez-vous de lui qu'il vous suive? Un mari est l'homme du monde dont on se passe le mieux, & je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de son avis pour recevoir qui bon vous semble, pour aller voir qui vous plaît. Non, Madame, lui dit Hortence, il n'est pas aussi facile que vous l'imaginez, de se mettre, à mon âge, au-dessus de la volonté d'un mari qui en a si bien agi avec moi. Elle fléchit, la

voilà subjuguée, reprit Artenice. Ah, mon enfant ! vous ne savez pas ce que c'est que de céder une fois à un homme, avec qui l'on doit passer sa vie. Nos maris sont nos tyrans s'ils ne sont pas nos esclaves. Leur autorité est un torrent qui se grossit à chaque pas : on ne peut l'arrêter qu'à sa source ; & je vous en parle avec connoissance de cause : pour avoir eu le malheur de complaire deux fois à mon époux, j'ai été six mois à lutter contre l'ascendant que lui avoit donné ma foiblesse ; & sans un effort de courage inoui, on n'entendoit plus parler de moi, j'étois une femme noyée. Cela dépend des caracteres, dit Hortence, & mon mari n'est pas de ceux que l'on réduit par l'obstination. Détrompez-vous, reprit Olympe, il n'y en a pas un que la douceur ramene ; c'est en leur résistant qu'on leur impose ; c'est par la crainte du ridicule & de la honte qu'on les retient. Que craignez-vous ? on est bien forte quand on est jolie & qu'on n'a rien à se reprocher ! Votre cause est celle de toutes les femmes ; & les hommes eux-mêmes, les hommes qui savent vivre se rangeront de votre parti. Hortence objecta l'exemple de sa cousine que Lusane avoit rendue heureuse. On lui répondit que sa cousine étoit une imbécille ; que si la vie qu'elle avoit menée étoit bonne pour elle, c'est qu'elle ne con-

noissoit pas mieux ; mais qu'une femme répandue dans le grand monde, qui en avoit goûté les charmes, & qui en faisoit l'ornement, n'étoit pas faite pour s'ensévelir dans la solitude de sa maison & dans le cercle étroit d'une obscure société. On lui parla d'un bal superbe que donnoit le lendemain Madame la Duchesse de..... Toutes les jolies femmes y sont invitées, lui dit-on : si votre mari vous empêche d'y aller, c'est un trait qui criera vengeance, & nous vous conseillons en amies de saisir cette occasion pour faire un éclat & pour vous séparer.

Quoiqu'Hortence fût bien éloignée de vouloir suivre ces conseils violens, elle ne laissoit pas que d'avoir la douleur dans l'ame, en voyant que son malheur alloit être connu dans le monde, & qu'on la cherchoit vainement des yeux, dans ces fêtes où n'agueres elle s'étoit vue adorée. En arrivant chez elle on lui remit un billet; elle le lut avec impatience, & soupira après l'avoir lu. Sa main termblante le tenoit encore, lorsque son mari l'aborda. C'est, lui dit-elle avec négligence, un billet d'invitation pour le bal de la Duchesse de.... — Hé bien, Madame ? — Hé bien, Monsieur, je n'y irai pas, soyez tranquille. — Pourquoi donc, Hortence, vous priver des plaisirs honnêtes ? est-ce moi qui vous les inter-

dis? L'honneur qu'on vous fait me flatte autant & plus que vous-même : allez au bal, effacez tout ce qu'il y aura de plus aimable ; ce sera un triomphe pour moi. Hortence ne put dissimuler sa surprise & sa joie. Ah, Lusane! lui dit-elle, que n'êtes-vous toujours le même ! & voilà l'époux que je m'étois promis. Je le retrouve, mais est-ce pour long-temps ? La société de Lusane s'assembla le soir, & Hortence y fut adorable. On proposa des soupés, des parties de spectacles, elle s'y engagea de la meilleure grace. Enjouée avec les hommes, caressante avec les femmes, elle les enchantoit tous. Lusane lui seul n'osoit encore se livrer à la joie qu'elle inspiroit ; il prévoyoit que cette belle humeur ne seroit pas long-tems sans nuages. Cependant il dit un mot à son valet-de-chambre ; & le lendemain quand sa femme demanda son domino, ce fut comme un coup de théâtre. On lui présenta une parure de bal que la main de Flore sembloit avoir semée des plus belles couleurs du printemps : ces fleurs où l'art de l'Italie égale la nature & trompe les yeux enchantés, ces fleurs parcouroient en guirlandes les ondes légeres d'un tissu de soie de la plus brillante fraîcheur. Hortence amoureuse de son habit, de son époux & d'elle-même, ne put cacher son ravissement. Son mi-

roir consulté lui promit des succès éclatans, & cet oracle ne la trompoit jamais : aussi en paroissant dans l'assemblée jouit-elle du mouvement flatteur d'une admiration unanime ; & pour une jeune femme ce flux, ce reflux, ce murmure, ont quelque chose de si touchant ! Il est aisé de juger qu'à son retour Lusane fut assez bien traité ; il sembloit qu'elle voulût lui peindre tous les transports qu'elle avoit fait naître. Il reçut d'abord ses caresses sans réflexion, car le plus sage quelquefois s'oublie ; mais quand il revint à lui-même, Un bal, disoit-il, un domino tourne cette jeune tête ! Ah, que j'ai de combats à livrer encore, avant de la voir telle que je la veux !

Hortence avoit vu au bal toute cette jeunesse étourdie dont son époux vouloit la détacher. Il fait bien, lui dit-on, de devenir raisonnable & de vous rendre à vos amis ; le ridicule alloit tomber sur lui, & nous avions fait une ligue pour le désoler par-tout où il auroit paru ; dites-lui donc pour son repos qu'il daigne permettre qu'on vous voie. Si nous avons le malheur de lui déplaire, nous lui permettons de ne pas se gêner ; mais qu'il se contente de se rendre invisible sans exiger que sa femme le soit. Intimidée par ces menaces, Hortence fit entendre à son époux qu'on

trouvoit mauvais que sa porte fût interdite, que des gens comme il faut s'en plaignoient & se proposoient de s'en plaindre à lui-même. S'ils veulent, dit-il, je leur enseignerai un bon moyen de se venger de moi : c'est d'épouser chacun une jolie femme, de vivre chez eux avec leurs amis, & de me fermer leur porte au nez toutes les fois que j'irai troubler leur repos.

Quelques jours après, deux de ces jeunes gens piqués de n'avoir pu s'introduire chez Hortence, virent Lusane à l'opéra, & l'aborderent pour lui demander raison des impolitesses de son Suisse. Monsieur, lui dit le Chevalier de Saint-Placide, vous a-t-on dit que le Marquis de Cirval & moi nous avons passé deux fois chez vous? — Oui, Messieurs, je sais que vous avez pris cette peine. — Ni vous ni Madame n'étiez visibles. — Cela nous arrive souvent. — Cependant vous voyez du monde — Nous ne voyons gueres que nos amis. — Nous sommes des amis d'Hortence, & du regne de Valsain nous la voyions tous les jours ; ah ; Monsieur, l'aimable homme que Valsain! elle n'a pas perdu au change ; mais c'étoit bien le plus honnête homme, le plus complaisant de tous les maris. — Je le sais. — C'est lui, par exemple, qui n'étoit pas jaloux. — Qu'il étoit heureux!

— Vous en parlez d'un air d'envie ; seroit-il vrai, comme on le dit, que vous n'êtes pas aussi tranquille ? — Ah, Messieurs, si vous vous mariez jamais, gardez-vous bien d'être amoureux de vos femmes : c'est une cruelle chose que la jalousie. — Quoi, sérieusement vous en êtes atteint ? — Hélas oui, pour mes péchés. — Mais Hortence est si honnête ! -- Je le sais bien. -- Elle a vécu comme un ange avec Valsain. -- Avec moi j'espere qu'elle vivra de même. -- Pourquoi donc lui faire l'injure d'être jaloux ? -- C'est un mouvement involontaire dont je ne puis me rendre raison. -- Vous avouez donc que c'est une folie ? -- Elle est au point, que je ne puis voir auprès de ma femme un homme d'une jolie figure ou d'un mérite distingué, sans que la tête me tourne ; & voilà pourquoi ma porte est fermée aux plus aimables gens du monde. -- Le Marquis & moi, dit le Chevalier, nous ne sommes pas dangereux, & nous espérons.... -- Vous, Messieurs, vous êtes de ceux qui feroient le malheur de ma vie. Je vous connois trop bien pour ne pas vous craindre : & puisqu'il faut vous l'avouer, j'ai moi-même exigé de ma femme qu'elle ne vous revît jamais. -- Mais, Monsieur le président, voilà un compliment fort malhonnête. -- Ah, Messieurs ! c'est le plus flatteur

que puisse vous faire un jaloux. Chevalier, dit le Marquis, quand Lusane les eut quittés, nous voulions, ce me semble, nous moquer de cet homme là. — C'étoit mon dessein. — Je crois, Dieu me pardonne, que c'est lui qui se moque de nous. — J'en ai quelque soupçon ; mais je m'en vengerai. — Comment ? — Comme on se venge d'un mari.

Le soir même à soupé chez la Marquise de Bellune, ils dénoncerent Lusane comme le plus odieux des hommes. Et la petite femme, dit la Marquise, a la bonté de souffrir qu'il la gêne ! ah, je lui ferai sa leçon. La maison de Madame de Bellune étoit le rendez-vous de tous les étourdis de la ville & de la cour, & son secret pour les attirer étoit d'assembler les plus jolies femmes. Hortence fut invitée à un bal qu'elle donnoit. Il fallut en prévenir Lusane ; mais sans avoir l'air de lui demander son aveu, on lui en dit un mot en passant. Non, ma bonne amie, dit Lusane à Hortence, la maison de Madame de Bellune est sur un ton qui ne vous va point. Le bal chez elle est un rendez-vous dont vous ne devez pas être. Le public n'est pas obligé de vous croire plus infaillible qu'une autre, & pour lui ôter tout soupçon de naufrage, le plus sûr est d'éviter l'écueil. La jeune femme d'autant plus irritée de

ce refus qu'elle s'y attendoit moins, se répandit en plaintes & en reproches. Vous abusez, lui dit-elle, de l'autorité que je vous ai confiée; mais craignez de me pousser à bout. Je vous entends, Madame; lui répondit Lusane d'un ton plus ferme & plus sérieux; mais tant que je vous estimerai je ne craindrai point cette menace, & je la craindrois encore moins si je cessois de vous estimer. Hortence qui n'avoit attaché aucune idée aux paroles qui venoient de lui échapper, rougit du sens qu'elles présentoient, & ne fit plus que verser des larmes. Lusane saisit le moment où la vivacité avoit fait place à la confusion. Je vous deviens odieux, lui dit-il; cependant quel est mon crime? de sauver votre jeunesse des dangers qui l'environnoient, de vous détacher de ce qui peut porter atteinte, je ne dis pas à votre innocence, mais à votre réputation; de vouloir vous faire aimer de bonne heure ce qu'il faut que vous aimiez toujours. — Oui, Monsieur, vos intentions sont bonnes; mais vous vous y prenez mal. Vous voulez me faire aimer mes devoirs, & vous m'en faites une servitude. Il peut y avoir dans mes liaisons des conséquences à prévoir; mais il falloit dénouer au lieu de rompre, & me détacher insensiblement des personnes qui vous déplaisent, sans vous donner le

ridicule de m'emprisonner chez moi. Quand le ridicule n'est pas fondé, reprit Lusane, il retombe sur ceux qui le donnent. Cette prison dont vous vous plaignez est l'asyle des bonnes mœurs, & sera celui de la paix & du bonheur quand il vous plaira. Vous me reprochez de n'avoir pas usé de ménagement avec le monde & avec vous-même ; j'ai eu mes raisons pour couper dans le vif. Je sais qu'à votre âge la contagion de la mode, de l'exemple & de l'habitude, fait chaque jour de nouveaux progrès, & qu'à moins d'interrompre toute communication, il n'y a pas moyen de s'en garantir. Il m'en coûte plus que je ne puis dire de vous parler d'un ton absolu ; mais c'est ma tendresse pour vous qui m'en donne le courage ; un ami doit savoir au besoin déplaire à son ami. Soyez donc bien sûre que tant que je vous aimerai j'aurai la force de vous résister, & malheur à vous si je vous abandonne. — Malheur à moi ! Vous m'estimez bien peu, si vous me croyez perdue dès que vous cesserez de me tenir à l'attache ! Allez, Monsieur, j'ai su me conduire, & Valsain qui me rendoit justice, n'a jamais eu à se repentir d'avoir daigné se fier à moi. Je vous déclare que dans mon époux je n'ai pas prétendu me donner un tyran. Il faut, pour con-

descendre à vos volontés une force ou une foiblesse que je n'ai pas ; toutes les privations que vous m'imposez me sont douloureuses & je ne m'y accoutumerai jamais.

Lusane livré à lui-même se reprocha les larmes qu'il lui faisoit répandre. Qu'ai-je entrepris, disoit-il ? & quelle épreuve pour mon ame! moi, son tyran, moi qui l'aime plus que ma vie, & à qui ses plaintes déchirent le cœur ! Si je persiste je la désespere, & si je fléchis un seul instant je perds le fruit de ma constance. Un pas dans ce monde qu'elle aime va l'y engager de nouveau. Il faut donc le soutenir, ce personnage si cruel, & bien plus cruel pour moi que pour elle.

Hortence passa la nuit dans la plus vive agitation; tous les partis violens se présenterent à son esprit, mais l'honnêteté de son ame en fut effrayée. Pourquoi me décourager, dit-elle, quand son dépit fut un peu calmé ? cet homme-là se possede & me domine, parce qu'il ne m'aime pas ; mais s'il venoit jamais à m'aimer, je régnerois bientôt moi-même. Employons les seules armes que la nature nous a données, la douceur & la séduction.

Lusane, qui n'avoit pu fermer l'œil, vint lui demander le matin, avec l'air de l'amitié, com-

ment elle avoit passé la nuit. Vous le savez, lui dit-elle, vous qui vous plaisez à troubler mon repos. Ah, Lusane, étoit-ce à vous de faire mon malheur ? qui m'eût dit que je me repentirois d'un choix que j'avois fait de si bon cœur & de si bonne foi ? en prononçant ces mots elle lui avoit tendu la main, & des yeux les plus éloquens qu'eût jamais fait parler l'amour, lui reprochoient son ingratitude. Moitié de moi-même, lui dit-il en l'embrassant, crois que j'ai mis ma gloire & mon bonheur à te rendre heureuse. Je veux que ta vie soit semée de fleurs ; mais permets que j'en arrache les épines. Fais des vœux qui ne doivent jamais te coûter aucun regret, & sois sûre qu'ils seront accomplis dans mon ame aussi-tôt que formés dans la tienne. La loi que je t'impose n'est que ta volonté, non celle du moment qui est une fantaisie, un caprice ; mais celle qui naîtra de la réflexion & de l'expérience, celle que tu auras dans dix ans d'ici : j'ai pour toi la tendresse d'un amant, la franchise d'un ami, & l'inquiéte vigilance d'un pere ; voilà mon cœur : il est digne de toi, & si tu es encore assez injuste pour t'en plaindre, tu ne le seras pas long-temps. Ce discours fut accompagné des marques les plus touchantes d'un amour passionné, & Hortence y parut sensible. Huit jours

se passerent dans la plus douce intelligence, dans l'union la plus intime qui puisse régner entre deux époux. Aux charmes de la beauté, de la jeunesse & des graces, Hortence joignoit l'enchantement de ces caresses timides, que l'amour d'intelligence avec le devoir, semble voler à la pudeur. C'est le plus délié de tous les filets pour envelopper un cœur tendre. Mais tout cela étoit-il bien sincere ? Lusane le croyoit; je le crois aussi. Après tout, ce ne seroit pas la premiere femme qui auroit accordé son penchant avec ses vues, & sa politique avec ses plaisirs.

Cependant on approchoit de ces jours consacrés à la folie & à la joie, & pendant lesquels nous sommes aussi fous, mais beaucoup moins joyeux que nos peres. Hortence fit entrevoir à Lusane l'envie de donner une fête, où la musique précéderoit un soupé, qui seroit suivi de la danse. Lusane y consentit de la meilleure grace du monde, mais non pas sans précaution: Il convint avec sa femme, du choix & du nombre des personnes qu'elle inviteroit; & selon cet arrangement les billets furent distribués.

Le jour arrive & tout est préparé avec les soins d'un amant magnifique; mais ce matin même, le Suisse demande à parler à Monsieur. Outre les personnes qui se présenteront avec des

billets, Madame veut, lui dit-il, que je laisse entrer celles qui viendront au bal. Est-ce l'intention de Monsieur ? Assurément, dit Lusane en dissimulant sa surprise, & vous ne devez pas douter que je n'approuve ce que Madame vous a prescrit. A l'instant même il se rendit chez elle, & après lui avoir raconté ce qui venoit d'arriver : Vous vous êtes exposée, lui dit-il, à rougir devant vos domestiques ; vous avez fait plus, vous avez hasardé ce qu'une femme ne peut trop ménager, la confiance de votre époux. Est-ce à vous, Hortence, d'user de surprise avec moi ? Si j'étois moins persuadé de l'honnêteté de votre ame, quelle idée m'en donneriez-vous ? & quel eût été le succès de cette imprudence ? le plaisir de m'affliger un moment, & de me rendre avec vous plus défiant que je ne veux l'être. Ah, laissez-moi vous estimer toujours, & respectez-vous autant que je vous respecte. Je ne veux point vous humilier en révoquant l'ordre que vous avez donné, mais vous me ferez un chagrin mortel, si vous ne le révoquez pas vous-même, & votre conduite d'aujourd'hui sera la regle de toute ma vie. J'ai fait une faute, dit-elle, je la sens, je vais la réparer. Je vais écrire qu'il n'y aura chez moi ni musique, ni soupé, ni danse ; je ne veux point afficher la joie quand j'ai la mort dans le

cœur. Le public ſaura que je ſuis malheureuſe, mais je ſuis laſſe de diſſimuler. Alors Luſane tombant à ſes pieds. Si je t'aimois moins, lui dit-il, je céderois à tes reproches; mais je t'adore, je me vaincrai : je mourrai de douleur d'être haï de ma femme, mais je ne puis vivre avec la honte de l'avoir trahie en l'abandonnant. Je me ſuis fait une joie ſenſible de te donner une fête, tu la refuſes, parce que j'en exclus ce qui n'eſt pas digne de t'approcher; tu m'annonces par-là qu'un monde frivole t'eſt plus cher que ton époux; c'en eſt aſſez : je vais faire dire que la fête n'aura pas lieu. Hortence émue juſqu'au fond de l'ame de ce qu'elle venoit d'entendre, & plus touchée encore des pleurs qu'elle avoit vu couler, fit un retour ſur elle-même. A quoi vais-je m'obſtiner, dit-elle? les gens dont il veut que je me détache ſont-ils mes amis? me ſacrifieroient-ils le plus léger de leurs intérêts? & pour eux je perds le repos de ma vie; je la trouble, je l'empoiſonne, je renonce à tout ce qui peut en faire la douceur! C'eſt le dépit, c'eſt la vanité qui m'inſpirent. Ai-je ſeulement voulu examiner ſi mon époux avoit raiſon? je n'ai vu que l'humiliation d'obéir. Mais qui commandera ſi ce n'eſt le plus ſage? Je ſuis eſclave; & qui ne l'eſt pas, ou qui ne doit pas l'être de ſes devoirs? J'appelle tyran un honnête

homme, qui me conjure les larmes aux yeux de prendre soin de ma réputation! Où est donc cet orgueil que je lui reproche? Ah, je serois peut-être bien à plaindre s'il étoit aussi foible que moi. Je l'afflige dans le moment même qu'il vient d'avoir l'attention la plus délicate à me ménager? Voilà des torts, en voilà de réels, & non pas ceux que je lui attribue. Allez, dit-elle à une de ses femmes, allez dire à Monsieur que je veux lui parler. A peine eut-elle donné ce message qu'il lui prit un saisissement. Je vais donc, dit-elle, consentir à m'ennuyer toute ma vie? Car je ne puis me dissimuler qu'on ne s'amuse que dans le monde, & tous ces honnêtes gens au milieu desquels il veut que je vive, n'ont point l'agrément des amis de Valsain. Comme cette réflexion avoit un peu changé la disposition de son ame, elle se contenta de dire à Lusane qu'elle vouloit bien céder encore une fois. Elle s'excusa auprès des personnes qui lui avoient demandé à venir au bal; & la fête, aussi brillante qu'il étoit possible, eut toute la vivacité de la joie, sans tumulte & sans confusion.

Dis-moi donc, ma chere amie, s'il a rien manqué à nos amusements, demanda Lusane à Hortence? Vous me déguisez quelquefois, lui dit-elle, la gêne que vous m'imposez; mais tous les

jours

jours ne ſont pas des fêtes. C'eſt dans le vuide & le ſilence de ſa maiſon qu'une femme de mon âge reſpire le poiſon de l'ennui ; & ſi vous voulez voir ce poiſon lent conſumer ma jeuneſſe, vous en aurez tout le plaiſir. Non, Madame, lui dit-il pénétré de douleur, je n'ai point cette cruauté froide que vous me ſuppoſez. S'il faut que je renonce au ſoin de vous rendre heureuſe, à ce ſoin ſi cher & ſi doux qui devoit occuper ma vie, au moins n'aurai-je pas à me reprocher d'avoir empoiſonné vos jours. Ni moi ni les amis vertueux que je vous ai choiſis, n'avons de quoi vous dédommager des privations que je vous cauſe ; ſans la foule qui vous environnoit, ma maiſon eſt pour vous une ſolitude effrayante ; vous avez la dureté de me le déclarer à moi-même : il faut donc vous rendre cette liberté ſans laquelle vous n'aimez rien. Je n'exige plus de vous qu'un ſeul acte de complaiſance : demain je vous amenerai une ſociété nouvelle, & ſi vous ne la jugez pas digne d'occuper vos loiſirs, ſi elle ne vous tient pas lieu de ce monde qui vous eſt ſi cher ; c'en eſt fait, je vous rends à vous-même. Hortence n'eut pas de peine à lui accorder ce qu'il exigeoit : elle étoit bien ſûre qu'il n'avoit rien à lui offrir qui valût ſa liberté ; mais ce n'étoit pas l'acheter trop cher que de ſubir encore cette légere épreuve.

Le lendemain à son réveil elle vit entrer son époux avec un front radieux où brilloient l'amour & la joie. Voici, dit-il, la nouvelle société que je te propose : si tu n'es pas contente de celle-ci, je ne sais plus comment t'amuser. Que l'on s'imagine la surprise de cette mere sensible en voyant paroître les deux enfants qu'elle avoit eus de Valsain. Mes enfans, dit Lusane en les prenant dans ses bras pour les élever sur le lit d'Hortence, embrassez votre mere, & obtenez de sa tendresse qu'elle daigne partager les soins que je prendrai de vous élever. Hortence les reçut dans son sein & les arrosa de ses larmes. En attendant, poursuivit Lusane, que la nature m'accorde le titre de pere, l'amour & l'amitié me le donnent, & j'en vais remplir les devoirs. Viens, mon ami, dit Hortence, voilà pour moi la plus chere & la plus touchante de tes leçons. J'avois oublié que j'étois mere, j'allois oublier que j'étois épouse, tu m'en rappelles les devoirs ; & ces deux liens réunis m'y attachent pour toute ma vie.





LA FEMME COMME IL Y EN A PEU



LA FEMME

COMME IL Y EN A PEU.

JOUISSEZ, Madame, de tous les agrémens de votre maison ; faites-en les honneurs & les délices ; mais ne vous y mêlez de rien. Ainsi parloit depuis près de huit ans, le fastueux Mélidor à sa femme. C'étoit un conseil agréable à suivre ; aussi la jeune & vive Acélie l'avoit-elle assez bien suivi. Mais la raison vint avec l'âge ; & l'espece d'enivrement où elle avoit été, se dissipa.

Mélidor avoit eu le malheur de naître dans l'opulence. Elevé parmi la jeune noblesse du royaume, revêtu en entrant dans le monde d'une charge considérable, maître de son bien dès l'âge de raison, ce fut pour lui l'âge des folies. Son ridicule dominant étoit de vouloir vivre en homme de qualité. Il se familiarisoit avec les grands, en étudioit avec soin les manieres, & comme les graces nobles & simples d'un véritable homme de cour ne sont pas faciles à imiter, c'étoit aux airs

de nos petits Seigneurs qu'il s'attachoit, comme à de bons modeles.

Il eût été honteux pour lui de ne pouvoir pas dire, *mes domaines & mes vassaux* : il employa donc la meilleure partie de ses fonds en des terres, dont le revenu étoit mince à la vérité, mais dont les droits étoient magnifiques.

Il avoit oui dire que les grands Seigneurs avoient des Intendans qui les voloient, des créanciers qu'ils ne payoient pas, & des maîtresses peu fidelles; il eût regardé comme au-dessous de lui de voir ses comptes, de payer ses dettes, & d'être délicat en amour.

L'aîné de ses enfans avoit à peine atteint sa septieme année; il eut grand soin de lui choisir un Gouverneur suffisant & sot, qui pour tout mérite saluoit avec grace.

Ce Gouverneur étoit le protégé d'un complaisant de Mélidor, appellé Duranson, personnage insolent & bas, espece de dogue qui aboyoit à tous les passans, & ne caressoit que son maître. Son rôle étoit celui d'un misantrope plein d'arrogance & d'humeur. Riche, mais avare, il trouvoit commode d'avoir une bonne maison qui ne fût pas la sienne, & des plaisirs de toute espece dont un autre que lui fît les frais. Taciturne observateur de tout ce qui se passoit, on le voyoit enfoncé

dans un fauteuil, décider de tout par quelques mots tranchans, & s'ériger en censeur domestique. Malheur à l'homme de bien qui n'étoit pas à craindre ; il le déchiroit sans ménagement, pour peu que son air lui eût déplu.

Mélidor prenoit l'humeur de Duranson pour de la philosophie. Il savoit bien qu'il étoit son héros ; & l'encens d'un homme de ce caractere étoit pour lui un parfum délicat. Le brusque flatteur n'avoit garde de se compromettre & de s'afficher. S'il applaudissoit Mélidor en public, ce n'étoit que d'un coup-d'œil, ou d'un sourire complaisant : il gardoit la louange pour le tête-à-tête ; mais alors il l'en rassasioit. Mélidor avoit de la peine à se croire doué d'un mérite si éminent ; mais il falloit bien qu'il en fût quelque chose, car l'ami Duranson qui l'en assuroit, n'étoit rien moins qu'un fade adulateur.

C'étoit peu de plaire au mari, Duranson s'étoit aussi flatté de séduire la jeune femme. Il commença par lui dire du bien d'elle seule, & du mal de toutes celles de son âge & de son état. Mais elle fut aussi peu touchée de ses satyres que de ses éloges. Il soupçonna qu'on le méprisoit ; il essaya de se faire craindre, & par des traits malins & piquans il lui fit sentir qu'il ne tenoit qu'à lui d'être méchant aux dépens d'elle-même. Cela ne réussit

pas mieux. Je puis avoir des ridicules, lui dit-elle, & je permets qu'on les attaque, mais d'un peu plus loin, s'il vous plaît. Chez moi, un censeur assidu m'ennuieroit presque autant qu'un complaisant servile.

Au ton résolu qu'elle prit, Duranson vit bien que pour la réduire il falloit un plus long détour. Tâchons, dit-il, qu'elle ait besoin de moi : affligeons-la pour la consoler ; & quand sa vanité blessée me la livrera sans défense, je saisirai un moment de dépit. Le confident des peines d'une femme en est souvent l'heureux vengeur.

Je vous plains, lui dit-il, Madame, & je ne dois plus vous dissimuler ce qui m'afflige sensiblement. Depuis quelque temps Mélidor se dérange ; il fait des folies ; & s'il continue, il n'aura plus besoin d'un ami tel que moi.

Soit légéreté, soit dissimulation avec un homme qu'elle n'estimoit pas, Acélie reçut cet avis sans daigner en paroître émue. Il insista, fit valoir son zele, déclama contre les caprices & les travers des maris d'à présent ; dit en avoir fait rougir Mélidor, & opposant les charmes d'Acélie aux vains appas qui touchoient son époux, il s'anima si fort qu'il s'oublia, & se trahit bien-tôt lui-même. Elle sourit avec dédain de la mal-adresse du fourbe. Voilà ce que j'appelle un ami, dit-elle,

& non pas ces vils complaiſans, que le vice tient à ſes gages pour le flatter & le ſervir. Je ſuis bien ſûre, par exemple, que vous avez dit à Mélidor en face tout ce que vous venez de médire.— Oui, Madame, & beaucoup plus encore — Vous aurez donc bien le courage de lui reprocher devant moi ſes torts, de l'en accabler? — Devant vous, Madame! ah gardez-vous de faire un éclat: ce ſeroit l'éloigner ſans retour. Il eſt fier; il ſeroit indigné d'avoir à rougir à vos yeux. Il ne verroit en moi qu'un perfide ami. Et qui ſait même quel motif caché il donneroit à notre intelligence? — N'importe, je veux le convaincre, & lui oppoſer en vous un témoin qu'il ne puiſſe déſavouer. — Non, Madame, non, vous feriez perdue. C'eſt en diſſimulant qu'une femme regne: les ménagemens, la douceur, & vos charmes, voilà ſur nous vos avantages. La plainte & le reproche ne font que nous aigrir; & de tous les moyens de nous corriger, le plus mauvais c'eſt de nous confondre. Il avoit raiſon, mais inutilement. Acélie ne vouloit rien entendre. Je ſais, diſoit-elle, tout ce que je riſque, mais fallût-il en venir à une rupture, je ne veux pas être par mon ſilence, la complaiſante de mon mari. Il eut beau vouloir la diſſuader; il fut réduit à lui demander grace, & à la ſupplier de ne pas le punir d'un zele peut-être

imprudent. Et voilà donc, lui dit Acélie, cette franchise courageuse que rien ne peut intimider? Je serai plus sage que vous; mais souvenez-vous, Duranson, de ne jamais dire de vos amis ce que vous ne voulez pas qu'ils entendent. Quant à moi, quelque tort que mon mari se donne, je vous défends de m'en parler jamais.

Duranson furieux d'avoir été si mal reçu, jura la perte d'Acélie; mais il falloit d'abord l'entraîner dans la ruine de son mari.

Personne à Paris n'a autant d'amis qu'un homme opulent & prodigue. Ceux de Mélidor à son soupé, ne manquoient pas de le louer en face; & ils avoient l'honnêteté d'attendre qu'on fût hors de table pour se moquer de lui. Ses créanciers, qui croissoient en nombre, n'étoient pas si complaisants; mais l'ami Duranson en écartoit la foule. Il savoit, disoit-il, la maniere d'imposer à ces frippons-là. Cependant comme ils n'étoient pas tous également timides, il falloit, de temps en en temps, pour appaiser les plus mutins, avoir recours aux expédients; & Duranson, sous un nom supposé, venant au secours de son ami, lui prêtoit sur gages à la plus grosse usure.

Plus les affaires de Mélidor se dérangeoient, moins il vouloit en entendre parler. Faites, disoit-il à son Intendant, je signerai, mais laissez-moi

tranquille. Enfin l'Intendant vint lui annoncer qu'il ne ſavoit plus où donner de la tête, & que ſes biens alloient être ſaiſis. Mélidor s'en prit à l'homme d'affaires, & lui dit qu'il étoit un frippon. Je ſuis tout ce qu'il vous plaira, lui répondit le tranquille Intendant; mais vous devez, il faut payer, faute de quoi l'on va vous pourſuivre.

Mélidor fit appeller le fidele Duranſon, & lui demanda s'il étoit ſans reſſource. -- Vous en avez une bien ſûre, Madame n'a qu'à s'engager. -- Oui; mais y conſentira-t-elle ? -- Aſſurément. Peut-elle héſiter, quand il y va de votre honneur ? Cependant ne l'alarmez pas : traitez légérement la choſe, & ne lui laiſſez voir dans cet engagement qu'une formalité d'uſage, qu'elle ne peut s'empêcher de remplir. Mélidor embraſſa ſon ami, & il ſe rendit chez ſa femme.

Acélie toute occupée de ſes amuſemens, ne ſavoit rien de ce qui ſe paſſoit. Mais heureuſement le Ciel l'avoit douée d'un eſprit juſte & d'une ame ferme. Je viens, Madame, lui dit ſon mari, de voir votre nouvelle voiture : elle ſera délicieuſe. Vos chevaux neufs ſont arrivés; ah, Madame, le joli attelage! c'eſt le Comte de Piſe qui les dreſſe. Ils ſont fringuants; mais il les domptera : c'eſt le meilleur cocher de Paris.

Quoiqu'Acélie fût accoutumée aux galanteries

de ſon époux, elle ne laiſſa pas d'être ſurpriſe & flattée de celle-ci. Je vous ruine, dit-elle. -- Hé, Madame, quel plus digne uſage puis-je faire de mon bien que de l'employer à ce qui peut vous plaire? Deſirez ſans ménagement, & jouiſſez ſans inquiétude : je n'ai rien qui ne ſoit à vous; & je me flatte que vous penſez de même. A propos, ajouta-t-il négligemment, j'ai quelque arrangement à faire, où pour remplir les formalités, j'aurai beſoin de votre ſeing. Mais nous parlerons de cela ce ſoir. A préſent ce qui m'occupe, c'eſt la couleur de votre voiture : le Verniſſeur n'attend que votre goût. Je me conſulterai, dit-elle, & dès qu'il fut ſorti, elle tomba dans les réflexions.

Acélie étoit une riche héritiere, & la loi lui aſſuroit ſon bien. Elle entrevit les conſéquences de l'engagement qu'on lui propoſoit, & le ſoir, au lieu d'aller au ſpectacle, elle paſſa chez ſon Notaire. Quelle fut ſa ſurpriſe, en apprenant que Mélidor étoit réduit aux expédients les plus ruineux! Elle employa le temps du ſpectacle à s'inſtruire & à ſe conſulter.

A ſon retour elle diſſimula ſa peine aux yeux du monde qu'elle avoit à ſouper; mais lorſque ſon mari, tête-à-tête avec elle, lui propoſa de s'engager pour lui : Je ne vous abandonnerai

pas, lui dit-elle, si vous daignez vous fier à moi; mais j'exige une confiance entiere, un plein pouvoir de régir ma maison.

Mélidor fut humilié de l'idée d'avoir sa femme pour tuteur. Il lui dit qu'elle prenoit l'alarme mal-à-propos, & qu'il ne souffriroit point qu'elle entrât dans un détail ennuyeux pour elle. --Non, Monsieur, je l'ai trop négligé: c'est un tort que je n'aurai plus. Il ne crut pas devoir insister davantage, & les créanciers s'étant assemblés le lendemain, Messieurs, leur dit-il, vos visites m'obsedent: voilà Madame qui veut bien vous entendre; voyez avec elle à vous arranger. Messieurs, leur dit Acélie d'un ton sage, mais assuré, quoique mon bien soit à mes enfans, je sens qu'il est juste que j'en aide leur pere; mais je veux de la bonne foi. Les honnêtes gens me trouveront exacte, mais je ne réponds point à des frippons des folies d'un dissipateur. Vous m'apporterez demain copie de vos titres. Je ne veux que le temps de les examiner: je ne vous ferai pas languir.

Dès qu'Acélie se vit à la tête de sa maison, ce ne fut plus la même femme. Elle jetta les yeux sur sa vie passée, & n'y vit que le papillotage de mille vaines occupations. Sont-ce là, dit-elle, les devoirs d'une mere de famille? Est-ce donc

au prix de ſon honneur & de ſon repos, qu'il faut payer de jolis ſoupés, des équipages leſtes, & de brillantes frivolités.

Monſieur, dit-elle à ſon mari, j'aurai demain l'état de vos dettes; il me faut celui de vos revenus : faites venir votre Intendant. L'Intendant vint & rendit ſes comptes. Rien de plus clair : loin d'avoir des fonds il ſe trouvoit avoir fait des avances, & il lui étoit dû le double de ſes gages accumulé. Je vois, dit Acélie, que M. l'Intendant fait ſon compte un peu mieux que nous. Il ne nous reſte qu'à le payer, en le remerciant de ce qu'il ne lui eſt pas dû davantage. — Le payer, dit Mélidor tout bas ! & avec quoi ? — De ma caſſette. Le premier pas dans l'économie eſt le renvoi d'un Intendant.

La réforme fut remiſe l'inſtant d'après dans le domeſtique & dans la dépenſe; & Acélie donnant l'exemple, courage, Monſieur, diſoit-elle, coupons dans le vif : nous ne ſacrifions que notre vanité. — Et la décence, Madame ? — La décence, Monſieur, conſiſte à ne pas diſſiper le bien d'autrui & à jouir du ſien ſans reproche. — Mais, Madame, en renvoyant vos gens vous les payez; & c'eſt épuiſer notre unique reſſource. — Soyez tranquille, mon ami : j'ai des bijoux, des diamans; & en ſacrifiant ces parures, je m'en fais une qui les vaut bien.

Le jour ſuivant les créanciers arrivent, & Acélie leur donne audience. Ceux dont Mélidor avoit acheté des meubles de prix, ou des curioſités ſuperflues, conſentirent à les reprendre, avec un bénéfice honnête. Les autres enchantés de l'accueil & de la bonne volonté d'Acélie, s'accorderent tout d'une voix à n'avoir qu'elle pour arbitre, & les graces conciliatrices réunirent tous les eſprits.

Un ſeul, d'un air aſſez confus, diſoit ne pouvoir ſe relâcher ſur rien. Il avoit des effets précieux en gage; & ſur la liſte des emprunts il étoit noté pour une uſure énorme. Acélie le retint ſeul, pour le fléchir, s'il étoit poſſible. Moi, Madame, lui dit-il, preſſé par ſes reproches! je ne ſuis pas ici pour moi; & M. Duranſon auroit pu ſe paſſer de me faire jouer ce vilain perſonnage. — Duranſon, dites-vous! Quoi, ceſt lui qui ſous votre nom?... — C'eſt lui-même. — Ainſi nos gages ſont dans ſes mains? — Oui, ſans doute, & un écrit de moi où je déclare qu'il ne m'eſt rien dû. — Et cet écrit qu'il a de vous, puis-je en avoir un double? — aſſurément, & tout à l'heure ſi vous voulez, car le nom d'uſurier me peſe. C'étot une arme pour Acélie; mais il n'étoit pas temps d'éclairer Mélidor, & de révolter Duranſon. Elle crut devoir diſſimuler encore.

Son notaire qui vint la voir, trouva que dans vingt-quatre heures elle avoit mis en épargne une bonne partie de ſon revenu & acquitté une foule de dettes. Vous êtes, lui dit-il, dans les bons principes. L'économie eſt de toutes les reſſources la plus sûre & la plus facile. On s'enrichit dans un inſtant de tout le bien qu'on diſſipoit.

Pendant leur entretien, Mélidor confondu s'affligeoit de voir ſa maiſon dépouillée. Hé, Monſieur, lui dit ſa femme, conſolez-vous : je ne vous retranche que des ridicules. Mais il ne voyoit que le monde, & l'humiliation de décheoir. Il ſe retira conſterné laiſſant Acélie avec le notaire.

Une jeune femme a dans les affaires un avantage prodigieux. Sans inſpirer ce qu'on entend par l'eſpoir & le deſir de plaire, elle intéreſſe, elle engage à une eſpece de facilité que les hommes n'ont pas l'un pour l'autre. La nature ménage entre les deux ſexes une intelligence ſecrete : tout s'applanit, tout ſe concilie ; & au lieu que l'on traite en ennemis d'homme à homme, avec une femme on ſe livre en ami. Acélie en fit plus d'une fois l'épreuve ; & ſon notaire mit à la ſervir un zele & une affection qu'il n'eût pas eue pour ſon mari.

Madame, lui dit-il, en faiſant la balance des

biens de Mélidor avec la somme de ses dettes, je trouve assez de quoi l'acquitter. Mais des biens vendus à la hâte sont communément à vil prix. Supposons que les siens soient libres ; ils peuvent répondre, & au-delà, de deux cents mille écus qu'il doit ; & si vous voulez vous engager pour lui, il n'est pas possible de réduire cette foule de créances ruineuses & bruyantes, à un petit nombre d'articles plus simples & moins onéreux. Faites, Monsieur, dit Acélie, je consens à tout : je m'engage pour mon mari ; mais que ce soit à son insu. Le Notaire usa de prudence, & Acélie fut autorisée, à contracter au nom de Mélidor.

Celui-ci avoit été de bonne foi sur tous les articles, excepté sur un seul, qu'il n'avoit osé déclarer à sa femme. La nuit, Acélie l'entendant gémir, tâchoit avec douceur de le consoler. Vous ne savez pas tout, lui dit-il ; & ces mots furent suivis d'un profond silence. Acélie le pressoit en vain ; la honte lui étouffoit la voix. Hé quoi, lui dit-elle, vous avez des peines que vous n'osez me confier ! avez-vous un ami plus tendre, plus sûr, plus indulgent que moi ? Plus vous avez droit à mon estime, reprit Mélidor, plus je dois rougir de l'aveu qui me reste à vous faire. Vous avez entendu parler de la courtisane Eléonore..... que vous dirai-je ? Elle a de moi pour cinquante

mille écus de billets. Acélie vit avec joie le moment de regagner le cœur de ſon mari. Ce n'eſt pas le temps de vous reprocher, lui dit-elle, une folie dont vous avez honte, & à laquelle ma diſſipation a peut-être contribué. Réparons & oublions nos torts: celui-ci n'eſt pas ſans remede. Mélidor ne concevoit pas qu'une femme juſques-là ſi légere, eût tout-à-coup acquis tant de raiſon. Acélie n'étoit pas moins ſurpriſe qu'un homme ſi haut & ſi vain, fût tout-à-coup devenu ſi modeſte. Seroit-ce un bien pour nous, diſoient-ils l'un & l'autre, d'être tombés dans le malheur ?

Le lendemain Acélie, s'étant bien conſultée, ſe rendit elle-même chez Eléonore. Vous ne ſavez pas, lui dit-elle, qui vient vous voir ? C'eſt une rivale; & ſans détour elle ſe nomma. Madame, lui dit Eléonore, je ſuis confuſe de l'honneur que vous me faites. Je ſens que j'ai des torts avec vous; mais mon état en eſt l'excuſe. C'eſt Mélidor qu'il faut blâmer, & en vous voyant je le blâme moi-même : il eſt plus injuſte que je ne croyois. Mademoiſelle, lui dit Acélie, je ne me plains ni de vous ni de lui. C'eſt la punition d'uue femme diſſipée d'avoir un mari libertin; & j'ai du moins le plaiſir de voir que Mélidor a dans ſes goûts encore quelque délicateſſe. Vous avez de l'eſprit, l'air de la décence & des gra-

ces

ces qui feroient faites pour embellir la vertu. — — Vous me voyez, Madame, avec trop d'indulgence; & cela prouve ce qu'on m'a dit souvent, que les femmes les plus honnêtes ne sont pas celles qui nous ménagent le moins. Comme elles n'ont rien à nous envier, elles ont la bonté de nous plaindre. Celles qui nous ressemblent sont bien plus injustes! elle nous déchirent en nous imitant. Ecoutez, reprit Acélie qui vouloit l'amener à son but, ce que l'on blâme le plus dans celles de votre état, ce n'est pas cette foiblesse dont tant de femmes ont à rougir, mais une passion plus odieuse encore. Le feu de l'âge, le goût des plaisirs, l'attrait d'une vie voluptueuse & libre, quelquefois même le sentiment, car je vous en crois susceptibles, tout cela peut avoir son excuse; mais en renonçant à la vertu d'une femme, vous n'en êtes que plus obligées d'avoir au moins celle d'un homme; & il est une sorte d'honnêteté à laquelle vous ne renoncez-pas? — Non, sans doute. — Hé bien, dites-moi, cette honnêteté vous permet-elle d'abuser de l'ivresse & de la folie d'un amant, au point d'exiger, d'accepter de lui des engagements insensés, & ruineux pour sa famille? Mélidor, par exemple, vous a fait pour cinquante mille écus de billets; en sentez-vous la conséquence, & combien l'on a droit de sévir

contre une telle séduction ? Madame, répondit Eléonore, c'est un don volontaire ; & M. Duranson m'est témoin que j'ai refusé beaucoup mieux. — Vous connoissez Duranson ? — Oui, Madame : c'est lui qui m'a donné Mélidor ; & j'ai bien voulu pour cela le tenir quitte de ses promesses. — Fort bien : il a mis son article sur le compte de son ami. — Il me l'a dit, & j'ai supposé que Mélidor le trouvoit bon. Du reste Mélidor étoit libre, & je n'ai de lui que ce qu'il m'a donné, & rien, je crois, n'est mieux acquis. — Vous le croyez ; mais le croiriez-vous si vous étiez l'enfant qu'on dépouille. Mettez-vous à la place d'une mere de famille, dont l'époux se ruine ainsi ; qui touche au moment de le voir déshonoré, poursuivi, chassé de ses biens, privé de son état, obligé de se cacher aux yeux du monde, & de laisser sa femme & ses enfans en proie à la honte & à la douleur ; soyez un moment cette femme sensible & désolée, & jugez-vous dans cet état. Que ne feriez-vous pas, Mademoiselle ? vous auriez sans doute recours aux loix qui veillent sur les mœurs. Vos plaintes & vos larmes réclameroient contre une surprise odieuse, & la voix de la nature & celle de l'équité s'éleveroient en votre faveur. Oui, Mademoiselle ; les loix sévissent contre le poison ; & le don de plaire en est un, lorsqu'on en abuse.

Il n'attaque pas la vie ; mais il attaque la raison & l'honneur ; & si dans l'ivresse qu'il cause, on exige, on obtient d'un homme des sacrifices insensés, ce que vous appellez des dons libres, sont réellement des larcins. Voilà ce qu'un autre diroit ; ce que vous diriez peut-être à ma place. Hé bien, je suis plus modérée. Il vous est dû ; je viens vous payer : mais noblement, & non pas follement. Il y a six mois que Mélidor vous aime ; & en vous donnant mille louis vous avouerez qu'il est magnifique. Eléonore attendrie & confuse n'eut pas le courage de refuser. Elle prit les billets de Mélidor, & suivit Acélie chez son Notaire.

N'aimeriez-vous pas mieux, lui dit Acélie en arrivant, une rente de cent louis, que cette somme qui dans vos mains sera peut-être bien-tôt dissipée ? Le moyen de se détacher du vice, mon enfant, c'est de se mettre au-dessus du besoin ; & j'ai dans l'idée que quelque jour vous serez bien-aise de pouvoir être honnête.

Eléonore baisant la main d'Acélie, & laissant échapper quelques larmes, Ah, Madame, dit-elle, que sous vos traits la vertu est aimable & touchante ! si j'ai le bonheur de revenir à elle, mon cœur vous devra ce retour.

Le Notaire enchanté d'Acélie, lui apprit que les deux cents mille écus étoient dans ses mains,

& qu'ils l'attendoient. Elle s'en alla comblée de joie, & en revoyant Mélidor, voilà vos billets doux lui dit-elle : on a eu bien de la peine à s'en dessaisir ; n'en écrivez plus de si tendres. L'ami Duranson étoit présent ; & à l'air sombre de Mélidor, elle vit bien qu'il l'avoit fait rougir de s'être livré à sa femme. Vous recevez bien froidement, dit-elle à son mari, ce qui pourtant vous vient d'une main chere ! — Voulez-vous, Madame, que je me réjouisse d'être la fable de Paris ? On ne parle que de ma ruine ; & vous la rendez si éclatante que mes amis eux-mêmes ne peuvent plus la désavouer. — Vos amis avoient donc, Monsieur, quelque moyen d'y remédier sans bruit ? Ils sont venus apparemment vous offrir leur crédit & leurs bons offices ? M. Duranson, par exemple.... — Moi, Madame ! je ne puis rien ; mais je crois que sans un éclat déshonorant, il étoit facile de trouver des ressources.— Oui, de ces ressources qui n'en laissent aucune ? Mon mari n'en a que trop usé ! vous le savez mieux que personne. Quant au déshonneur que vous attachez à l'éclat de notre malheur, je sais quelle est votre délicatesse, & je l'estime comme je dois.—Madame ! je suis un honnête homme, & on le sait. — On doit le savoir, car vous le dites à tout le monde ; mais comme Mélidor n'aura plus

d'intrigue amoureuse à nouer, votre honnêteté lui devient inutile. Mélidor, à ces mots, prit feu lui-même, & dit à sa femme qu'elle lui manquoit en insultant son ami. Elle alloit poursuivre, mais sans vouloir l'entendre, il se retira transporté de colere, & Duranson suivit ses pas.

Acélie n'en fut pas plus émue, & les laissant conspirer ensemble, elle s'occupa du soin de sa maison. Le gouverneur de son fils, depuis leur décadence, trouvoit ses fonctions au-dessous de lui, & le témoignoit sans ménagement. Il fut renvoyé le soir même, & à sa place vint un bon abbé, simple, modeste & assez instruit, qu'elle pria d'être leur ami, & de donner ses mœurs à son éleve.

Mélidor à qui Duranson avoit fait regarder comme le comble de l'humiliation l'ascendant qu'avoit pris sa femme, fut révolté d'apprendre que le gouverneur étoit congédié. Oui, Monsieur, lui dit-elle, je donne à mon fils pour modele & pour guide un homme sage au lieu d'un fat; je prétends aussi éloigner de vous un complaisant plein d'insolence, qui vous fait payer ses plaisirs. Voilà mes torts, je les avoue, & vous pouvez les rendre publics. Il est odieux, lui dit Mélidor sans l'écouter, il est odieux d'abuser de l'état où je suis pour vouloir me faire la loi. Non, Ma-

dame, mon malheur n'est pas tel qu'il me réduise à être votre esclave. Votre devoir étoit de contracter l'engagement que je vous proposois ; vous ne l'avez pas fait ; vous ne m'êtes plus rien, & vos soins me sont inutiles. Si je me suis dérangé, c'est pour vous ; le seul remede à mon malheur, c'est d'en éloigner la cause, & dès demain nous nous séparerons. — Non, Monsieur, ce n'est pas le moment. Dans peu vous jouirez paisiblement & sans reproche, d'une fortune honnête ; vous serez libre, tranquille, heureux. Alors, après avoir rétabli votre honneur & votre repos, je verrai si je dois faire place aux artisans de votre ruine & vous abandonner, pour vous punir, au bord de l'abîme d'où je vais vous tirer. Jusques-là nous sommes inséparables, & mon devoir & votre malheur sont des liens sacrés pour moi. Du reste, vous jugerez demain quel est l'homme qui m'est préféré. C'est devant lui que je vous donnerai les preuves de sa perfidie, & je renonce à votre estime s'il ose les désavouer.

Mélidor interdit de la généreuse fermeté d'Acélie, fut combattu toute la nuit entre le dépit & la reconnoissance. Mais à son réveil il reçut une lettre qui le jeta dans le désespoir. On lui écrivoit qu'il n'étoit bruit à la Cour que de son,

luxe, de sa dépense, & du malheur qui en étoit le fruit; que chacun le blâmoit hautement; & qu'on ne se proposoit pas moins que de l'obliger à quitter sa charge. Lisez, dit-il, en voyant Acélie, lisez, Madame, & frémissez de l'état où vous m'avez réduit. O, mon ami, dit-il à Duranson qui venoit d'arriver, je suis perdu: vous me l'aviez prédit. L'éclat qu'elle a fait me déshonore. On m'ôte ma charge & mon état. Duranson fit semblant d'être accablé de cette nouvelle. N'ayez pas peur, lui dit Acélie; votre créance est assurée. Vous n'y perdrez que l'usure effroyable que vous vouliez tirer de votre ami. Oui, Mélidor, vous voyez en lui notre usurier, notre prêteur sur gages. — Moi, Madame? — Oui, Monsieur, vous-même, & la preuve en est dans mes mains. La voilà, dit-elle à son mari. Mais ce n'est pas tout, ce digne ami vous faisoit payer à Eléonore les faveurs qu'il en avoit reçues, il osoit vouloir séduire votre femme en l'instruisant de vos amours, & il vous ruinoit sous un nom supposé. Ah, c'en est trop, dit Duranson, & il se levoit pour sortir: Encore un mot, lui dit Acélie. Vous êtes démasqué dans une heure, connu de la Ville & de la Cour, & noté partout d'infamie, si à l'instant même vous n'apportez chez mon Notaire, où je vais vous attendre,

& les gages & les billets que vous avez de Mélidor. Duranſon pâlit, ſe troubla, diſparut, & laiſſa Mélidor confondu, immobile d'indignation & d'étonnement.

Vous, mon ami, raſſurez-vous, dit Acélie à ſon mari. Je prends ſur moi le ſoin de conjurer l'orage. Adieu. Ce ſoir il ſera diſſipé.

Elle ſe rend chez le Notaire, s'engage, reçoit les deux cents mille écus, acquitte ſes dettes, en déchire les titres, à commencer par ceux de Duranſon, qui prudemment s'étoit exécuté. De-là elle monte en chaiſe de poſte, & ſans délai ſe rend à la Cour.

Le Miniſtre ne lui diſſimula point ſon mécontentement, ni la réſolution qu'on avoit priſe d'obliger Mélidor à vendre ſa charge. Je ne prétends pas l'excuſer, dit-elle : le luxe eſt une folie dans notre état, je le ſais ; mais cette folie a été la mienne plutôt que celle de mon mari. Sa complaiſance eſt ſon unique faute ; &, Monſieur, que ne fait-on pas pour une femme que l'on aime! J'étois jeune & belle à ſes yeux ; mon mari a conſulté mes deſirs plutôt que ſes moyens ; il n'a ſu craindre, il n'a connu que le malheur de me déplaire ; voilà ſon imprudence ; elle eſt réparée : il ne doit plus rien que ma dot, & je lui en fais le ſacrifice. — Quoi, Madame, s'écria le

Ministre, vous vous êtes engagée pour lui ? — Et qui devoit réparer son malheur, si ce n'est celle qui en étoit la cause ? Oui, Monsieur, je me suis engagée, mais j'ai acquis par-là le droit de ménager son bien, & d'assurer l'état de mes enfans. Mélidor est facile, mais il est honnête. Il ignore ce que j'ai fait pour lui, & il ne laisse pas de me donner le plein pouvoir de disposer de tout. Je suis à la tête de ma maison, & déja tout y est réduit à la plus sévere économie. Voici en deux mots ce que j'ai fait, & ce que je me propose de faire. Alors elle entra dans quelques détails que le Ministre voulut bien entendre. Mais, poursuivit-elle, l'amitié, l'estime, la confiance de mon mari, tout est perdu pour moi, si vous le punissez d'une faute qu'il doit me reprocher tant que je ne l'ai pas effacée. Vous êtes juste, sensible, humain ; de quoi voulez-vous le punir ? D'avoir trop aimé la moitié de lui-même ? De s'être oublié, sacrifié pour moi ? Je lui serai donc odieuse ? & il aura sans cesse à rappeller à mes enfans l'égarement & le déshonneur où leur mere l'aura plongé ? A qui voulez-vous satisfaire en le punissant ? Au public ? Ah ! Monsieur, il est un public envieux & méchant, qui n'est pas digne de cette complaisance. Quant au public indifférent & juste, laissez-nous lui donner un spectacle

bien plus utile & plus touchant que celui de notre ruine. Il verra qu'une femme ſenſée peut ramener un mari honnête homme, & qu'il y a pour des cœurs bien nés des reſſources inépuiſables dans le courage & dans la vertu. Notre retour ſera un exemple; & s'il eſt honorable pour nous de le donner, il ſera glorieux de le ſuivre; au lieu que ſi la peine d'une imprudence qui ne nuit qu'à nous ſeuls, excede la faute & lui ſurvit, on ſera peut-être indigné ſans fruit, de nous voir malheureux ſans crime.

Le Miniſtre l'écoutoit avec étonnement. Loin de mettre obſtacle à vos vues, lui dit-il, Madame, je les ſeconderai, même en puniſſant votre époux. Il faut qu'il renonce au titre de ſa charge. — Ah, Monſieur! — J'en ai diſpoſé en faveur de votre fils, & c'eſt par égard, par reſpect pour vous que j'en laiſſe au pere la ſurvivance. La ſurpriſe où fut Acélie d'obtenir une grace au lieu d'un châtiment, la fit preſque tomber aux genoux du Miniſtre. Monſieur, lui dit-elle, il eſt digne de vous de corriger ainſi un pere de famille. Les larmes que vous voyez couler ſont l'expreſſion de ma reconnoiſſance. Mes enfans, mon mari & moi ne ceſſerons de vous bénir.

Mélidor attendoit Acélie avec frayeur; & l'in-

quiétude fit place à la joie, quand il apprit avec quelle douceur on punissoit sa dissipation. Hé bien, lui dit Acélie en l'embrassant, est-ce aujourd'hui que nous nous séparons ? As-tu encore quelque bon ami que tu préféres à ta femme ?

On sait avec quelle facilité les bruits de Paris se répandent & sont détruits aussi-tôt que semés ; l'infortune de Mélidor avoit fait la nouvelle de quelques jours ; son arrangement, ou plutôt le parti courageux qu'avoit pris sa femme, fit une espece de révolution dans les esprits & dans les propos. On ne parloit que de la sagesse, de la résolution d'Acélie ; & lorsqu'elle parut dans le monde avec l'air modeste & libre d'une personne qui ne brave ni n'appréhende les regards du public, elle fut reçue avec un respect qu'elle n'avoit jamais inspiré. Ce fut alors qu'elle sentit le prix de la considération que donne la vertu ; & les hommages qu'on avoit rendus à sa jeunesse & à sa beauté, ne l'avoient jamais tant flattée.

Mélidor plus timide ou plus vain, ne savoit quel ton il devoit prendre, ni quelle contenance il devoit tenir. Ayons, lui dit sa femme, l'air d'avouer de bonne foi que nous avons été imprudens, & que nous sommes devenus sages. Personne n'a rien à nous reprocher ; ne nous

humilions pas nous-mêmes. Si l'on nous voit bien-aiſes d'être corrigés, on nous en eſtimera davantage. Et de quel œil verrez-vous, lui dit-il, cette multitude de faux amis qui nous ont abandonnés? — Du même œil dont je les ai vus, comme des gens que le plaiſir attire, & qui s'envolent avec lui. De quel droit comptiez-vous ſur eux? Etoit-ce pour eux que ſe donnoient vos fêtes? La maiſon d'un homme opulent eſt une ſalle de ſpectacle, où chacun croit avoir payé ſa place, quand il l'a remplie avec agrément. Le ſpectacle fini, chacun ſe retire, & l'on ne ſe doit plus rien. Cela eſt fâcheux à imaginer; mais en perdant l'illuſion d'être aimé, vous changez une agréable erreur contre une expérience utile; & il en eſt de ce remede comme de bien d'autres: l'amertume en fait la bonté. Voyez donc le monde comme il eſt, ſans être humilié de l'avoir méconnu, ſans vous vanter de le mieux connoître. Sur-tout, que perſonne ne ſoit inſtruit de nos petits démêlés: qu'aucun de nous deux n'ait l'air d'avoir cédé à l'autre; mais qu'il ſemble qu'un même eſprit nous anime & nous fait agir. Quoiqu'il ne ſoit pas auſſi ridicule qu'on le dit de ſe laiſſer conduire par une femme, je ne veux pas que l'on ſache que c'eſt moi qui vous ai décidé.

Mélidor devoit tout à ſa femme, mais rien ne l'avoit touché auſſi ſenſiblement que ce trait de délicateſſe, & il eut la bonne foi de l'avouer. Acélie avoit une autre vue que de ménager la vanité de ſon mari : elle vouloit l'engager par ſa vanité même, à ſuivre le plan qu'elle lui avoit tracé. S'il voit tout le monde perſuadé, diſoit-elle, qu'il n'a fait que ce qu'il a voulu, il le croira bientôt comme tout le monde. On tient à ſes propres réſolutions par ce ſentiment de liberté qui réſiſte à celles des autres ; & le point le plus eſſentiel dans l'art de mener les eſprits, c'eſt de leur cacher qu'on les mene. Acélie eut donc l'attention de renvoyer à ſon mari les éloges qu'on lui donnoit, & Mélidor de ſon côté ne parloit d'elle qu'avec eſtime.

Cependant elle craignoit pour lui la ſolitude & le ſilence de ſa maiſon. On ne retient point un homme qui s'ennuye ; & avant que Mélidor ſe fût fait des occupations, il lui falloit des amuſements. Acélie eut ſoin de lui former une ſociété peu nombreuſe & choiſie. Je ne vous invite point à des fêtes, diſoit-elle aux femmes qu'elle y engageoit ; mais au lieu du faſte nous aurons le plaiſir. Je vous donnerai de bon cœur un bon ſoupé qui ne coûtera guere ; nous y boirons en liberté à la ſanté de nos amis, peut-être même

y rirons-nous, chose assez rare dans le monde. Elle tint ce qu'elle avoit promis ; & son mari lui seul regrettoit encore l'opulence où il avoit vécu. Ce n'est pas qu'il ne fît de son mieux pour s'accoutumer à une vie simple ; mais on eût dit qu'il s'étoit fait dans son ame le même vuide que dans sa maison. Ses yeux & son oreille habitués à un mouvement tumultueux, étoient comme étonnés du calme & du repos. Il voyoit encore avec envie ceux qui se ruinoient comme lui, & Paris, où il se trouvoit condamné aux privations au milieu des jouissances, lui étoit devenu odieux.

Acélie qui s'en apperçut & qui suivoit son plan avec cette constance que l'on ne trouve que dans les femmes, lui proposa d'aller ensemble voir les terres qu'ils avoient acquises. Mais avant de partir elle chargea son notaire de lui louer, au lieu de l'hôtel qu'ils occupoient, une maison simple avec agrément, pour y loger à son retour.

Des trois terres qu'avoit Mélidor, les deux plus honorables produisoient à peine le tiers de l'intérêt des fonds. Il fut décidé qu'il falloit les vendre. L'autre, long-temps négligée, ne demandoit que des avances pour devenir un excellent bien. Voilà celle qu'il faut conserver, dit Acélie : donnons tous nos soins à la mettre

en valeur. L'air en eſt ſain, l'aſpect riant, & le terrein fertile; nous y paſſerons les beaux jours de l'année, & ſi tu m'en crois nous nous y aimerons. Ta femme n'aura pas les airs, les caprices, l'art des coquettes, mais une bonne & tendre amitié qui ſera, ſi tu la partages, ton bonheur, le mien, celui de nos enfants, & la joie de notre maiſon. Je ne ſais, mais depuis que je reſpire l'air de la campagne, mes goûts ſont plus ſimples & plus naturels; le bonheur me ſemble plus près de moi, plus acceſſible à mes deſirs; je le vois pur & ſans nuages dans l'innocence des mœurs champêtres; & j'ai pour la premiere fois l'idée de la ſérénité d'une vie innocente qui coule en paix juſqu'à ſa fin. Mélidor écoutoit ſa femme avec complaiſance, & la conſolation ſe répandoit dans ſon ame comme un baume délicieux.

Il conſentit, non ſans répugnance, à la vente de celles de ſes terres dont les droits l'avoient le plus flatté; & le bon Notaire fit ſi bien, que dans l'eſpace de ſix mois, Mélidor ſe trouva ne plus rien devoir à perſonne.

Il n'y avoit plus qu'à l'affermir contre la pente de l'habitude; & Acélie qui connoiſſoit ſon foible, ne déſeſpéra point de détruire en lui le goût du luxe, par un goût plus ſage & plus ſatisfaiſant.

La terre qu'ils s'étoient réservée offroit un champ vaste à d'utiles travaux ; & Acélie pour les diriger imagina de se former un petit conseil d'agricoles. Ce conseil étoit composé de sept bons villageois pleins de sens, à qui tous les dimanches elle donnoit à dîner. Ce dîner s'appella le banquet des sept sages. Le conseil se tenoit à table, & Mélidor, Acélie & le petit Abbé assistoient aux délibérations. La qualité des terreins & la culture qui leur convenoit, le choix des plants & des semences, l'établissement de nouvelles fermes & la division de leur sol en bois, en pâturages & en moissons, la distribution des troupeaux destinés à l'engrais & au labourage, la direction & l'emploi des eaux, les plantations & les clôtures, & jusqu'aux plus petits détails de l'économie rurale étoient traités dans le conseil. Nos sages le verre à la main, s'animoient, s'éclairoient l'un l'autre : on croyoit voir, à les entendre, des trésors enfouis dans la terre, & qui n'attendoient que des mains qui vinssent les en retirer.

Mélidor fut flatté de cet espoir, & sur-tout de l'espece de domination qu'il exerceroit dans la conduite de ces travaux ; mais il ne voyoit pas les moyens d'y suffire. Commençons, lui dit Acélie, & la terre nous aidera. On fit peu de

chose

chose cette premiere année, mais assez pour donner à Mélidor l'avant-goût du plaisir de créer.

Le conseil, au départ d'Acélie, reçut d'elle une petite rétribution, & sa bonne grace en augmenta le prix.

Mélidor de retour à la ville fut enchanté de sa nouvelle maison. Elle étoit commode & riante, meublée sans faste, mais avec goût. Voilà, mon ami; ce qui nous convient, lui dit sa femme. Il y en a assez pour être heureux, si nous sommes sages. Elle eut le plaisir de le voir s'ennuyer à Paris où il se trouvoit confondu dans la foule, & soupirer après la campagne où le rappelloit le desir de régner.

Ils y dévancerent le retour du printemps, & les sages s'étant assemblés on régla les travaux de l'année.

Dès que Mélidor vit la terre vivifiée par son influence, & une multitude d'hommes occupés à la fertiliser pour lui, il se sentit élever au-dessus de lui-même. Une nouvelle ferme qu'il avoit établie fut adjugée par le conseil, & Mélidor eut la sensible joie d'y voir naître la premiere moisson.

Leur jouissance se renouvelloit tous les jours, en voyant ces mêmes campagnes, qui deux ans

auparavant languissoient incultes & dépeuplées, se couvrir de cultivateurs & de troupeaux, de bois, de moissons & d'herbages; & Mélidor vit à regret arriver la saison qui le rappelloit à Paris.

Acélie ne put résister à l'envie d'aller revoir le ministre qui dans son malheur lui avoit tendu la main. Elle lui fit un tableau si touchant du bonheur dont ils jouissoient, qu'il en fut ému jusqu'au fond de l'ame. Vous êtes, lui dit-il, le modele des femmes : puisse un tel exemple faire sur tous les cœurs l'impression qu'il fait sur le mien. Continuez, Madame, & comptez sur moi. On est trop honoré de pouvoir contribuer au bien que vous faites.

Cette terre fortunée où nos époux furent rappellés par la belle saison, devint le plus riant tableau de l'économie & de l'abondance. Mais un tableau plus touchant encore fut celui de l'éducation qu'ils y donnerent à leurs enfans.

On parloit dans le voisinage de deux époux comme eux éloignés du monde, & qui dans une riante solitude faisoient leurs délices de cultiver les tendres fruits de leur amour. Allons les voir, dit Acélie, allons prendre de leurs leçons. En arrivant ils virent l'image du bonheur & de la vertu, M. & Madame de Lisbé au milieu de

leur jeune famille, uniquement occupés du soin de lui former l'esprit & le cœur.

Acélie fut touchée de la grace, de la décence, & sur-tout de l'air de gaieté qu'elle remarqua dans ces enfants. Ils n'avoient ni la timidité sauvage, ni l'indiscrete familiarité de l'enfance. Dans leur abord, leur maintien, leur langage, on ne croyoit voir qu'un naturel exquis, tant l'habitude avoit rendu faciles tous les mouvements qu'elle avoit dirigés.

Ce n'est point ici une visite de bienséance, dit Acélie à Madame de Lisbé : nous venons nous instruire auprès de vous dans l'art d'élever nos enfants, & vous supplier de nous donner les principes & la méthode que vous avez suivis avec tant de succès.

Hélas, Madame, rien n'est plus simple, lui répondit Madame de Lisbé. Nos principes se réduisent à traiter les enfants comme des enfants, à leur faire un jeu des choses utiles ; à simplifier ce qu'on leur enseigne, & à ne leur enseigner que ce qu'ils peuvent concevoir. Notre méthode se borne encore à peu de chose : elle consiste à les mener à l'instruction par la curiosité, à leur cacher sous cet appât l'idée du travail & de la gêne, & à diriger leur curiosité même par quelques idées qu'on lui jette & qu'on lui donne ne-

vie de ſaiſir. Le plus difficile eſt d'exciter en eux de l'émulation ſans jalouſie, & en cela peut-être nous avons eu moins de mérite que de bonheur. — Vous leur avez donné ſans doute d'excellens maîtres ? — Non, Madame, nous avons appris ce que nous voulions leur apprendre. Ne voyez-vous pas comme la Colombe digere la nourriture de ſes petits ? Nous l'imitons, & il en réſulte deux avantages & deux plaiſirs : celui de nous inſtruire nous-mêmes, & celui d'inſtruire nos enfants.

Ce petit travail eſt d'autant plus amuſant, reprit Monſieur de Lisbé, que nous avons réſervé pour l'âge de raiſon toutes les connoiſſances abſtraites, & que nos leçons ſe bornent aujourd'hui à ce qui tombe ſous les ſens. L'enfance eſt l'âge où l'imagination eſt la plus vive & la mémoire la plus docile ; & c'eſt aux objets de ces deux organes que nous appliquons l'ame de nos enfants. La ſurface de la terre eſt une image, l'hiſtoire des hommes & celle de la nature ſont une ſuite de tableaux, le phyſique des langues n'a que des ſons, la partie ſenſible des mathématiques ſe réduit à des lignes, tous les arts peuvent ſe décrire, la religion même & la morale s'inſpirent mieux par ſentiment qu'elles ne ſe conçoivent en idée ; en un mot, toutes nos perceptions ſimples

& primitives nous viennent par les ſens; or, les ſens de l'enfance ont plus de fineſſe, de délicateſſe, de vivacité que ceux de l'âge mûr. C'eſt donc prendre la nature dans ſa force que de la prendre dans l'enfance, pour appercevoir & ſaiſir tout ce qui ne demande pas les combinaiſons de l'eſprit. Ajoutez que l'ame libre de tout autre ſoin, vaque à celui-ci toute entiere; qu'elle eſt avide de connoiſſance, exempte de prévention & que toutes les caſes de l'entendement & de la mémoire étant vuides, on y range à ſon gré les idées, ſur-tout ſi dans l'art de les introduire on ſuit leur ordre naturel, ſi on ne ſe hâte pas de les accumuler, & ſi on leur donne le loiſir de s'aſſeoir chacune à leur place.

Je vois, dit Acélie, mais ſans m'en effrayer, que cela demande une attention ſuivie. Cette attention, reprit Madame de Lisbé, n'a rien de gênant ni de pénible. On vit avec ſes enfants, on les a ſous les yeux, on communique avec eux, on les accoutume à examiner & à réfléchir, on leur aide ſans impatience à développer leurs idées, on ne les rebute jamais par un ton d'humeur ou de mépris; la ſévérité qui n'eſt bonne qu'à remédier au mal qu'a fait la négligence, n'a preſque jamais lieu dans une éducation de tous les inſtans; & comme on ne laiſſe prendre à la nature aucun

mauvais pli, on n'eſt pas obligé de la mettre à la gêne.

Ne ſerai-je pas indiſcrette, lui dit Acélie, en vous témoignant le deſir d'aſſiſter à l'une de vos leçons ! Madame de Lisbé appella ſes enfans qui s'occupoient enſemble dans un coin du ſalon. Ils volerent dans les bras de leur mere avec une joie naïve dont Acélie fut touchée. Mes enfans, leur dit la mere, Madame veut bien vous entendre : nous allons vous interroger.

Acélie admira l'ordre & la netteté des connoiſſances qu'ils avoient acquiſes ; mais elle fut encore plus enchantée de la grace & de la modeſtie avec leſquelles ils répondoient tour-à-tour : de l'intelligence qui régnoit entr'eux, & du vif intérêt qu'ils prenoient réciproquement aux ſuccès l'un de l'autre.

L'objet d'Acélie étoit d'intéreſſer Mélidor à ce ſpectacle, & il en fut ému juſqu'aux larmes. Que vous êtes heureux, diſoit-il ſans ceſſe à M. de Lisbé, que vous êtes heureux d'avoir de tels enfans ! c'eſt la plus douce des jouiſſances.

Acélie en quittant ſes voiſins leur demanda leur amitié, elle embraſſa mille fois leurs enfans, & les pria de trouver bon qu'elle vînt quelquefois s'inſtruire à leurs études.

Quoi de plus étonnant & quoi de plus ſimple,

disoit-elle à Mélidor en s'en allant ! Se peut-il qu'un plaisir si pur soit si peu connu ; & que ce qu'il y a de plus naturel soit ce qu'il y a de plus rare au monde ? On a des enfans, & l'on s'ennuie ! & l'on cherche au-dehors des amusemens, lorsqu'on a chez soi des plaisirs si touchans, & des devoirs de cette importance ! Il est vrai, disoit Mélidor, que tous les enfans ne sont pas aussi-bien nés. Et qui nous a dit, reprit Acélie, que le Ciel ne nous a pas accordé la même faveur ? Va, mon ami, c'est pour s'épargner des reproches qu'on en fait tant à la nature. Le plus souvent on la calomnie afin de se justifier soi-même. Pour avoir droit de la croire incorrigible, il faut avoir tout fait pour la corriger. Nous ne sommes ni imbécilles ni méchants ; nos enfans ne doivent pas l'être. Vivons avec eux & pour eux ; je te promets qu'ils nous ressembleront.

Vous allez avoir deux collégues, dit-elle le soir à M. l'Abbé. Nous venons de goûter d'avance le plaisir d'élever nos enfans : & elle lui fit le récit de ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Nous voulons suivre le même plan, ajouta-t-elle. Vous, mon Abbé, vous enseignerez les langues ; Mélidor va s'appliquer à l'étude des arts & de la nature pour être en état d'en donner des leçons. Je me

réserve ce qu'il y a de plus facile & de plus simple, les mœurs, les choses de sentimens ; & j'espere dans un an être assez habile pour aller de pair avec vous. C'est à vous de nous indiquer les sources, & de diriger pas-à-pas nos études sur le plan le plus abrégé.

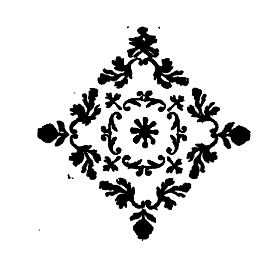
L'Abbé applaudit à cette émulation, & chacun d'eux se mit à remplir sa tâche avec une ardeur qui, loin de s'affoiblir, ne fit que redoubler.

Mélidor ne trouva plus de vuide dans les loisirs de la campagne. Il lui sembloit que le temps avoit précipité son cours. Les jours n'étoient plus assez longs pour vaquer aux soins de l'agriculture & aux études du cabinet. On eût dit que ces occupations se le déroboient l'une à l'autre. Acélie étoit partagée de même entre les soins de son ménage & l'instruction de ses enfans. La nature seconda ses vues. Ses enfans appliqués & dociles, soit à l'exemple de leurs parens, soit par une émulation mutuelle, se firent un jeu de leurs petits travaux.

Mais ce succès, tout satisfaisant qu'il étoit pour le cœur d'une bonne mere, n'étoit pas son objet le plus sérieux. Elle avoit assuré à Mélidor l'unique ressource inépuisable contre l'ennui de la solitude & l'attrait de la dissipation. Je suis tranquille, dit.

elle enfin, lorsqu'elle lui vit un goût décidé pour l'étude. C'est un plaisir qui coûte peu, qu'on trouve par-tout, qui jamais ne lasse, & avec lequel on est sûr de ne pas être obligé de se fuir.

Mélidor rendu à lui-même, loin de rougir d'avouer qu'il devoit ce retour à sa femme, faisoit gloire de raconter tout ce qu'elle avoit fait pour le ramener de son égarement : il ne cessoit de louer le courage, l'intelligence, la douceur, la fermeté qu'elle y avoit mise, & tout le monde disoit en l'écoutant, voilà une femme comme il y en a peu.





L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE.

DANS l'une de ces écoles de morale où la jeunesse Angloise va étudier les devoirs de l'homme & du citoyen, s'éclairer l'esprit & s'élever l'ame, Nelson & Blanford, étoient connus par une amitié digne des premiers âges. Comme elle étoit fondée sur un parfait accord de sentimens & de principes, le temps ne fit que l'affermir; & plus éclairée chaque jour, elle devint chaque jour plus intime. Mais cette amitié fut mise à une épreuve qu'elle eut de la peine à soutenir.

Leurs études finies, chacun d'eux prit l'état auquel l'appelloit la nature. Blanford actif, robuste & courageux, se décida pour le parti des armes & pour le service de mer. Les voyages furent son école. Endurci aux fatigues, instruit par les dangers, il parvint de grade en grade, au commandement d'un vaisseau.

Nelson doué d'une éloquence mâle & d'un esprit sage & profond, fut du nombre de ces députés dont la Nation compose son Sénat; & dans peu de temps il s'y rendit célebre.

Ainsi chacun d'eux servoit sa patrie, heureux



L'AMITIE A L EPREUVE

du bien qu'il lui faisoit. Tandis que Blanford soutenoit l'épreuve de la guerre & des élémens, Nelson résistoit à celle de la faveur & de l'ambition. Exemples d'un zele héroïque, on eût dit que jaloux l'un de l'autre ils disputoient de vertu & de gloire, ou plutôt que des deux extrêmités du monde, le même esprit les animoit tous deux.

Courage, écrivoit Nelson à Blanford, honore l'amitié en servant la patrie : vis pour l'une s'il est possible, & meurs pour l'autre s'il le faut : une mort digne de ses pleurs, vaut mieux que la plus longue vie. Courage, écrivoit Blanford à Nelson, défends les droits du peuple & de la liberté : un sourire de la patrie vaut mieux que la faveur des rois. Blanford s'enrichit en faisant son devoir : il revint à Londres avec le butin qu'il avoit fait sur les mers de l'Inde. Mais de ses trésors le plus précieux étoit une jeune Indienne, d'une beauté rare dans tous les climats. Un Bramine, à qui le ciel pour prix de ses vertus avoit donné cette fille unique, l'avoit remise en expirant aux mains du généreux Anglois.

Coraly n'avoit pas encore atteint sa quinzieme année ; son pere en faisoit ses délices & le plus doux objet de ses soins. Le village où il habitoit fut pris & pillé par les Anglois. Solinzeb (c'étoit

le nom du Bramine) se présente sur le seuil de sa demeure. Arrêtez, dit-il aux soldats qui étoient parvenus jusqu'à son humble asyle; arrêtez : qui que vous soyez, le Dieu de la nature, le Dieu bienfaisant est le vôtre & le mien; respectez en moi son ministre.

Ces paroles, le son de sa voix, son air vénérable impriment le respect; mais le trait fatal est parti, le Bramine tombe mortellement blessé entre les bras de sa fille tremblante.

Dans ce moment Blanford arrive. Il vient réprimer la fureur du soldat. Il s'écrie, il se fait un passage, il voit le Bramine penché sur une jeune fille qui le soutient à peine, & qui chancelante elle-même, baigne le vieillard de ses pleurs. A cette vue la nature, la beauté, l'amour exercent tous leurs droits sur l'ame de Blanford. Il n'a pas de peine à reconnoître dans Solinzeb le pere de celle qui l'embrasse avec une douleur si tendre.

Barbares, dit-il aux soldats, éloignez-vous. Est-ce à la foiblesse & à l'innocence, à des vieillards & à des enfans que vous devez vous attaquer? Mortel sacré pour moi, dit-il au Bramine, vivez, vivez, laissez-moi réparer le crime de ces ames féroces. A ces mots il le prend dans ses bras, le fait coucher, visite sa plaie, & appelle à lui tous

les secours de l'art. Coraly témoin de la piété, de la sensibilité de cet inconnu, croyoit voir un dieu descendu du ciel pour secourir & soulager son pere.

Blanford, qui ne quittoit pas Solinzeb, tâchoit d'adoucir la douleur de sa fille ; mais elle sembloit pressentir son malheur, & passoit les nuits & les jours dans les larmes.

Le Bramine sentant approcher sa fin : Je voudrois bien, dit-il à Blanford, aller mourir au bord du Gange & me purifier dans ses eaux. Mon pere, lui dit le jeune Anglois, ce seroit une consolation facile à vous donner, si tout espoir étoit perdu. Mais pourquoi ajouter au péril où vous êtes, celui d'un transport douloureux ? Il y a si loin d'ici au Gange ! & puis (ne vous offensez pas de ma sincérité) c'est la pureté du cœur que le Dieu de la nature exige ; & si vous avez observé la loi qu'il a gravée au fond de nos ames, si vous avez fait aux hommes tout le bien que vous avez pu, si vous avez évité de leur nuire, le Dieu qui les aime vous aimera.

Tu es consolant, lui dit le Bramine. Mais toi, qui réduis les devoirs de l'homme à une piété simple & à des mœurs pures, comment se peut-il que tu sois à la tête de ces brigands qui ravagent l'Inde, & qui se baignent dans le sang ?

Vous avez vu, lui dit Blanford, si j'autorise ces ravages. Le commerce nous attire dans l'Inde; — si les hommes étoient de bonne foi, ce mutuel échange de secours seroit équitable & paisible. La violence de vos maîtres nous a mis les armes à la main; & de la défense à l'attaque le pas est si glissant, qu'au premier succès, au plus foible avantage, l'opprimé devient oppresseur. La guerre est un état violent qu'il est mal-aisé d'adoucir: hélas! quand l'homme est dénaturé, comment voulez-vous qu'il soit juste? Ici mon devoir est de protéger le commerce du peuple Anglois, d'y faire honorer, respecter ma patrie. En m'acquittant de cet emploi, je ménage, autant que je le puis, le sang & les pleurs que fait verser la guerre: heureux si la mort d'un homme juste, la mort du pere de Coraly, est un des crimes & des malheurs que je suis venu épargner au monde! Ainsi parloit le vertueux Blanford, & il embrassoit le vieillard.

Tu me persuaderois, lui dit Solinzeb, que la vertu est par-tout la même. Mais tu ne crois point au Dieu Vistnou & à ses neuf métamorphoses; comment se peut-il qu'un homme de bien refuse d'y ajouter foi? Ecoutez, mon pere, reprit l'Anglois: il y a des millions d'hommes sur la terre qui n'ont jamais entendu parler ni de Vistnou

ni de ſes aventures, & pour qui le ſoleil ſe leve tous les jours, & qui reſpirent un air pur, & qui boivent des eaux ſalutaires, & à qui la terre prodigue les fruits de toutes les ſaiſons. Le croirez-vous? Il y a parmi ces peuples, comme entre ler enfants de Brachma, des cœurs vertueux, des hommes juſtes. L'équité, la candeur, la droiture, la bienfaiſance & la piété ſont en vénération chez eux, & même parmi les méchans. O mon pere! les ſonges de l'imagination different ſelon les climats, mais le ſentiment eſt par-tout le même, & la lumiere dont il eſt la ſource eſt auſſi répandue que celle du ſoleil.

Cet étranger m'éclaire & m'étonne, diſoit Solinzeb en lui-même: tout ce que mon cœur, ma raiſon, la voix intime de la nature me diſent de croire, il le croit auſſi; & de mon culte il ne déſavoue que ce que j'ai tant de peine moi-même à ne pas trouver inſenſé. Tu penſes donc, dit-il à Blanford, que l'homme de bien peut mourir tranquille? — Aſſurément. — Je le penſe de même, & j'attends la mort comme un doux ſommeil. Mais après moi que deviendra ma fille? Je ne vois plus dans ma patrie que la ſervitude & la déſolation. Ma fille n'avoit que moi au monde, & dans peu d'inſtants je ne ſerai plus. Ah! dit

le jeune Anglois, si tel est son malheur que la mort la prive d'un pere, daignez la confier à mes soins. J'atteste le ciel que sa pudeur, son innocence & sa liberté seront un dépôt gardé par l'honneur, & à jamais inviolable. — Et dans quels pricipes sera-t-elle élevée ? — Dans les vôtres si vous voulez ; dans les miens si vous daignez m'en croire ; mais toujours dans la modestie & l'honnêteté qui font par-tout la gloire d'une femme. Jeune homme, reprit le Bramine avec un air auguste & menaçant, Dieu vient d'entendre tes paroles, & le vieillard à qui tu parles sera peut-être dans une heure avec lui. Vous n'avez pas besoin, lui dit Blanford, de me faire sentir la sainteté de mes promesses. Je ne suis qu'un foible mortel ; mais rien sous le ciel n'est plus immuable que l'honnêteté de mon cœur. Il dit ces mots d'un courage si ferme que le Bramine en fut pénétré. Viens, Coraly, dit-il à sa fille, viens embrasser ton pere expirant, viens embrasser ton nouveau pere : qu'il soit après moi ton guide & ton soutien. Voilà ma fille, ajouta-t-il, le livre de la loi de tes ayeux, le *Veidam* : après l'avoir bien médité, tu te laisseras instruire dans la croyance de ce vertueux étranger, & tu choisiras celui des deux cultes qui te semblera le plus propre à faire des gens de bien.

La

La nuit ſuivante le Bramine expira. Sa fille qui rempliſſoit l'air de ſes cris, ne pouvoit ſe détacher de ce corps livide & glacé qu'elle arroſoit de ſes larmes. Enfin la douleur épuiſa ſes forces, & l'on profita de ſon abattement pour l'enlever de ce funeſte lieu.

Blanford, que ſon devoir rappelloit d'Aſie en Europe, emmena donc avec lui ſa pupille; & quoiqu'elle fût belle & facile à ſéduire, quoiqu'il fût jeune & vivement épris, il reſpecta ſon innocence. Pendant le voyage, il s'occupa à lui apprendre un peu d'Anglois, à lui donner une idée des mœurs de l'Europe, & à dégager ſon eſprit docile des préjugés de ſon pays.

Nelſon étoit allé au-devant de ſon ami. Ils ſe revirent l'un l'autre avec la plus ſenſible joie. Mais d'abord la vue de Coraly ſurprit & affligea Nelſon. Que fais-tu de cet enfant, dit-il à Blanford d'un ton ſévere? Eſt-ce une captive, une eſclave? L'as-tu enlevée à ſes parens? as-tu fait gémir la nature? Blanford lui raconta ce qui s'étoit paſſé, il lui fit un portrait ſi touchant de l'innocence, de la candeur, de la ſenſibilité de la jeune Indienne, que Nelſon lui-même en fut attendri. Voici mon deſſein, continua Blanford: auprès de ma mere & ſous ſes yeux elle s'inſtruira dans nos mœurs, je formerai ce cœur

simple & docile; & si elle peut être heureuse avec moi, je l'épouserai. — Me voilà tranquille, & je retrouve mon ami.

On vous a peint souvent les surprises & les diverses émotions d'une jeune étrangere à qui tout est nouveau; Coraly éprouva tous ces mouvements; mais son heureuse facilité à tout saisir, à tout concevoir, dévançoit les soins qu'on prenoit de l'instruire. L'esprit, les talens & les graces étoient en elle des dons innés: on n'eut que la peine de les développer par une légere culture. Elle touchoit à sa seizieme année, & Blanford alloit l'épouser, quand la mort lui enleva sa mere. Coraly la pleura comme si elle eût été la sienne; & les soins qu'elle prit de consoler Blanford le toucherent sensiblement. Mais pendant le deuil qui retarda la nôce, il eut ordre de s'embarquer pour une nouvelle expédition. Il alla voir Nelson, & il lui confia, non pas la douleur qu'il avoit de quitter la jeune Indienne, Nelson l'en auroit fait rougir, mais la douleur de la laisser livrée à elle-même, au milieu d'un monde qui lui étoit inconnu. Si ma mere, dit-il, vivoit encore, elle seroit son guide; mais le malheur qui poursuit cet enfant lui a enlevé son unique appui. As-tu donc oublié, lui dit Nelson, que j'ai une sœur, & que ma maison est la tienne? Ah Nelson, reprit

Blanford, en fixant les yeux sur les siens, si tu savois quel est ce dépôt que tu veux que je te confie! A ces mots Nelson sourit amérement. Voilà, dit-il, une inquiétude bien digne de nous deux! Tu n'oses me confier une femme! Blanford interdit & confus, rougit. Pardonne, dit-il, à ma foiblesse : elle m'a fait voir du danger où ta vertu n'en trouve aucun. J'ai jugé de ton cœur par le mien : c'est moi que ma crainte humilie. N'en parlons plus : je partirai tranquille, en laissant le dépôt de l'amour sous la garde de l'amitié. Mais, mon cher Nelson, si je meurs, puis-je exiger de toi que tu prennes ma place? — Oui, celle de pere, je te le promets : n'en demande pas davantage. — C'en est assez : rien ne me retient plus.

Les adieux de Coraly & de Blanford furent mêlés de larmes; mais les larmes de Coraly n'étoient pas celles de l'amour. Une vive reconnoissance, une amitié respectueuse étoient les sentiments les plus tendres que Blanford lui eût inspirés. Sa sensibilité ne lui étoit pas connue : le dangereux avantage de la développer étoit réservé à Nelson.

Blanford étoit plus beau que son ami; mais sa beauté, comme son caractere, avoit une fierté mâle & sérieuse. Les sentiments qu'il avoit conçu pour sa pupille tenoient plus de l'ame d'un pere

que de celle d'un amant : c'étoient des soins sans complaisance, de la bonté sans agréments, un intérêt tendre, mais triste, & le desir de la rendre heureuse avec lui, plutôt que le desir d'être heureux avec elle.

Nelson doué d'un caractere plus liant, avoit aussi plus de douceur dans les traits & dans le langage. Ses yeux sur-tout, ses yeux avoient l'éloquence de l'ame.

Son regard, le plus touchant du monde, sembloit pénétrer jusqu'au fond des cœurs, & lui ménager avec eux de secrettes intelligences. Sa voix tonnoit lorsqu'il falloit défendre les intérêts de la patrie, ses loix, sa gloire, sa liberté; mais dans un entretien familier elle étoit sensible & pleine de charmes. Ce qui le rendoit plus intéressant encore, c'étoit un air de modestie répandu dans toute sa personne. Cet homme, qui à la tête de sa nation auroit fait trembler un tyran, étoit dans la société, d'une timidité craintive : un seul mot de louange le faisoit rougir.

Lady Juliette Albury sa sœur, étoit une veuve d'un esprit sage & d'un cœur excellent, mais de cette prudence inquiéte qui va toujours audevant du malheur, & qui l'accélere au lieu de l'éviter. Ce fut elle qui fut chargée de consoler la jeune Indienne. J'ai perdu mon second pere,

lui disoit cette aimable fille. Je n'ai plus que toi & Nelson dans le monde. Je vous aimerai, je vous obéirai. Ma vie & mon cœur sont à vous. Comme elle embrassoit Juliette; Nelson arrive, & Coraly se leve avec un visage riant & céleste, mais encore arrosé de pleurs.

Hé bien, demanda Nelson à sa sœur, l'avez-vous un peu consolée? Oui je suis consolée, je ne suis plus à plaindre, s'écria la jeune Indienne, en essuyant ses beaux yeux noirs. Alors faisant asseoir Nelson à côté de Juliette, & tombant à genoux devant eux, elle leur prit les mains, les mit l'une dans l'autre, & les pressant tendrement dans les siennes, Voilà ma mere, dit-elle à Nelson avec un regard qui eût amolli le marbre; & toi, Nelson, que seras-tu pour moi? — Moi, Mademoiselle? Votre bon ami. — *Mon bon ami!* cela est charmant! Je serai donc aussi ta bonne amie? Ne me donne que ce nom-là. — Oui, ma bonne amie, ma chere Coraly, votre naïveté m'enchante. Mon Dieu, disoit-il à sa sœur, la jolie enfant! elle fera le bonheur de ta vie. Si elle ne fait pas le malheur de la tienne, lui répondit la prévoyante sœur. Nelson sourit avec dédain. Non, lui dit-il, jamais l'amour ne balance dans mon ame les droits de la sainte amitié. Sois tranquille, ma sœur, & livre-toi sans crainte au soin

de cultiver ce joli naturel. Blanford sera enchanté d'elle, si à son retour elle sait bien la langue : car on lui entrevoit des idées, des nuances de sentiment qu'elle s'afflige de ne pouvoir pas rendre. Ses yeux, ses gestes, les traits de son visage, tout en elle annonce des pensées ingénieuses, qui pour éclore n'attendent que des mots. Ce sera, ma sœur, un amusement pour toi ; & tu verras son esprit se développer comme une fleur. — Oui, mon frere, comme une fleur qui nous cache bien des épines.

Lady Albury donnoit assidument des leçons d'Anglois à sa pupille, & celle-ci les rendoit plus intéressantes chaque jour, en y mêlant des traits de sentiment d'une vivacité, d'une délicatesse qui n'appartient qu'à la simple nature. C'étoit pour elle un triomphe que la découverte d'un mot qui exprimoit quelque douce affection de l'ame. Elle en faisoit les applications les plus naïves & les plus touchantes : Nelson arrivoit ; elle voloit à lui, & lui répétoit sa leçon avec une joie, une simplicité qu'il ne trouvoit qu'amusante encore. Juliette seule en voyoit le danger. Elle voulut le prévenir.

Elle commença par faire entendre à Coraly qu'il n'étoit pas de la politesse de se tutoyer, & qu'il falloit se dire *vous*, à moins qu'on ne fût

frere & sœur. Coraly se fit expliquer ce que c'étoit que la politesse, & demanda à quoi elle étoit bonne, si le frere & la sœur n'en avoient pas besoin ? On lui dit que dans le monde elle suppléoit à la bienveillance. Elle conclut qu'elle étoit inutile aux gens qui se vouloient du bien. On ajouta qu'elle marquoit le desir d'obliger & de plaire. Elle répondit que ce desir se marquoit tout seul sans la politesse : puis, donnant pour exemple le petit chien de Juliette, qui ne la quittoit pas, & qui la caressoit sans cesse, elle demanda s'il étoit poli. Juliette se retrancha sur la bienséance qui n'approuvoit pas, disoit-elle, l'air trop libre & trop enjoué de Coraly avec Nelson; & celle-ci qui avoit l'idée de la jalousie, parce que la nature en donne le sentiment, s'imagina que la sœur étoit jalouse des amitiés que lui faisoit le frere. Non, lui dit-elle, je ne vous affligerai plus. Je vous aime, je vous suis soumise, & je dirai *vous* à Nelson.

Il fut surpris de ce changement dans le langage de Coraly, & il s'en plaignit à Juliette. Le *vous*, disoit-il, me déplaît dans sa bouche : il ne va point à sa naïveté. Il me déplaît aussi, reprit l'Indienne : il a quelque chose de repoussant & de sévere ; au lieu que le *tu* est si doux ! si intime ! si attrayant ! — Entendez-vous, ma

sœur ? Elle commence à savoir la langue. — Hé! ce n'est pas ce qui m'inquiete : avec une ame comme la sienne on ne s'exprime que trop bien. Expliquez-moi, demanda Coraly à Nelson, d'où peut venir le ridicule usage de dire *vous* en parlant à un seul. — Cela vient, mon enfant, de l'orgueil & de la foiblesse de l'homme : il sent qu'il est peu de chose quand il n'est qu'un : il tâche de se doubler, de se multiplier en idée. — Oui, je conçois cette folie ; mais toi, Nelson, tu n'es pas assez vain. . . . Encore! interrompit Juliette d'un ton sévere. — Hé quoi, ma sœur, allez-vous la gronder ! Venez, Coraly, venez auprès de moi. — Je le lui défends. — Que vous êtes cruelle ! est-ce avec moi qu'elle est en danger ? Me soupçonnez - vous de lui tendre des pieges ? Ah ! laissez-lui ce naturel si pur, laissez-lui l'aimable candeur de son pays & de son âge. Pourquoi ternir en elle cette fleur d'innocence plus précieuse que la vertu même, & à laquelle nos mœurs factices ont tant de peine à suppléer ? Il me semble, à moi, que la nature s'afflige lorsque l'idée du mal pénetre dans une ame. Hélas ! c'est une plante venimeuse qui ne vient que trop d'elle-même, sans qu'on se donne le soin de la semer. — Ce que vous dites-là est le plus beau du monde ; mais puisque le mal existe

il faut l'éviter, & pour l'éviter il faut le connoître. — Ah, ma pauvre petite Coraly, disoit Nelson, dans quel monde es-tu transplantée! quelles mœurs, que celles où l'on est obligé de perdre la moitié de son innocence, pour en sauver l'autre moitié.

A mesure que les idées morales s'accumuloient dans l'entendement de la jeune Indienne, elle perdoit de sa gaieté, de son ingénuité naturelle. Chaque nouvelle institution lui sembloit un nouveau lien. Encore un devoir, disoit-elle! encore une défense! mon ame en est enveloppée comme d'un filet; on va bientôt la rendre immobile. Que l'on fît un crime de ce qui pouvoit nuire, Coraly le concevoit sans peine; mais elle ne pouvoit imaginer du mal dans ce qui n'en faisoit à personne. Quoi de plus heureux lorsqu'on vit ensemble, disoit-elle, que de se voir avec plaisir? & pourquoi se cacher une impression si douce? Le plaisir n'est-il pas un bienfait? Pourquoi le dérober à celui qui le cause? On feint d'en avoir avec ceux que l'on n'aime pas, & de n'en avoir pas avec ceux que l'on aime! c'est quelque ennemi de la vérité qui a imaginé ces mœurs là.

De semblables réflexions la plongeoient dans la mélancolie; & lorsque Juliette la lui reprochoit: Vous en savez la cause, lui disoit-elle: tout

ce qui contrarie la nature doit l'attrister, & dans vos mœurs tout la contrarie.

Coraly dans ses petites impatiences, avoit quelque chose de si doux & de si touchant, que Lady Albury s'accusoit elle-même de l'affliger par trop de rigueur. Sa maniere de la consoler & de lui rendre sa belle humeur, étoit de l'employer à de petits services, & de lui commander comme à son enfant. Le plaisir de penser qu'elle étoit utile la flattoit sensiblement : elle en prévoyoit l'instant pour le saisir ; mais les mêmes soins qu'elle rendoit à Juliette, elle eût voulu les rendre à Nelson, & on la désoloit en modérant son zele. Les bons offices de la servitude, disoit-elle, sont bas & vils, parce qu'ils ne sont pas volontaires ; mais dès qu'ils sont libres il n'y a plus de honte, & l'amitié les ennoblit. N'ayez pas peur, ma bonne amie, que je me laisse humilier. Quoique bien jeune, avant de quitter l'Inde, j'ai su quelle est la dignité de la tribu où je suis née ; & lorsque vos belles Dames & vos jeunes Lords viennent m'examiner avec une curiosité si familiere, leur dédain ne fait que m'élever l'ame, & je sens que je les vaux bien. Mais avec vous & Nelson, qui m'aimez comme votre fille, que peut-il y avoir d'humiliant pour moi ?

Nelſon lui-même ſembloit quelquefois confus des peines qu'elle ſe donnoit. Vous êtes donc bien glorieux, lui diſoit-elle, puiſque vous rougiſſez d'avoir beſoin de moi ! Je ne ſuis pas ſi fiere que vous : ſervez-moi ; j'en ſerai flattée.

Tous ces traits d'une ame ingénue & ſenſible inquiétoient Lady Albury. Je tremble diſoit-elle à Nelſon quand ils étoient ſeuls, je tremble qu'elle ne vous aime, & que cet amour ne cauſe ſon malheur. Il prit cet avis pour une injure qu'elle faiſoit à l'innocence. Voilà, dit-il, comme l'abus des mots altere & déplace les idées. Coraly m'aime, je le ſais ; mais elle m'aime comme elle vous aime. Y a-t-il rien de plus naturel que de s'attacher à qui nous fait du bien ? Eſt-ce la faute de cette enfant, ſi la douce & vive expreſſion d'un ſentiment ſi juſte & ſi louable, eſt profanée dans nos mœurs ? Ce qu'on y attache de criminel lui eſt-il jamais tombé dans la penſée ? — Non, mon ami, vous ne m'entendez pas. Rien de plus innocent que ſon amour pour vous ; mais....— Mais, ma ſœur, pourquoi ſuppoſer, pourquoi vouloir que ce ſoit de l'amour ? C'eſt de la bonne & ſimple amitié qu'elle a pour moi, qu'elle a pour vous de même. — Vous vous perſuadez, Nelſon, que c'eſt le même ſentiment ; voulez-vous en faire l'épreuve ? Ayons l'air de nous ſéparer &

de la réduire au choix de quitter l'un ou l'autre.— Nous y voilà ! des pieges ! des détours ! Pourquoi lui en imposer ? Pourquoi l'instruire à feindre ? Hélas ! son ame se déguise-t-elle ? — Oui, je commence à la gêner : elle me craint depuis qu'elle vous aime. — Et pourquoi la lui avoir inspirée cette crainte ? On veut que l'on soit ingénu, & l'on met du péril à l'être : on recommande la vérité & si elle échappe on en fait un reproche ! Ah ! la nature n'a pas tort : elle seroit franche si elle étoit libre : c'est l'art qu'on emploie à la contraindre qui la plie à la fausseté. — Voilà des réflexions bien sérieuses pour ce qui n'est au fond qu'un badinage ! Car enfin, de quoi s'agit-il ? d'inquiéter un moment Coraly, pour voir de quel côté penchera son cœur : voilà tout. — Voilà tout ; mais voilà un mensonge, & qui pis est un mensonge affligeant. — N'y pensons plus : il est inutile d'examiner ce qu'on ne veut pas voir. — Moi, ma sœur ! je ne demande qu'à m'éclairer pour mieux me conduire. Le moyen seul m'en a déplu ; mais à cela ne tienne : qu'exigez-vous de moi ? — Le silence & l'air sérieux. Coraly vient ; vous allez nous entendre.

Qu'est-ce donc, leur dit Coraly en les abordant ? Nelson dans un coin ! Juliette dans l'autre !

Est-ce que vous êtes fâchés ? Nous venons de prendre, lui dit Juliette, une résolution qui nous afflige ; mais il falloit en venir-là. Nous ne logerons plus ensemble ; chacun de nous aura sa maison ; & nous sommes convenus de vous laisser le choix.

A ces mots, Coraly regardoit Juliette avec des yeux immobiles de douleur & d'étonnement. C'est moi, dit-elle, qui suis la cause que que vous voulez quitter Nelson. Vous êtes fâchée qu'il m'aime ; vous êtes jalouse de la pitié que lui inspire une jeune orpheline. Hélas ! que n'envierez-vous pas, si vous enviez la pitié ; si vous l'enviez à celle qui vous aime, & qui donneroit pour vous sa vie, le seul bien qui lui soit resté ? Vous êtes injuste, Milady, oui, vous êtes injuste. Votre frere en m'aimant ne vous aime pas moins, & s'il étoit possible il vous aimeroit davantage, car mes sentimens passeroient dans son ame, & je n'ai à lui inspirer pour vous que la complaisance & l'amour.

Juliette eut beau vouloir lui persuader qu'elle & Nelson se quittoient bons amis. Il n'est pas possible, dit-elle. Vous faisiez vos délices de vivre ensemble. Et depuis quand vous faut-il deux maisons ? Les gens qui s'aiment ne sont jamais à l'étroit ; l'éloignement ne plaît qu'aux gens qui se

haïssent. Vous, ô ciel ! vous haïr, reprit-elle ! & qui s'aimera si deux cœurs si bons, si vertueux ne s'aiment pas ? C'est moi malheureuse, qui ai porté le trouble dans la maison de la paix. Je veux m'en éloigner ; oui, je vous en supplie, renvoyez-moi dans mon pays. J'y trouverai des ames sensibles à mon malheur & à mes larmes, & qui ne me feront pas un crime d'inspirer un peu de pitié.

Vous oubliez, lui dit Juliette, que vous êtes un dépôt remis en nos mains. Je suis libre, reprit fiérement la jeune Indienne : il m'est permis de disposer de moi. Et que ferois-je ici ? Auprès de qui vivrois-je ? De quel œil l'un de vous verroit-il en moi celle qui l'auroit privé de l'autre ? Tiendrois-je lieu à Nelson de sa sœur ? Vous consolerois-je de la perte d'un frere ? Moi, destinée à faire le malheur de ce que j'aime uniquement ! Non, vous ne vous quitterez point : mes bras seront pour vous une chaîne. Alors se précipitant vers Nelson, & le saisissant par la main : Venez, vous, lui dit-elle, jurer à votre sœur que vous n'aimez rien au monde autant qu'elle. Nelson ému jusqu'au fond de l'ame, se laissa conduire aux genoux de sa sœur ; & Coraly se jettant au cou de Juliette : Vous, poursuivit-elle, si vous êtes ma mere, pardonnez-lui d'aimer votre enfant :

son cœur a de quoi nous suffire, & si vous y perdez quelque chose, le mien vous en dédommagera. Ah! dangereuse fille, lui dit l'Angloise attendrie, que vous allez nous causer de peine! Ah, ma sœur, s'écria Nelson, qui se sentoit presser par Coraly contre le sein de Juliette, avez-vous le courage d'affliger cette enfant!

Coraly enchantée de son triomphe, baisoit tendrement Juliette, dans l'instant même que Nelson appuyoit son visage à celui de sa sœur. Il sentit toucher à sa joue la joue brûlante de Coraly, qui étoit encore mouillée de larmes. Il fut surpris du trouble & du saisissement que cet accident lui causa. Heureusement ce n'est-là, dit-il, qu'une simple émotion des sens : cela ne va point jusqu'à l'ame. Je me possède & je suis sûr de moi. Il dissimula cependant à sa sœur ce qu'il eût voulu se cacher à lui-même. Il consola doucement Coraly, en lui avouant que tout ce qu'on venoit de lui dire pour l'inquiéter n'étoit qu'un jeu. Mais ce qui n'en est pas un, ajouta-t-il, c'est le conseil que je vous donne de vous défier, ma chere Coraly, de votre cœur trop simple & trop sensible. Rien de plus charmant que ce caractere affectueux & tendre, mais les meilleures choses deviennent bien souvent dangereuses par leur excès.

Ne calmerez-vous pas mes inquiétudes, demanda Coraly à Juliette sitôt que Nelson se fût retiré? Quoi qu'on me dise, il n'est pas naturel que l'on se fasse un jeu de ma douleur. Il y a quelque chose de sérieux dans ce badinage. Je vous vois tristement émue; Nelson lui-même étoit saisi de je ne sais quelle frayeur; j'ai senti sa main trembler dans la mienne; mes yeux ont rencontré les siens, & j'y ai vu quelque chose de tendre & de douloureux à la fois. Il craint ma sensibilité. Il semble avoir peur que je ne m'y livre. Ma bonne amie, seroit-ce un mal d'aimer? — Oui, mon enfant, puisqu'il faut vous le dire, c'en est un pour vous & pour lui. Une femme, vous l'avez pu voir dans l'Inde comme parmi nous, une femme est destinée à la société d'un seul homme; & par cette union solemnelle & sainte, le plaisir d'aimer est pour elle un devoir. Je sais cela, dit Coraly ingénuement: c'est ce qu'on appelle mariage. — Oui, Coraly, & cette amitié est louable entre deux époux; mais jusques-là elle est interdite. — Cela n'est pas raisonnable, dit la jeune Indienne: car avant de s'unir l'un à l'autre, il faut savoir si l'on s'aimera; & ce n'est qu'autant que l'on s'aime déja que l'on est sûr de s'aimer encore. Par exemple, si Nelson m'aimoit comme je l'aime, il seroit

bien

bien clair que chacun de nous auroit rencontré sa moitié. — Et ne voyez-vous pas de combien d'égards & de convenances nous sommes esclaves, & que vous n'êtes pas destinée à Nelson? Je vous entends, dit Coraly en baissant les yeux; je suis pauvre & Nelson est riche; mais mon malheur au moins ne me défend pas d'honorer, de chérir la vertu bienfaisante. Si un arbre avoit du sentiment, il se plairoit à voir celui qui le cultive se reposer sous son ombrage, respirer le parfum de ses fleurs, goûter la douceur de ses fruits: je suis cet arbre cultivé par vous deux, & la nature m'a donné une ame.

Juliette sourit de la comparaison; mais bientôt elle lui fit sentir que rien ne seroit moins décent que ce qui lui sembloit si juste. Coraly l'écouta, rougit; & dès-lors à sa gaieté, à son ingénuité naturelle succéda l'air le plus réservé & le maintien le plus timide. Ce qui la blessoit le plus dans nos cœurs, quoiqu'elle en eût pu voir des exemples dans l'Inde, c'étoit l'excessive inégalité des richesses; mais elle n'en avoit point encore été humiliée: & elle le fut pour la premiere fois.

Madame, dit-elle le lendemain à Juliette, ma vie se passe à m'instruire de choses assez superflues. Une industrie qui donne du pain me

sera beaucoup plus utile. C'est une ressource que je vous supplie de vouloir bien me procurer. Vous n'y serez jamais réduite, lui dit l'Angloise, & sans parler de nous, ce n'est pas en vain que Blanford a pris avec vous la qualité de pere. Les bienfaits, reprit Coraly, engagent souvent plus qu'on ne veut. Il n'est pas honteux d'en recevoir ; mais je sens bien qu'il est encore plus honnête de s'en passer. Juliette eut beau se plaindre de cet excès de délicatesse : Coraly ne voulut pas entendre parler d'amusements ni de vaines études. Parmi les travaux qui conviennent à de foibles mains, elle choisit ceux qui demandoient le plus d'adresse & d'intelligence, & en s'y appliquant, sa seule inquiétude étoit de savoir s'ils donnoient de quoi vivre. Vous voulez donc me quitter, lui demanda Juliette? Je veux me mettre, répondit Coraly, au-dessus de tous les besoins, excepté celui de vous aimer. Je veux pouvoir vous délivrer de moi, si je nuis à votre bonheur ; mais si je puis y contribuer, n'ayez pas peur que je m'éloigne. Je vous suis inutile & je vous suis chere ; ce désintéressement est un exemple que je me crois digne d'imiter.

Nelson ne savoit que penser de l'application de Coraly à un travail tout méchanique, & du

dégoût qui lui avoit pris pour les choses de pur agrément. Il voyoit avec la même surprise la modeste simplicité qu'elle avoit mise dans sa parure; il lui en demanda la raison. Je m'essaye à être pauvre, lui répondit-elle avec un sourire, & ses yeux baissés se mouillerent de pleurs. Ces mots, ces larmes échappées l'émurent jusqu'au fond du cœur. O Ciel, dit-il! ma sœur lui auroit-elle fait craindre de se voir pauvre & délaissée! Dès qu'il fut seul avec Juliette il la pressa de l'en éclaircir.

Hélas, dit-il après l'avoir entendue, quels soins cruels vous vous donnez pour empoisonner sa vie & la mienne! Quand vous seriez moins sûre de son innocence, ne l'êtes-vous pas de mon honnêteté? — Ah, Nelson! ce n'est pas le crime, c'est le malheur qui m'épouvante. Vous voyez avec quelle sécurité dangereuse elle se livre au plaisir de vous voir; comme elle s'attache insensiblement à vous; comme la nature l'attire, à son insçu, dans les piéges qu'elle lui cache. Allez, mon ami, à votre âge & au sien le nom d'amitié n'est qu'un voile. Et que ne puis-je vous laisser tous les deux dans l'illusion! Mais, Nelson, votre devoir m'est plus cher que votre repos. Coraly est destinée à votre ami; lui-même il vous l'a confiée; & sans le vouloir vous la

lui enlevez. — Moi, ma sœur, qu'osez-vous me prédire ? — Ce que vous devez éviter. Je veux qu'en vous aimant elle consente à se donner à Blanford ; je veux qu'il se flatte d'en être aimé & qu'il soit heureux avec elle ; sera-t-elle heureuse avec lui ? Et ne fussiez-vous sensible qu'à la pitié, dont elle est si digne, quelle douleur n'aurez-vous pas d'avoir troublé, peut-être à jamais, le repos de cette infortunée ? Mais encore seroit-ce un prodige de la voir se consumer d'amour, & de vous borner à la plaindre. Vous l'aimerez... Que dis-je, ah, Nelson ! plût au Ciel qu'il fût tems encore ! Oui, ma sœur, il est tems de prendre telle résolution qu'il vous plaira. Je ne vous demande que de ménager la sensibilité de cette ame innocente, & de ne pas trop l'affliger. — Votre absence l'affligera sans doute ; mais cela seul peut la guérir. Voici le tems de la campagne ; je devois vous y suivre, y mener Coraly ; vous y irez seul : nous resterons à Londres. Ecrivez cependant à Blanford que nous avons besoin de lui.

Dès que l'Indienne vit que Nelson la laissoit à Londres avec Juliette, elle se crut jettée dans un désert & abandonnée de la nature entiere. Mais comme elle avoit appris à rougir, & par-conséquent à dissimuler, elle prit pour excuse

de sa douleur le reproche qu'elle se faisoit de les séparer l'un de l'autre. Vous deviez le suivre, disoit-elle à Milady ; c'est moi qui vous retiens. Ah ! malheureuse que je suis ! laissez-moi seule, abandonnez-moi. Et en disant ces mots elle pleuroit amérement. Plus Juliette vouloit la dissiper & plus elle augmentoit ses peines. Tous les objets qui l'environnoient ne faisoient qu'effleurer ses sens ; une seule idée occupoit son ame. Il falloit une espece de violence pour l'en distraire ; & dès qu'on la laissoit livrée à elle-même, il lui sembloit voir sa pensée révoler vers l'objet qu'on lui avoit fait quitter. Si devant elle on prononçoit le nom de Nelson, une vive rougeur coloroit son visage, son sein s'élevoit, ses levres palpitoient, tout son corps étoit saisi d'un tremblement sensible. Juliette la surprenoit à la promenade, traçant sur le sable, d'espace en espace, les lettres de ce nom chéri. Le portrait de Nelson décoroit l'appartement de Juliette ; les yeux de Coraly ne manquoient jamais de s'y attacher dès qu'ils étoient libres : elle avoit beau vouloir les en détourner ; ils y revenoient bientôt comme d'eux-mêmes, & par un de ces mouvements dont l'ame est complice & non pas confidente. L'ennui où elle étoit plongée se dissipoit à cette vue, son ouvrage lui tomboit

des mains, & tout ce que la douleur & l'amour ont de plus tendre, animoit alors sa beauté.

Lady Albury crut devoir encore éloigner cette foible image. Ce fut pour Coraly un malheur désolant. Son désespoir ne se modéra plus. Cruelle amie, dit-elle à Juliette, vous vous plaisez à m'affliger. Vous voulez que toute ma vie ne soit que douleur & qu'amertume. Si quelque chose adoucit mes peines, vous me l'ôtez impitoyablement. C'est peu d'éloigner de moi ce que j'aime; son ombre même a pour moi trop de charmes, vous m'enviez le plaisir, le foible plaisir de la voir. — Ah, malheureuse enfant; que voulez-vous? — L'aimer, l'adorer, vivre pour lui, tandis qu'il vivra pour un autre. Je n'espere rien, je ne demande rien. Mes mains me suffisent pour vivre; mon cœur me suffit pour aimer. Je vous suis importune, peut être odieuse; éloignez-moi de vous & ne me laissez que cette image où son ame respire, où je crois du moins la voir respirer. Je le verrai, je lui parlerai, je me persuaderai qu'il voit couler mes larmes, qu'il entend mes soupirs & qu'il en est touché. — Et pourquoi nourrir, ma chere Coraly, ce feu cruel qui vous dévore? Je vous afflige; mais c'est pour votre bien & pour le

repos de Nelson. Voulez-vous le rendre malheureux? Il le sera s'il sait que vous l'aimez, & plus encore s'il vous aime. Vous n'êtes pas en état d'entendre mes raisons; mais ce penchant que vous croyez si doux, seroit le poison de sa vie. Ayez pitié, mon aimable enfant, de votre ami & de mon frere: épargnez-lui des remords, des combats qui le conduiroient au tombeau. Coraly frémit à ce discours. Elle pressa Milady de lui dire ce que l'amour de Nelson pour elle auroit de funeste pour lui. M'expliquer davantage, lui dit Juliette, ce seroit vous rendre odieux ce que vous devez à jamais chérir. Mais le plus saint de tous les devoirs lui interdit l'espoir d'être à vous.

Comment exprimer la désolation où l'ame de Coraly fut plongée? Quelles mœurs, quel pays, disoit-elle, où l'on ne peut pas disposer de soi; où le premier des biens, l'amour mutuel, est un mal effroyable! Il faut donc que je tremble de revoir Nelson! il faut que je tremble de lui plaire! De lui plaire! hélas! j'aurois donné ma vie pour être un moment à ses yeux aussi aimable qu'il l'est aux miens. Eloignons-nous de ce bord funeste où l'on se fait un malheur d'être aimé.

Coraly entendoit parler tous les jours de vaisseaux qui faisoient voile pour sa patrie. Elle réso-

lut de s'embarquer sans dire adieu à Juliette. Seulement un soir, à l'heure du sommeil, Juliette sentit qu'en lui baisant la main, ses levres la pressoient plus tendrement que de coûtume, & qu'il lui échappoit de profonds soupirs. Elle me quitte plus émue qu'elle ne le fut jamais, se dit Juliette alarmée. Ses yeux se sont attachés sur les miens avec l'expression la plus vive de la tendresse & de la douleur. Que se passe-t-il de nouveau dans son ame? Cette inquiétude la troubla toute la nuit, & le lendemain matin elle envoya savoir si Coraly reposoit encore. On lui apprit qu'elle étoit sortie, seule & dans l'habit le plus simple, & qu'elle avoit pris le chemin du port. Lady Albury se leve désolée & fait courir après l'Indienne. On la trouve à bord d'un vaisseau, y sollicitant une place, environnée de Matelots, que sa beauté, ses graces, sa jeunesse, le son de sa voix, & sur-tout la naïveté de sa priere ravissoient de surprise & d'admiration. Elle n'avoit pour tout équipage que ce qu'exigeoit le besoin. Tout ce qu'on lui avoit donné de précieux, elle l'avoit laissé, hors un petit cœur de cryſtal qu'elle avoit reçu de Nelson. . . .

Au nom de Lady Albury elle céda sans résistance, & se laissa ramener. Elle parut devant elle un peu confuse de son évasion; mais à ses repro-

ches elle répondit, qu'elle étoit malheureuse & libre. — Hé quoi, ma chere Coraly ! ne voyez-vous ici pour vous que le malheur ? Si je n'y voyois que le mien, dit-elle, je ne m'éloignerois jamais. C'est le malheur de Nelson qui m'épouvante, & c'est pour son repos que je veux le fuir.

Juliette ne savoit que répondre : elle n'osoit lui parler des droits que Blanford avoit acquis sur elle : c'eût été le lui faire haïr comme la cause de son malheur. Elle aima mieux diminuer ses craintes. Je n'ai pu vous dissimuler, lui dit-elle, tout le danger d'un inutile amour ; mais le mal n'est pas sans remede. Six mois d'absence, la raison, l'amitié, que sais-je ? un autre objet peut-être.... L'Indienne l'interrompit. Dites la mort : voilà mon seul remede. Quoi ? la raison me guérira d'aimer le plus accompli, le plus digne des hommes ! Six mois d'absence me donneront une ame qui ne l'aime pas ! Le temps change-t-il la nature ? L'amitié me plaindra ; mais me guérira-t-elle ? Un autre objet !... Vous ne le croyez pas. Vous ne nous faites pas cette injure. Il n'y a pas deux Nelson dans le monde ; mais quand il y en auroit mille, je n'ai qu'un cœur ; il est donné. C'est, dites-vous, un don funeste : je ne le conçois pas ; mais si cela est, laissez-moi m'éloigner de Nelson, lui déro-

ber ma vue & mes larmes. Il n'est pas insensible, il en seroit ému; & si c'est pour lui un malheur de m'aimer, la pitié pourroit l'y conduire. Hélas! qui peut se voir avec indifférence chérir comme un pere, révérer comme un dieu! Qui peut se voir aimer comme je l'aime, & ne pas aimer à son tour! Vous ne l'exposerez pas à ce péril, reprit Juliette : vous lui cacherez votre foiblesse & vous en triompherez. Non, Coraly, ce n'est pas la force qui vous manque, c'est le courage de la vertu. — Hélas! j'ai du courage contre le malheur; mais en est-il contre l'amour? Et quelle vertu voulez-vous que je lui oppose? Elles sont toutes d'accord avec lui. Non, Milady, vous avez beau dire : vous jettez des nuages dans mon esprit, vour n'y répandez aucune lumiere. J'ai besoin de voir & d'entendre Nelson : il décidera de ma vie.

Lady Albury dans la plus cruelle perplexité, voyant la malheureuse Coraly sécher & languir dans les larmes, & demander qu'on la laissât partir, se résolut à écrire à Nelson qu'il vînt dissuader cette enfant du dessein de retourner dans l'Inde, & la sauver du dégoût de la vie qui la consumoit tous les jours. Mais Nelson lui-même n'étoit pas moins à plaindre. A peine s'étoit-il éloigné de Coraly, qu'il avoit senti le danger de la voir par

la répugnance qu'il avoit à la fuir. Tout ce qui ne lui avoit paru qu'un badinage auprès d'elle, devint sérieux par la privation. Dans le silence de la solitude, il avoit interrogé son ame : il y avoit trouvé l'amitié languissante, le zele du bien public affoibli, presque éteint, & l'amour seul y dominant avec cet empire doux & terrible qu'il exerce sur les bons cœurs. Il s'apperçut avec effroi que sa raison même s'étoit laissé séduire. Les droits de Blanford n'étoient plus si sacrés ; le crime involontaire de lui enlever le cœur de Coraly étoit au moins très-excusable : après tout, l'indienne étoit libre, & Blanford lui-même n'auroit pas voulu lui faire un devoir d'être à lui. Ah, malheureux, reprit Nelson épouvanté de ces idées ! Où m'égare un aveugle amour ! Le poison du vice me gagne : mon cœur est déja corrompu. Est-ce à moi d'examiner si le dépôt qui m'est remis, appartient à celui qui me le confie ? & m'en suis-je établi le juge quand j'ai promis de le garder ? L'Indienne est libre ; mais le suis-je moi-même ? Douterois-je des droits de Blanford, si ce n'étoit pour les usurper ? Mon crime a commencé par être involontaire; mais il ne l'est plus si-tôt que j'y consens. Moi ! justifier le parjure ! moi ! trouver excusable un infidele ami ! Qui te l'eût dit, Nelson, qui te l'eût dit, en embrassant le vertueux Blanford,

que tu révoquerois en doute s'il te seroit permis de lui ravir celle qui doit être son épouse, & qu'il a remise à ta foi ? A quel excès l'amour avilit l'homme ! & quelle étrange révolution son ivresse fait dans un cœur ! Ah ! qu'il déchire le mien, s'il veut ; il ne le rendra ni perfide ni lâche ; & si ma raison m'abandonne, ma conscience du moins ne me trahira pas. Sa lumiere est incorruptible : le nuage des passions ne peut l'obscurcir : voilà mon guide; & l'amitié, l'honneur, la bonne foi ne sont pas encore sans appui.

Cependant l'image de Coraly le poursuivoit sans cesse. S'il ne l'eût vue qu'avec tous ses charmes, parée de sa simple beauté, portant sur le front la sérénité de l'innocence, le sourire de la candeur sur les levres, le feu du desir dans les yeux, & dans toutes les graces de sa personne l'air attrayant de la volupté, il eût trouvé dans ses principes, dans la sévérité de ses mœurs, de quoi résister à la séduction ; mais il croyoit voir cette aimable enfant aussi sensible que lui, plus foible, & n'ayant pour défense qu'une sagesse qui n'étoit pas la sienne, s'abandonner innocemment à un penchant qui feroit son malheur ; & la pitié qu'elle lui inspiroit servoit d'aliment à l'amour. Nelson s'accusoit d'aimer Coraly, mais il se pardonnoit de la plaindre. Sensible aux maux qu'il alloit lui

causer, il ne pouvoit se peindre ses larmes, sans penser aux beaux yeux qui devoient les répandre, au sein naissant qu'elles arroseroient : ainsi la résolution de l'oublier la lui rendoit encore plus chere. Il s'y attachoit en y renonçant. Mais à mesure qu'il se sentoit plus foible, il devenoit plus courageux. Cessons, disoit-il, de vouloir nous guérir : je m'épuise en efforts inutiles. C'est un accès qu'il faut laisser passer. Je brûle, je languis, je me meurs; mais tout cela se borne à souffrir, & je ne dois compte qu'à moi de ce qui se passe au-dedans de moi-même. Pourvu qu'il ne m'échappe au-dehors rien qui décele ma passion, mon ami n'a point à se plaindre. Ce n'est qu'un malheur d'être foible; & j'ai le courage d'être malheureux.

Ce fut dans cette résolution de mourir plutôt que de trahir l'amitié, que se trouva la lettre de sa sœur. Il la lut avec une émotion, un saisissement inexprimable. O douce & tendre victime, disoit-il, tu gémis, tu veux t'immoler à mon repos & à mon devoir ! Pardonne : le Ciel m'est témoin que je ressens plus vivement que toi, toutes les peines que je te cause. Puisse bientôt mon ami, ton époux, venir essuyer tes précieuses larmes ! Il t'aimera comme je t'aime; il fera son bonheur du tien. Cependant il faut que je la voie pour

la retenir & la consoler. Que je la voie ! A quoi je m'expose ! Ses graces touchantes, sa douleur, son amour, ces larmes que je fais couler & qu'il seroit si doux de recueillir, ces soupirs que laisse échapper un cœur simple & sans artifice, ce langage de la nature ; où l'ame la plus sensible se peint avec tant de candeur : quelles épreuves à soutenir ! Que deviendrai-je ? & que puis-je lui dire ? N'importe, il faut la voir, lui parler en ami, en pere. Je n'en serai après l'avoir vue que plus troublé, plus malheureux ; mais ce n'est pas de mon repos qu'il s'agit : il y va du sien : il y va sur-tout du bonheur d'un ami pour lequel il faut qu'elle vive. Je suis sûr de me vaincre moi-même, & quelque pénible que soit le combat, il y auroit de la foiblesse & de la honte à l'éviter.

A l'arrivée de Nelson, Coraly tremblante & confuse, osoit à peine se présenter à lui. Elle avoit souhaité son retour avec ardeur, & en le voyant, un froid mortel se glissa dans ses veines. Elle parut comme devant un juge qui alloit d'un seul mot décider de son sort.

Quel fut l'attendrissement de Nelson, de voir les roses de la jeunesse fanées sur ses belles joues, & le feu de ses yeux presque éteint ! Venez, dit Juliette à son frere, tranquilliser l'esprit de cette enfant, & la guérir de sa mélancolie. L'ennui la

consume auprès de moi ; elle veut retourner dans l'Inde.

Nelson lui parlant avec amitié, voulut l'engager par de doux reproches à s'expliquer devant sa sœur ; mais Coraly gardoit le silence ; & Juliette qui s'apperçut qu'elle la gênoit, s'éloigna.

Qu'avez-vous, Coraly ? Que vous avons-nous fait, lui dit Nelson ? Quelle douleur vous presse ? — Ne le savez-vous pas ? N'avez-vous pas dû voir que ma joie & que ma douleur ne peuvent plus avoir qu'une cause ? Cruel ami, je ne vis que pour vous ; & vous me fuyez : vous voulez que je meure !... Mais non, vous ne le voulez pas ; on vous le fait vouloir ; on fait plus, on exige de moi que je renonce à vous & que je vous oublie. On m'épouvante, on me flétrit l'ame, & on vous oblige à me désespérer. Je ne vous demande qu'une grace, poursuivit-elle en se jetant à ses genoux, c'est de me dire qui j'offense en vous aimant, quel devoir je trahis, & quel malheur je cause. Y a-t-il ici des loix assez cruelles, y a-t-il des tyrans assez rigoureux pour m'interdire le plus digne usage de mon cœur & de ma raison ? Faut-il ne rien aimer dans le monde ? ou si je puis aimer, pouvois-je mieux choisir ?

Ma chere Coraly, lui répondit Nelson, rien

n'est plus vrai, rien n'est plus tendre que l'amitié qui m'attache à vous. Il seroit impossible, il seroit même injuste que vous n'y fussiez pas sensible. — Ah! je respire, c'est-là parler raison. — Mais quoiqu'il fût bien doux pour moi d'être ce que vous avez de plus cher au monde, c'est à quoi je ne puis prétendre, ni ne dois même consentir. — Hélas! je ne vous entends plus. — Lorsque mon ami vous a confiée à ma foi, il vous étoit cher? — Il l'est encore. — Vous eussiez fait votre bonheur d'être à lui? — Je le crois. — Vous n'aimiez rien tant que lui dans le monde? — Je ne vous connoissois pas. — Blanford votre libérateur, le dépositaire de votre innocence, en vous aimant a droit d'être aimé. — Ses bienfaits me sont toujours présents : je le chéris comme un second pere. — Hé bien, sachez qu'il a résolu de vous unir à lui, par un lien plus doux encore & plus sacré que celui des bienfaits. Il m'a confié la moitié de lui-même, & à son retour il n'aspire qu'au bonheur d'être votre époux. Ah, dit Coraly soulagée, voilà donc l'obstacle qui nous sépare? Soyez tranquille, il est détruit. — Comment? — Jamais, jamais, je vous le jure, Coraly ne sera l'épouse de Blanford. — Il faut que cela soit. — Cela n'est pas possible : Blanford lui-même l'avouera. — Quoi! celui qui vous a reçue de la main d'un pere expirant,

expirant, & qui lui-même vous a servi de pere ! — A ce titre sacré je révere Blanford ; mais qu'il n'exige rien de plus. — Vous avez donc résolu son malheur ? — J'ai résolu de ne tromper personne. Si je m'étois donnée à Blanford, & que Nelson me demandât ma vie, je donnerois ma vie à Nelson, je serois parjure à Blanford. — Que dites-vous ? — Ce que j'oserai dire à Blanford lui-même. Et pourquoi dissimulerois-je ? Est-ce de moi qu'il dépend d'aimer ? — Ah, que vous me rendez coupable ! — Vous ! Et de quoi ? d'être aimable à mes yeux ? Ah, le ciel dispose de nous. C'est lui qui a donné à Nelson ces graces, ces vertus qui m'enchantent ; c'est lui qui m'a donné cette ame, qu'il a faite exprès pour Nelson. Si l'on savoit comme elle en est remplie, comme il est impossible qu'elle aime rien plus que vous, rien comme vous !.... Ah ! qu'on ne me parle jamais de vivre, si ce n'est pas pour vous que je vis. — Et c'est ce qui me désespere. De quels reproches mon ami n'a-t-il pas droit de m'accabler ? — Lui ! & de quoi peut il se plaindre ? qu'a-t-il perdu ? Que lui avez-vous ravi ? J'aime Blanford comme un pere tendre ; j'aime Nelson comme moi-même, & plus que moi-même : ces sentiments ne sont pas exclusifs. Si Blanford m'a remise en vos mains comme un dépôt qui étoit à lui, ce n'est pas vous, c'est

lui qui est injuste. — Hélas! c'est moi qui vous oblige à le réclamer, ce bien que je lui enleve; il seroit à lui s'il n'étoit pas à moi; & le gardien en est le ravisseur. — Non, mon ami, soyez équitable. J'étois à moi, je suis à vous : moi seule j'ai pu me donner, & c'est à vous que je me suis donnée. En attribuant à l'amitié des droits qu'elle n'a pas, c'est vous qui les usurpez pour elle, & vous vous rendez complice de la violence qu'on me fait. — Lui, mon ami! vous faire violence! — Et que m'importe qu'il l'exerce lui-même ou que vous l'exerciez pour lui? en suis-je moins traitée en esclave? Un seul intérêt vous occupe & vous touche; mais qu'un autre que votre ami voulût me retenir captive, loin d'y souscrire, ne vous feriez-vous pas une gloire de m'affranchir? Ce n'est donc que pour l'amitié que vous trahissez la nature! Que dis-je? la nature! & l'amour, Nelson, l'amour aussi n'a-t-il pas ses droits? n'y a-t-il pas quelque loi parmi vous en faveur des ames sensibles? Est-il juste & généreux d'accabler, de désespérer une amante, & de déchirer sans pitié un cœur dont le seul crime est de vous aimer?

Les sanglots lui couperent la voix: & Nelson qui l'en vit suffoquée, n'eut pas même le temp d'appeller sa sœur. Il se hâte de dénouer les rubans

qui tenoient son sein à la gêne ; & alors tout ce que la jeunesse dans sa fleur a de charmes, fut dévoilé aux yeux de cet amant passionné. La frayeur dont il étoit saisi l'y rendit d'abord insensible ; mais lorsque l'Indienne reprenant ses esprits & se sentant presser dans ses bras, tressaillit d'amour & de joie, qu'en ouvrant ses beaux yeux languissants, elle chercha les yeux de Nelson ; Puissances du Ciel, dit-il, soutenez-moi : toute ma vertu m'abandonne. Vivez, ma chere Coraly. — Vous voulez que je vive, Nelson ! vous voulez donc que je vous aime ? — Non, je serois parjure à l'amitié, je serois indigne de voir la lumiere, indigne de revoir mon ami. Hélas ! Il me l'avoit prédit, & je n'ai pas daigné l'en croire. J'ai trop présumé de mon cœur. Ayez-en pitié, Coraly, de ce cœur que vous déchirez. Laissez-moi vous fuir & me vaincre. Ah ! tu veux ma mort, lui dit-elle en tombant de défaillance à ses genoux. Nelson qui croit voir expirer ce qu'il aime, se précipite pour l'embrasser, & se retenant tout-à-coup à la vue de Juliette, ma sœur, dit-il, secourez-la : c'est à moi de mourir. En achevant ces mots il s'éloigne.

Où est-il, demanda Coraly en ouvrant les yeux ? que lui ai-je fait ? Pourquoi me fuir ? &

vous, Juliette, plus cruelle encore, pourquoi me rappeller à la vie ?

Sa douleur redoubla quand elle apprit que Nelſon venoit de partir ; mais la réflexion lui rendit un peu d'eſpoir & de courage. Le trouble & l'attendriſſement que Nelſon n'avoit pu lui diſſimuler, l'effroi dont elle l'avoit vu ſaiſi, les paroles tendres qui lui étoient échappées, & la violence qu'il s'étoit faite pour ſe vaincre & pour s'éloigner, tout lui perſuada qu'elle étoit aimée. S'il eſt vrai, dit-elle, je ſuis heureuſe. Blanford reviendra, je lui avouerai tout ; il eſt trop juſte & trop généreux pour vouloir me tyranniſer. Mais cette illuſion fut bientôt diſſipée.

Nelſon reçut à la campagne une lettre de ſon ami qui lui annonçoit ſon retour. J'eſpere, diſoit-il à la fin de ſa lettre, me voir dans trois mois réuni à tout ce que j'aime. Pardonne, mon ami, ſi je t'aſſocie dans mon cœur l'aimable & tendre Coraly. Mon ame fut long-temps à toi ſeul, aujourd'hui elle ſe partage. Je t'ai confié les plus doux de mes vœux, & j'ai vu l'amitié applaudir à l'amour. Je fais mon bonheur de l'une & de l'autre ; je fais mon bonheur de penſer que par tes ſoins & les ſoins de ta ſœur, je reverrai ma chere pupille, l'eſprit orné de nouvelles connoiſſances, l'ame enrichie de nouvelles vertus, plus

aimable s'il est possible, & plus disposée à m'aimer. Ce sera pour moi la félicité pure de posséder en elle un de vos bienfaits.

Lisez cette lettre, écrivoit Nelson à sa sœur, & la faites lire à Coraly. Quelle leçon pour moi ! quel reproche pour elle !

C'est est fait, dit Coraly après avoir lu, je ne serai jamais à Nelson ; mais qu'il n'exige pas que je sois à un autre. La liberté de l'aimer est un bien auquel je ne puis renoncer. Cette résolution la soutint, & Nelson dans sa solitude étoit bien plus malheureux qu'elle.

Par quelle fatalité, disoit-il, ce qui fait le charme de la nature & les délices de tous les cœurs, le bien d'être aimé fait-il mon supplice ? Que dis-je ? être aimé ! ce n'est rien ; mais être aimé de ce que j'aime ! toucher au bonheur ! n'avoir qu'à m'y livrer ! .... Ah ! tout ce que je puis, c'est de fuir : inviolable & sainte amitié, n'en demande pas davantage. En quel état j'ai vu cette enfant, en quel état je l'ai abandonnée ! elle a bien raison de le dire : elle est esclave de mes devoirs. Je l'immole comme une victime, & c'est à ses dépens que je suis généreux. Il y a donc des vertus qui blessent la nature ; & pour être honnête, on est donc quelquefois obligé d'être injuste & cruel ! O mon ami, puisses-tu

recueillir le fruit des efforts qu'il m'en coûte, jouir du bien que je te cede, & vivre heureux de mon malheur! Oui, je desire qu'elle t'aime; je le desire, le Ciel m'en est témoin; & de toutes mes peines, la plus sensible est de douter du succès de mes vœux.

Il n'étoit pas possible que la nature se soutînt dans un état si violent. Nelson, après de longs combats, cherchoit le repos; plus de repos pour lui. Sa constance enfin s'épuisa, & son ame découragée tomba dans une langueur mortelle. La foiblesse de sa raison, l'inutilité de sa vertu, l'image d'une vie pénible & douloureuse, le vuide & le néant où tomberoit son ame s'il cessoit d'aimer Coraly, les maux sans relâche qu'il avoit à souffrir s'il l'aimoit toujours, & plus encore l'idée effrayante de voir, d'envier, de haïr peut-être un rival dans son fidele ami, tout lui faisoit un tourment de la vie, tout le pressoit d'en abréger le cours. Des motifs plus forts le retinrent. Il n'étoit pas dans les principes de Nelson qu'un homme, un citoyen pût disposer de soi. Il se fit une loi de vivre, consolé d'être malheureux s'il pouvoit encore être utile au monde, mais consumé d'ennui & de tristesse, & devenu comme insensible à tout.

Le temps marqué pour le retour de Blanford

approchoit. Il étoit essentiel que tout fût disposé pour lui cacher le mal qu'avoit fait son absence ; & qui résoudroit Coraly à dissimuler, si ce n'étoit Nelson ? Il revint donc à Londres, mais languissant, abattu, au point d'en être méconnoissable. Sa vue accabla de douleur Juliette, & quelle impression ne fit-elle pas sur l'ame de Coraly ! Nelson prit sur lui pour les rassurer ; mais cet effort même acheva de l'abattre. La fievre lente qui le consumoit redoubla ; il fallut céder ; & ce fut alors un nouveau combat entre sa sœur & la jeune Indienne. Celle-ci ne vouloit pas quitter le chevet du lit de Nelson. Elle demandoit instamment qu'on agréât ses soins & ses veilles. On l'éloignoit par pitié pour elle & par ménagement pour lui ; mais elle n'en goûtoit pas davantage le repos qu'on vouloit lui rendre. A tous les instants de la nuit on la trouvoit errante autour de l'appartement du malade, ou immobile sur le seuil de la porte, les larmes aux yeux, l'ame sur les levres, l'oreille attentive aux bruits les plus légers, qui tous la glaçoient de frayeur.

Nelson s'apperçut que sa sœur ne la lui laissoit voir qu'à regret. Ne l'affligez pas, lui dit-il ; cela est inutile : la sévérité n'est plus de saison : c'est par la douceur & la patience qu'il faut tâcher de nous guérir.

Coraly, ma bonne amie, lui dit-il un jour qu'ils étoient seuls avec Juliette, vous donneriez bien quelque chose pour me rendre la santé, n'est-ce pas ? — O ciel ! je donnerois ma vie. — Vous pouvez me guérir à moins. Nos préjugés sont peut-être injustes & nos principes inhumains ; mais l'honnête homme en est esclave. Je suis l'ami de Blanford dès l'enfance. Il compte sur moi comme sur lui-même, & le chagrin de lui enlever un cœur dont il m'a fait dépositaire, creuse tous les jours mon tombeau. Vous pouvez voir si j'exagere. Je ne vous cache pas la source du poison lent qui me consume. Vous seule pouvez la tarir. Je ne l'exige pas : vous serez toujours libre ; mais on chercheroit vainement un autre remede à mon mal. Blanford arrive. S'il s'apperçoit de votre éloignement pour lui, si vous lui refusez cette main qui sans moi lui étoit accordée, soyez bien sûre que je ne survivrai pas à son malheur & à mes remords. Nos embrassements seront nos adieux. Consultez-vous, ma chere enfant, & si vous voulez que je vive, réconciliez-moi avec moi-même, justifiez-moi envers mon ami. Ah ! vivez, & disposez de moi, lui dit Coraly s'oubliant elle-même ; & ces mots désolans pour l'amour, porterent la joie au sein de l'amitié.

Mais, reprit l'Indienne après un long silence,

comment puis-je me donner à celui que je n'aime pas, le cœur plein de celui que j'aime? — Mon enfant, dans une ame honnête le devoir triomphe de tout. En perdant l'eſpoir d'être à moi, vous en perdrez bientôt l'idée. Il vous en coûtera ſans doute; mais il y va de ma vie, & vous aurez la conſolation de m'avoir ſauvé. — C'eſt tout pour moi : je me donne à ce prix. Sacrifiez votre victime : elle gémira, mais elle obéira. Vous cependant, Nelſon, vous, la vérité même, vous voulez que je me déguiſe, que j'en impoſe à votre ami! M'inſtruirez-vous dans l'art de feindre? — Non, Coraly, la feinte eſt inutile. Je n'ai pas eu le malheur d'éteindre en vous la reconnoiſſance, l'eſtime, la douce amitié ; ces ſentiments ſont dûs à votre bienfaiteur, & ils ſuffiſent à votre époux : ne lui en marquez pas davantage. Quand à ce penchant qui n'eſt pas pour lui, vous lui en devez le ſacrifice, & non pas l'aveu. Ce qui nuiroit s'il étoit connu, doit demeurer à jamais caché; & la vérité dangereuſe a le ſilence pour aſyle.

Juliette abrégea cette ſcene trop pénible pour l'un & pour l'autre. Elle emmena Coraly avec elle, & il n'eſt point de careſſe & d'éloge qu'elle n'employât pour la conſoler. C'eſt ainſi, diſoit la jeune Indienne, avec un ſourire plein d'amer-

tume, que sur le Gange on flatte la douleur d'une veuve qui va se dévouer aux flammes du bûcher de son époux. On la pare, on la couronne de fleurs, on l'étourdit par des chants de louange. Hélas! son sacrifice est bientôt consommé; le mien sera cruel & durable. Ma bonne amie, je n'ai pas dix-huit ans! que de larmes encore à répandre d'ici au moment où mes yeux se fermeront pour jamais! Cette idée mélancolique fit voir à Juliette une ame absorbée dans sa douleur. Il ne s'agissoit plus de la consoler, mais de s'affliger avec elle. La complaisance, la persuasion, l'indulgente & sensible pitié, tout ce que l'amitié a de plus délicat fut mis en usage inutilement.

Enfin, l'on apprend que Blanford arrive; & Nelson, tout foible & défaillant qu'il est, va le recevoir & l'embrasser au port. Blanford en le voyant ne put dissimuler son étonnement & son inquiétude. Rassure-toi, lui dit Nelson, j'ai été bien mal; mais ma santé revient. Je te revois, & la joie est un baume qui va bientôt me ranimer. Je ne suis pas le seul dont la santé se soit ressentie de ton absence. Ta pupille est un peu changée: l'air de nos climats y peut contribuer. Du reste, elle a fait des progrès sensibles: son esprit, ses talents se sont développés, & si l'espece de langueur où elle est tombée se dissipe, tu posséderas ce qui est

assez rare, une femme en qui la nature ne laisse rien à désirer.

Blanford ne fut donc pas surpris de trouver Coraly foible & languissante ; mais il en fut vivement touché. Il semble, dit-il, que le Ciel ait voulu modérer ma joie, & me punir de l'impatience que mes devoirs me causoient loin de vous. Me voilà libre & rendu à moi-même, rendu à l'amour & à l'amitié. Ce mot d'*amour* fit frémir Coraly. Blanford s'apperçut de son trouble. Mon ami, lui dit-il, a dû vous préparer à l'aveu que vous venez d'entendre. — Oui, vos bontés me sont connues ; mais puis-je en approuver l'excès ? — Voilà un langage qui se ressent de la politesse d'Europe : daignez l'oublier avec moi, Naïve & tendre Coraly, j'ai vu le temps où si je vous avois dit, veux-tu que l'hymen nous unisse ? vous m'auriez répondu sans détour, j'y consens, ou bien, Je n'y puis consentir ; usez de la même franchise. Je vous aime, Coraly ; mais je vous aime heureuse : votre malheur seroit le mien. Nelson tremblant regardoit Coraly & n'osoit prévoir sa réponse. J'hésite, dit-elle à Blanford, par une crainte pareille à la vôtre. Tant que je n'ai vu en vous qu'un ami, qu'un second pere, j'ai dit en moi-même : Il sera content de ma vénération & de ma tendresse ; mais si le nom d'époux se mêle à

des titres déjà si saints, que n'avez-vous pas droit d'attendre, ai-je de quoi m'acquitter envers vous ? — Ah ! cette aimable modestie est digne d'orner tes vertus. Oui, moitié de moi-même, tes devoirs sont remplis si tu réponds à ma tendresse. Ton image m'a suivi par-tout. Mon ame revoloit vers toi à travers les abîmes qui nous séparoient : j'ai appris le nom de Coraly aux échos d'un autre univers. Madame, dit-il à Juliette, pardonnez si je vous envie le bonheur de la posséder. Il est temps bientôt que je veille moi-même à une santé qui m'est si précieuse. Je vous laisserai le soin de celle de Nelson : c'est un dépôt qui ne m'est pas moins cher. Vivons heureux, mes amis : c'est vous qui m'avez fait sentir le prix de la vie ; & en l'exposant j'ai souvent éprouvé que j'y tenois par de puissants liens.

Il fut décidé que dans moins de huit jours Coraly seroit l'épouse de Blanford. En attendant, elle étoit encore auprès de Juliette, & Nelson ne la quittoit pas. Mais son courage s'épuisoit à soutenir celui de la jeune Indienne. Avoir sans cesse à dévorer ses larmes en essuyant les pleurs d'une amante, qui tantôt désolée à ses pieds, tantôt défaillante & tombant dans ses bras, le conjuroit d'avoir pitié d'elle ; sans se permettre un moment de foiblesse & sans cesser de lui rappeller sa cruelle

résolution ; ce tourment paroît au-dessus de toutes les forces de la nature : aussi la vertu de Nelson l'abandonnoit-elle à chaque instant. Laissez-moi, lui disoit-il, malheureuse enfant ! je ne suis pas un tigre ; j'ai une ame sensible & vous la déchirez. Disposez de vous-même, disposez de ma vie, mais laissez-moi mourir fidele à mon ami. -- Et puis-je, au péril de vos jours, faire usage de ma volonté ? Ah, Nelson, du moins promettez-moi de vivre ; non plus pour moi, mais pour une sœur, pour une sœur qui vous adore. -- Je vous tromperois, Coraly. Non que je veuille attenter sur moi-même ; mais voyez l'état où ma douleur m'a mis ; voyez l'effet de mes remords & de ma honte anticipée ; en serai-je moins odieux, moins inexorable à moi-même, quand le crime sera consommé ? -- Hélas ! vous me parlez de crime ! ce n'en est donc pas un de me tyranniser ? -- Vous êtes libre ; je n'exige plus rien ; je ne sais pas même quels sont vos devoirs ; mais je sais trop quels sont les miens, & je ne veux pas les trahir.

C'est ainsi que leurs entretiens ne servoient qu'à les désoler. Mais la présence de Blanford étoit pour eux plus accablante encore. Chaque jour il venoit les entretenir, non pas de stériles propos d'amour, mais des soins qu'il se donnoit pour

que dans sa maison tout respirât l'agrément & l'aisance, que tout y prévînt les desirs de sa femme, contribuât à son bonheur. Si je meurs sans enfans, disoit-il, la moitié de mon bien est à elle, l'autre moitié est à celui qui après moi saura lui plaire & la consoler de m'avoir perdu. C'est toi, Nelson, que cela regarde : on ne vieillit guere au métier que je fais : remplace-moi quand je ne serai plus. Je n'ai point l'odieux orgueil de vouloir que ma veuve soit fidelle à mon ombre. Coraly est faite pour embellir le monde & pour enrichir la nature des fruits de sa fécondité.

Il est plus aisé de concevoir que de décrire la situation de nos deux amans. L'attendrissement & la confusion étoient les mêmes dans l'un & dans l'autre ; mais il y avoit pour Nelson une espece de soulagement à voir Coraly en de si dignes mains, au lieu que les bienfaits & l'amour de Blanford étoient pour elle un tourment de plus. En perdant Nelson elle eût préféré l'abandon de la nature entiere, aux soins, aux bienfaits, à l'amour de tout ce qui n'étoit pas lui. Il fut décidé cependant, de l'aveu même de cette infortunée, qu'il n'y avoit plus à balancer, & qu'il falloit qu'elle subît son sort.

Elle fut donc amenée en victime dans cette

maison, qu'elle avoit chérie comme son premier asyle, & qu'elle redoutoit comme son tombeau. Blanford l'y reçoit en souveraine; & ce qu'elle ne peut lui cacher du violent état de son ame, il l'attribue à la timidité, au trouble qu'inspire à son âge l'approche du lit nuptial.

Nelson avoit ramassé toutes les forces d'une ame stoïque pour se présenter à cette fête avec un visage serein.

On fit lecture de l'acte que Blanford avoit fait dresser. C'étoit d'un bout à l'autre un monument d'amour, d'estime & de bienfaisance. Les larmes coulerent de tous les yeux, & même des yeux de Coraly.

Blanford s'approche respectueusement, & lui tendant la main: Venez, dit-il, ma bien-aimée, donner à ce gage de votre foi, à ce titre du bonheur de ma vie, la sainteté inviolable dont il doit être revêtu.

Coraly se faisant à elle-même la derniere violence, eut à peine la force d'avancer & de porter la main à la plume. Au moment qu'elle veut signer, ses yeux se couvrent d'un nuage; tout son corps est saisi d'un tremblement soudain; ses genoux fléchissent; elle alloit tomber si Blanford ne l'eût soutenue. Interdit, glacé de frayeur, il regarde Nelson, & il lui voit la pâleur de la

mort ſur le viſage. Milady s'étoit précipitée vers Coraly pour la ſecourir. O ciel, s'écrie Blanford, qu'eſt-ce que je vois! La douleur, la mort m'environnent. Qu'allois-je faire? Que m'avez-vous caché? Ah, mon ami, ſeroit-il poſſible! Revoyez le jour, ma chere Coraly, je ne ſuis point cruel, je ne ſuis point injuſte; je ne veux que votre bonheur.

Les femmes qui environnoient Coraly s'empreſſoient à la ranimer; & la décence obligeoit Nelſon & Blanford à ſe tenir éloignés d'elle. Mais Nelſon demeuroit immobile & les yeux baiſſés comme un criminel. Blanford vient à lui, le ſerre dans ſes bras. Ne ſuis-je plus ton ami, lui dit-il? n'es-tu pas toujours la moitié de moi-même? Ouvre-moi ton cœur, dis-moi ce qui ſe paſſe..... Mais non, ne me dis rien; je ſais tout. Cette enfant n'a pu te voir, t'entendre, vivre auprès de toi ſans t'aimer. Elle eſt ſenſible, elle a été touchée de ta bonté, de tes vertus. Tu l'as condamnée au ſilence, tu as exigé d'elle qu'elle conſommât le plus douloureux ſacrifice. Ah, Nelſon! s'il étoit accompli, quel malheur! Le juſte ciel ne l'a pas voulu: la nature à qui tu faiſois violence, a repris ſes droits. Ne t'en afflige pas: c'eſt un crime qu'elle t'épargne. Oui, le dévouement de Coraly étoit le crime de l'amitié.

Je

Je l'avoue, répondit Nelſon, en ſe jettant à ſes genoux : j'ai fait, ſans le vouloir, ton malheur, le mien, celui de cette fille aimable ; mais j'atteſte la foi, l'amitié, l'honneur. . . . Laiſſe-là *tes* ſerments, interrompit Blanford : ils nous outragent l'un & l'autre. Va, mon ami, pourſuivit-il en le relevant, tu ne ſerois pas dans mes bras, ſi j'avois pu te ſoupçonner d'une honteuſe perfidie. Ce que j'avois prévu eſt arrivé, mais ſans ton aveu. Ce que je viens de voir en eſt la preuve, & cette preuve même eſt inutile ; ton ami n'en a pas beſoin. Il eſt certain, reprit Nelſon, que je n'ai à me reprocher que ma préſomption & mon imprudence. Mais c'en eſt aſſez, & j'en ſerai puni. Coraly ne ſera point à toi, mais je ne ſerai point à elle. Eſt-ce ainſi que vous répondez à un ami généreux, lui repliqua Blanford d'un ton ferme & ſévere ? Vous croyez-vous obligé avec moi à de puériles ménagements ? Coraly ne ſera point à moi, parce qu'elle ne ſeroit point heureuſe avec moi. Mais un mari honnête homme, que ſans vous elle auroit aimé, eſt pour elle une perte dont vous êtes la cauſe ; & c'eſt à vous de la réparer. Le contrat eſt dreſſé, l'on va changer les noms ; mais j'exige que les articles reſtent. Ce que je donnois à Coraly en qualité d'époux, je le lui donne en qualité

d'ami, ou si vous voulez en qualité de pere. Nelson, ne me faites pas rougir par un refus humiliant. Je suis confondu, & je ne suis point surpris, lui dit Nelson, de cette générosité qui m'accable. C'est à moi d'y souscrire avec confusion & de la révérer en silence. Si je ne savois pas combien le respect se concilie avec l'amitié, je n'oserois plus vous nommer mon ami.

Pendant cet entretien Coraly étoit revenue à elle-même, & revoyoit avec frayeur la lumiere qui lui étoit rendue. Quelle fut sa surprise, & la révolution qui tout-à-coup se fit dans son ame! Tout est connu, tout est pardonné, lui dit Nelson en l'embrassant; tombez aux pieds de notre bienfaiteur: c'est de sa main que je reçois la vôtre. Coraly voulut se répandre en actions de graces: Vous êtes un enfant, lui dit Blanford; il falloit me tout avouer. N'en parlons plus; mais n'oublions jamais qu'il est des épreuves auxquelles la vertu même fait bien de ne pas s'exposer.





LE MISANTHROPE CORRIGÉ



LE MISANTHROPE CORRIGÉ.

ON ne corrige point le naturel, me dira-t-on ; & j'en conviens ; mais entre mille accidens combinés qui composent un caractere, quel œil assez fin dêmêlera ce naturel indélébile ? Et combien de vices & de travers on attribue à la nature, qu'elle ne se donna jamais ? Telle est dans l'homme la haine des hommes : c'est un caractere factice, un personnage qu'on prend par humeur & qu'on garde par habitude ; mais dans lequel l'ame est à la gêne, & dont elle ne demande qu'à se délivrer. Ce qui arriva au Misanthrope que nous a peint Moliere, en est un exemple ; & l'on va voir comme il fut ramené.

Alceste mécontent, comme vous savez, de sa maîtresse & de ses juges, détestant la ville & la cour, & résolu à fuir les hommes, se retira bien loin de Paris dans les Voges, près de Laval, & sur les bords de la Vologne. Cette riviere, dont les coquillages renferment la perle, est encore plus précieuse par la fertilité qu'elle donne

à ſes bords. Le vallon qu'elle arroſe eſt une belle prairie. D'un côté s'élevent de riantes colines, ſemées de bois & de hameaux; de l'autre s'étendent en plaine de vaſtes champs couverts de moiſſons. C'eſt-là qu'Alceſte étoit allé vivre oublié de la nature entiere. Libre de ſoins & de devoirs, tout à lui-même, & enfin délivré du ſpectacle odieux du monde, il reſpiroit, il ſouoit le ciel d'avoir rompu tous ſes liens. Quelques études, beaucoup d'exercice, les plaiſirs peu vifs, mais tranquilles, d'une douce végétation, en un mot, une vie paiſiblement active le ſauvoit de l'ennui de la ſolitude: il ne deſiroit, il ne regrettoit rien.

Un des agrémens de ſa retraite fut de voir autour de lui la terre cultivée & fertile, nourrir un peuple qui lui ſembloit heureux. Un Miſanthrope qui l'eſt par vertu, ne croit haïr les hommes que parce qu'il les aime: Alceſte éprouva un attendriſſement mêlé de joie, à la vue de ſes ſemblables, riches du travail de leurs mains. Ces gens-là, dit-il, ſont bien heureux d'être encore à demi-ſauvages: ils ſeroient bientôt corrompus s'ils étoient plus civiliſés.

En ſe promenant dans la campagne, il aborda un laboureur qui traçoit ſon ſillon & qui chantoit. Dieu vous garde, bon-homme, lui dit-il: vous

voilà bien gai ! Comme de coutume, lui répondit le villageois. — J'en suis bien aise : cela prouve que vous êtes content de votre état. — Jusqu'à présent j'ai lieu de l'être. — Etes-vous marié ? — Oui, grace au Ciel. — Avez-vous des enfans ? — J'en avois cinq ; j'en ai perdu un ; mais ce malheur peut se réparer. — Votre femme est jeune ? — Elle a vingt-cinq ans. — Est-elle jolie ? Elle l'est pour moi ; mais elle est mieux que jolie, elle est bonne. — Et vous l'aimez ? — Si je l'aime ! Et qui ne l'aimeroit pas ? — Elle vous aime aussi, sans doute ? — Oh pour cela de tout son cœur, & comme avant le mariage. — Vous vous aimiez donc avant le mariage ? — Sans cela nous serions-nous pris ? — Et vos enfans, viennent-ils bien ? — Ah ! c'est un plaisir. L'aîné n'a que cinq ans ; il a déjà plus d'esprit que son pere. Et mes deux filles ! C'est cela qui est charmant. Il y aura bien du malheur si celles-là manquent de maris ! Le dernier tette encore ; mais le petit compere sera robuste & vigoureux. Croiriez-vous bien qu'il bat ses sœurs quand elles veulent baiser leur mere ? Il a toujours peur qu'on ne vienne le détacher du teton. — Tout cela est donc bien heureux ? — Heureux ? Je le crois. Il faut voir la joie, quand je reviens du labourage. On diroit qu'ils ne m'ont vu d'un an ; je ne sais auquel entendre.

Ma femme est à mon cou, mes filles dans mes bras, mon aîné me saisit les jambes, il n'y a pas jusqu'au petit Jeannot, qui se roulant sur le lit de sa mere, me tend ses petites mains; & moi, je ris, & je pleure, & je les baise; car tout cela m'attendrit. — Je le crois. — Vous devez le sentir, car sans doute vous êtes pere. — Je n'ai pas ce bonheur. — Tant pis : il n'y a que cela de bon. — Et comment vivez-vous? — Fort bien : d'excellent pain, de bon laitage, & des fruits de notre verger. Ma femme, avec un peu de lard, fait une soupe aux choux dont le roi mangeroit. Nous avons encore les œufs de nos poules; & le dimanche nous nous régalons & nous buvons un petit coup de vin. — Oui, mais quand l'année est mauvaise? — On s'y est attendu, & l'on vit doucement de ce qu'on a épargné dans la bonne. — Il y a encore la rigueur du temps, le froid, la pluie, les chaleurs, que vous avez à soutenir. — On s'y accoutume; & si vous saviez quel plaisir on a de venir le soir respirer le frais après un jour d'été; ou l'hiver, se dégourdir les mains au feu d'une bonne bourrée, entre sa femme & ses enfans! & puis on soupe de bon appétit, & on se couche; & croyez-vous qu'on se souvienne du mauvais temps? Quelquefois ma femme me dit : Mon bon homme, entends-tu le vent & l'orage?

Ah, si tu étois dans les champs! — Je n'y suis pas, je suis avec toi, lui dis-je ? & pour l'en assurer, je la presse contre mon sein. Allez, Monsieur, il y a bien du beau monde qui ne vit pas aussi content que nous. — Et les impôts ? — Nous les payons gaiement : il le faut bien. Tout le pays ne peut pas être noble. Celui qui nous gouverne & celui qui nous juge ne peuvent pas venir labourer. Ils font notre besogne, nous faisons la leur ; & chaque état, comme on dit, a ses peines. Quelle équité, dit le Misanthrope ! voilà en deux mots toute l'économie de la société primitive. O nature! il n'y a que toi de juste ; c'est dans ton inculte simplicité qu'on trouve la saine raison. Mais en payant si bien le tribut, ne donnez-vous pas lieu de vous charger encore ? — Nous en avions peur autrefois ; mais Dieu-merci, le seigneur du lieu nous a ôté cette inquiétude. Il fait l'office de notre bon roi : il impose, il reçoit lui-même, & au besoin il fait les avances. Il nous ménage comme ses enfans. — Et quel est-il ce galant homme ? — Le Vicomte de Laval. Il est assez connu : tout le pays le considére. — Réside-t-il dans son Château ? Il y passe huit mois de l'année. — Et le reste ? — A Paris je crois. — Voit-il du monde ? — Les Bourgeois de Bruyeres, quelquefois aussi nos vieillards qui vont manger sa soupe & causer avec

lui. — Et de Paris, n'amene-t-il personne ? personne que sa fille. Il a bien raison. Et à quoi s'occupe-t-il ? — A nous juger, à nous accorder, à marier nos enfans, à maintenir la paix dans les familles, à les aider quand les temps sont mauvais. Je veux, dit Alceste, aller voir son village : cela doit être intéressant.

Il fut surpris de trouver les chemins, même les chemins de traverse, bordés de hayes, & tenus avec soin ; mais ayant rencontré des gens occupés à les applanir, Ah, dit-il, voilà les corvées, Les corvées ! reprit un vieillard qui présidoit à ces travaux, on ne les connoît point ici : ces gens-là sont payés : l'on ne contraint personne. Seulement, s'il vient au village un vagabond, un fainéant, on me l'envoie, & s'il veut du pain il en gagne, ou il en va chercher ailleurs. — Qui a établi cette heureuse police ? — Notre bon Seigneur, notre pere à tous. — Et les fonds de cette dépense, qui les fait ? La communauté ; & comme elle s'impose elle-même, il n'arrive pas ce qu'on voit ailleurs, que le riche s'exempte à la charge du pauvre.

Alceste redoubla d'estime pour l'homme sage & bienfaisant qui gouvernoit ce petit peuple. Qu'un Roi seroit puissant, disoit-il, & qu'un état seroit heureux, si tous les grands propriétaires sui-

voient l'exemple de celui-ci ! Mais Paris abſorbe & les biens & les hommes : il dépouille, il envahit tout.

Le premier coup d'œil du village lui préſenta l'image de l'aiſance & de la ſanté. Il entre dans un bâtiment ſimple & vaſte, dont la ſtructure a l'apparence d'un édifice public, & il y trouve une foule d'enfans, de femmes, de vieillards occupés à des travaux utiles. L'oiſiveté n'étoit permiſe qu'à l'extrême foibleſſe. L'enfance, preſque au ſortir du berceau, prenoit l'habitude & le goût du travail, & la vieilleſſe au bord de la tombe, y exerçoit encore ſes tremblantes mains. La ſaiſon où la terre ſe repoſe raſſembloit à l'attelier les hommes vigoureux, & alors la navette, la ſcie & la hache donnoient aux productions de la nature une nouvelle valeur. Je ne m'étonne pas, dit Alceſte, que ce peuple ſoit exempt de vices & de beſoins : il eſt laborieux & ſans ceſſe occupé. Il demanda comment l'attelier s'étoit établi. Notre bon Seigneur, lui dit-on, en a fait les avances. C'étoit peu de choſe d'abord, & tout ſe faiſoit à ſes riſques, à ſes frais & à ſon profit ; mais après s'être bien aſſuré qu'il y avoit de l'avantage, il nous a cedé l'entrepriſe : il ne ſe mêle plus que de la protéger ; & tous les ans il donne au village les inſtrumens de quelqu'un de nos arts : c'eſt le préſent qu'il fait à la premiere nôce qui ſe célebre dans l'année.

Je veux voir cet homme-là, dit Alceste, son caractere me convient.

Il s'avance dans le village, & il remarque une maison où l'on va & vient avec inquiétude. Il demande la cause de ces mouvemens; on lui dit que le chef de cette famille est à l'extrémité. Il entre, & il voit un vieillard qui d'un œil expirant, mais serein, semble dire adieu à ses enfans qui fondent en larmes autour de lui. Il distingue au milieu de la foule un homme attendri, mais moins affligé, qui les encourage & qui les console. A son habit simple & sérieux, il le prend pour le Médecin du village. Monsieur, lui dit-il; ne vous étonnez pas de voir ici un inconnu. Ce n'est point une oisive curiosité qui m'amene. Ces bonnes gens peuvent avoir besoin de secours dans un moment si triste; & je viens..... Monsieur, lui dit le Vicomte, mes paysans vous rendent grace; j'espere, tant que je vivrai, qu'ils n'auront besoin de personne; & si l'argent pouvoit prolonger les jours d'un homme juste, ce digne pere de famille seroit rendu à ses enfans. Ah, Monsieur, dit Alceste, en reconnoissant M. de Laval à ce langage, pardonnez une inquiétude que je ne devois point avoir. Je ne m'offense point, reprit M. de Laval, qu'on me dispute une bonne œuvre; mais puis-je savoir qui vous êtes

& ce qui vous amene ici ? Au nom d'Alceste il se rappella ce censeur de l'humanité dont la rigueur étoit connue ; mais sans en être intimidé, Monsieur, lui dit-il, je suis fort aise de vous avoir dans mon voisinage, & si je puis vous être bon à quelque chose, je vous supplie de disposer de moi.

Alceste alla voir M. de Laval, & il en fut reçu avec cette honnêteté simple & sérieuse qui n'annonce ni le besoin, ni le desir de se lier. Voilà, dit-il, un homme qui ne se livre pas. Je l'en estime davantage. Il félicita M. de Laval sur les agrémens de sa solitude. Vous venez vivre ici, lui dit-il, loin des hommes, & vous avez bien raison de les fuir ! — Moi, Monsieur, je ne fuis point les hommes. Je n'ai ni la foiblesse de les craindre, ni l'orgueil de les mépriser, ni le malheur de les haïr. Cette réponse tomboit si juste qu'Alceste en fut déconcerté. Mais il voulut soutenir son début, & il commençoit la satyre du monde. J'ai vécu dans le monde comme un autre, lui dit M. de Laval, & je n'ai pas vu qu'il fût si méchant. Il y a des vices & des vertus, du bien & du mal, je l'avoue ; mais la nature est ainsi mêlée : il faut savoir s'en accommoder. Ma foi, dit Alceste, dans ce mêlange le bien est si peu de chose, & le mal domine à tel point, que celui-ci étouffe



l'autre. Hé, Monſieur, reprit le Vicomte, ſi l'on ſe paſſionnoit ſur le bien comme ſur le mal, qu'on mît la même chaleur à le publier, & qu'il y eût des affiches pour les bons exemples, comme il y en a pour les mauvais, doutez-vous que le bien n'emportât la balance? Mais la reconnoiſſance parle ſi bas, & la plainte déclame ſi haut, qu'on n'entend plus que la derniere. L'eſtime & l'amitié ſont communément modérées dans leurs éloges: elles imitent la modeſtie des gens de bien en les louant; au lieu que le reſſentiment & l'injure exagerent tout à l'excès. Ainſi l'on n'entrevoit le bien que par un milieu qui le diminue, & l'on voit le mal à travers une vapeur qui le groſſit.

Monſieur, dit Alceſte au Vicomte, vous me faites déſirer de penſer comme vous; & quand j'aurois pour moi la triſte vérité, votre erreur ſeroit préférable. — Hé, oui ſans doute: l'humeur n'eſt bonne à rien. Le beau rôle à jouer pour un homme, que de ſe dépiter comme un enfant, & que d'aller ſeul dans un coin, bouder tout le monde; & pourquoi? Pour les démêlés du cercle où l'on vit: comme ſi la nature entiere étoit complice & reſponſable des torts dont nous ſommes bleſſés! — Vous avez raiſon, dit Alceſte: il ſeroit injuſte de rendre les hommes ſolidaires; mais combien de griefs n'a-t-on pas

à leur reprocher en commun? Croyez, Monſieur, que ma prévention a des motifs ſérieux & graves. Vous me rendrez juſtice quand vous me connoîtrez. Permettez-moi de vous voir ſouvent. Souvent, cela eſt difficile, dit le Vicomte: je ſuis fort occupé; & ma fille & moi nous avons nos études qui nous laiſſent peu de loiſirs; mais quelquefois, ſi vous voulez, nous jouirons du voiſinage, à notre aiſe & ſans nous gêner: car le privilege de la campagne, c'eſt de pouvoir être ſeul quand on veut.

Cet homme-ci eſt rare dans ſon eſpece, diſoit Alceſte en s'en allant. Et ſa fille, qui nous écoutoit avec l'air d'une vénération ſi tendre pour ſon pere? Cette fille élevée ſous ſes yeux, accoutumée à une vie ſimple, à des mœurs pures & à des plaiſirs innocents, fera une femme eſtimable, où je ſuis bien trompé; à moins reprit-il qu'on ne l'égare dans ce Paris où tout ſe perd.

Si l'on ſe peint la délicateſſe & le ſentiment perſonnifiés, on a l'idée de la beauté d'Urſule. (C'étoit ainſi qu'on appelloit Mademoiſelle de Laval.) Sa taille étoit celle que l'imagination donne à la plus jeune des Graces. Elle avoit dix-huit ans accomplis; & à la fraîcheur, à la régularité de ſes charmes, on voyoit que la

nature venoit d'y mettre la derniere main. Dans le calme les lys de son teint dominoient sur les roses ; mais à la plus légere émotion de son ame les roses effaçoient les lys. C'étoit peu d'avoir le coloris des fleurs, sa peau en avoit la finesse & ce duvet si doux, si velouté que rien encore n'avoit terni. Mais c'est dans les traits du visage d'Ursule que mille agréments variés sans cesse, se développoient successivement. Dans ses yeux tantôt une langueur modeste, une timide sensibilité sembloit émaner de son ame & s'exprimer par ses regards ; tantôt une sévérité noble & imposante avec douceur, en modéroit l'éclat touchant ; & l'on y voyoit dominer tour-à-tour la sévere décence, la craintive pudeur, la vive & tendre volupté. Sa voix & sa bouche étoient de celles qui embellissent tout ; ses levres ne pouvoient se remuer sans déceler de nouveaux attraits; & lorsqu'elle daignoit sourire, son silence même étoit ingénieux. Rien de plus simple que sa parure, & rien de plus élégant. A la campagne elle laissoit croître ses cheveux d'un blond cendré de la plus douce teinte, & des boucles que l'art ne tenoit point captives, flottoient autour de son cou d'ivoire, & se rouloient sur son beau sein.

Le Misanthrope lui avoit trouvé l'air le plus honnête, le maintien le plus décent. Ce seroit

dommage, disoit-il, qu'elle tombât en de mauvaises mains : il y a de quoi faire une femme accomplie. En vérité, plus j'y pense, & plus je m'applaudis d'avoir son pere pour voisin : c'est un homme droit, un galant homme : je ne lui crois pas l'esprit bien juste ; mais il a le cœur excellent.

Quelques jours après, M. de Laval en se promenant lui rendit sa visite ; & Alceste lui parla du plaisir qu'il devoit avoir à faire des heureux. C'est un bel exemple, ajouta-t-il, & à la honte des hommes, un exemple bien rare ! Combien de gens plus riches & plus puissants que vous, ne sont qu'un fardeau pour les peuples ! Je ne les excuse ni les blâme tous, répondit M. de Laval. Pour faire le bien, il faut le pouvoir, & quand on le peut il faut savoir s'y prendre. Et ne croyez pas qu'il soit si facile de parvenir à l'opérer. Il ne suffit pas d'être assez habile ; il faut encore être assez heureux ; il faut trouver à manier des esprits justes, sensés, dociles ; & l'on a souvent besoin de beaucoup d'adresse & de patience pour amener le peuple, naturellement défiant & craintif, à ce qui lui est avantageux. Vraiment, dit Alceste, c'est l'excuse qu'on donne ; mais la croyez-vous bien solide ? & les obstacles que vous avez vaincus, ne peut-

on pas auſſi les vaincre ? J'ai été, dit M. de Laval, ſollicité par l'occaſion & ſecondé par les circonſtances. Ce peuple, nouvellement conquis, ſe croyoit perdu ſans reſſource ; & dès que je lui ai tendu les bras, ſon déſeſpoir l'y a précipité. A la merci d'une impoſition arbitraire, il en avoit conçu tant d'effroi, qu'il aimoit mieux ſouffrir les vexations que d'annoncer un peu d'aiſance. Les frais de la levée aggravoient l'impôt ; ces bonnes gens en étoient excédés ; & la miſere étoit l'aſyle où les jetoit le découragement. En arrivant ici j'y trouvai établie cette maxime déſolante & deſtructive des campagnes : *Plus nous travaillerons, plus nous ſerons foulés.* Les hommes n'oſoient être laborieux, les femmes trembloient de devenir fécondes. Je remontai à la ſource du mal. Je m'adreſſai à l'homme prépoſé pour la perception du tribut. Monſieur, lui dis-je, mes vaſſaux gémiſſent ſous le poids des contraintes : je ne veux plus en entendre parler. Voyons ce qu'ils doivent encore de l'impoſition de l'année ; je viens ici pour les acquitter. Monſieur, me répondit le Receveur, cela ne ſe peut pas. Pourquoi donc, lui dis-je ? — Ce n'eſt pas la regle. — Quoi ! la regle n'eſt-elle pas de payer au Roi le tribut qu'il demande ? de le payer au moins de frais poſſible, & avec le

le moins de délai ? — Oui, dit-il, c'est le compte du Roi; mais ce n'est pas le mien. Et où en serois-je si l'on payoit comptant ? Les frais sont les droits de ma charge. A une si bonne raison je n'avois point de replique ; & sans insister, j'allai voir l'Intendant. Je vous demande deux graces, lui dis-je : l'une, qu'il me soit permis tous les ans de payer la taille pour mes vassaux ; l'autre, que leur rôle n'éprouve que les variations de la taxe publique. J'obtins ce que je demandois.

Mes enfants, dis-je à mes paysans que j'assemblai à mon arrivée, je vous annonce que c'est dans mes mains que vous déposerez à l'avenir le juste tribut que vous devez au Roi. Plus de vexations, plus de frais. Tous les dimanches, au banc de la paroisse, vos femmes viendront m'apporter leurs épargnes, & insensiblement vous serez acquittés. Travaillez, cultivez vos biens, faites-les valoir au centuple ; que la terre vous enrichisse ; vous n'en serez pas plus chargés : je vous en réponds, moi qui suis votre pere. Ceux qui manqueront, je les aiderai ; & quelques journées de la morte saison, employées à mes travaux, me rembourseront mes avances.

Ce plan fut agréé, & nous l'avons suivi. Nos ménageres ne manquent pas de m'apporter leur

petite offrande. En la recevant je les encourage, je leur parle de notre bon Roi ; elles s'en vont les larmes aux yeux : ainsi, j'ai fait un acte d'amour de ce qu'ils regardoient avant moi comme un acte de servitude.

Les corvées eurent leur tour, & l'Intendant qui les déteſtoit & qui ne ſavoit comment y remédier, fut enchanté du moyen que j'avois pris pour en exempter mon village.

Enfin, comme il y avoit ici bien du tems ſuperflu & des mains inutiles, j'ai établi l'attelier que vous avez pu voir. C'eſt le bien de la communauté ; elle l'adminiſtre ſous mes yeux ; chaçun y travaille à la tâche ; mais ce travail n'eſt pas aſſez payé pour détourner de celui des campagnes. Le cultivateur n'y employe que le temps qui ſeroit perdu. Le profit qu'on en tire eſt un fond qui s'emploie à contribuer à la milice & aux frais des travaux publics. Mais un avantage plus précieux de cet établiſſement, c'eſt d'avoir fait naître des hommes. Lorſque les enfants ſont à charge, on n'en fait qu'autant qu'on en peut nourrir ; mais dès qu'au ſortir du berceau, ils peuvent ſe nourrir eux-mêmes, la nature ſe livre à ſon attrait ſans réſerve & ſans inquiétude. On cherche des moyens de population ; il n'en eſt qu'un : c'eſt la ſubſiſtance, l'emploi des hommes.

Comme ils ne naiſſent que pour vivre, il faut leur aſſurer de quoi vivre en naiſſant.

Rien de plus ſage que vos principes, rien de plus vertueux que vos ſoins; mais avouez, reprit le Miſanthrope, que ce bien, tout important qu'il eſt, n'eſt pas d'une difficulté qui décourage ceux qui l'aiment; & que s'il y avoit des hommes comme vous..... — Dites plutôt s'ils étoient placés. J'ai eu pour moi les circonſtances, & c'eſt de-là que tout dépend. On voit le bien, on l'aime, on le veut; mais les obſtacles naiſſent à chaque pas. Il n'en faut qu'un pour l'empêcher; & au lieu d'un il s'en éleve mille. J'étois ici fort à mon aiſe: pas un homme en crédit n'étoit intéreſſé au mal que j'avois à détruire; & combien peu s'en eſt-il fallu que je n'aye pu y remédier? Suppoſez qu'au lieu d'un Intendant traitable, il m'eût fallu voir, perſuader, fléchir un homme abſolu, jaloux de ſon pouvoir, entier dans ſes opinions, ou dominé par les conſeils de ſes Prépoſés ſubalternes; rien de tout ceci n'avoit lieu: on m'eût dit de ne pas m'en mêler, & de laiſſer aller les choſes. Voilà comme la bonne volonté reſte ſouvent infructueuſe dans la plûpart des gens de bien. Je ſais que vous n'y croyez guères; mais il y a dans vos préventions plus d'humeur que vous ne penſez.

Alceſte vivement affecté de ce reproche, de la part d'un homme dont l'eſtime étoit pour lui d'un ſi grand prix, tâcha de ſe juſtifier. Il lui parla du procès qu'il avoit perdu, de la coquette qui l'avoit trahi, & de tous les ſujets de plainte qu'il croyoit avoir contre l'humanité.

En effet, lui dit le Vicomte, voilà bien de quoi ſe fâcher! Vous allez choiſir entre mille femmes une étourdie qui s'amuſe & qui vous joue, comme de raiſon; vous prenez au plus grave cet amour dont elle fait un badinage; à qui la faute? & quand elle auroit tort, toutes les femmes lui reſſemblent-elles? Quoi! parce qu'il y a des frippons parmi les hommes, en ſommes-nous pour cela moins honnêtes gens, vous & moi? Dans l'individu qui vous unit vous haïſſez l'eſpece! Il y a de l'humeur, mon voiſin, il y a de l'humeur, convenez-en.

Vous avez perdu un procès que vous croyiez juſte; mais un plaideur, s'il eſt de bonne foi, ne croit-il pas toujours avoir la bonne cauſe? Etes-vous ſeul plus déſintéreſſé, plus infaillible que vos juges? Et s'ils ont manqué de lumieres, ſont-ils criminels pour cela? Moi, Monſieur, quand je vois un homme ſe dévouer à un état qui a beaucoup de peines & très-peu d'agréments, qui impoſe aux mœurs toute la gêne des plus auſ-

teres bienséances, qui demande une application sans relâche, un recueillement sans dissipation, où le travail n'a aucun salaire, où la vertu même est presque sans éclat ; quand je les vois environnés du luxe & des plaisirs d'une ville opulente, vivre retirés, solitaires, dans la frugalité ; la simplicité, la modestie des premiers âges, je regarde comme un sacrilege l'injure faite à leur équité. Or, telle est la vie de la plûpart des juges que vous accusez si légérement. Ce ne sont pas quelques étourdis, que vous voyez voltiger dans le monde, qui reglent la balance des loix. En attendant qu'ils soient devenus sages, ils ont du moins la pudeur de se taire devant des sages consommés. Ceux-ci se trompent quelquefois sans doute, parce qu'ils ne sont pas des anges ; mais ils sont moins hommes que nous ; & je ne me persuaderai jamais qu'un vieillard vénérable, qui dès le point du jour se traîne au palais d'un pas chancelant, y va commettre une injustice.

A l'égard de la Cour, il y a tant d'intérêts, si compliqués & si puissants, qui se croisent & se combattent, qu'il est naturel que les hommes y soient plus passionnés & plus méchants qu'ailleurs. Mais ni vous ni moi n'avons passé par ces grandes épreuves de l'ambition & de l'envie ; & il n'a tenu peut-être qu'à très-peu de chose que

nous n'ayons été, comme tant d'autres, de faux amis & d'indignes flatteurs. Croyez-moi, Monsieur, peu de gens ont le droit de faire la police du monde.

Tous les honnêtes gens ont ce droit-là, dit Alceste; & s'ils venoient à se liguer, les méchants n'auroient pas dans le monde tant d'audace & tant de crédit. Quand cette ligue se formera, dit M. de Laval en s'en allant, nous nous y enrôlerons tous deux. Jusques-là, mon voisin, je vous conseille de faire sans bruit, dans votre petit coin, le plus de bien que vous pourrez, en prenant pour regle l'amour des hommes, & en réservant la haine pour de tristes exceptions.

C'est bien dommage, dit Alceste, quand M. de Laval fut parti, que la bonté soit toujours accompagnée de foiblesse, tandis que la méchanceté a tant de force & de vigueur! c'est bien dommage, dit M. de Laval, que cet honnête homme ait pris un travers qui le rend inutile à lui-même & aux autres! Il a de la droiture, il aime la vertu; mais la vertu n'est qu'une chimere sans l'amour de l'humanité. Ainsi tous deux en s'estimant, étoient mécontens l'un de l'autre.

Un incident assez singulier mit Alceste encore plus mal à son aise avec M. de Laval. Le Baron de Blonzac, franc Gascon, homme d'honneur,

mais avantageux, & Misanthrope à sa maniere, avoit épousé une Chanoinesse de Remiremont, parente du Vicomte. Sa garnison étoit en Lorraine. Il vint voir M. de Laval; & soit pour s'amuser, soit pour corriger deux Misanthropes l'un par l'autre, M. de Laval voulut les mettre aux prises. Il envoya prier Alceste à dîner.

Entre hommes les propos de table roulent assez souvent sur la politique; & le Gascon, dès la soupe, se mit à fronder & à boire d'autant. Je ne m'en cache point, disoit-il: j'ai pris le monde en aversion. Je voudrois être à deux mille lieues de mon pays, & à deux mille ans de mon siecle. C'est le pays des comperes & des commeres; c'est le siecle des passe-droits. L'intrigue & la faveur ont fait les parts, & n'ont oublié que le mérite. Qui fait sa cour obtient toutes les graces, & qui fait son devoir n'a rien. Moi, par exemple, qui n'ai jamais su que marcher où l'honneur m'appelle & me battre comme un soldat, je suis connu de l'ennemi; mais au diable si le Ministre ni la Cour savent que j'existe. S'ils entendoient parler de moi, ils me prendroient pour un de mes ayeux; & quand on leur dira qu'un boulet de canon m'aura escamoté la tête, il demanderont, je gage, s'il y avoit encore des Blonzacs. Que ne vous montrez-vous, lui dit M. de Laval? Il ne faut pas &

laisser oublier. — Hé vraiment, Monsieur le Vicomte, je me montre un jour de bataille. Est-ce à Paris que sont les drapeaux ?

Comme il parloit ainsi, on apporte à M. de Laval des lettres de Paris. Il demande à les lire, pour savoir, dit-il, s'il y a quelque chose de nouveau, & l'une de ces lettres lui annonce que le commandement d'une Citadelle, qu'il sollicitoit pour M. de Blonzac à son insçu, vient de lui être accordé. Tenez, lui dit-il, voilà qui vous regarde. Blonzac lut, tressaillit de joie, & vint embrasser le Vicomte; mais après la sortie qu'il avoit faite, il n'osoit dire ce qui lui arrivoit. Alceste, croyant trouver en lui un second, ne manqua pas de le provoquer. Hé bien, dit-il, voilà un exemple des injustices qui me révoltent : un homme de naissance, un bon militaire, après avoir servi l'état, reste oublié sans récompense ; & qu'on me dise que tout va bien. Mais, reprit Blonzac, il faut être juste : tout ne va pas aussi mal qu'on le dit. Les récompenses se font un peu attendre ; mais elles viennent avec le temps. Ce n'est pas la faute du ministere s'il y a plus de services rendus qu'il n'y a de graces à répandre ; & dans le fond il y fait ce qu'il peut. Alceste fut un peu surpris de ce changement de langage, & d'un ton d'apologiste que prit Blonzac le reste du dîner. Çà, dit le

Vicomte, pour vous mettre d'accord, buvons à la ſanté de M. le Commandant; & il publia ce qu'il venoit d'apprendre. Je demande pardon à Monſieur, dit Alceſte, d'avoir inſiſté ſur ſes plaintes: je ne ſavois pas les raiſons qu'il avoit de ſe rétracter. — Moi, dit Blonzac, je n'ai point de rancune, & je reviens comme un enfant. Vous voyez, reprit M. de Laval, qu'un Miſanthrope ſe ramene. Oui replique Alceſte avec vivacité, quand il regle ſes ſentiments ſur ſon intérêt perſonnel. Hé, Monſieur, dit Blonzac, connoiſſez-vous quelqu'un qui ſe paſſionne pour ce qui ne le touche ni de près ni de loin? Tout ce qui intéreſſe l'humanité, reprit Alceſte, touche de près un homme vertueux; & ne doutez pas qu'il ne s'en trouve d'aſſez amis de l'ordre, pour haïr le mal comme mal, ſans aucun rapport à eux-mêmes. Je le croirai, repliqua le Gaſcon, quand je verrai quelqu'un s'inquiéter de ce qui ſe paſſe à la Chine; mais tant qu'on ne s'affligera que du mal dont on ſe reſſent, ou dont on peut ſe reſſentir, je croirai qu'on penſe à ſoi-même, en ayant l'air de s'occuper des autres. Pour moi, je ſuis de bonne foi: je ne me ſuis jamais donné pour l'avocat des mécontents. C'eſt à chacun à plaider ſa cauſe. Je me ſuis plaint quand j'avois à me plaindre; je fais ma paix avec le monde, ſitôt que j'ai à m'en louer.

Autant la ſcene de Blonzac avoit impatienté Alceſte, autant elle avoit réjoui M. de Laval & ſa fille. Voilà, diſoient-ils, une bonne leçon qu'a reçue notre Miſanthrope.

Soit confuſion, ſoit ménagement, il fut quelques jours ſans les voir. Il revint pourtant une après-midi. Le Vicomte étoit au village : ce fut Mademoiſelle de Laval qui le reçut; & en ſe voyant ſeul avec elle, il lui prit un ſaiſiſſement qu'il eut peine à diſſimuler.

Nous n'avons pas eu l'honneur de vous voir, lui dit-elle, depuis la viſite de M. Blonzac; que dites-vous de ce perſonnage? — Mais, c'eſt un homme comme un autre. — Pas tant comme un autre : il parle à cœur ouvert, il dit ce que les autres cachent; & cette franchiſe fait, ce me ſemble, un caractere aſſez ſingulier. — Oui, Mademoiſelle, la franchiſe eſt rare; & je ſuis bien aiſe de voir qu'à votre âge vous en êtes perſuadée. Vous aurez ſouvent beſoin de vous en ſouvenir, je vous en avertis. Ah! dans quel monde vous allez tomber! M. le Vicomte l'excuſe de ſon mieux; ſa belle ame fait au reſte des hommes l'honneur d'en juger d'après elle; mais ſi vous ſaviez combien la plupart ſont dangereux & haïſſables? Vous, par exemple, dit Urſule en ſouriant, vous avez bien à vous en plaindre,

n'eſt-ce pas ? — Epargnez-moi de grace, & ne m'attribuez pas les perſonnalités de M. Blonzac. Je penſe comme lui à certains égards; mais nos motifs ne ſont pas les mêmes.—Je le crois; mais expliquez-moi ce que je ne puis concevoir. Le vice & la vertu, m'a-t-on dit, ne ſont que des rapports. L'un eſt vice parce qu'il nuit aux hommes ; l'autre eſt vertu par le bien qu'elle fait.—Précisément.—Haïr le vice, aimer la vertu, ce n'eſt donc que s'intéreſſer aux hommes, & pour s'y intéreſſer il faut les aimer. Comment pouvez-vous à la fois vous y intéreſſer & les haïr ? — Je m'intéreſſe aux gens de bien que j'aime ; & je déteſte les méchans qui nuiſent aux gens de bien ; mais tes gens de bien ſont en petit nombre, & le monde eſt plein de méchans. — Nous y voilà. Votre haine au moins ne s'étend pas ſur tous les hommes. Mais croyez-vous que ceux que vous aimez, ſoient par-tout en ſi petit nombre ? Faiſons enſemble un voyage en idée. Le voulez-vous bien ? — Aſſurément. — Dabord dans les campagnes, n'êtes-vous pas perſuadé qu'il y a des mœurs, & ſinon des vertus, au moins de la ſimplicité, de la bonté, de l'innocence ? — Il y a auſſi communément de la défiance & de la ruſe. — Hélas, je conçois aiſément ce que mon pere a dit plus d'une fois : que la ruſe & la défiance ſont le partage de la foibleſſe. On les

trouve dans les villageois, comme dans les femmes & dans les enfants. Ils ont tout à craindre; ils s'échappent, ils se défendent comme ils peuvent; & c'est le même instinct qu'on remarque dans la plupart des animaux. Oui, dit Alceste, & cela même fait la satyre des animaux cruels & ravissants dont ils ont à se garantir. — Je vous entends; mais nous ne parlons que du peuple des campagnes, & vous avouerez avec moi qu'il est plus digne de pitié que de haine. -- Oh, j'en conviens. -- Passons aux villes, & prenons pour exemple Paris. -- Dieu! quel exemple vous choisissez! -- Hé bien, même dans ce Paris, le peuple est bon : mon pere le fréquente; il va souvent dans ces réduits obscurs où de pauvres familles entassées gémissent dans le besoin; il dit qu'il y trouve une pudeur, une patience, une honnêteté, quelquefois même une noblesse de sentiments qui l'attendrit & qui l'étonne. -- Et c'est-là ce qui doit révolter contre ce monde impitoyable qui délaisse la vertu souffrante, & qui environne avec respect le vice heureux & insolent. -- N'allons pas si vîte : nous en sommes au peuple. En général convenez qu'il est bon, docile, officieux, honnête, & que sa bonne foi lui donne une confiance dont on abuse bien souvent. -- Oh très-souvent! -- Vous aimez donc le peuple? & par-tout le

peuple fait le plus grand nombre. -- Il n'eſt pas le même par-tout. -- Nous ne parlons que de notre patrie : c'eſt avec elle, quant à préſent, que je veux vous réconcilier. Venons au grand monde, & dites-moi d'abord ſi mon pere m'en a impoſé, quand il m'a peint les mœurs des femmes. Comme leurs devoirs, dit-il, ſe renferment dans l'intérieur d'une vie privée, leurs vertus n'ont rien de ſaillant ; il n'y a que leurs vices qui éclatent ; & la folie d'une ſeule fait plus de bruit que la ſageſſe de mille autres. Ainſi le mal eſt en évidence, & le bien reſte enſéveli. Mon pere ajoute qu'un moment de foibleſſe, une imprudence perd une femme, & que cette tache a quelquefois terni mille excellentes qualités. Il avoue enfin que le vice qu'on reproche le plus aux femmes, & qui leur fait le plus de tort, ne nuit guere qu'à elles ſeules, & qu'il n'y a pas de quoi les haïr. Du reſte, que nous reprochez-vous ? un peu de fauſſeté ? mais elle eſt toute en agrément. Inſtruites dès l'enfance à chercher à vous plaire, nous n'avons ſoin de vous cacher que ce qui ne vous plairoit pas. Si nous nous déguiſons, ce n'eſt que ſous des traits que vous aimez mieux que les nôtres. Et ſavez-vous que rien n'eſt plus gênant, que rien n'eſt plus humiliant pour nous ? Je ſuis jeune ; mais je ſens bien que le plus bel acte de notre liberté, c'eſt de

nous montrer telles que nous sommes ; que trahir son ame & se désavouer, c'est de tous les actes de servitude celui qui dégrade le plus ; & qu'il faut faire à l'amour de soi-même la plus pénible violence, pour s'avilir jusqu'au mensonge & jusqu'à la dissimulation ? Voilà en quoi je trouve qu'une femme est esclave ; & c'est un joug qu'on nous a imposé. -- Si toutes les femmes pensoient aussi noblement que vous, belle Ursule, elles ne se feroient pas si légérement, & de gaieté de cœur, un jeu de nous tromper. -- Si elles vous trompent, c'est votre faute. Vous êtes pour nous comme des Rois : persuadez-nous bien que vous n'aimez rien tant que la vérité, qu'elle seule vous plaît & vous touche, & nous vous la dirons toujours. Quelle est l'ambition d'une femme ? D'être aimable & d'être aimée. Hé bien, écrivez sur la pomme, *A la plus sincere* ; toutes se la disputeront par le naturel & la simplicité. Mais vous avez écrit, *A la plus séduisante* ; & c'est à qui vous séduira le mieux. Quant à nos jalousies, à nos petites haines, à nos caquets, à nos tracasseries ; tout cela n'est qu'amusant pour vous ; & vous conviendrez que vos guerres sont de toute autre conséquence. Il n'y a donc plus que la frivolité de nos goûts & de nos humeurs ; mais quand il vous plaira nous serons plus solides ; & peut-être

même y a-t-il bien des femmes qui ont saisi, comme à la dérobée, des lumieres & des principes que l'usage leur envioit. Vous en êtes la preuve, lui dit Alceste, vous dont l'ame est si fort au-dessus de votre sexe & de votre âge. -- Je suis jeune, reprit Ursule, & j'ai droit à votre indulgence; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est du monde que vous fuyez, que vous haïssez sans bien savoir pourquoi. J'ai essayé l'apologie des femmes; je laisse à mon pere le soin d'achever celle des hommes; mais je vous préviens qu'en me faisant le tableau de leur société, il m'a souvent dit, qu'il y avoit presque aussi peu de cœurs pervers que d'ames héroïques, & que le grand nombre étoit composé de gens foibles, de bonnes gens qui ne demandoient que paix & aise. -- Oui, paix & aise, chacun pour soi, & aux dépens de qui il appartient. Le monde, Mademoiselle, n'est composé que de dupes & de frippons: or, personne ne veut être dupe; & pour ne parler que de ce qui vous touche, je vous annonce que tout ce qu'il y a dans Paris d'hommes oisifs & dans l'âge de plaire, n'est occupé du matin au soir qu'à tendre des pieges aux femmes. Bon! dit Ursule, elles le savent, & mon pere est persuadé que ce combat de galanterie d'un côté, & de coquetterie de l'autre, n'est qu'un jeu dont on est convenu.

Se met qui veut de la partie : celles qui n'aiment pas le jeu n'ont qu'à se tenir dans leur coin ; & rien, dit-il, n'est moins en péril que la vertu quand elle est sincere. -- Vous le croyez? -- Je le crois si bien, que si jamais je cesse d'être sage, je vous déclare d'avance que je l'aurai bien voulu. -- Sans doute, on le veut, mais on le veut, séduite par un enchanteur qui vous le fait vouloir. -- C'est encore une excuse à laquelle dès-à-présent je renonce : je n'ai pas foi aux enchantements.

Ils en étoient là, quand M. de Laval arriva de la promenade. Mon pere, que dites-vous d'Alceste, continua Ursule ? Il veut que je tremble d'être exposée dans le monde à la séduction des hommes. Mais, dit le pere, il faut s'en défier : je ne te crois pas infaillible. -- Non, mais vous le serez pour moi ; & si vous me perdez de vue, vous savez ce que vous m'avez promis. -- Je tâcherai de te tenir parole. -- Puis-je être de la confidence, demanda Alceste d'un air timide. Il n'y a pas de mystere, reprit Ursule. Mon pere a eu la bonté de m'instruire de mes devoirs ; & s'il pouvoit me guider sans cesse, je serois bien sûre de ne pas m'égarer : si je m'oubliois, il ne m'oublieroit pas ; accoutumé à lire dans mon ame, il en régleroit tous les mouvements ; mais comme il

n'aura

n'aura pas toujours les yeux sur moi ; il m'a promis un autre guide, un époux qui soit son ami & le mien ; & qui me tienne lieu d'un pere. — Ajoute encore, & d'un amant ; car il faut de l'amour à une jeune femme. Je veux que tu sois sage, mais que tu sois heureuse ; & si j'avois eu l'imprudence de te donner un mari qui ne t'aimât point, ou qui n'eût pas su te plaire, je n'aurois plus le droit de trouver mauvais que l'envie de goûter le plus grand des biens, celui d'aimer & d'être aimée, te fît oublier mes leçons.

Alceste s'en alla charmé de la sagesse d'un si bon pere, & plus encore de la candeur, de l'honnêteté de sa fille. On a distingué, disoit-il, l'âge d'innocence & l'âge de raison ; mais dans cet heureux naturel l'innocence & la raison s'unissent. Son ame s'épure en s'éclairant. Ah ! s'il y avoit encore un homme digne de cultiver des dons si précieux, quelle source de jouissances délicieuses pour lui ! Il n'y a que ce monde rempli d'écueils, dont il faudroit la tenir éloignée. Mais si elle aimoit, que seroit-il pour elle ? Un époux vertueux & tendre, lui suffiroit, lui tiendroit lieu de tout. J'ose croire qu'à vingt-cinq ans j'étois l'homme qui lui convenoit..... A vingt-cinq ans ! & que savois-je alors ? m'amuser, m'égarer moi-même ? Etois-je en état de remplir la place d'un pere sage

& vigilant ? Je l'aurois aimée comme un fou ; mais quelle confiance lui aurois-je inspirée ? Ce n'est peut être pas trop encore de quinze ans de plus d'expérience. Mais de dix-huit à quarante ans, l'intervalle est effrayant pour elle. Il n'y a pas moyen d'y penser.

Il y pensa toute la nuit ; le lendemain il ne fit autre chose ; & le jour suivant à son réveil, la premiere idée qui s'offrit à lui fut celle de son aimable Ursule. Ah, quel malheur, disoit-il, quel malheur, si elle prenoit les vices du monde ! Son ame est pure comme sa beauté. Quelle douceur dans le caractere ! quelle touchante simplicité dans les mœurs & dans le langage ! On parle d'éloquence ; en est-il de plus vraie ? Il lui étoit impossible de me convaincre ; mais elle m'a persuadé. J'ai desiré de penser comme elle : j'aurois voulu que l'illusion qu'elle me faisoit ne se fût jamais dissipée. Que n'ai-je sur elle, ou plutôt sur son pere, ce doux empire qu'elle a sur moi ! Je les engagerois à vivre ici dans la simplicité des mœurs de la nature. Et quel besoin aurions-nous du monde ? Ah ! trois cœurs bien unis, deux amans & un pere, n'ont-ils pas dans l'intimité d'une tendresse mutuelle, de quoi se rendre pleinement heureux ?

Sur le soir, en se promenant, ses pas se tournerent comme d'eux-mêmes vers les jardins de

M. de Laval. Il le trouva la serpette à la main, au milieu de ses espaliers. Avouez, lui dit-il, que ces plaisirs tranquilles valent bien les plaisirs bruyants, que l'on goûte, ou que l'on croit goûter à Paris. Chaque chose a sa saison, répondit le Vicomte. J'aime la campagne tant qu'elle est vivante ; je suis inutile à Paris, & mon village a besoin de moi ; j'y jouis de moi-même & du bien que j'y fais ; ma fille s'y plaît & s'y amuse ; voilà ce qui m'attire & me retient ici. Ne croyez pas, du reste, que j'y vive seul. Notre petite ville de Bruyeres est remplie d'honnêtes gens qui aiment les lettres & qui les cultivent. En aucun lieu du monde on n'a des mœurs plus douces. On y est poli avec franchise ; on y est simple, mais cultivé. La candeur, la droiture & la gaieté font le caractere de ce peuple aimable : il est social, humain, bienfaisant. L'hospitalité est une vertu que le pere y transmet à son fils. Les femmes y sont spirituelles & vertueuses ; & la société embellie par elles, unit les charmes de la décence aux agréments de la liberté. Mais en jouissant d'un si doux commerce, je ne laisse pas d'aimer encore Paris ; & si l'amitié, l'amour des lettres, des liaisons que je chéris ne m'y rappelloient pas, le seul attrait de la variété m'y rameneroit tous les ans. Les plaisirs les plus vifs languissent à la longue, & les plus doux de-

viennent insipides pour qui ne sait pas les varier. Je conçois pourtant bien, dit le Misanthrope, comment une société peu nombreuse, intimement liée, avec de l'aisance & de la vertu, se tiendroit lieu de tout à elle-même ; & si un parti convenable à Mademoiselle de Laval, n'avoit d'autre inconvénient que de la fixer à la campagne, je suis persuadé que vous-même..... Hé vraiment, dit M. de Laval, si ma fille y pouvoit être heureuse, je ferois mon bonheur du sien : cela n'est pas douteux. Il y a cinquante ans que je vis pour moi ; il est bien temps que je vive pour elle. Mais nous n'en sommes pas réduits-là. Ma fille aime Paris, & je suis assez riche pour l'y établir décemment.

C'étoit en dire assez pour Alceste ; & de peur de se dévoiler il remit l'entretien sur le jardinage, en demandant à M. de Laval s'il ne cultivoit pas des fleurs ? Elles passent trop vîte, répondit le Vicomte. Le plaisir & le regret se touchent, & l'idée de la destruction mêle je ne sais quoi de triste au sentiment de la jouissance. En un mot, j'ai plus de chagrin à voir un rosier dépouillé, que de joie à le voir fleuri. La culture du potager a un intérêt plus gradué, plus soutenu, &, s'il faut le dire, plus satisfaisant, car il se termine à l'utile. Tandis que l'art s'exerce

& se fatigue à varier les scenes du jardin fleuriste, la nature change elle-même les décorations du potager. Combien ces pêchers, par exemple, ont éprouvé de métamorphoses, depuis la pointe des feuilles jusqu'à la pleine maturité des fruits! Mon voisin, parlez-moi des plaisirs qui s'économisent & qui se prolongent. Ceux qui, comme les fleurs, n'ont qu'un jour, coûtent trop à renouveller.

Instruit des dispositions du pere, Alceste voulut pressentir celles de la fille; & il lui fut aisé d'avoir avec elle un entretien particulier. Plus je pénetre, lui dit-il, dans le cœur de votre pere, plus je l'admire & le chéris. Tant mieux, dit Ursule: son exemple adoucira vos mœurs; il vous réconciliera avec ses semblables — Ses semblables! Ah, qu'il en est peu! C'est, pour lui, sans doute, une faveur du ciel d'avoir une fille comme vous, belle Ursule; mais c'est un bonheur aussi rare d'avoir un pere comme lui. Puisse l'époux que Dieu vous destine être digne de l'un & de l'autre! Faites des vœux, dit-elle en souriant, pour qu'il ne soit pas Misanthrope: les hommes de ce caractere sont trop difficiles à corriger. Aimeriez-vous mieux, dit Alceste, un de ces hommes froids & légers que tout amuse & que rien n'intéresse, un de ces hommes

foibles & faciles que la mode plie & façonne à son gré, qui sont de cire pour les mœurs du temps, & dont l'usage est la loi suprême ? Un Misanthrope aime peu de monde ; mais quand il aime il aime bien. — Oui, je sens qu'une telle conquête est flatteuse pour la vanité ; mais je suis bonne & je ne suis pas vaine. Je ne veux trouver dans un cœur tout à moi, ni de l'aigreur, ni de l'amertume ; je veux pouvoir lui communiquer la douceur de mon caractere, & ce sentiment de bienveillance universelle qui me fait voir les hommes & les choses du côté le plus consolant. Je ne saurois passer ma vie à aimer un homme qui passeroit la sienne à haïr. — Ce que vous me dites-là n'est pas obligeant, car on m'accuse d'être Misanthrope. — Aussi est-ce d'après vous-même & d'après vous seul que j'ai pris l'idée de ce caractere ; car l'humeur de M. de Blonzac n'étoit qu'une bouderie ; & vous avez vu combien peu de chose il a fallu pour le ramener ; mais une haine de l'humanité réfléchie & fondée en principes, c'est une chose épouvantable ; & c'est ce que vous annoncez. Je suis persuadée que votre aversion pour le monde n'est qu'un travers, un excès de vertu : vous n'êtes pas méchant ; vous êtes difficile ; & je vous crois aussi peu indulgent pour vous-même que pour autrui ; mais cette

probité trop févere & trop impatiente , vous rend insociable; & vous m'avouerez qu'un mari de cette humeur-là ne feroit pas amusant? — Vous voulez donc qu'un mari vous amuse? — Et qu'il s'amuse, reprit-elle, des mêmes choses que moi ; car si le mariage est une société de peines, il faut que ce soit en revanche une société de plaisirs.

Rien de plus clair & de plus positif, se dit Alceste après leur entretien : elle ne m'auroit pas dit plus nettement sa pensée quand elle auroit deviné la mienne. Voilà pour moi & pour mes pareils un congé expédié d'avance. Aussi de quoi vais-je m'aviser? J'ai quarante ans, je suis libre & tranquille; il ne tient qu'à moi d'être heureux.., Heureux! & puis-je l'être seul avec une ame si sensible? Je fuis les hommes! ah! c'étoit les femmes, les jolies femmes qu'il falloit fuir! Je croyois les connoître assez pour n'avoir plus à les craindre ; mais qui peut s'attendre à ce qui m'arrive? Il faut, pour mon malheur, qu'au fond d'une province, je trouve la beauté, la jeunesse, les graces, la sagesse, la vertu même réunies dans un même objet. Il semble que l'amour me poursuive, & qu'il ait fait exprès cette enfant pour me confondre & pour me désoler. Et comme elle s'y prend pour troubler mon repos! Je déteste les airs; rien de plus simple qu'elle;

je méprise la coquetterie; elle ne songe pas même à plaire: j'aime, j'adore la candeur; son ame se montre toute nue: elle me dit à moi-même en face les plus cruelles vérités. Que feroit-elle de plus si elle avoit résolu de me tourner la tête? Elle est bien jeune; elle changera: répandue dans ce monde qu'elle aime, elle en prendra bientôt les mœurs; & il est à croire qu'elle finira par être une femme comme une autre... Il est à croire! ah! je ne le crois pas; & si je le croyois je serois trop injuste. Elle fera le bonheur & la gloire de son époux, s'il est digne d'elle. Et moi, je vivrai seul, détaché de tout, dans l'abandon & le néant; car, il faut l'avouer, l'ame est anéantie si-tot qu'elle n'aime plus rien. Que dis-je? hélas! si je n'aimois plus, ce repos, ce sommeil de l'ame seroit-il effrayant pour moi? Flatteuse idée d'un plus grand bien, c'est toi; c'est toi qui me fais sentir le vuide & l'ennui de moi-même. Ah! pour chérir toujours ma solitude, il eût fallu n'en jamais sortir.

Ces réflexions & ces combats le plongerent dans une tristesse qu'il crut devoir ensévelir. Huit jours écoulés, le Vicomte surpris de ne pas le revoir, envoya savoir s'il n'étoit point malade. Alceste répondit qu'en effet il n'étoit pas bien depuis quelque temps. L'ame sensible d'Ursule

fut affectée de cette réponse. Elle avoit eu depuis son absence quelque soupçon de la vérité ; elle en fut persuadée, & se reprocha de l'avoir affligé. Allons le voir, lui dit le Vicomte : son état me fait pitié. Ah, ma fille ! la triste & pénible résolution que celle de vivre seul, & de se suffire à soi-même ! l'homme est trop foible pour la soutenir.

Lorsqu'Alceste vit Mademoiselle de Laval entrer chez lui pour la premiere fois, il lui sembla que sa demeure se transformoit en un temple. Il fut saisi de joie & de respect ; mais l'impression de la tristesse altéroit encore tous ses traits. Qu'est-ce donc, Alceste, lui dit M. de Laval ? Je vous trouve affligé : & vous prenez ce moment pour me fuir. Nous croyez-vous de ces gens-là qui n'aiment pas les visages tristes, & qu'il faut toujours aborder en riant ? Quand vous serez tranquille & satisfait, restez chez vous, à la bonne heure ; mais quand vous avez quelque peine, c'est avec moi qu'il faut venir ou vous plaindre ou vous consoler. Alceste attendri l'écoutoit, & l'admiroit en silence. Oui, lui dit-il, je suis frappé d'une idée qui me poursuit & m'afflige : je ne veux ni ne dois vous le dissimuler. Le ciel m'est témoin qu'après avoir renoncé au monde, je ne regrettois rien, quand je vous ai connu. Depuis, je

ſens que je me livre à la douceur de votre commerce; que mon ame s'attache à vous par tous les liens de l'eſtime & de l'amitié; & que lorſqu'il faudra les rompre, hélas! peut-être pour jamais, cette retraite que j'aurois chérie, ne ſera plus qu'un tombeau pour moi. Ma réſolution eſt donc priſe, de ne pas attendre que le charme d'une liaiſon ſi douce, acheve de me rendre odieuſe la ſolitude où je dois vivre; & en vous révérant, en vous aimant l'un & l'autre comme deux êtres dont la nature doit s'honorer & dont le monde n'eſt pas digne, je vous ſupplie de permettre que je vous diſe un éternel adieu. Alors prenant les mains du Vicomte; & les baiſant avec reſpect, il les arroſa de ſes larmes. Je ne vous verrai plus, Monſieur, ajouta-t-il, mais je vous chérirai toujours. . . . .

Vous êtes fou, lui dit M. de Laval! & qui nous empêche de vivre enſemble ſi ma ſociété vous convient? Vous avez pris le monde en averſion: c'eſt un travers; mais je vous le paſſe: je n'en ſuis pas moins perſuadé que vous avez le cœur bon; & quoique nos caracteres ne ſoient pas les mêmes, je n'y vois rien d'incompatible, peut-être même ſe reſſemblent-ils plus que vous n'imaginez. Pourquoi donc prendre une réſolution qui vous afflige & qui m'affligeroit? Vous prévoyez

avec douleur le moment de nous séparer ; il ne tient qu'à vous de nous suivre. Rien de plus facile que de vivre à Paris, libre, isolé, détaché du monde. Ma société n'est point tumultueuse ; elle sera la vôtre ; & je vous promets de ne vous faire voir que des gens que vous estimerez. Vos bontés me pénetrent, lui dit Alceste ; & je sens tout ce que je dois à des soins si compatissans. Il n'y a rien dans tout cela que de très-simple, reprit le Vicomte : tel que vous êtes, vous me convenez : je vous estime, je vous plains, & si je vous livre à votre mélancolie vous êtes un homme perdu. Ce seroit dommage ; & l'état où vous êtes ne me permet pas de vous abandonner. Dans un mois je quitte la campagne ; j'ai une place à vous donner ; & soit à titre d'amitié, soit à titre de reconnoissance, j'exige que vous l'acceptiez. Ah, dit Alceste ; que ne m'est-il possible ! avez-vous, lui demanda le Vicomte, quelque obstacle qui vous arrête ? Si votre fortune étoit dérangée, je me flatte que vous n'êtes pas homme à rougir de me l'avouer. Non, dit Alceste ; je suis plus riche qu'un garçon n'a besoin de l'être. J'ai dix mille écus de rente, & je ne dois rien. Mais un motif plus sérieux me retient ici : je vous en ferai juge. — Venez donc souper avec nous, & j'acheverai si je puis de dissiper tous ces nuages.

Vous me faites une hydre, lui dit-il en chemin, de ce que vous avez vu de vicieux & de méchant dans le monde. Voulez-vous éprouver à quoi se réduit cette classe d'hommes qui vous effraye ? faites-en ce soir avec moi une liste ; & je vous défie de nommer cent personnes que vous ayez droit de haïr. — O ciel ! j'en nommerois mille. Nous allons voir. Souvenez-vous seulement d'être juste & de bien établir vos griefs. — vraiment ce n'est pas sur des faits articulés que je les juge, mais sur la masse de leurs mœurs. C'est, par exemple, l'orgueil que je condamne dans les uns, c'est la bassesse dans les autres. Je leur reproche l'abus des richesses, du crédit, de l'autorité, un amour exclusif d'eux-mêmes, une insensibilité cruelle pour les malheurs & les besoins d'autrui : & quoique ces vices de toute la vie n'ayent pas des traits assez marqués pour exclure formellement un homme du nombre des honnêtes gens, ils m'autorisent à le bannir du nombre de ceux que j'estime & que j'aime. Dès qu'on se jette dans la vague, dit le Vicomte, on déclame tant que l'on veut ; mais on s'expose à être injuste. Notre estime est un bien dont nous ne sommes que dépositaires, & qui appartient de droit à celui qui en est digne : notre mépris est une peine qu'il dépend de nous d'infliger, mais non pas

selon nos caprices; & chacun de nous, en jugeant son semblable, lui doit l'examen qu'il exigeroit si c'étoit lui qui alloit juger : car en fait de mœurs la censure publique est un tribunal où nous siégeons tous, mais où nous sommes tous cités ; or, qui de nous consent qu'on l'y accuse sur de vagues présomptions, & qu'on l'y condamne sans preuve ? Consultez-vous, & voyez en vous-même si vous observez bien la premiere des loix.

Alceste marchoit les yeux baissés & soupiroit profondément. Vous avez dans l'ame, lui dit le Vicomte, quelque plaie profonde à laquelle je n'atteins pas. Je ne combats que vos opinions, & c'est peut-être à vos sentimens qu'il est besoin d'apporter remede.

A ces mots, il arrive au château de Laval, & soit pénétration, soit ménagement, Ursule s'éloigne & les laisse ensemble.

Monsieur, dit Alceste au Vicomte, je vais vous parler comme un ami de vingt ans : vos bontés m'y engagent & mon devoir m'y oblige. Il n'est que trop vrai qu'il faut que je renonce à ce qui faisoit la consolation & le charme de ma vie, au plaisir de vous voir & de vivre avec vous. Un autre useroit de détour & rougiroit de rompre le silence ; mais je ne vois rien dans mon malheur que je doive dissimuler. Je n'ai

pu voir avec indifférence ce que la nature a formé de plus accompli : je l'avoue au pere d'Ursule, & je le supplie de l'oublier après avoir reçu mes adieux. Comment, dit le Vicomte, c'est-là ce grand mystere ! Hé bien, voyons, vous êtes amoureux : y a-t-il de quoi vous désoler ? Ah je voudrois bien l'être encore, & loin d'en rougir je m'en glorifierois. Allons, il faut tâcher de plaire, être bien tendre, bien complaisant : on est encore aimable à votre âge ; peut être serez-vous aimé. — Ah, Monsieur, vous ne m'entendez pas. — Pardonnez-moi, je crois vous entendre. n'est-ce pas d'Ursule que vous êtes épris ? — Hélas, oui, Monsieur. — Hé bien, qui vous empêche d'essayer au moins si son cœur sera touché des sentiments du vôtre ? — Quoi, Monsieur ! vous m'autorisez ! ... — Pourquoi non ? vous me croyez bien difficile ? Vous avez de la naissance, une fortune honnête, & si ma fille y consent, je ne vois pas ce qui peut m'arriver de mieux. Alceste tomba confondu aux genoux du Vicomte. Vos bontés m'accablent, lui dit-il, Monsieur, mais elles me sont inutiles. Mademoiselle de Laval m'a déclaré qu'un Misanthrope lui étoit odieux ; & c'est l'idée qu'elle a de mon caractere. — A cela ne tienne : vous en changerez. — Je ne saurois m'abaisser à feindre. — Vous ne

feindrez point ; ce ſera tout de bon que vous vous réconcilierez avec les hommes. Vous ne ſerez pas le premier ours que les femmes auront apprivoiſé.

Le ſoupé ſervi on ſe mit à table, & jamais M. de Laval n'avoit été de ſi belle humeur. Allons, mon voiſin, diſoit-il, égayez-vous : rien n'embellit comme la joye. Alceſte encouragé s'anima : il fit l'éloge le plus touchant du commerce intime des ames qu'unit le goût du bien, l'amour du vrai, le ſentiment du juſte & de l'honnête. Quel attrait, diſoit-il, n'ont-elles pas l'une pour l'autre ! avec quelle effuſion elles ſe communiquent ! quel accord & quelle harmonie elles forment en s'uniſſant ! Je ne trouve ici que deux de mes ſemblables ; hé bien, c'eſt le monde pour moi. Mon ame eſt pleine, je ſouhaiterois pouvoir fixer mon exiſtence dans cet état délicieux, ou que ma vie fût une chaîne d'inſtants pareils à celui-ci. — Je gage, reprit le Vicomte, que ſi le ciel vous prenoit au mot, vous ſeriez fâché de n'avoir pas demandé davantage. — Je l'avoue, & ſi j'étois digne de former encore un deſir..... — Ne l'ai-je pas dit ? Voilà l'homme. Il a toujours à deſirer. Nous ſommes trois ; il n'y a pas un de nous qui ne ſouhaite quelque choſe : qu'en dis-tu, ma fille ? Pour moi, je l'avoue, je demande au ciel avec

ardeur un mari que tu aimes, & qui te rende heureuſe. — Je lui demande auſſi, dit-elle, un mari qui m'aide à vous rendre heureux. — Et vous, Alceſte ? — Et moi, ſi je l'oſois, je demanderois à être ce mari. — Voilà trois vœux, dit M. de Laval, qui pourroient bien n'en faire qu'un.

J'ai déja laiſſé entrevoir qu'Urſule avoit conçu pour Alceſte de l'eſtime & de la bienveillance: le ſoin qu'elle avoit pris d'adoucir ſon humeur l'annonçoit; mais ce ne fut que dans ce moment qu'elle ſentit combien ce caractere, qu'il faut ou aimer ou haïr, l'avoit ſenſiblement touchée.

Hé quoi! dit ſon pere après un long ſilence, nous voilà tous trois interdits! Qu'Alceſte à quarante ans, ſoit confus d'avoir fait une déclaration à une demoiſelle de dix-huit ans, cela eſt à ſa place; qu'Urſule en rougiſſe, qu'elle baiſſe les yeux, & qu'elle garde un modeſte ſilence, je trouve encore cela tout naturel; mais moi qui ne ſuis que ſimple confident, pourquoi ſuis-je auſſi ſérieux? La ſcene eſt aſſez amuſante. Mon pere, dit Urſule, épargnez-moi, de grace. Alceſte me donne une marque d'eſtime à laquelle je ſuis très-ſenſible, & il ſeroit fâché que l'on en fît un jeu.— Tu veux donc que je croie qu'il parle tout de bon?

— J'en

—J'en suis persuadée, & je lui en sais gré comme je le dois. — Tu n'y penses pas. A quarante ans ! Un homme de son caractere ! — Son caractere doit l'éloigner de toute espece d'engagement, & il sait bien ce que j'en pense. — Et son âge ! — C'est autre chose ; & je vous prie d'oublier l'âge quand vous choisirez mon époux. — Hé, mon enfant, tu es si jeune ! — C'est pour cela que j'ai besoin d'un mari qui ne le soit pas. — Il n'y a donc que cette malheureuse Misanthropie qui t'indispose contre lui ; & je conviens qu'elle est incompatible avec l'humeur que je te connois. — Et plus encore avec le plan que je me suis fait à moi-même. — Et quel est-il ce plan ? — Celui de la nature ; de bien vivre avec mon mari ; de lui sacrifier mes goûts si par malheur je n'avois pas les siens, de renoncer à cette société plutôt que de me priver de la sienne, & de ne pas faire un pas dans le monde sans ses conseils & son aveu. On peut juger par-là de quel intérêt il est pour moi que sa sagesse n'ait rien de farouche, & qu'il se plaise dans ce monde où j'espere vivre avec lui. Quel qu'il soit, Mademoiselle, reprit Alceste, j'ose vous répondre qu'il se plaira par-tout où vous serez. Mon pere, poursuivit Ursule, se fait un plaisir de rassembler à ses soupers un cercle d'honnêtes gens & de la Ville & de la Cour ; je veux que mon

mari soit de tous ces soupers, je veux sur-tout qu'il y soit aimable. — Animé du desir de vous plaire, il y sera sûrement de son mieux. — Je me propose de fréquenter les spectacles, les promenades. — Hélas! c'étoient mes seuls plaisirs: il n'en est point de plus innocens. — Le bal encore est ma folie. Je veux que mon mari m'y mene. — En masque, rien n'est plus aisé. — En masque, ou sans masque, tout comme il me plaira. — Vous avez raison: cela est égal, dès qu'on y est avec sa femme. — Je veux plus, je veux qu'il y danse. — Hé bien, Mademoiselle, j'y danserai, dit Alceste avec transport, en se jettant à ses genoux. Ma foi, s'écria le Vicomte, il n'y a pas moyen d'y tenir; & puisqu'il consent à danser au bal il fera pour toi l'impossible. Monsieur me trouve ridicule, dit Alceste, & il a raison; mais il faut, achever de l'être. Oui, Mademoiselle, vous voyez à vos pieds un ami, un amant, & puisque vous le voulez un second pere, un homme enfin qui renonce à la vie s'il ne doit pas vivre pour vous. Ursule jouissoit de son triomphe; mais ce n'étoit point le triomphe de la vanité. Elle ramenoit au monde & à lui-même un homme vertueux, un citoyen utile, qui sans elle eût été perdu. Telle étoit la conquête dont elle étoit flattée; mais son silence étoit son seul aveu. Ses yeux

timidement baiſſés, n'oſoient ſe lever ſur les yeux d'Alceſte ; ſeulement une de ſes mains s'étoit laiſſé tomber dans les ſiennes, & la rougeur de ſes belles joues exprimoit le ſaiſiſſement & l'émotion de ſon cœur. Hé bien, dit le pere, te voilà immobile & muette ! Que lui diras-tu ? Ce qu'il vous plaira. — Ce qu'il me plaira, c'eſt de le voir heureux, pourvu qu'il rende ma fille heureuſe. — Il a de quoi : il eſt vertueux, il vous révere & vous l'aimez. — Embraſſons-nous donc, mes enfans. Voilà une bonne ſoirée ; & j'augure bien d'un mariage qui ſe conclut comme au bon vieux temps. Crois-moi, mon ami, pourſuivit-il, ſois homme, & vis avec les hommes. C'eſt l'intention de la nature. Elle nous a donné des défauts à tous, afin qu'aucun ne ſoit diſpenſé d'être indulgent pour les défauts des autres.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES CONTES

Contenus dans le second Tome.

Fin de la Table du second Tome.

